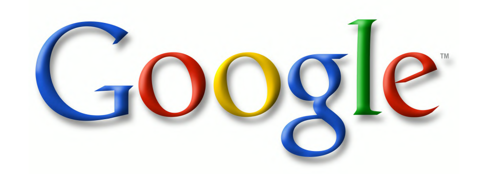
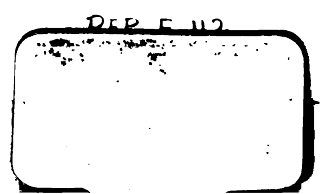






ŒUVRES COMPLÈTES

DE

BRANTHÔME

—

TOME XII

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE PIERRE DE BOURDEILLES

abbé et seigneur

DE BRANTHÔME

Publiées pour la première fois selon le plan de l'auteur
augmentées de nombreuses variantes
et de fragments inédits

SUIVIES D'UNE TABLE GÉNÉRALE

Avec une Introduction et des Notes

PAR M. PROSPER MÉRIMÉE

de l'Académie française

ET M. LOUIS LACOUR

Archiviste paléographe

TOME XII



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

Rue Garancière, 10

MDCCCXCIV

RECUEIL

DES DAMES

SECONDE PARTIE

(Suite et fin)



DISCOURS

SUR LES FEMMES MARIÉES, LES VEFVES ET LES FILLES

A SÇAVOIR DESQUELLES LES UNES SONT PLUS CHAUDES A L'AMOUR QUE LES AUTRES.

Moy estant un jour à Madrid à la court d'Espaigne, et discourant avec une fort honneste dame [1], comme l'on fait en ces courtz, elle me vint faire ceste demande : « Quel estoit le plus grand feu, ou celui de la vefve, ou de la maryée, ou de la fille jeune [2] ? » Amprès

1. Nous avons déjà parlé de l'équivoque voulue qui a fait passer en proverbe *les fort honnestes dames* de Branthôme. Le gros de ses lecteurs ne veut voir qu'une des acceptions du mot, et s'amuse de son contraste avec l'incroyable liberté des propos. Il oublie que nous parlons de l'*honnête fortune* amassée par une personne qui n'est pas honnête du tout. L'*honnête dame* de Branthôme n'est pas autre chose que notre dame de marque. Faut-il rappeler encore que Bossuet montre saint François d'Assise échangeant son habit honnête contre un habit tout déchiré? Cette honnêteté-là s'acquérait à prix d'argent, et non de vertu.

2. Qual era mayor fuego d'amor, el de la biuda, el de la casada, o de la hija moça.

luy avoir dict mon advis, elle me dit le sien en telles parolles : « Ce qui me semble de ceste chose est qu'encores que les filles, avecques ceste grande ferveur du sang, soient disposées d'aimer fort, toutesfois elles n'aiment point tant comme les femmes mariées et les vefves, par une grande expérience de l'affaire. Et la raison naturelle y est en cela, d'autant qu'un aveugle né et qui dès sa naissance est privé de la veue, il ne la peut tant desirer comme celuy qui en a jouy si doucement, et après l'a perdeue [1].» Puis adjousta que : « D'autant qu'avec moins de peine on s'abstient d'une chose que l'on n'a jamais tasté, que de celle que l'on a aimé et esprouvé [2]. » Voilà les raisons qu'en allegoit ceste dame sur ce subjet.

Or le venerable et docte Boccace, parmy ses questions de son *Phillocoppe* [3], en la neufiesme, fait celle-là mesme : « De laquelle de ces trois, de la mariée, de la vefve et de la fille, l'on doibt plustost se rendre amoureux pour plus heureusement conduire son désir à effect?

1. Lo que me parece d'esta cosa es que, aunque las moças con el hervor de la sangre se disponen á querer mucho, no deve ser tanto como lo que quieren las casadas y biudas, con la gran experiencia del negocio. Esta razon debe ser natural, como lo seria la del que, por haver nacido ciego de la perfection de la luz, no puede cobdiciar de ella con tanto deseo como el que vió, y fue privado de la vista.

2. Que con menos pena se abstiene d'una cosa la persona que nunca supó, que aquella que vive enamorada del gusto pasado.

3. *Il Filocopo, amore piacevole di Florio e Bianco-Fiore* (Venise, 1472, in-folio), traduit en français sous le titre de : *Le Philocope*.

Boccace respond, par la bouche de la reyne qu'il entroduit parlante : que combien que ce soit très-mal fait, et contre Dieu et sa conscience, de desirer la femme mariée, qui n'est nullement à soy, mais subjette à son mary, il est fort aysé d'en venir à bout, et non pas de la fille et vefve, jaçoit[1] que telle amour soit perilleuse, d'autant que plus on souffle le feu il s'allume d'advantage, autrement il s'estaint. Aussy toutes les choses faillent en les usant, fors la luxure, qui en aumente. Mais la vefve, qui a esté long-temps sans tel effect, ne le sent quasy point, et ne s'en soucie non plus que si elle ne fust esté mariée ; et est plustost reschauffée de la memoire que de la concupiscence. Et la pucelle, qui ne sçait et cognoit encor ce que c'est, sinon par imagination, le souhaite tiedement. Mais la mariée, eschauffée plus que les autres, desire souvent venir en ce poinct, dont quelquesfois elle en est outragée de parolles de son mary et bien battue ; mais, desirant s'en vanger (car il n'y a rien de si vindicatif que la femme, et mesmes[2] pour ceste chose) le fait cocu à bon escient, et en contente son esprit. Et aussy que l'on s'ennuie à manger tousjours d'une mesme viande, mesmes les grands seigneurs et dames bien souvant dellaissent les bonnes et dellicates viandes pour en prendre d'autres. Davantage, quant aux filles, il y a trop de

1. *Jaçoit que* : quoique. Abréviation de *jà soit ce que*. Les Italiens disaient ce même *Gia' sia' cosa che* qu'ils abrégeaient en *Gia sia che*.

2. Et surtout.

peine et consommation de temps pour les reduire et convertir à la volunté des hommes : et si elles ayment, elles ne sçavent qu'elles ayment. Mais aux vefves l'ancien feu aisément reprend sa force, leur faisant desirer aussitost ce que par longue discontinuation de temps elles avoient oublié. Et leur tarde de retourner et parvenir à tel effect, regrettans le temps perdu et les longues nuicts passées froidement dans leurs litz de viduité peu eschauffés.

Sur ces raisons de cette reine parlante, un certain gentilhomme, nommé Ferramont[1], respondant à la reine et laissant les femmes mariées à part, comme fort aysées à esbranler, sans user de grands discours pour dire le contraire, reprend celuy des filles et des vefves, et maintient la fille estre plus ferme en amour, que non pas la vefve. Car la vefve, qui a senty par le passé les secrets d'amour, n'aime jamais fermement; ains[2] en doubte, et lentement, desirant promptement l'un, puis l'autre, ne sçachant auquel elle se doibve conjoindre pour son plus grand proffit et honneur. Et quelquesfois ne veut nul d'eux, ainsi vacille en sa deliberation, et n'y peut la passion amoureuse prendre fermeté. Mais

1. Ferramonte, duc de Montorio, selon Boccace. Farramont et Ferramont sont deux variantes du vieux nom germain Farramund (notre Pharamond). Le duché de Montorio était dans le royaume de Naples.

2. C'est-à-dire : non seulement la veuve n'est point résolue à aimer, mais elle en a peur, et ne se décide qu'à la longue, bien que ses désirs aillent vite de l'un à l'autre.

tout au contraire est en la pucelle[1], et toutes telles choses luy sont incognues. Laquelle ne tend seulement qu'à faire un amy et y mettre toute sa pensée, après l'avoir bien choisy, et lui complaire en tout, croyant que ce luy est un très-grand honneur d'estre ferme en son amour. Et si attant en trop plus grand' ardeur les choses[2] qui n'ont jamais esté d'elle ny veues, ny ouïes, ny esprouvées; et si souhaite, plus que les autres femmes experimentées, de voir, ouïr et esprouver toutes choses. Aussy le desir qu'elle a de voir choses nouvelles la maistrise fort : elle s'enquiert aux expertes, ce qui lui aumente le feu davantage; et par ainsi elle desire conjoinction de celluy qu'elle a fait seigneur de sa pensée. Et ceste ardeur n'est en la vefve, d'autant qu'elle y a desjà passé.

Or, la reine de Boccace, reprenant la parolle et voulant mettre fin finalle[3] à ceste question, conclud : que la vefve est plus soigneuse du plaisir d'amour cent fois que la pucelle, d'autant que la pucelle veut garder cherement sa virginité et pucellage, veu que tout son futur[4] honneur y consiste. Après, les pucelles sont naturellement craintives, et

1. Tout le contraire est en la pucelle.

2. Et certes, elle attend avec trop d'ardeur les choses, son ardeur se fait une trop haute idée des choses qu'elle n'a jamais vues.

3. Redoublement ironique resté dans la langue vulgaire pour caractériser la clôture d'une séance prolongée.

4. C'est-à-dire l'honneur qu'elle doit apporter en dot à son époux.

mesmes en ce fait mal habilles et propres[1] à trouver les invantions et commoditez aux occasions qu'il faut pour tels effects. Ce qui n'est pas ainsy en la vefve, qui est desjà fort pratique, hardie et rusée en cest art, ayant desjà donné et allienné ce que la pucelle attant de donner; ce qui est occasion qu'elle ne crainct d'estre visitée ou accusée par quelque signal de bresche[2] : et si cognoit mieux les secrettes voies pour parvenir à son attante.

Au reste, la pucelle crainct ce premier assaut de virginité, car il est à aucunes quelquefois plus ennuyeux et cuisant que doux, plaisant; ce que les vefves ne craignent point, mais s'y laissent aller et couler très-doucement, quant bien l'assaillant seroit des plus rudes. Et ce plaisir est contraire à plusieurs autres, duquel pour le premier coup, bien souvent, on s'en ressasie et se passe legerement; mais en cestuy-cy l'affection du retour en croist tousjours. Par quoy la vefve, donnant le moins et qui le donna souvant[3], est cent fois plus liberalle que la pucelle, à qui convient abandonner sa très-chere chose, à quoy elle songe mille fois. Par quoy, conclud la reyne, il vaut mieux s'adresser à la vefve qu'à la fille, estant plus aysée à gaigner et corrompre.

Or maintenant, pour prendre et desduire

1. Et peu propres à...
2. Par quelque signe accusant la brèche faite à sa virginité.
3. La veuve donnant d'autant moins qu'elle s'est livrée souvent, est plus libérale en amour

les raisons de Boccace, et les espelucher un peu, et discourir sur icelles (selon les discours que j'en ay veu faire aux honnestes gentilshommes et dames sur ce subject, comme l'ayant bien experimenté), je dis qu'il ne faut doubter nullement que, qui veut tost avoir jouyssance d'un amour, il se faut adresser aux dames mariées, sans que l'on s'en donne grand'peine et consomme beaucoup de temps; d'autant que, comme dit Boccace, tant plus on attise un feu et plus il se fait ardant. Ainsy est-il de la femme mariée, laquelle s'eschauffe si fort avecques son mary, que, luy manquant de quoy estaindre le feu qu'il donne à sa femme, il faut bien qu'elle emprunte d'ailleurs, ou qu'elle brusle toute vive. J'ai cogneu une dame de bon lieu, assez grande, et de bonne sorte, qui disoit une fois à son amy, qui me l'a conté, que de son naturel elle n'estoit aspre à cette besogne tant que l'on diroit bien (et Dieu sçait)[1], et que voluntiers aisement bien souvant elle s'en passeroit, n'estoit que son mary la venant attiser, et n'estant assez suffisant et capable pour lui amortir sa challeur, qu'il luy rendoit si grande et si chaude, qu'il falloit qu'elle courust au secours à son amy. Encor, ne se contentant de luy bien souvent, se retiroit seule, ou en son cabinet, ou en son lict, et là toute seule passoit sa rage tellement quellement, ou à la mode lesbienne, ou autrement par quelqu'autre artifice; voire jusques-là,

1. Et Dieu sait si on le disait!

disoit-elle, que, n'eust esté la honte, elle s'en fust faicte donner par les premiers qu'elle eust trouvé dans une salle du bal, à l'escart, jusques sur des degrets, tant elle estoit tourmentée de ce mal chaud, ny plus ny moins que les jumens sur les confins de l'Andelouzie, qui venant si chaudes, et ne trouvans leurs estallons pour se faire saillir, ny n'en pouvant chevyr, se mettent leur nature contre le vent qui court en là, qui leur donne dedans. Et là passent leurs challeurs et s'emplissent de ceste façon : d'où viennent ces chevaux si vistes que nous voyons venir de là, comme retenans de la vitesse naturelle du vent leur pere. Je crois qu'il y a plusieurs maris qui voudroient fort que leurs femmes trouvassent un tel vent qui les raffraischist et leur fist passer leur chaud, sans qu'elles allassent rechercher leurs amoureux, et leur faire des cornes fort villaines.

Voylà un naturel de femme que je viens d'alleguer, bien estrange : ne brusler si-non en l'attisant. Il ne s'en faut pas estonner, car, comme disoit une dame espaignolle : « Que tant plus je me veux oster des brèzes, tant plus mon mary me brusle en mon brasier [1] ». Et certes elles y peuvent brusler, et de ceste façon, veu que par les parolles, par les seulz attouchemens et embrassemens, voire par attraictz, elles se laissent aller fort aisement, quand elles trouvent les occasions, sans aucun respect du mary.

1. Que quanto mas me quiero sacar de la brasa, tanto mas mi marido me abrasa en el brasero.

Car, pour dire le vray, ce qui empesche plus toute fille ou femme d'en venir là bien souvant, c'est la crainte qu'elles ont d'enfler par le ventre[1] : ce que les maryées ne craignent nullement; car, si elles enflent, c'est le paouvre mary qui a tout faict, et porte toute la couverture. Et quant aux loix d'honneur qui leur deffandent cela, qu'allegue Boccace, la pluspart des femmes s'en mocquent, disans pour leurs raisons vallables : que les loix de nature vont devant, et que jamais elle ne fit rien en vain, et qu'elle leur a donné des membres et des parties si nobles, pour en user et mettre en besoigne, et non pour les laisser chaumer oysivement, ne leur deffandans ni imposans plus qu'aux autres aucunes vacations[2]. Disent plus (au moins aucunes de nos dames), que ceste loy d'honneur n'est que pour celles qui n'ayment point et qui n'ont faict d'amys honnestes, auxquelles est très-malseant et vitupérable d'aller abandonner la chasteté de leurs corps, comme si elles estoient

1. *Sans manger des febves*. Cette facétieuse allusion au ballonnement causé par l'excès des légumes secs a été rayée sur le manuscrit.

2. De peur que les hyraignes (araignées) n'y bastissent leurs hyrantelles (toiles d'araignée), comme j'ay dit ailleurs, et qu'elles ne trouvent queues de renard propres pour les en oster. Et que bien souvent pour faire chaumer ceste partye, il leur en arrive de grands maux et dangers de vie, et surtout une suffocation de matrisse dont l'on en voit tant mourir que c'est pitié, et de force belles honnestes dames, et tout pour ceste facheuse continance dont le principal remède, ce disent les médecins, c'est la cohabitation charnelle, et mesme avec de fortes, robustes et bien proportionnées personnes (partie biffée par l'auteur sur le manuscrit).

quelques courtizanes. Mais celles qui ayment, et qui ont faict des amis bien choisis, ceste loy ne leur prohibe nullement qu'elles ne leur assistent en leurs fœuz qui les bruslent, et ne leur donnent de quoy pour estaindre; et que c'est proprement donner la vie à un qui la demande, se monstrant en cela benignes, et nullement barbares ny cruelles, comme disoit Regnaud sur le discours de la pauvre Genevíefve affligée [1].

Sur quoy j'ay cognu une fort honneste dame et grande, laquelle un jour son amy l'ayant trouvée en son cabinet, qui traduisoit ceste stance dudict Regnaud (*una dona deve dunque morire*) [2] en vers françois aussy beaux et bien faitz que j'en vis jamais (car je les vis despuis), et ains qu'il luy demanda ce qu'elle avoit escrit : « Tenez, voilà une traduction que je viens de faire, qui sert d'autant de sentence par moy donnée, et arrest formé pour vous contenter en ce que vous desirez, dont il n'en reste que l'execution » (laquelle, après la lecture, se fit aussy tost). Quel arrest bien meilleur que s'il eust esté rendu en la Tournelle! car, encores que l'Arioste ornast les parolles de Regnaud de très-belles raisons, je vous asseure qu'elle n'en oublia aucune à les très-bien traduire et representer, si bien que la traduction valloit bien autant pour esmouvoir que l'original. Et donna bien à entendre

1. Nouvelle allusion au *Roland furieux* de l'Arioste.

2. Une dame devait donc mourir. Texte défiguré, comme l'a reconnu M. Lalanne. (C'est : *Una donzella dunque de' morire.*)

à tel amy qu'elle luy vouloit donner la vie, et ne luy estre nullement innexorable, ainsi que l'autre en sceut bien prendre le temps[1].

Pourquoy doncques une dame, quand Nature l'a faite bonne et misericordieuse, n'usera-elle librement des dons qu'elle luy a donnez, sans en estre ingrate, ou sans repugner et contredire du tout contre elle? Comme fit une dame dont j'ay ouy parler, laquelle, voyant un jour dans une salle son mary marcher et se pourmener, elle ne se peut en garder de dire à son amant : « Voyez, dit-elle, nostre homme marcher; n'a-il pas la vraye encloueure[2] d'un cocu? N'eussé-je pas doncques offancé grandement la nature, puisqu'elle l'avoit fait et destiné tel, si je l'eusse desmentie et contreditte? »

J'ay ouy parler d'une autre dame, laquelle se plaignoit de son mary, qui ne la traitoit bien et jalousement l'épioit, et se doubtoit qu'elle luy faisoit des cornes. « Mais il est bon! disoit-elle à son amy; il luy semble que son feu est pareil au mien : car je lui esteins le sien en un tourne-main, et en quatre ou cinq gouttes d'eau; mais, au mien qui a autre profondeur de fournaise, il m'y en faut plusieurs : car nous autres sommes du naturel des hydropiques ou une fosse d'araine[3], qui

1. Le ton satisfait du récit montre qu'il est consacré à une bonne fortune de l'auteur.

2. *Encloueure* doit-être une interversion d'*encolcure*, qui était bien employé dans ce sens. On trouve dans les *Curiosités d'Oudin* (1656) : *Il a l'encolleure d'un cornard*, pour *il en a la mine*.

3. Ou d'une carrière de sable.

d'autant plus ilz avallent d'eau et plus ilz en veulent avaller. »

Et disoit bien mieux une autre que leur cas estoit du naturel des poules, lesquelles engendrent la pepie faute d'eau et en meurent si elles ne boivent. De mesme est leur cas qui engendre la pepie, et en meurt bien souvent si on ne luy donne souvent à boire; mais il faut que ce soit d'autre eau que de fontaine.

Une autre dame disoit qu'elle estoit du naturel du bon jardin, lequel ne se contente pas de l'eau du ciel, mais en demande à son jardinier, pour en estre plus fructueux.

Une autre dame disoit : qu'elle vouloit ressembler aux bons œconomes et mesnagers [1], lesquels ne donnent tout leur bien à mesnager à un seul et faire valoir, mais le departent à plusieurs mains; car une seulle n'y pourroit fournir pour le bien esvalluer [2]. Semblablement vouloit-elle ainsy mesnager son c... pour le meilliorer, et elle s'en trouvoit mieux.

J'ai ouy parler d'une honneste dame qui avoit un amy fort laid et un fort beau mary, et de bonne grace; aussi la dame estoit très-belle. Une sienne familiere lui remonstrant pourquoy elle n'en choisissoit un plus beau : « Ne sçavez-vous pas, dit-elle, que pour bien cultiver une terre, il y faut plus d'un laboureur, et voluntiers les plus beaux et les plus

1. *Mesnager* se disait pour soigner tout ce qui regarde une exploitation rurale.

2. Pour le bien mettre en valeur.

dellicatz n'y sont pas les plus propres, mais les plus ruraux et les plus robustes? »

Une autre dame que j'ay cogneue, qui avoit un mary fort laid et de fort mauvaise grace, choisit un amy aussy laid que luy; et comme une sienne compaigne luy demanda pourquoy : « C'est pour mieux me raccoustumer à la laideur de mon mary. »

Une autre dame, discourant un jour de l'amour, tant de la sienne que des autres de ses compaignes, dit : « Si les femmes estoient toujours chastes, elles ne sçauroient ce que c'est de leur contraire » ; se fondant en cela sur l'opinion d'Eliogaballe, qui disoit que la moitié de la vie devoit estre employée en vertus, et l'autre moitié en vices; autrement, tousjours en un estre tout bon ou tout mauvais, on ne sçauroit juger de son contraire, qui sert souvant de tempérement[1]. » J'ay veu[2] de grands personnages approuver ceste maxime, et mesmes pour les femmes. Aussi la femme de l'empereur Sigismond, qui s'appelloit Barbe, disoit qu'estre tousjours en un mesme estre de la chasteté appartenoit aux sottes; et en reprenoit fort ses dames et damoyselles qui persistoient en ceste sotte opinion, ainsi que de son costé elle la renvoya bien loing. Car tout son plaisir fust en festes,

1. C'est-à-dire : « toujours en s'en tenant à la même manière d'être vertueuse ou vicieuse, on ne saurait apprécier le correctif que la manière d'être contraire vous peut apporter. » L'exemple invoqué ensuite par Branthôme ne justifie en rien son paradoxe.

2. Ce *vu* ne saurait s'appliquer à la femme de l'empereur Sigismond, morte au commencement du siècle précédent.

danses, balz et amours, en se mocquant de celles qui ne faisoient de mesmes, ou qui jusnoient pour macérer la chair, et qui faisoient des retirées. Je vous laisse à penser s'il faisoit bon en la court de cest empereur et impératrice; je dis pour ceux et celles qui aimoient l'amour.

J'ay ouy parler d'une fort honneste dame et de réputation, laquelle, venant estre mallade du mal d'amour qu'elle portoit à son serviteur, sans se voulloir donner à l'hasard de ce pettit point[1] qu'elle portoit entre ses jambes, à cause de ceste grande loy d'honneur tant recommandée et preschée des marys, et, d'autant que de jour en jour elle alloit bruslant et asseichant, de sorte qu'en un rien elle se veid devenir seiche, maigre, allanguie tellement que, comme par avant elle s'estoit veue fresche, grasse, en bon poinct, et puis toute changée par la cognoissance qu'elle en fit dans son mirrouer : « Comment, dist-elle lors, seroit-il donc dit qu'à la fleur de mon aage, et qu'à l'apettit d'un léger poinct d'honneur et vollage scrupulle pour retenir par trop mon feu, je vinsse ainsi peu à peu à me seicher, me consommer et venir vieille et laide avant le temps, ou que j'en perdisse le lustre de ma beauté, qui me faisoit estimer, priser et aymer! et qu'au lieu d'une dame de belle chair je devinsse une carcasse, ou plustost une anatomie[2], pour

1. Et ne voulant point s'abandonner au hasard pour le plaisir de ce petit...

2. Vulgairement, on dit encore *belle pièce d'anatomie!* à la vue d'un corps très décharné.

me faire bannyr et me faire mocquer en toute bonne compaignie, et estre la risée d'un chascun!... Non!! je m'en garderay bien, mais je m'ayderay des remèdes que j'ay en ma puissance. » Et par ce, tout ainsi qu'elle le dit, elle l'exécuta, et se donnant, à elle et à son amy, contentement, reprint son embonpoint et devint belle comme devant, sans que le mary sceust le remède dont elle avoit usé, mais l'attribuoit aux médecins, qu'il remercioit et honnoroit fort, pour l'avoir ainsi remise à son gré pour en faire mieux son proffit.

J'en ay ouy parler d'une autre bien grande, de fort bonne humeur, et qui disoit bien le mot, laquelle estant malladive, son médecin luy dist un jour qu'elle ne se trouveroit jamais bien si elle ne le faisoit; elle soudain respondit : « Et bien! faisons-le donc. » Le médecin et elle s'en donnarent ensemble joye au cœur et au corps. Un jour, elle luy dist : « On dit partout que vous me le faites; mais c'est tout un, puisque je me porte bien (et franchissoit[1] toujours le mot gallant qui commance par *f*). Et tant que je pourrai je le feray, puisque ma santé en dépend. »

Ces deux dames ne ressembloient pas à ceste honneste dame de Pampelonne, que j'ay dit encores cy-devant[2], qui est dans les *Cent*

1. *Franchissait* se disait pour *affranchissait*, ce qui équivaut ici à : *et lâchait toujours le mot*. Le même sens doit être donné à *disoit bien le mot*, qui se trouve quelques lignes plus haut.

2. Le texte porte *Pampellonne*, et cependant on lit *Pam-*

Nouvelles de la reyne de Navarre, laquelle, estant esperduement amoureuse de M. d'Avannes, ayma mieux cacher son feu, le couver dans sa poictrine qui en brusloit, et mourir que de faillir à son honneur. Mais de ce j'en ay ouy discourir là-dessus à quelques honnestes dames et seigneurs. C'estoit une sotte, et peu songneuse du salut de son âme, d'autant qu'elle-mesme se donnoit la mort, qui[1] estoit en sa puissance de l'en chasser[2], et pour peu de chose. Car enfin, comme se disoit un antien proverbe françois :

D'une herbe de pré tondue, et d'un c... f...
Le dommage en est bientost rendu.

Et qu'est-ce, amprès que tout cela est fait? La besoigne, comme d'autres, amprès qu'elle est faicte, s'en parest-elle devant le monde? La dame en va-elle plus mal droicte? y cognoit-on rien? Cela s'entant quand on besoigne à couvert, à huys clos, et que l'on n'en void rien. Je voudrois bien sçavoir si beaucoup de grandes que je cognois, car ce sont en elles que l'amour va plustost loger (comme dit ceste dame de Pampelonne : *c'est aux grands portaux que battent les grands vents*), laissent à marcher la teste haust eslevée, ou

pelune à la seconde partie des Dames (Voir t. XI, p. 233). C'est à se demander si les éditeurs n'attachent pas en général trop d'importance à certaines irrégularités. Si Branthôme a voulu écrire *Pampelune* à l'espagnole (*Pamplona*), la leçon n'est pas meilleure.

1. Qu'il.
2. De la repousser loin.

en ceste court ou ailleurs, et parestre braves comme une Bradamante ou une Marfise. Et qui seroit celluy tant présumptueux qui osast leur demander si elles en viennent? Leurs marys mesmes vous dis-je! (au moins aucuns), ne leur oseroient pas dire, tant elles sçavent bien se contrefaire et se tenir en leur marche altière. Et si ces marys (aucuns) pensent leur en parler ou menasser, ou outrager de parolles ou d'effect, les voylà perdus; car, encor qu'elles n'eussent songé aucun mal contre eux, elles se jettent aussitost à la vengeance, et la leur rendent bien; car il y a un proverbe ancien qui dit que : *quand et aussitost que le mary bat sa femme, son c... en rit.* Cella s'apelle[1] qu'il espère faire bonne chère, cognoissant le naturel de sa maistresse qui le porte, et qui, ne pouvant se venger d'autres armes, s'ayde de luy pour son segond et grand amy, pour donner la venue au gallant de son mary, quelque bonne garde et veille qu'il en fasse auprès d'elle.

Car, pour parvenir à leur but, le plus souverain remède qu'elles ont c'est d'en faire leurs plainctes entre elles-mesmes, ou à leurs femmes et filles de chambre, et puis les gaigner ou à faire des amis nouveaux, si elles n'en ont poinct, ou, si elles en ont, pour les faire venir aux lieux assignez. Elles[2] font la garde que le mary ou autre ne les surprenne. Or ces dames gaignent leurs filles et femmes, et les corrompent par argent, par présens,

1. Cela signifie.
2. Les filles de chambre.

par promesses; et bien souvant aucunes composent et contractent avec elles, à sçavoir que leur dame et maistresse, de trois venues que l'amy leur donnera, la servante en aura la moitié ou au moins le tiers. Mais le pis est que bien souvant les maistresses trompent les servantes en prenant tout pour elles, s'excusant que l'amy ne leur en a pas plus donné, ains si petite portion qu'elles-mesmes n'en ont pas eu prou pour elles. Et paissent ainsi de bayes[1] ces paouvres fillaudes et femmes servantes, cependant qu'elles sont en sentinelle et font bonne garde. En quoy il y a de l'injustice; et croy que si ceste cause estoit plaidoyée par des raisons d'un costé et d'autres alléguées, il y auroit bien à rire et à débatre; car enfin c'est vray larcin de leur desrober ainsi leur sallaire et portion congreue. D'autres dames y-a-il qui tiennent fort bien le pache[2] et la promesse, et ne leur en desrobent rien pour en estre mieux servies et secourues. Et font comme les bons facteurs de bouctiques, qui font juste part de leur gain et proffit du tallant[3] à leur maistre ou compaignon, et, par ainsi, telles dames méritent d'estre très-bien servies pour estre si bien recognoissantes de telles peines, veilles et gardes. Car enfin elles se mettent en danger et hasard; comme d'une que j'en sçay, qui, faisant un jour le

1. On disait *repaistre de bayes* pour *amuser par de fausses espérances*.

2. Pacte.

3. Profit fait dans la pratique du métier. *Employer son talent* signifiait *faire son devoir*.

guet cependant que sa maistresse estoit en sa chambre avec son amy et faisoit gode[1] chère, et qui[2] ne chaumoient point, le maistre d'hostel du mary la reprist et la tansa aigrement de ce qu'elle faisoit, et qu'il valloit mieux qu'elle fust avec sa maistresse que d'estre ainsi maquerelle et faire la garde au dehors de sa chambre, et un si mauvais tour au mary de sa maistresse; dont il dist qu'il en advertiroit. Mais la dame le gaigna par le moyen d'un' autre de ses filles de chambre, de laquelle il estoit amoureux, luy promettant quelque chose par les prières de sa maistresse, et aussi qu'elle luy fit quelque present, dont il fut apaisé. Toutesfois depuis elle ne l'ayma jamais et luy garda bonne[3]; car, espiant une occasion prise à la vollée, le fit chasser à son mary.

Je sçay une belle et honneste dame, laquelle ayant une servante en qui elle avoit mis son amitié et lui faisoit de bon bien, mesmes luy usoit de grandes privautez[4], et l'avoit très-bien dressée à telles menées; si bien que quelquesfois, quand elle voyoit le mary de ceste dame longuement absent de sa maison, empesché ou à la Court ou en autre voyage, bien souvent elle arregardoit sa maistresse en l'habillant, qui estoit des plus belles et

1. *Faisait bonne chère.* Expression très usitée au seizième siècle. Elle venait du flamand *goed* (bon).

2. Qu'ils.

3. *La garder bonne :* réserver la vengeance. (Oudin, 1656.)

4. Lui permettait de grandes familiarités.

plus aymables, et puis disoit : « Hé ! n'est-il pas bien malheureux, ce mary, d'avoir une si belle femme et la laisser ainsi seulle si longtemps sans la venir voir? Ne mérite-il pas que vous le faictes cocu tout à trac? Vous le devez ; car si j'estois aussi belle que vous, j'en fairois autant à mon mary, s'il demeuroit autant absent. » Je vous laisse à penser si la dame et maistresse de ceste servante trouvoit goust à ceste noix[1], mesmes si elle n'avoit pas trouvé chaussures à son pied[2], et desquelles après elle en pouvoit faire par le moyen d'un si bon instrument.

Or, y a-il des dames qui s'aident de leurs servantes pour couvrir leurs amours, et que[3] leurs marys ne s'en aperçoivent. Et leur mettent en mains leurs amans, pour les entretenir et les tenir pour serviteurs, affin que, soubz ceste couverture, et pour dire tousjours, si les marys les treuvent dans la chambre de leurs femmes, qu'ilz sont là pour estre serviteurs de telles ou de telles damoyselles. Et, soubz ce prétexte, la dame a un très-beau moyen pour jouer son jeu, et le mary n'en cognoistre rien.

J'ay cogneu un fort grand prince qui se mit à faire l'amour à une dame d'atour d'une grande princesse, seullement pour sçavoir les

1. La noix confite était une friandise alors appréciée.

2. Même si elle n'avait pas d'amant pour profiter de l'invitation.

3. Et ces dames leur confient le soin de faire passer leurs amants pour gens attachés au service particulier des suivantes, afin que ce prétexte (couverture) permette d'expliquer toujours leur présence dans la chambre de madame.

secretz des amours de sa maistresse, et pour y mieux après parvenir.

J'en ay veu jouer prou en ma vie de ces traictz, mais non pas de la façon que faisoit une honneste dame de par le monde, que j'ay cogneu, laquelle fut si heureuse d'estre servie de trois braves et gallans gentilzhommes, l'un après l'autre. Lesquelz, la laissant, venoient à aimer et servir une très-grand' dame, si bien qu'elle rencontra là-dessus gentiment[1] : qu'elle les façonnoit et les dressoit par si belles leçons et façons, que venans à servir ceste grande princesse, ilz en estoient mieux apris et façonnez : et pour aller si haut, il falloit servir premièrement les moindres, pour ne faillir devant les plus grandes. Car pour venir et monter aux grands degretz, il faut monter par les pettitz, comme l'on void en tous artz et toutes sciences.

Ce luy estoit un très-grand honneur, et plus grand qu'à une que je sçay, laquelle estoit à la suitte d'une grande dame[2] mariée. Ainsi que ceste grande dame fut surprise dans sa chambre par son mary, lorsqu'elle ne venoit que recevoir ung petit poulet de papier de son amy, (elle) vint à estre si bien secondée par ceste soubz-dame, qu'elle prist le poullet finement, et l'avala tout entier d'un morceau sans en faire deux, ny sans que le

1. Si bien que la dame délaissée fit à ce propos un mot spirituel (rencontre) disant qu'elle les avait façonnés, etc.

2. Le mot *grande dame,* répété dans ces deux lignes, est écrit une fois *grand' dame* et une fois *grande dame;* je m'en tiens à la seconde manière.

mari s'en aperceust[1], qui l'en eust très mal traictée s'il eust veu le dedans. Ce qui fut une très-grande obligation de service, laquelle la grande dame a tousjours recogneu.

Je sçay bien des dames pourtant qui se sont trouvées mal pour s'estre trop fiées à leurs servantes, et d'autres aussi mal pour ne s'y estre point fiées. J'ay ouy parler d'une dame belle et honneste, qui avoit prins et choisy un gentilhomme des braves, vaillans et accomplis de la France, pour lui donner jouissance et plaisir de son gentil corps. Elle ne s'en voulut jamais fier à pas une de ses femmes, et, le rendez-vous ayant esté donné en un logis tiers, il fut dit et concerté qu'il n'y auroit qu'un lict en la chambre, et que ses femmes coucheroient en l'antichambre. Comme il fut arresté, ainsi fut-il joué. Et d'autant qu'il se trouva une chatonnière à la porte, sans y penser et sans y avoir préveu que sur le coup, advisarent de la boucher

1. Avaler un poulet n'était pas aisé en ce temps où le papier de fil n'était ni mince ni facile à casser. Le poulet courait alors les ruelles. Les mots faits à son propos témoignent de sa vogue, pour ne citer que celui de Henri IV disant de Mlle de Guise qu'elle « aimait autant les poulets en papier qu'en fricassée ». Étymologie toujours controversée. Je ne crois pas que *poulet* vienne des Italiens, parce que ce mot manque précisément à leur langue, du moins avec ce sens. Furetière doit être plus près de la vérité en y voyant une allusion au pliage du billet en deux pointes rappelant les ailes du poulet; ils y aurait lieu de rapprocher cette version de l'expression populaire *faire des cocotes* qui désigne aussi une vague ressemblance obtenue par le pliage du papier. De poulét à cocote, il n'y a pas loin.

avec une aisse[1] affin que, si on la venoit pousser, qu'elle fist bruict, et qu'on l'entendist, et qu'ilz fissent silence et y pourveussent. L'une de ses femmes, doubtant qu'il y avoit anguille soubz roche, et faschée et dépitée de quoy sa maistresse se deffioit d'elle (qu'elle tenoit pour la plus confidante des siennes[2] ainsi qu'elle luy avoit souvantesfois monstré) elle s'advise, quand sa maistresse fut couchée, de faire le guet à estre aux escoutes à la porte. Elle l'oyoit bien gazouiller tout bas, mais elle cogneut bien que ce n'estoit point la lecture qu'elle avoit accoustumé, quelques jours avant, faire en son lict, avec sa bougie, pour mieux collorer son fait. Sur ceste curiosité qu'elle avoit de sçavoir mieux le tout, se présenta une occasion très-bonne et fort à propos. Car, estant entré par cas un jeune chat dans la chambre, elle le prist avec ses compaignes, et le fourre et le pousse par la chattonnière[3] en la chambre de sa maistresse, non sans abattre l'aisse qui la tenoit fermée[4], ny sans faire bruict. Si bien que l'amant et l'amante, en estant en cervelle[5], se missent en sursaut sur le lict, et advisarent, à la lueur de leur flambeau et bougie, que c'estoit un chat qui estoit entré et fait tumber la

1. Avec un ais (planche.)

2. C'est-à-dire : sa maîtresse qui la tenait pour la plus discrète des suivantes.

3. Nous disons *chatière,* mais dans le Midi on a conservé le mot *chatonnière.*

4. En renversant la planche placée de l'autre côté de la porte pour boucher la chatonnière.

5. Inquiets. Mot à mot : s'en étant mis souci en cervelle.

trape. Par quoy, sans autrement s'en donner peine, se recoucharent, voyant qu'il estoit tard et qu'un chascun pouvoit dormir, et ne refermarent pourtant ladite chattonnière, la laissant ouverte pour donner passage au retour du chat, qu'ilz ne vouloient laisser léans renfermé toute la nuict. Sur ceste belle occasion, ladicte soubz-dame avec ses compaignes, eut moyen de voir choses et autres de leur maistresse lesquelles despuis révellarent au mary, d'où s'ensuivit la mort de l'amant et l'escandalle de la dame.

Voilà que sert un despit et une mesfiance que l'on prend quelquesfois des personnes, qui nuist bien souvant autant que la trop grande confiance, ainsi que je sçay d'ung très-grand qui fut une fois à mesmes[1] de prendre toutes les filles de chambre de sa fame, qui estoit une honeste et belle dame, et les faire gesner[2], pour luy confesser tous ses desportemens et les services qu'elles luy faisoient en ses amours. Mais ceste partie pour le coup fut rompue, pour esviter plus grand scandalle. Le premier conseil vint d'une dame que je ne nommeray pas, qui vouloit mal à ceste grande dame. Dieu l'en punit amprès.

Pour venir à la fin de nos femmes, je conclus par qu'il n'y a que les femmes mariées pour en tirer de bonnes denrées[3] et preste-

1. Qui eut une fois la possibilité de.
2. Pour *gehenner* : mettre à la question, à la torture.
3. C'est-à-dire : pour en tirer de quoi satisfaire son amour. — D'un aliment qui plaît, on dit encore vulgairement : *c'est de la bonne denrée.*

ment; car elles sçavent si bien leur mestier que les plus fins et les plus hautz hupez de marys y sont trompez. J'en ay dit assez au chapitre des cocuz et fames mariées (où l'on y trouvera de bons contes) sans en parler plus pour le coup.

Par quoy, suivant l'ordre de Boccace, nostre guide en ce discours, je viens aux filles lesquelles certes il faut advouer que de leur nature, pour le commancement, sont très-craintives et n'osent abandonner ce qu'elles tiennent très-cher, pour les continuelles persuasions et recommandations que leur font leurs pères et mères, frères, parants et maistresses, avec les menaces très-rigoureuses. Si bien que, quand elles en auroient toutes les envies du monde, elles s'en chastrent le plus qu'elles peuvent, et aussi qu'elles ont pœur que ce meschant ventre les accuse aussitost, sans lequel elles mangeroient de bons morceaux. Mais toutes n'ont point ce respect; car, fermant les yeux à toutes considérations, elles y vont hardiment, non la teste baissée, mais très-bien renversée. En quoy elles errent grandement, d'autant que l'escandalle d'une fille débauchée est très-grand, et d'importance mille fois plus que d'une mariée ny d'une vefve; car elle, ayant perdu ce beau thrésor, en est scandalisée, vilipendée, monstrée au doigt de tout le monde, et perd de très-bons partis de mariage, encor que j'en aye bien cogneu plusieurs qu'il y a heu tousjours quelque malotru qui, ou volontairement, ou à l'improviste, ou esciemment, ou ignoram-

ment, ou bien par contraincte, se soit allé jetter entre leurs jambes et les espouser, comme j'ay dit ailleurs, toutes tarrées qu'elles estoient, encores bien aises.

J'en ay cogneu force de ceux et de celles-là qui ont passé par là, mesmes une qui fort escandaleusement se laissa aller et engroisser à un prince de par le monde [1], et sans cacher ny mettre ordre à ses couches. Et estant descouverte, elle ne respondoit sinon : « Qu'y sçaurois-je faire ! il ne m'en faut point blasmer ny ma faute, ny la poincte de ma chair, mais ma troppeulante [2] prévoyance : car, si je fusse estée bien fine et bien advisée, comme la pluspart de mes compaignes, qu'y ont fait autant que moy, voire pis, mais qui très-bien ont sceu remédier à leurs groisses [3] et à leurs couches, je ne fusse pas maintenant en ceste peine, et n'y eust-on rien cogneu. » Ses compaignes, pour ce mot, luy en voulurent très-grand mal ; si fut-elle renvoyée hors de la troupe par sa maistresse [4], qu'on disoit pourtant que sadite maistresse luy avoyt commandé d'obéir aux volluntez dudit prince ; car elle avoit affaire de luy et le gaigner. Au bout de quelque temps, elle ne laissa pour

1. Allusion à la liaison du prince de Condé et de Mlle de Limeuil.

2. *Troppeulante* me semble ici une forme de *trouppilhante*. En langue d'oc, *troupilhous* voulait dire *plongé dans la torpeur*, ce qui permettrait de lire ici *ma prévoyance endormie*. Il ne faut pas oublier que la langue de Branthôme est pleine de ses souvenirs du Midi.

3. Remédier à leur grossesse, se faire avorter.

4. Catherine de Médicis.

cela à trouver un bon party et se marier très-richement; duquel mariage en est sorti une très-belle lignée. Voylà pourquoy, si ceste paouvre fille fust esté rusée comme ses compaignes ou autres, cela ne lui fust arrivé; car, certes, j'ay veu en ma vie des filles en cela aussi rusées et fines que les plus antiennes femmes mariées, voire jusques à estre très bonnes et rusées maquerelles, ne se contentants de leur bien; mais en pourchassoient à autruy.

Ce fut une fille en nostre Court qui inventa et fit jouer ceste belle commédie intitulée *le Paradis d'amour,* dans la salle de Bourbon [1], à huys clos, où il n'y avoit que les commédians et commédiantes, qui servoient de joueurs et de spectateurs tout ensemble. Ceux qui entendent l'histoire m'entendent bien. [Elle fut] jouée par six personnages de trois hommes et trois femmes; l'un estoit prince, qui avoit sa dame qui estoit grande, mais non pas trop aussi; toutesfois il l'aymoit fort: l'autre estoit un seigneur, et celluy jouoit avec la grande dame, qui estoit de riche matière : le troisiesme estoit gentilhomme, qui s'apparioit avec la fille qu'il espousa aprez; car, la gallante qu'ell' estoit! elle vouloit jouer son per-

1. Salle imaginaire comme la comédie. Branthôme veut sans doute parler à mots couverts d'une sorte de partie érotique dont il n'osait nommer les acteurs. On ne connaît point de pièce ainsi intitulée. Tout au plus pourrait-on voir dans « la salle de Bourbon » la grande salle de l'hôtel de Bourbon ou Petit-Bourbon, communiquant avec le Louvre par de longues galeries, qui servit en 1577 aux représentations des Gelosi, troupe de comédiens de Venise appelés par

sonnage aussi bien que les autres. Aussi coustumièrement l'auteur d'une commédie joue son personnage ou le prologue, comme fit celle-là, qui certes, toute fille qu'elle estoit, le joua aussi bien, ou possible mieux que les mariées. Aussi avoit-elle veu son monde ailleurs qu'en son païs, et[1], comme dit l'Espaignol, *rafinada en Secobia*[2], raffinée en Ségobie, qui est un proverbe en Espaigne, d'autant que les bons draps se raffinent en Ségobie.

J'ay ouy parler et raconter de beaucoup de filles, qui, en servant[3] leurs dames et maistresses de dariolettes[4], vouloient aussi taster de leurs mourceaux. Telles dames souvant aussi sont esclaves de leurs damoyselles, craignans qu'elles ne les descouvrent et publient leurs amours, comme j'ay dit cy-devant. C'estoit une fille à qui j'ouys dire un jour que c'estoit une grande sottise aux filles de mettre leur honneur à leur devant, et que si les unes sottes en faisoient escrupulle, qu'elle n'en daigneroit faire, et qu'en tout cela il n'y a que l'escandalle : mais la mode de tenir son cas secret et caché rabille[5] tout; et ce sont

Henri III. En 1581, on y représenta le *Ballet comique de la Reine,* de Balthazar de Beaujoyeux, que Branthôme connut bien et dont il parle ci-après.

1. Et était elle.

2. On dit en espagnol : *refinada en Segovia.* Au seizième siècle, en France, *raffiné* avait aussi le sens de *rusé.*

3. Servant à.

4. Dariolette était le nom d'une confidente d'amour dans le roman d'*Amadis;* il s'est généralisé ensuite comme celui d'Amadis lui-même.

5. *Rabiller* se disait pour *raccommoder les fractures*

des sottes et indignes de vivre au monde, qui ne s'en sçavent ayder et la pratiquer[1].

Une dame espaignolle, pensant que sa fille apréhendast le forcement du premier lict nuptial, et y allant, se mit à l'exhorter et persuader que ce n'estoit rien, et qu'elle n'y auroit point de doulleur, et que de bon cœur elle voudroit estre en sa place pour le luy faire mieux à cognoistre; la fille respondit : *Beso las manos, seoñra madre, de tal merced, que bien la tomaré yo por mí :* « grand mercy, ma « mère, d'un si bon office, que moy-mesme « je me le fairay bien[2]. »

J'ay ouy raconter d'une fille de très-haut lignage, laquelle s'en estant aidée à se donner du plaisir, on parla de la marier vers l'Espaigne. Il y eut quelcun de ses plus secretz amis qui luy dit un jour en jouant : qu'il s'estonnoit fort d'elle, qui avoit tant aymé le Levant, alloit naviger vers le Couchant et Occidant (parce que l'Espaigne est vers l'Occidant). La dame luy respondit : « Ouy, j'ay ouy dire aux mariniers qui ont beaucoup voyagé, que le navigage du Levant est très-plaisant et agréable; et[3] que j'ay pratiqué souvant par la boussole que je porte

1. Ici comme en bien d'autres passages, le relâchement complet des principes s'étale avec un cynisme montrant qu'à toutes les époques on peut adresser le même reproche d'immoralité.

2. Je baise vos mains, madame ma mère, pour un tel service, dont je prendrai bien la charge pour moi.

3. Et c'est celui que j'ai pratiqué. — L'auteur fait trop d'honneur à son propos en le qualifiant d'allégorie. Ce n'est qu'un grossier jeu de mots.

ordinairement sur moy; mais je m'en ayderay, quand je serai en l'Occidant, pour aller droit au Levant. » Les bons interprettes sçauront bien interpretter ceste allégorie et deviner sans que je la glose. Je vous laisse à penser par ces mots si ceste fille avoit tousjours dit ses heures de Nostre-Dame.

Une autre que j'ay óuy nommer, laquelle ayant ouy raconter des merveilles de la ville de Venise, de ses singularitez, et de la liberté qui régnoit pour toutes personnes, et mesmes pour les putains et courtisanes : « Ha! mon Dieu! dist-elle à une de ses compaignes, pleut-il à luy que nous eussions fait porter tout nostre vaillant là par lettre de banque, et que nous y fussions pour faire ceste vie courtisanesque, plaisante et heureuse, à laquelle tout autre[1] ne sçauroit aprocher, quand bien nous serions emperières de tout le monde. » Voylà un plaisant souhait et bon. Et de fait, je croy, celles qui veulent faire ceste vie ne sçauroient estre mieux que là.

J'aimerois autant un souhait que fit une dame du temps passé, laquelle se faisant raconter à un paouvre esclave eschapé de la main des Turcz des tourmens et maux qu'ilz luy faisoient et à tous les autres paouvres chrestiens, quand ilz les tenoient. Celluy qui avoit esté esclave luy en raconta assez, et de toutes sortes de cruautez. Elle s'advisa de luy demander ce qu'ilz faisoient aux femmes. « Hélas! madame, dist-il, ilz leur font tant

1. Toute autre *vie*.

cela qu'ilz les en font mourir. — Pleut-il doncques à Dieu, respondit-elle, que je mourusse pour la foy ainsi martire ! »

Trois grandes dames, dont une estoyt fille, estoient ensemble un jour que je sçay, qui se misrent sur des souhaitz. L'une dit : « Je voudrois avoir un tel pommier qui produisit tous les ans autant de pommes d'or comme il produit de fruict naturel. » Une autre : « Je voudrois qu'un tel pré me produisit autant de perles et pierreries comme il fait de fleurs. » La tierce, qui estoit fille : « Je voudrois avoir une fue[1] dont les trous me valussent autant que celluy d'une telle dame, favorite d'un tel roy, que je ne nommeray point ; mais je voudrois que mon trou fust visité de plus de pigeons que n'est le sien. »

Ces dames ne ressembloient pas une dame espaignolle dont la vie est escrite dans l'histoire d'Hespaigne, laquelle un jour que le grand Alfonce, roy d'Arragon, faisoit son entrée dans Sarragosse, se vint jetter à genoux devant luy et luy demander justice. Le roy, ainsi qu'il la vouloit ouïr[2], elle demanda luy parler à part, ce qu'il luy octroya : et, s'estant plaincte de son mary, qui couchoit avec elle trente deux fois tant de jour que de nuict, qu'il ne lui donnoit patience, ny cesse ny repos, le roy, ayant envoyé querir le mary et

1. Pour *fuie* ou *fuye* : colombier. L'ancien colombier était une tour sans étage ; dans son mur étaient pratiqués cinq cents trous au plus ; une échelle tournante permettait d'y accéder pour leur visite.
2. Comme le roi se disait prêt à l'entendre.

sceu qu'il estoit vray, ne pensant point[1] faillir puisqu'elle estoit sa femme, le conseil de Sa Magesté assemblé sur ce fait, le roy arresta et ordonna qu'il ne la toucheroit que six fois; non sans s'esmerveiller grandement, dist-il, de la grande challeur et puissance de cest homme, et de la grande froideur et continance de ceste femme, contre tout le naturel des autres (dit l'histoire), qui vont à joinctes mains requérir leurs marys et autres hommes pour en avoir, et se douloir quand ilz donnent aux autres ce qui leur apartient.

A ceste dame n'estoit pas ressemblante une fille, damoiselle de maison, laquelle, le lendemain de ses nopces, racontant à aucunes de ses compaignes ses advantures de la nuict passée : « Comment! dist-elle, et n'est-ce que cela! Comme j'avois entendu dire à aucunes de vous autres et à d'autres femmes, et à des hommes qui font tant des braves et des gallans, et qui en promettent montz et merveilles! Ma foi! mes compaignes et amies, cest homme (parlant de son mary), qui faisoit tant de l'eschauffé amoureux et du vaillant et du si bon courreur de bague, pour toutes courses n'en a fait que quatre, ainsi que l'on court ordinairement : trois pour la bague, et l'autre pour les dames. Encor entre les quatre y a-il fait plus de poses qu'il n'en fut, hier au soir, fait au grand bal. » Pensez que puisqu'elle se plaignoit de si peu, elle en vouloit avoir la douzaine : mais tout le monde ne

1. Le mari ne pensant point être en faute.

ressemble pas le gentilhomme espaignol[1].

Et voilà comme elles se mocquent de leurs maris; ainsi que fit une laquelle, au commancement et premier soir de ses nopces, ainsi que son mary la vouloit charger, elle fit de la revesche et de l'opiniastre fort, à la charge[2]. Mais il s'advisa de lui dire que, s'il prenoit son grand poignard, qu'il y auroit bien autre jeu et qu'il y auroit bien à crier. De quoy elle, craignant ce grand dont il la menassoit, se laissa aller aussitost. Mais ce fut elle qui le lendemain n'en eut plus peur, et, ne s'estant contentée du petit, luy demanda du premier abord où estoit ce grand dont il l'avoit menassée le soir avant. A quoy le mary respondit qu'il n'en avoit point et qu'il se mocquoit; mais qu'il falloit qu'il[3] se contentast de si peu de provision qu'il avoit sur lui. Alors elle dit : « Est-ce bien fait cela, de se mocquer ainsi des paouvres et simplettes filles? » Je ne sçay si l'on doit apeler cette fille simple et niaise, ou bien fine et rusée, qui en avoit tasté par avant. Je m'en raporte aux diffiniteurs[4].

Bien plus estoit simple une autre fille, laquelle s'estant plaincte à la justice que un

1. Dont la femme dut en appeler au roi Alphonse.
2. Elle fit fort la revêche à la charge.
3. Certaines éditions portent *qu'elle* au lieu de *qu'il*, mais *qu'il* peut aussi s'accommoder du sens de la phrase.
4. Conseillers ecclésiastiques chargés d'assister le supérieur en certains cas. M. Lalanne a reconnu que cette facétie était empruntée aux *Cent Nouvelles nouvelles*, qui l'avaient empruntée déjà sans doute à d'autres conteurs. La moitié des *Dames* est faite d'emprunts de ce genre.

gallant l'ayant prise par force, et luy enquis sur ce fait, il respondit : « Messieurs, je m'en raporte à elle s'il est vray, et si elle n'a pris mon cas et l'a mis de sa main propre dans le sien. — Ha ! messieurs, dit la fille, il est bien vray cela, mais qu'il ne l'eust fait ? car, amprès qu'il m'eut couchée et troussée, il me mit son cas roide et poinctu comme un baston contre le ventre, et m'en donnoit de si grands coups que j'eus peur qu'il me le perçast et m'y fist un trou. Dame ! je luy pris alors et le mis dans le trou qui estoit tout fait. » Si cette fille estoit simplette, ou le contrefaisoit, je m'en raporte [1].

Je vous fairay deux contes de deux femmes mariées, simples comme celle-là, ou bien rusées, ainsi qu'on voudra. Ce fut d'une bien très-grande dame que j'ay cogneu, laquelle estoit très-belle, et pour ce fort désirée. Ainsi qu'un jour un très-grand prince la requist d'amour, voire l'en sollicitoit fort, en luy promettant de très-belles et grandes conditions, tant de grandeurs que de richesses pour elle et pour son mary, tellement qu'elle, oyant telles douces tentations, y presta assez doucement l'oreille ; toutesfois du premier coup ne s'y voulut laisser aller, mais, comme simplette, nouvelle et jeune mariée, n'ayant encor bien veu son monde, vint descouvrir le tout à son mary et luy demander avis si elle le fairoit. Le mary lui respondit soudain : « Nenny, ma mie. Jésus ! que pensez-vous

1. Sous-entendu : *aux diffiniteurs*. — Voyez la page précédente.

faire, et de quoy me parlez-vous? d'un infâme traict à jamais irréparable pour vous et pour moy. — Hà! mais, monsieur, répliqua la dame, vous serez aussi grand, et moi si grande, qu'il n'y aura rien à redire. » Pour fin, le mary ne voulut dire ouy; mais la dame, qui commança à prendre cœur par après et se faire habille, ne voulut perdre ce party, et le prist avec ce prince et avec d'autres encores, et renonçant à sa sotte simplicité. J'ay ouy faire ce conte à un, qui le tenoit de ce grand prince et l'avoit ouy de la dame, à laquelle il luy en fit la réprimande, et qu'en telles choses il ne falloit jamais s'en conseiller au mary, et qu'il y avoit autre conseil en sa court.

Ceste dame estoit aussi simple, ou plus, qu'une autre que j'ay ouy dire, à laquelle un jour un honneste gentilhomme présentant son service, assez près de son mary, qui entretenoit pour lors de devis un' autre dame, il luy vint mettre son espervier (ou, pour plus clairement parler, son instrument) entre les mains. Et le print-elle, serrant fort estroictement; et se tournant vers son mary, lui dist : « Mon mary, voyez le beau présent que me fait ce gentilhomme; le recepvray-je? dictes-le-moi. » Le pauvre gentilhomme, estonné, retire son espervier de si grande rudesse, que rencontrant une pointe de diamant qu'elle avoit au doigt, le luy esserta[1] de telle façon d'un bout à l'autre, qu'il le cuyda perdre du

1. Cette pointe le lui fouilla. *Esserter* se disait *pour arracher un arbre.*

tout, et non sans grandes doulleurs, voire en danger de la vie, ayant sorti la porte assez hastivement, et arrousant la chambre du sang qui dégouttoit partout. Mais le mary ne courut après luy pour luy faire aucun outrage pour ce subgect; seullement s'en mit fort à rire, tant pour la simplicité[1] de sa paouvre femmellette que le[2] beau présent produit, aussi qu'il en estoit assez puny.

Si faut-il que je face ce conte de village, car il n'est point mauvais : une fillaude villagoyse, ainsin qu'on la menoit espouser à l'église aveq le tabourin et la flûte, et belle cérimonie, par cas elle entrevint son amoureux de fillolage[3], auquel escriant dist : « Adieu, adieu, Pierre (car ainsin s'apelloit-il). Vous ne me le ferez plus. Ma mère m'a mariée », en disant le mot tout à trac. La naïfveté y estoit aussy bonne que le regret qu'elle pouvoit avoir du passé.

Parlons en d'un autre, puisque nous sommes sur le village : une belle jeune fille menant vendre une charge du bois au marché; en luy demandant combien, et, ainsin que tousjours l'alloit augmantant, sur l'ofre des marchandeurs qui luy disoient : « Vous aurez cela et le f... sur le marché. — Bien vous sert, dist-elle, d'avoir dit ce mot; car vous ne le

1. Était-ce de la simplicité?

2. Que pour le.

3. Par hasard, elle rencontra son amoureux du temps qu'elle était jeune fille. — Je crois qu'il y a ici *fillolage* pour *fillage* (temps de virginité), car *fillolage* ne se disait que du cadeau fait au filleul.

eussiez eu pour le pris. Prenez-le davant des[1].

Voylà des filles et femmes fort simples, lesquelles, et aucunes de leurs semblables (car il y en a assez), ne ressemblent à plusieurs et une[2] infinité qu'il y en a au monde, qui sont plus doubles et fines que celles-là, qui ne demandent conseil à leurs maris, ny qui leur monstrent telz présens qu'on leur fait.

J'ay ouy racompter en Espaigne d'une fille, laquelle la première nuict de ses nopces, ainsi que son mary s'efforçoit et s'affanoit[3] de forcer sa forteresse, non sans se faire mal, elle se mit à rire et luy dire[4] : « Seigneur, c'est bien raison que vous soyez martyr puisque je suis vierge; mais d'autant que je prends patience, vous la pouvez bien prendre. » Celle-là, en revanche de l'autre qui s'estoit mocqué de sa femme, se mocquoit bien de son mary; comme certes plusieurs filles ont raison de s'en moquer à telle nuict, mesmes quand elles ont sceu paravant ce que c'est, ou l'ont apris d'autres, ou d'elles-mesmes s'en sont doubtées et imaginées ce grand poinct de plaisir qu'elles cuident très-grand et perdurable.

Un' autre Espaignolle qui, le lendemain de ses nopces, racontant les vertuz de son mary,

1. Prenez-le avant eux. *Des* se disait pour d'*eux* en langue d'oc.

2. Et à une.

3. Travaillait péniblement à. On disait *s'affanar* avec ce sens en langue d'oc.

4. Señor, bien es razon que seays martyr, pues que io soy virgen; mas pues que io tomo la paciencia, bien la podeys tomar.

en dist plusieurs, « fors, dit-elle[1] qu'il n'estoit point bon conteur[2] aritmétitien, parce qu'il ne sçavoit pas multiplier ».

Une fille de bon lieu et de bonne maison (que j'ay cogneue et ouy parler), le soir de ses nopces, qu'un chascun estoit aux escoutes à l'accoustumée, comme son mary luy eust livré le premier assaut, estant un peu sur son repos, non pas du dormir, luy demanda si elle en voudroit encores; gentiment elle lui respondit : « Ce qu'il vous plaira, monsieur. » Pensez qu'à telle responce le gallant mary devoit bien estre estonné et froter l'oreille[3].

Telles filles qui disent telles sornettes si promptement après les nopces, pourroient bien donner de bons martelz[4] à leurs pauvres maris, et leur faire accroire qu'ilz ne sont les premiers qui ont mouillé l'ancre dans leur fond, ny les derniers qui la mouilleront. Car il ne faut point doubter que, qui ne s'efforce et ne se tue à sapper sa femme, qu'elle ne s'advise à luy faire porter les cornes, ce disoit un ancien proverbe françois :

Et qui ne la contente pas,
[Elle] va ailleurs cercher son repas.

Toutesfois, quand une femme tire tout ce

1. Que no era buen contador aritmetico, porque no sabia multiplicar.

2. Compteur.

3. On sait que l'indice physique d'une grande préoccupation est de porter de ce côté l'index. *Se gratter l'oreille* se dit surtout, sans être plus juste, car c'est à côté qu'on se gratte.

4. Mettre fortement martel en tête.

qu'elle peut de l'homme, elle l'assomme, c'est-à-dire qu'il en meurt; et c'est un dire ancien : qu'il ne faut tirer de son amy ce qu'on voudroit bien, et qu'il le faut espargner ce que l'on peut; mais non pas le mary, duquel il en faut tirer jusques à l'os. Et voylà pourquoy, dit le reffrain espaignol, *que el primero pensamiento de la muger, luego que es casada, de embiudarse* : « Le premier pensement de la femme mariée[1] est de songer à se faire vefve. » Ce reffrain n'est pas général, comme j'espère[2] le dire ailleurs, mais il n'est que pour aucunes.

Il y a de certaines filles qui ne pouvans tenir longuement leurs challeurs, ne s'adonnent aisément qu'aux princes et aux seigneurs, qui sont gens fort propres pour les esbranler, tant pour leurs faveurs que pour leurs présens, et aussi pour l'amour de leurs gentillesses. Car enfin tout est beau et parfait en eux, encor qu'ils fussent des fatz, comme j'en ay veu. D'autres y a qui ne les recherchent, et fuyent grandement, à cause qu'ilz ont un peu la réputation d'estre escandaleux, grands vanteurs, et peu secretz et causeurs; aymans[3] mieux des gentilzhommes sages et discretz, desquelz pourtant le nombre est rare. Et bien heureuse pourtant est celle-là qui en rencontre et en treuve. Mais, pour obvier à tout cela, elles choisissent (au moins aucunes)

1. Il y a *de la femme aussitôt qu'elle est mariée.*
2. L'auteur veut parler ici des princesses veuves qu'il loue ensuite. Voyez page 78.
3. Ces autres filles aimant mieux.

leurs valletz dont les aucuns sont beaux, d'autres non, comme j'en ay cogneu qui l'ont fait; et si n'en faut pas prier longuement leurs ditz valletz : car, les levant, couchant, déshabillant, chaussant, deschaussant et leur baillant leurs chemises, comme j'ay veu beaucoup de filles à la court et ailleurs qui n'en faisoient aucune difficulté ny scrupulle, il n'est pas possible qu'eux, voyant beaucoup de belles choses en elles, n'en eussent des tentations, et plusieurs d'elles qu'elles ne le fissent exprès; si bien qu'après que les yeux avoient fait bien leur office, il falloit bien que d'autres membres du corps vinsent à faire le leur.

J'ai cogneu une fille de par le monde, belle s'il en fut onc, qui rendit son vallet compaignon d'un grand prince qui l'entretenoit, et qui pensoit estre le seul heureux et jouissant; mais le vallet en cela marchoit au pair avec lui; aussi l'avoit-elle bien sceu choisir, car il estoit très-beau et de très-belle taille; si bien que, dans le lict ou bien à la besoigne, on n'y eust cogneu aucune différence. Encor le vallet, en beaucoup de beautez, il emportoit le prince, auquel telles amours et telles privautez furent incogneues jusques à ce qu'il la quicta pour se marier; et pour ce n'en traicta plus mal le vallet. Mais se plaisoit fort le voir; et quand il le voyoit en passant, il disoit seullement : « Est-il possible que cest homme soit esté mon corrival? Oui, je le crois, car, osté ma grandeur, il m'emporte d'ailleurs. » Car il avoit mesme nom que le

prince; et fut très-bon tailleur[1], et des renommez de la court; si bien qu'il n'y avoit guières filles ou femmes qu'il n'abillast quand elles vouloient estre bien habillées. Je ne sçais s'il les habilloit de la mesme façon qu'il habilloit sa maistresse, mais elles n'estoient point mal.

J'ay cogneu une fille de bonne maison, qui, ayant un lacquais de l'aage de quatorze ans, et en ayant fait son bouffon et plaisant, parmy ses bouffonneries et plaisanteries, elle faisoit autant de difficulté que rien à se laisser baiser, touscher et taster à luy, aussi privément que si ce fust esté une femme, et bien souvant devant le monde, excusant le tout, en disant qu'il estoit fol et plaisant bouffon. Je ne sçay s'il passoit outre, mais je sçay bien que despuis, et mariée et vefve, et remariée, elle a esté une très-insigne putain. Pensez qu'elle alluma sa mesche en ce premier tison, si bien qu'elle ne luy faillit jamais après en ses autres plus grandes fougades et plus hautz feux. J'avois bien demeuré un an à voir ceste fille; mais quand je la vis en ses privautez devant sa mère, qui avoit la réputation d'estre l'une des plus faintes et prétendues prudes femmes de son temps, qui en rioit et en estoit bien aise, je présageay aussitost que de ce petit jeu l'on viendroit au grand, et à bon esciant, et que la damoyselle seroit un jour quelque bonne fripe-sauce[2], comm' elle fut.

1. Équivoque sur le premier acte du métier qui consiste à prendre mesure, habit bas.

2. *Un frippe-saulce :* un bon goulu (Oudin, 1656).

J'ay cogneu deux sœurs d'une fort bonne maison de Poictou, et filles, desquelles on parloit estrangement, et d'un grand lacquais basque qui estoit à leur père, lequel, soubz l'ombre [1] qu'il dansoit très bien, non-seullement le branle de son païs mais tous autres, les menoit danser ordinairement, mesmes les y aprenoit. Il les fit dancer, et leur aprist aprez le branle des putains, et en furent assez gentiment escandalisées : toutesfois ne laissarent à estre bien mariées, car elles estoient riches. Et sur ce nom de richesse on n'y advise rien, on prend tout, et fust-il encores plus chaud et plus ardant[2]. J'ay cogneu ce basque despuis gentil soldat et de brave façon, et qui monstroit bien avoir fait le coup. On luy donna congé, pour fuir l'escandale, et fut soldat des gardes de la corronelle[3] de M. d'Estrozze.

J'ay cogneu aussi une autre maison de par le monde, et grande, d'où la dame faisoit proffession de nourrir en sa compaignie d'honnestes filles, entre autres des parentes de son mary ; et d'autant que la dame estoit fort malladive et subgette aux médecins et apoticaires, il en y abordoit ordinairement léans. Et par ce aussi que les filles sont subgettes à malladies comme à pasles coulleurs, mal de la furette[4], fiebvres et autres, il avint

1. Sous le prétexte.
2. C'est-à-dire : on prend tout, même quand cela devrait brûler les doigts d'un épouseur délicat.
3. De la compagnie colonelle du régiment de Strozzi.
4. Voyez tome XI, page 92.

que deux entr'autres tumbarent en fiebvre carte : un apoticaire les eut en charge pour les penser. Certes, il les pensoit de ses drogues de la main et de médecines; mais la plus propre fut qu'il coucha avec une (maraud qu'il fut), car il eut affaire avec une aussi belle et honneste fille de la France; et de laquelle un grand roy s'en fust très-dignement contenté ; et falut que ce monsieur l'apoticaire luy mist ceste paille sous le ventre[1]. J'ay cogneu la fille, qui certes méritoit d'autre assaillant; et fut après bien mariée; et telle qu'on la donna pucelle, telle la trouva-on. En quoy pourtant je treuve qu'elle fut bien fine; car, puisqu'elle ne pouvoit tenir son eau, elle s'adressa à celluy qui luy donnoit les antidotes pour engarder d'engroisser, car c'est ce que les filles craignent les plus : dont en cela il y en a de si expertz qui leur donnent des drogues qui les engardent très-bien d'engroisser; ou bien, si elles engroissent, leur font escouller leur groisse si subtillement et si sagement, que jamais on ne s'en aperçoit, et n'en sent-on rien que le vent; ainsi que j'en ay ouy parler d'une fille, laquelle avoit estée autresfois nourrie fille de la feue reyne de Navarre, Marguerite première. Elle vint par cas fortuit, ou à son escient, à engroisser, sans qu'elle y pensast pourtant. Elle rencontra un sublin apoticaire, qui, luy ayant donné un breuvage, luy fit évader son fruict, qui avoit desjà six mois, pièce par pièce;

1. Expression à rapprocher de *lever la paille* (page 53).

mourceau par mourceau, si aisément, qu'estant à ses affaires jamais elle n'en sentit ny mal ny doulleur; et puis après se maria gallantement, sans que le mary y cogneust aucune trace. Quel habille médecin! car on leur donne des remèdes pour se faire parestre vierges et pucelles comme devant (ainsi que j'en ay allégué au chapitre des cocuz), et un[1] que j'ay ouy dire à un empirique ces jours passez : qu'il faut avoir des sangsues et les mettre à la nature, et s'en faire par là tirer et succer le sang, lesquelles sangsues, en succant, laissent et engendrent de petites empoules et fistulles plaines de sang; si bien que le gallant mary, qui vient le soir des nopces les assaillir, leur crève ces empoulles dont le sang en sort, et elle s'ensanglante, qui est une grande joye à l'un et à l'autre; et par ainsi, *l'onor della citadella è salvo*[2]. Je trouve ce remède bon et souverain, s'il est vray; et s'il n'est bon, il y en a cent d'autres qui sont meilleurs, ainsi que les sçavent très bien ordonner, invanter et apliquer ces messieurs les médecins, sçavans et expertz apoticaires. Voilà pourquoy ces messieurs ont ordinairement de très-bonnes et belles fortunes, car ilz sçavent blesser et remédier, ainsi que jadis fit la lance de Peleus[3].

J'ay cogneu cest apoticaire dont je viens de parler ast'heure, duquel faut que je die ce petit mot en passant, que je le vis à Genève

1. Remède.
2. L'honneur de la citadelle est sauf.
3. C'est-à-dire : du fils de Pélée, Achille (Lalanne).

la première fois que fus en Italie, parce que pour lors ce chemin par là estoit commun pour les François, et par les Suisses et Grisons, à cause des guerres. Il me vint voir à mon logis. Soudain je luy demanday ce qu'il faisoit en ceste ville, et s'il estoit là pour médeciner les belles filles, comme il avoit fait en France. Il me respondit qu'il estoit là pour en faire la pénitence. « Comment! ce dis-je, est-ce que vous n'y mangez de si bons morceaux comme là? — Ha! monsieur, me répliqua-il, c'est parce que Dieu m'a apellé et que je suis illuminé de son esprit, et que j'ay maintenant la cognoissance de sa saincte parolle. — Oui, luy dis-je, et de ce temps là si estiez-vous de la religion, et si vous mesliez de médeciner les corps et les âmes, et preschiez et instruisiez les filles. — Mais, monsieur, je recoignois à st'heure mieux mon Dieu, répliqua-il, encores qu'alors, et ne veux plus pécher. » Je tais force autres propos que nous eusmes sur ce subjet, tant sérieusement qu'en riant; mais ce maraud jouist de ce boucon[1], qui estoit bien plus digne d'un gallant homme que luy. Si est-ce que bien luy servit de vuider de ceste maison de bonn' heure, car mal luy en eust pris. Or laissons cela. Que maudit soit-il, pour l'haine et envie que je lui porte, ainsi que M. de Ronsard parloit à un médecin qui venoit plustost voir sa maistresse soir et matin, pour luy taster son tetin, son sein, son ventre, son

1. De cette bouchée.

flanc et son beau bras, que pour la médeciner de la fiebvre qu'ell' avoit; dont il en fit un très-gentil sonnet, qui est dans son second livre des *Amours*, qui s'accomance :

Hé! que je porte et de hayne et d'envie
Au médecin qui vient soir et matin,
Sans nul propos, tastonner le tétin,
Le sein, le ventre et les flancs de ma mye.

Je porte de mesme une grande jalousie à un médecin qui faisoit traictz pareilz à une belle grande dame que j'aymois, et de qui je n'avois telle et pareille privauté, et l'eusse plus désirée qu'un petit royaume. Telles gens certes sont extrêmement bien venus des filles et dames, et y acquièrent de belles advantures, quand ilz les veulent rechercher. J'ay cogneu deux médecins à la court, qui s'apelloient, l'un, M. Castellan, médecin de la reyne mère, et l'autre, le seigneur Cabrian, médecin de M. de Nevers, et qui avoit esté à Ferdinand de Gonzague. Ilz ont eu tous deux des rencontres d'amour, à ce qu'on disoit que les plus grands de la court se fussent donnez au diable, par manière de parler, pour estre leurs corrivaux.

Je devisois un jour, le feu baron de Vitaux et moy, avecq M. Le Grand, un grand médecin de Paris, de bonne compaignie et de bon advis, luy estant venu voir ledit baron qui estoit mallade des affaires d'amour. Et tous deux l'interrogeant sur plusieurs propos et négotiations des dames, ma foy il nous en conta bien, et nous en fit une douzaine de

contes qui levoient la paille; et s'y enfonça si avant, que, l'heure de neuf heures venant à sonner, il nous dit, en se levant de la chaire[1] où il estoit assis : « Vrayment, je suis plus grand fol que vous autres, qui m'avez retenu icy deux bonnes heures à baguenauder avec vous autres, et cependant j'ay oublié six ou sept mallades qu'il faut que j'aille voir. » Et nous disant adieu, part et s'en va, non sans nous dire, après que nous luy eusmes dit : « Vous autres, messieurs les médecins, vous en sçavez et en faites de bonnes, et mesmes vous, monsieur, qui en venez parler comme maistre. » Il respondit en baissant la teste : « Semond[2] ! semond ! ouy, ouy, nous en sçavons et en faisons de bonnes, car nous sçavons des secretz que tout le monde ne sçait pas; mais ast' heure que je suis vieux, j'ay dit adieu à Vénuz et à son enfant. Meshuy, je laisse cela à vous autres qui estes jeunes. »

Une autre espèce de gens y a-il, qui a bien gasté des filles quand on les met à aprendre les lettres, sont estez leurs précepteurs; et le sont, quand ils veulent estre, meschans[3], car leurs faisans leçons, estans seulz dans une chambre ou dans leur estude, je vous laisse à penser quelles commoditez ilz y ont, et quelles histoires, fables et contes ilz leur peuvent alléguer à propos pour les mettre en

1. Chaise.

2. Pour *ça mon!* (oui-dà!) qu'on trouve encore dans le *Malade imaginaire* de Molière.

3. *Meschans* est ici le participe de *meschoir : tomber mal. Déchoir* nous est resté seul avec le sens de *tomber plus bas.*

challeur, et, lorsqu'ils les voient en telles altères et apétitz, comment ils vous sçavent prendre l'occasion au poil.

J'ay cogneu une fille de fort bonne maison, et grande vous dis-je, qui se perdit et se rendit putain pour avoir ouy raconter à son maistre d'escolle l'histoire, ou plutost la fable de Tyrézias, lequel, pour avoir essayé l'un et l'autre sexe, fut esleu juge par Jupiter et Junon, sur une question entre eux deux, assavoir : qui avoit et sentoit plus de plaisir au coït et acte vénérien, ou l'homme ou la femme? Le juge député jugea contre Junon que c'estoit la femme; dont elle, de despit d'avoir esté jugée, rendit le paouvre juge aveugle et luy osta la veue[1]. Il ne se faut esbayr si ceste fille fut tentée pour un tel conte; car, puisqu'elle oyoit dire souvant, ou à de ses compaignes, ou à d'autres femmes, que les hommes estoient si ardantz après cela, et y prenoient si grand plaisir, que les femmes, veu la sentence de Tyrézias, en devoient bien prendre davantage; et, par consequent, il le faut esprouver.

Vraiment, telles leçons se debvoient bien faire à ces filles! n'y en a-il pas d'autres? Mais leurs maistres diront qu'elles veulent tout sçavoir, et que, puisqu'elles sont à l'estude, si les passages et histoires se rencontrent qui ont besoin d'estre expliquées (ou que d'elles-mesmes s'expliquent), il faut bien leur expliquer et leur dire sans sauter ou tourner

1. La mythologie veut au contraire qu'il ait été frappé de cécité pour avoir vu Diane au bain.

le feuillet. Combien de filles estudiantes se sont perdeues lisant ceste histoire que je viens de dire, et celles de Biblis, de Caunus, et force autres pareilles, escrites dans la *Métamorphose d'Ovide,* jusques au livre de l'*Art d'aymer* qu'il a faict ; ensemble une infinité d'autres fables lascives, et propos lubrics d'autres poètes, que nous avons en lumière, tant françois, latins, que grecs, italiens, espaignols ! Aussy, dit le refrain espaignol, *de una mula que haze hin, y de una hija que habla latin, libera nos Domine*[1].

Et on sçait, quand leurs maistres veulent estre meschans, et qu'ils font de telles leçons à leurs disciples, comment ils les sçavent saugrener et donner la saulce, que la plus pudique du monde s'y laisseroit aller. Sainct Augustin mesme, en lisant le quatriesme livre de l'*Eneïde,* où sont contenus les amours et la mort de Didon, ne s'en esmeut-il pas de compassion, et ne s'en adolora ? Je voudrois avoir autant de centaines d'escus comme il y a eu des filles, tant du monde que de religieuses, qui se sont esmeues, pollues et despucelées, par la lecture des *Amadis de Gaule*. Je vous laisse à penser que pouvoient faire les livres grecs, latins et autres, glosés, commentés et interpretés par leurs maistres, fins renards et corrompus, meschans garnemens, dans leurs chambres secretes et parmy leurs oisivetés[2].

1. « D'une mule qui fait *hin,* et d'une fille qui parle latin, délivre-nous, Seigneur. » Nous avons aussi ce proverbe en français.

4. L'auteur du présent livre y place singulièrement

Nous lisons en la vie de sainct Louys, dans l'Histoire de Paul Emile[1], d'une Marguerite[2], comtesse de Flandres, sœur de Jeanne, fille du premier Baudouin, empereur de Grece et qui luy succeda[3], d'autant qu'elle n'eut point d'enfans, dit l'histoire. On luy bailla en sa premiere jeunesse un precepteur appelé Guillaume, homme de saincte vie, estimé, et qui avoit desjà pris quelques ordres de prestrise, qui neantmoins ne l'empescha de faire deux enfans à sa disciple, qui furent appelés Jean et Baudouin, et si secretement que peu de gens s'en aperceurent, lesquels furent après pourtant approuvés légitimes du pape. Quelle sentence et quel pédagogue! Voyez l'histoire.

J'ay cognu une grande dame à la court, qui avoit la reputation de se faire entretenir à son diseur et faiseur de leçons. Si bien que Chicot, bouffon du roy, luy en fit un jour le reproche publiquement devant Sa Majesté et force autres personnes de sa court, luy disant si elle n'avoit pas de honte de se faire entretenir (disant le mot) à un si laid et vilain masle que celuy-là, et si elle n'avoit pas l'esprit d'en choisir un plus beau. La compaignie s'en mit fort à rire et la dame à pleurer, ayant opinion que le roy avoit faict jouer ce

l'expression de son blâme contre les livres dont on peut faire mauvais usage. *Sic vos non vobis.*

1. Paolo Emili, chargé par Louis XII d'écrire une histoire de France, auteur du *De rebus gestis Francorum.*

2. L'histoire d'une Marguerite.

3. Jeanne de Hainaut eut en effet le comté de Flandre après son père Baudouin et mourut en 1244, sans postérité.

jeu; car il estoit coustumier de faire jouer ces esteufs.

Autres grandes dames et grandes princesses j'ay cognu, qui tous les jours s'amusant en leur cabinet à faire escrire (ou contrefayre[1], pour mieux dire), en faisoient de bonnes avecques leur secrétaire que j'ay cognu. Et quand ne les appeloient pour ce faire, non ayant subject, les faisoient lire pour colorer le tout, disans que lire elles-mesmes leur affaiblissoit la vue. Cestes dames, et les autres qui font telles eslectiòns de telles manieres de gens, ne sont nullement excusables, mais bien fort blasmables, d'autant qu'elles ont leur liberal arbitres; et toutes franches sont[2], pleines de leurs libertés et commodités pour faire tel choix qu'il leur plaist. Mais les pauvres filles qui sont subjectes esclaves de leurs peres et meres, parens, tuteurs et maistresses, et craintives, sont contrainctes de prendre toutes pierres quand elles les trouvent, pour mettre en œuvres, et n'aviser s'il est froid ou chaud, ou rosty ou bouilly. Et par ce, selon que l'occasion se rencontre, se servent le plus souvent de leurs valets, de leur maistre d'escole et d'estude, de ces bastisseurs d'academies[3], des joueurs de luth, des violons, des appreneurs de danses, des peintres, bref de ceux desquels elles apprennent des exercices et sciences, voire d'aucuns prescheurs religieux et moines, comme en parle Boccace et la

1. Ou contrefaire celles qui font écrire.
2. Et sont affranchies de toute contrainte.
3. De ces professeurs d'équitation.

reyne de Navarre en ses *Nouvelles*; comme font aussy des pages comme j'en ay cognu, et des laquais, des comedians desquels j'ay cognu deux filles à la cour amoureuses des deux, et jouissantes de quelques-uns des poètes aussy, que j'ay cognu aucuns avoir desbauché de belles femmes et belles vefves (car telles personnes ayment fort les sacrifices des louanges, et sur ce, elles sont attrapées) ; enfin de tous ceux qu'elles trouvent à propos, et peuvent attrapper. Les solliciteurs de procès [les avocats] sont aussy dangereux. Et voylà pourquoy le mesme Boccace, et autres avecques luy, trouvent que les filles simples sont plus constantes en amours et plus fermes que les femmes et vefves, d'autant qu'elles ressemblent les personnes qui sont sur l'eau dans un bateau qui vient à s'enfoncer. Ceux qui ne sçavent nager nullement se viennent à prendre aux premieres branches qu'ils peuvent accrocher, et les tiennent fermement et opiniastrement jusqu'à ce que l'on les soit venu secourir; les autres, qui sçavent bien nager, se jettent dans l'eau, et bravement nagent jusqu'à ce qu'elles en aient atteint la rive. Tout de mesme les filles, aussy tost qu'elles ont attrapé un serviteur, lequel elles ont premier choisy, le tiennent et le gardent fermement, tellement qu'elles ne veulent desemparer, et l'aiment constamment, de peur qu'elles ont de n'avoir la liberté et commodité d'en pouvoir recouvrer un autre comme elles voudroient. Au lieu que les femmes maryées ou vefves, qui sçavent les ruses d'amour et qui

sont expertes, et en ont les libertés et commodités de nager dans des eaux sans danger, prennent tel party qu'il leur plaist; et si elles se faschent d'un serviteur ou le perdent, en sçavent aussy tost prendre un nouveau ou en recouvrent deux; car à elles, pour un de perdu deux recouverts. D'avantage, les pauvres filles n'ont pas les moyens, ny les biens, ny les escus, pour faire les acquests tous les jours de nouveaux serviteurs; car, c'est tout ce qu'elles peuvent donner à leurs amoureux, que quelques petites faveurs de leurs cheveux, ou petites perles, ou grains, ou bracelets, quelques petites bagues ou escharpes, et autres petits menus presens qui ne coustent guières. Car, quelque fille, comme j'en ay veu, grande, de bonne maison et riche heritiere qu'elle soit, elle est tenue si court en ses moyens, ou de ses pere et mere, freres, parens et tuteurs, qu'elle n'a pas les moyens de les despartir à son serviteur ni deslier guières largement sa bourse, si ce n'est celle du devant : et aussy que d'elles-mesmes elles sont avares, quand ce ne seroit que ceste seule raison qu'elles n'ont guieres de quoy pour eslargir (car la liberalité consiste et depend du tout des moyens), au lieu que les femmes et vefves peuvent disposer de leurs moyens fort librement, quand elles en ont. Et mesme quand elles ont envie d'un homme, et qu'elles s'en viennent enamouracher et encapricher, elles vendroient et donneroient jusqu'à leur chemise, plustost qu'elles n'en tastassent; à la mode des friands et de ceux

qui sont subjects à leur bouche, quand ils ont envie d'un bon morceau il faut qu'ils en tastent, quoy qu'il leur couste au marché. Ces pauvres filles ne sont de mesme, lesquelles, selon qu'elles le rencontrent ou bon ou mauvais, il faut qu'elles s'y arrestent.

J'en alleguerois une infinité d'exemples de leurs amours et de leurs divers appetits et bizarres jouissances; mais je n'aurois jamais finy, et aussy que les contes n'en vaudroient rien si on les nommoit et par nom et par surnom, ce que je ne veux faire pour tout le bien du monde, car je ne les veux escandaliser. Et j'ay protesté de fuyr en ce livre tout escandalle[1], car on ne me sçauroit reprocher d'aucune mesdisance. Et pour alleguer des contes et oster les noms, il n'y a nul mal, et j'en laisse à deviner au monde les personnes dont il est question; et bien souvent en penseront une, qui en sera l'autre.

Or, tout ainsy que l'on voit des bois de telles et diverses natures, que les uns bruslent tous verts, comme est le fresne, le fayan (et aussy tost)[2], d'autres qui auroient beau estre secs, vieux et taillés de long-temps, comme est l'hourmeau, le vergne[3] et d'autres, ne bruslent qu'à toutes les longueurs du monde[4], force autres, comme est le naturel general de

1. On peut avouer que la protestation est naïve, en la supposant sincère.

2. Que les uns, comme le frêne, le hêtre, brûlent tout verts et aussitôt, tandis que d'autres.

3. L'ormeau, l'aune.

4. Qu'avec toute la longueur imaginable.

tous bois secs et vieux, bruslent en leur seicheresse et vieillesse si soudainement, qu'il semble qu'il soit plustost consommé et mis en cendre que bruslé. De mesme sont les filles, les femmes et les vefves : les unes, dès-lors qu'elles sont en la verdeur de leur aage, bruslent aisément et si bien, qu'on diroit que dès le ventre de leur mere elles en rapportent la chaleur amoureuse et le putanisme ; et ainsy que fit la belle Laïs de la belle Timande, sa putain de mere très-insigne[1], jusques-là qu'elles n'attendent pas seulement le temps de maturité, qui peut estre à douze ou treize ans, qu'elles montent en amour, mesme plustost. Ainsy qu'il advint il n'y a pas douze ans à Paris, d'une fille d'un patissier, laquelle se trouva grosse en l'aage de neuf ans, si bien qu'estant fort malade de sa grossesse, son pere en ayant porté de l'urine au medecin, ledict medecin dict aussy tost qu'elle n'avoit autre maladie, si-non qu'elle estoit grosse. « Comment ! respondit le pere, monsieur, ma fille n'a que neuf ans. »

Qui fut esbahy ? ce fut le medecin. « C'est tout un, dit-il, pour le seur elle est grosse. »

Et, l'ayant visitée de plus près, il la trouva ainsy ; et ayant confessé avecques qui elle avoit eu à faire, son gallant fut puni de mort par la justice, pour avoir eu à faire à elle dans un aage si tendron, et l'avoir faict porter si jeunement. Je suis bien marry qu'il

1. Et cent mille autres qui tiennent en cela de leurs bonnes vesses de mères (L. Lalanne). Dans certaines parties du Midi, on appelait *vesses* les femmes de mauvaise vie.

m'ait fallu apporter cest exemple et le mettre icy, d'autant qu'il est d'une personne privée et de basse condition, pour ce que j'ay desliberé de ne chafourer mon papier de si petites personnes, mais de grandes et hautes. Je me suis un peu extravagué de mon dessein; mais, parce que ce conte est rare et inusité, je seray excusé[1], et aussy que je sçache point tel miracle advenu à nos grandes dames d'estat, que j'aye bien sceu, ouy bien, qu'en tel aage de neuf, de dix, de douze et de treize ans, elles ayent porté et enduré fort aysement le masle, soit en fornication, soit en maryage, comme j'en allegueroís plusieurs exemples de plusieurs desvirginées en telles enfances, sans qu'elles en soient mortes, non pas seulement pasmées du mal, si-non du plaisir.

Sur quoy il me souvient d'un conte d'un gallant et beau seigneur s'il en fut oncques, lequel est mort. Et, se plaignant un jour de la capacité de la nature des filles et femmes avecques lesquelles il avoit negocié, il disoit : qu'à la fin il seroit contrainct de rechercher les filles enfantines, et quasy sortantes hors du berceau, pour ny sentir tant de vague en si pleine mer, comme il avoit faict avecques les autres, et pour plus à plaisir nager à un destroict. S'il eust adressé ces parolles à une grande et honneste dame que je cognois, elle lui eust faict la mesme responce qu'elle fit à un gentilhomme de par le monde, qui, luy faisant une mesme complainte, elle luy res-

1. La manière dont l'auteur achève de s'excuser vaut le commencement du récit.

pondit : « Je ne sçay qui se doibt plustost plaindre : ou vous autres hommes, de nos capacités et amplitudes, ou nous autres femmes, de vos petitesses ou minuités, ou plustost mesmes petites menuseries[1]; car il y a autant à se plaindre en vous autres que vous en nous. Que si vous portiez vos mesures pareilles à nos calibres, nous n'aurions rien à nous reprocher les uns aux autres. »

Celle-là parloit par vraye raison; et c'est pourquoy une grande dame, un jour à la cour, regardant et contemplant ce grand Hercule de bronze qui est en la fontaine de Fontainebleau (elle estant tenue sous les bras par un gentilhomme qui la conduisoit), elle luy dit que cest Hercule, encor qu'il fust très-bien faict et representé, n'estoit pas si bien proportionné de tous ses membres comme il falloit, d'autant que celuy du mitan estoit par trop petit et par trop inesgal, et peu correspondant à son grand colosse de corps. Le gentilhomme luy respondit : qu'il n'y trouvoit rien à redire de ce qu'elle luy disoit, sinon qu'il falloit croire que de ce temps les dames ne l'avoient si grand comme du temps d'aujourd'huy.

Une très-grande dame et princesse, ayant sceu que quelques-uns avoient imposé son nom à une grosse et grande colouvrine, elle demanda pourquoy[2]. Il y en eut un qui respondit : « C'est par ce, madame, qu'elle a le

1. Pour « *menusaillerie* : objet de peu d'importance. » Voyez GODEFROY, *Dictionnaire de l'ancienne langue*.
2. Anecdote déjà rapportée page 78 du tome X.

calibre plus grand et plus gros que les autres. »

Si est-ce pourtant qu'elles y ont trouvé assez de remede, et en trouvent tous les jours assez pour rendre leurs portes plus estroictes, quarrées et plus mal-aisées d'entrée; dont aucunes en usent, et d'autres non. Mais non-obstant, quand le chemin y est bien battu et frayé souvent par continuelle habitation et frequentation, ou passages d'enfans, les ouvertures de plusieurs en sont tousjours plus grandes et plus larges. Je me suis là un peu perdu et desvoyé; mais puisque ç'a esté à propos il n'y a point de mal, et je retourne à mon chemin.

Plusieurs autres filles y a-il lesquelles laissent passer ceste grande tendreur et verdeur de leurs ans, et en attendent les plus grandes maturités et seicheresses, soit ou qu'elles sont de leur nature très-froides à leur commancement et à leur avenement (car il y en a et s'en trouve), soit ou qu'elles soient tenues de court, comme il est bien necessaire à aucunes. Car, comme dit le refrain espaignol, *viñas e niñas son muy malas á guardar*; c'est-à-dire, « les vignes et les filles sont fort difficiles à garder », que pour le moins quelque passant pays ou sejournant n'en taste. Aucunes y a aussy[1] qui sont immobiles, que tous les aquilons et vents d'un hyver ne sçauroient esmouvoir ny esbranler. Autres y en a-il si sottes, si simples, si grossieres et si

1. *Addition* : « Et mesme quand elles commencent à sentyr la pointe se lever comme... aucunes y a il aussi. » (Lalanne.)

ignares, qu'elles ne voudroient pas ouyr nommer seulement ce nom d'amour; comme j'ay ouy parler d'une femme qui faisoit l'austere et reformée, que, quand elle entendoit parler d'une putain, elle en evanouissoit soudain. Et ainsy qu'on faisoit ce conte à un grand seigneur devant sa femme, il disoit : « Que ceste femme ne vienne donc pas céans; car si elle evanouit pour ouyr parler des putains, elle mourra tout à trac céans pour en voir. »

Il y a pourtant des filles que, lorsqu'elles commancent un peu à sentir leur cœur, elles s'y apprivoisent si bien, qu'elles viennent manger aussy tost dans la main. D'autres sont si devotes et consciencieuses, craignans tant les commandemens de Dieu nostre souverain, qu'elles renvoyent bien loin celuy d'amour. Mais pourtant en ay-je veu force de ces devotes et patenostrieres mangeuses d'images, et citadines ordinaires des eglises, qui, sous ceste hypocrisie, couvoient et cachoient leurs feux, afin que, par telles feintes et faux semblans, le monde ne s'en apperceust, et les estimast très-prudes, voire à demi-sainctes. Mais bien souvent elles ont trompé le monde et les hommes, ainsy que j'ay ouy raconter d'une grande princesse, voire reine, qui est morte, laquelle, quand elle vouloit attaquer quelqu'un d'amour (car elle y estoit fort subjecte), commençoit tousjours ses propos par l'amour de Dieu que nous lui devons. Et soudain les faisoit tomber sur l'amour mondain, et sur son intention qu'elle en vouloit à celuy auquel elle parloit, dont par après elle

en venoit au grand œuvre, ou, pour le moins, à la quintessence. Et voilà comme nos devotes, ou plustost bigottes, nous trompent; je dis ceux-là qui, peu rusés, ne connoissent leur vie.

J'ay ouy faire un conte, je ne sçay s'il est vray : mais un de ces ans, se faisant une procession generale à une ville de par le monde, se trouva une femme, soit grande ou petite, en pieds nus et grande contrition, faisant de la marmiteuse plus que dix, et c'estoit en caresme. Au partir de là, elle s'en alla disner avecques son amant d'un quartier de chevreau et d'un jambon. La senteur en vint jusqu'à la rue; on monta en haut, et on la trouva en telle magnificence, qu'elle fut prise, et condamnée de la promener par la ville avecques son quartier d'agneau à la broche sur l'espaule et le jambon pendu au col. N'estoit-ce pas bien employé de la punir de ceste façon?

D'autres dames y en a qui sont superbes, orgueilleuses, qui desdaignent et le ciel et la terre par maniere de dire, qui rabrouent les hommes et leurs propos amoureux, et les rechassent loin. Mais à telles il faut user de temporisement seulement et de patience et de continuation, car avecques tout cela et le temps, vous les mettez et avez sous vous à l'humilité, estant le propre et superbe de la gloire, après avoir faict assez des siennes et monté bien haut, de descendre et venir au rabais. Et mesmes de ces glorieuses en ay-je veu aucunes, lesquelles bien souvent, après avoir bien desdaigné l'amour et ceux qui en

parloient, s'y ranger et l'aimer, jusqu'à espouser aucuns qui estoient de basse condition et nullement à elles en rien pareils. Et ainsy se joue Amour d'elles et les punit de leur outre-cuidance, et se plaist de s'attaquer à elles plustost qu'à d'autres, car la victoire en est plus glorieuse, puisqu'elle surmonte la gloire.

J'ay cognu d'autresfois une fille à la cour, si altière et si desdaigneuse, que, quand quelque habile et gallant homme la venoit accoster et la taster d'amour, elle luy respondoit si orgueilleusement, en si grand mespris de l'amour, par parolles si rebelles et arrogantes (car elle disoit des mieux), que plus il n'y retournoit. Et si, par cas fortuit, quelquefois on la vouloit accoster et s'y prendre, comment elle les renvoyoit et rabrouoit, et de parolles, et de gestes, avecques mines desdaigneuses, car elle estoit très-habile! Enfin l'amour la punit : et se laissa si bien aller à un, qu'il l'engrossa quelques vingt jours avant qu'elle se mariast; et si pourtant c'est un qui n'estoit nullement comparable à force autres honnestes gentilshommes qui l'avoient voulu servir. En cela il faut dire avecques Horace : *sic placet Veneri;* c'est-à-dire : « ainsy plaict à Venus » ; et ce sont de ses miracles.

Il me vint en fantaisie une fois à la cour d'y servir une belle et honneste fille, habile s'il en fut oncques, de fort bonne maison, mais glorieuse et fort haute à la main, dont j'estois amoureux extresmement. Je m'advisay de la servir et arraisonner aussy arro-

gamment comme elle me pouvoit parler et respondre; car *à brave, brave et demy*. Elle ne s'en sentit pour cela nullement interessée, car, en la menant de telle façon, je la louois extresmement, d'autant qu'il n'y a rien quy amolisse plus un cœur dur d'une dame, que la louange, autant de ses beautés et perfections, que de sa superbité; voire luy disant qu'elle lui siezoit très-bien, veu qu'elle ne tenoit rien du commun, et qu'une fille ou dame, se rendant par trop privée et commune, ne se tenant sur un port altier et sur une reputation hautaine, n'estoit bien digne d'estre servie; et pour ce, que je l'en honnorois davantage, et que je ne la voulois jamais appeler autrement que *ma Gloire*. En quoy elle se pleut tant, qu'elle voulut aussi m'appeler *son Arrogant*. Continuant ainsy tousjours, je la servis longuement; et si me peux vanter que j'eus part en ses bonnes graces autant ou plus que grand seigneur de la cour qui la voulust servir. Mais un très-grand favory du roy, brave certes et vaillant gentilhomme, me la ravit, et par la faveur de son roy l'espousa. Et pourtant, tant qu'elle a vescu, telles alliances ont tousjours duré entre nous deux, et l'ay toujours très-honorée. Je ne sçay si je seray repris d'avoir faict ce conte, car on dit volontiers que *tout conte faict de soy n'est pas bon;* mais je me suis esgaré à ce coup, encore que dans ce livre j'en aye faict plusieurs de moy-mesme en toutes façons, mais je tais le nom.

Il y a encor d'autres filles qui sont de si

joyeuse complexion, et qui sont si folastres, si endemenées[1] et si enjouées, qui ne se mettent autres subjects en leurs pensées qu'à songer à rire, à passer leur temps et à folastrer, qu'elles n'ont pas l'arrest d'ouyr ny songer à autre chose, si-non à leurs petits esbattemens. J'en ay connu plusieurs quy eussent mieux aimé ouyr un violon, ou danser, ou sauter, ou courrir, que tous les propos d'amour : aucunes la chasse, si bien qu'elles se pouvoient plustost nommer sœurs servantes de Diane que de Venus. J'ay cognu un brave et gallant seigneur, mais il est mort, qui devint si fort perdu de l'amour d'une fille, et puis dame, qu'il en mouroit; « car, disoit-il, lorsque je luy veux remonstrer mes passions, elle ne me parle que de ses chiens et de sa chasse, si bien que je voudrois de bon cœur estre metamorphosé en quelque beau chien ou levrier, ou que mon ame fust entrée dans leur corps, selon l'opinion de Pythagore, afin qu'elle se pust arrester à mon amour, et mon ame guerir de ma plaie. » Mais après il la laissa, car il n'estoit pas bon laquais, et ne la pouvoit suivre ny accompaigner partout où ses humeurs gaillardes, ses plaisirs et ses esbattemens la conduisoient.

Si faut-il noter une chose : que telles filles, après avoir laissé leur poulinage et jetté leur gourme (comme l'on dit des poulains), et après s'estre ainsy esbattues au petit jeu, veulent essayer le grand, quoy qu'il tarde.

1. De *se démener* qui se dit toujours pour *s'agiter violemment*.

Et telle jeunesse ressemble à celle des petits jeunes loups, lesquels sont tous jolis, gentils et enjoués en leur poil follet; mais, venans sur l'aage, ils se convertissent en malice et à mal faire. Telles filles que je viens de dire font de mesmes, lesquelles, après s'estre bien jouées et passé leurs fantaisies en leurs plaisirs et jeunesses, en chasses, en bals, en voltes, en courantes et en danses, ma foy! après elles se veulent mettre à la grande danse et à la douce carolle [1] de la deesse d'amour. Bref, pour faire fin finale, il ne se voit guieres de filles, femmes ou veufves qui tost ou tard ne bruslent, ou en leurs saisons ou hors de leurs saisons, comme tous bois, fors un qu'on nomme *larix,* duquel elles ne tiennent nullement.

Ce larix doncques est un bois qui ne brusle jamais, et ne fait feu, ny flamme, ny charbon, ainsy que Jules Cæsar en fit l'experience retournant de Gaule. Il avoit mandé à ceux du Piedmont de luy fournir vivres et dresser estappes sur son grand chemin du camp. Ils luy obeirent, fors ceux d'un chasteau appelé *Larignum,* où s'estoient retirés quelques meschans garnemens, qui firent des refusans et rebelles, si bien qu'il fallut à Cæsar rebrousser et les aller assieger. Approchant de la forteresse, il vit qu'elle n'estoit fortifiée que de bois, dont il s'en mocqua, disant que soudain il l'auroit. Par quoy commanda pour y mettre

1. *Carolle* se disait des rondes, tandis que la *volte* était une danse à deux, beaucoup plus accentuée. Il en est parlé dans une autre note.

le feu, qui fut si grand et fit si grande flamme, que bien tost on en esperoit voir la ruyne et destruction; mais, après que le feu fut consommé et la flamme disparue, tous furent bien estonnés, car ils virent la forteresse en mesmes estat qu'auparadvant et en son entier, et point bruslée ny ruinée : dont il fallut à Cæsar qu'il s'aydast d'autre remede, qui fut par sappe, ce qui fut cause que ceux de dedans parlementerent et se rendirent; et d'eux apprit Cæsar la vertu de ce bois *larix*, duquel portoit nom ce chasteau *Larignum*[1], par ce qu'il en estoit basti et fortifié.

Il y a plusieurs peres, meres, parens et marys, qui voudroient que leurs filles et femmes participassent du naturel de ce bois, qui bruslassent fort sans laisser ny marque ny effect; ils en auroient leur esprit plus content, et n'auroient si souvent la puce en l'oreille, et n'y auroient tant de putains par apparance ni de cocus descouverts. Mais il n'en est pas de besoin ny en une façon ny autre, car le monde en demeureroit plus despeuplé, et y vivroit-on comme marbres, sans aucuns plaisirs ny sentimens, ce disoit quel-

1. En latin *larignus* veut dire *de mélèze*. Vitruve emploie ce mot. — En latin, comme en italien (*larice*) et en français, *larix* est le nom du mélèze. A-t-il désigné jamais une variété incombustible dans les hautes régions alpines, où il était jadis fort répandu en effet? Les anciens le croyaient, dit le *Dictionnaire des Sciences naturelles* de 1823, mais cette croyance est erronée. En tout cas, Chénier ne s'en doutait guère lorsqu'il écrivit :

Ou brûlant sur la cendre à la fuite du jour,
Un mélèze odorant attendrait mon retour.

qu'un (et quelqu'une que je sçay). Et nature demeureroit imparfaicte; au lieu qu'elle est très parfaicte; laquelle si nous suivons comme un bon capitaine, nous ne sortirons jamais du bon chemin.

Or, c'est assez parlé des filles, il est raison maintenant que nous parlions de mesdames les veufves à leur tour. L'amour des veufves est bon, aisé et profitable, d'autant qu'elles sont en leur pleine liberté, et nullement esclaves des peres, meres, freres, parens et maris, ny d'aucune justice, qui plus est. On a beau faire l'amour à une vefve et coucher avecques elle, on n'en est point puny, comme l'on est des filles et des femmes. Mesmes les Romains, qui nous ont donné la plupart des loix que nous avons, ne les ont jamais faict punir pour ce faict, ny en leurs corps ny en leurs biens : ainsy que je tiens d'un grand jurisconsulte, qui m'alleguoit là-dessus Papinian, ce grand jurisconsulte aussy. Lequel, traictant de la matiere des adulteres, dit que : si quelquefois par mesgarde on avoit compris sous ce nom d'adultere la honte de la fille ou de la veufve, c'estoit abusivement parler; et en autre passage il dit : que l'heritier n'a nulle reprimende ou esgard sur les mœurs de la veufve du deffunt, n'estoit que le mary en son vivant eust faict appeller sa femme en justice pour cela, car lors ledict heritier en pouvoit prendre arremens[1] de la poursuite, et non autrement. Et, de faict, on ne trouve

1. Reprendre les errements de la poursuite.

point en tout le droict des Romains aucune peine ordonnée à la veufve, si-non à celle qui se remarioit dans l'an de son deuil, ou qui, ne se remariant, avoit faict enfant après l'unziesme mois d'un mesme an, estimant le premier an de son veufvage estre affecté à l'honneur de son premier lit. Ce fut aussi une loi que fit Héliogobale que la vefve ne se remariast d'un an après la mort du mary, affin qu'ell' eust loisir de le plourer toute l'année, et de penser sogneusement d'en prendre un autre. Quelle pensée! Voylà une belle raison. Pour quant à son douaire, l'heritier ne luy eust sceu fait perdre, quand bien elle eust faict toutes les folies du monde de son corps; et en alleguoit une belle raison celuy de qui je tiens cecy : car si l'heritier, qui n'a aucun pensement que le bien, en luy ouvrant la porte pour accuser la veufve de ce forfaict et la priver de son dot, on l'ouvriroit tout d'une main à la calomnie; et n'y auroit veufve (si femme de bien fust-elle), qui pust se sauver des calomnieuses poursuites de ces gallans heritiers.

Selon ces dires, comme je voy, les veufves romaines avoient bon temps et bon sujet de s'esbattre. Et ne se faut estonner si une, du temps de Marc Aurele, ainsy qu'il se trouve en sa vie, comme elle alloit au convoy des funerailles de son mary, parmy ses plus grand cris, sanglots, soupirs, pleurs et lamentations, serroit la main si estroitement à celuy qui la tenoit et conduisoit, faisant signal par-là que c'estoit en nom d'amour et de mariage,

qu'au bout de l'an, ne le pouvant espouser que par dispense (ainsy que fut dispensé Pompée quand il espousa la fille de Cæsar); mais elle ne se donnoit[1] guieres qu'aux plus grands et grandes, comme j'ay ouy dire à un grand personnage. Il l'espousa, et cependant en tiroit tousjours de bon brins, et emprun-toit force pains sur la fournée, comme l'on dit. Ceste dame ne vouloit rien perdre, mais se pourvoyoit de bonne heure; et, pour cela, n'en perdoit rien de son bien ny de son douaire.

Voilà comme les veufves romaines estoient heureuses, comme sont bien encore nos veufves françoises, lesquelles, pour se donner à leur cœur et gentil corps joie, ne perdent rien de leurs droicts, bien que par les parlemens il y en ait eu plusieurs causes debattues. Ainsy que je sçay un grand et riche seigneur de France, qui fit long-temps plaider sa belle-sœur sur son dot, luy imposant sa vie estre un peu lubrique, et quelque autre crime, plus grief que celuy, meslé parmy. Mais nonob-stant, elle gagna son procès, et fallut que le beau-frere la dotast tres bien, et luy donnast ce qui luy appartenoit : mais pourtant l'ad-ministration de son fils et fille luy fut ostée, d'autant qu'elle se remaria; à quoy les juges et grands senateurs des parlemens ont esgard, ne permettant aux veufves qui convolent au second mariage, la tutelle de leurs enfans. Et encor, il n'y a pas long-temps que je sçay

1. Mais la dispense ne se donnait.

deux veufves d'assez bonne qualité qui ont emporté leurs filles mineures, s'estant remariées, par dessus leurs beaux-freres et autres de leurs parens; mais aussy elles furent grandement secourues des faveurs du prince qui les entretenoit. Il n'y a loy qu'un beau c... ne renverse. Mais de ces subjects meshuy je m'en desparts d'en parler, d'autant que ce n'est pas ma profession, et que, pensant dire quelque chose de bon, possible ne dirois-je rien qui vaille : je m'en remets à nos grands legislateurs.

Or, de nos veufves, les unes se plaisent à tourner encore en mariage, et en ressonder encor le gué, comme les mariniers qui, sauvés de deux, trois, ou quatre naufrages, retournent encor à la mer, et comme font encor les femmes mariées, qui, en leur mal d'enfant, jurent, protestent de n'y retourner jamais, et que jamais homme ne leur fera rien, mais elles ne sont pas plustost purifiées, les voilà encor au premier branle. Ainsy qu'une dame espaignolle, laquelle, estant en mal d'enfant, se fit allumer une chandelle de Nostre-Dame de Mont-Serrat, qui aide fort à enfanter, pour la vertu de ladicte Nostre-Dame. Toutefois, ne laissa d'avoir de grandes douleurs, et à jurer que plus jamais elle n'y retourneroit. Elle ne fut pas plustost accouchée qu'elle dit à la femme qui la luy donnoit allumée : *Serra esto cabillo de candela para otra vez;* c'est-à-dire : « Serrez ce bout de chandelle pour une autre fois. »

D'autres dames ne se veulent marier; et

de celles qui n'en veulent point, plusieurs y en a, et y en a eu, lesquelles, venues en viduité sur le plus beau de leur aage, s'y sont contenues. Nous avons veu la reine-mere, en l'aage de trente-sept à trente-huict ans, estant tombée veufve, qui s'est tousjours contenue veufve. Et, bien qu'elle fust belle, bien agreable et très-aimable, ne songea pas tant seulement à un seul pour l'espouser. Mais l'on me dira aussy : qui eust-elle sceu espouser qui eust esté sortable à sa grandeur et pareil à ce grand roy Henry, son feu seigneur et mary, et qu'elle eust perdu le gouvernement du royaume, qui valoit mieux que cent maris, et dont l'entretien estoit bien meilleur et plus plaisant ? Toutesfois, il n'y a rien que l'amour ne fasse oublier ; et d'autant est-elle à louer, et à estre recordée au temple de la gloire et immortalité, de s'estre vaincue et commandée, et n'avoir faict comme une reyne blanche[1], laquelle, ne se pouvant contenir, vint à espouser son maistre-d'hostel, qui s'appelloit le sieur de Rabaudange ; ce que le roy son fils, pour le commancement, trouva fort estrange et amer ; mais pourtant, parce qu'elle estoit sa mere il excusa et pardonna audict Rabaudange[2] pour l'avoir es-

1. On a appelé en France *reine blanche*, la reine veuve du roi dernier mort, et cela, parce qu'elle portait le deuil en habit *blanc*, ou du moins bordé de blanc. Toutefois le mot ne convenait pas pour Marie de Clèves, qui ne fut point reine et qui rimait comme son premier mari Charles d'Orléans, mort en 1463. Elle se remaria en 1480. Branthôme l'appelle reine parce que le roi Louis XII fut son fils.

2. On trouve un *Rabodenge* inscrit parmi les noms de la

pousée, en ce que, le jour, devant le monde, il la serviroit tousjours de maistre-d'hostel, pour ne priver sa mere de sa grandeur et majesté, et la nuict elle en feroit ce qu'elle voudroit, s'en serviroit, ou de valet[1] ou de maistre, remettant cela à leur discretion et volonté, et de l'un et de l'autre. Mais pensez qu'il[2] imperioit : car, quelque grand qu'il soit, venant là[3], il est tousjours subjugué par le superieur, selon le droict de la nature et de la gent[4] en cela. Je tiens ce conte du feu grand cardinal de Lorraine dernier, lequel le faisoit à Poissy au roy François second, lorsqu'il fit les dix-huict chevaliers de l'ordre de Sainct-Michel, nombre très-grand, non encor veu, ny jamais ouy jusqu'alors. Et, entre autres, il y eut le seigneur de Rabaudange[5], fort vieux, lequel on n'avoit veu de longtemps à la cour, si-non à aucuns voyages de nos autres guerres, s'estant retiré dès la mort de M. de Lautreq, de tristesse et de despit, comme l'on voit souvent, pour avoir perdu son bon maistre, duquel il estoit capitaine de

noblesse d'Artois dans un livre de roi d'armes du quinzième siècle. Je ne sais si ses hoirs ont eu la terre de Rabodanges (Orne), érigée en marquisat au dix-septième siècle.

1. Inutile de rappeler que le terme de valet non plus que celui de maître d'hôtel s'appliquait alors à des offices de condition beaucoup plus relevée qu'aujourd'hui.

2. Que Rabaudange commandait.

3. Quelque grand qu'on soit, quand on en vient là, — ceci est dit pour Marie.

4. De la nature et de l'espèce humaine.

5. M. Ludovic Lalanne a relevé ici, comme à l'ordinaire, une double inexactitude : la promotion était de vingt-deux chevaliers, et Rabaudange n'y figurait point.

sa garde, au voyage du royaume de Naples, où il mourut. Et disoit encor M. le cardinal, qu'il pensoit que ce M. de Rabaudange estoit venu et descendu de ce mariage.

Il y a quelque temps qu'une dame de France espousa son page aussy tost qu'elle l'eut jetté hors de page, et qui s'estoit assez tenue en viduité.

Laissons ces manières de veufves et parlons-en de plus hautes et sages.

Nous avons eu nostre reine de France dona Isabelle d'Austrie, qui fut mariée au roy Charles neufiesme, laquelle nous pouvons dire par-tout avoir esté une des meilleures, des plus douces, des plus sages et des plus vertueuses reines[1] qui regna depuis le regne de tous les rois et reines qui ayent jamais regné. Je le peux dire, et un chascun avecques moy qui l'a veue ou ouy en parler, sans faire tort aux autres, et avecques très-grande verité : elle estoit une très-belle princesse, ayant le teint de son visage aussy beau et delicat que dame de sa cour, et fort agreable. Elle avoit la taille fort belle aussy, encor qu'elle l'eust moyenne assez. Elle estoit très-sage, et aussy très-vertueuse et très-bonne, et qui ne fit jamais mal ny desplaisir à personne quelconque, non pas l'offensa de la moindre parolle du monde : aussy en estoit-elle très-sobre, ne parlant que fort peu, et tousjours son espaignol.

1. Le ton des notices qui suivent jusqu'à la page 127 diffère tout à fait de celui qui caractérise la seconde partie des dames. On dirait que c'est un emprunt fait à la première.

Elle estoit très-devote et nullement bigotte, ne monstrant ses devotions par actes exterieurs et apparens par trop, ny trop extresmes, comme j'en ay veu aucunes patenostrières[1]; mais, sans faillir à ses heures ordinaires à prier Dieu, elle les y employoit très-bien, sans aller emprunter d'autres extraordinaires. Bien est vray, ainsy que j'ay ouy raconter à aucunes de ses dames, quand elle estoict dans le lict à part et en cachette, ses rideaux très-bien tirés, elle se tenoit toute à genoux en chemise, et prioit Dieu une heure ou demie, battant sa poictrine, et la maceroit par très-grande devotion. De quoy on ne s'estoit point apperceu volontiers, si-non lors que le roy Charles son mary fut mort; car, après estre couchée, et que toutes ses femmes s'estoient retirées, il y en eut une de celles qui couchoient en sa chambre, qui, l'oyant souspirer, s'advisa de regarder à travers du rideau, et la vit en tel estat, priant Dieu de ceste façon, et continuant quasy tous les soirs; si bien que ceste femme de chambre, qui luy estoit assez familiere, s'advisa de luy remonstrer un jour qu'elle faisoit tort à sa santé. Elle se fascha contre elle de quoy elle l'avoit descouverte et advisée, le voulant quasy nier, et luy commanda de n'en sonner mot; et pour ce, s'en desista pour ce soir : mais la nuict elle reparoit le tout, pensant que ses femmes ne s'en appercevoient; mais elles la voyoient et appercevoient par l'ombre de la lumiere de son

1. Diseuses de patenôtres.

mortier[1] plein de cire, qu'elle tenoit allumée en la ruelle de son lict, pour lire et prier Dieu dans ses heures quelquesfois, au lieu que les autres princesses et reines le tiennent sur le buffet. Telles formes de prieres ne tenoient rien des hypocrites, qui, voulant paroistre devant le monde, font leurs prieres et devotions publiquement et en marmottant, afin qu'on les trouve plus devotes et sainctes.

Ainsy prioit nostre reyne pour l'ame du roy son mary, qu'elle regretta extresmement, en faisant ses plaintes et regrets, non comme une dame desespérée et forcenée, faisant ses hauts cris, se deschirant la face, s'arrachant les cheveux, ny contrefaisant la femme qu'on loue pour pleurer, mais se plaignant doucement, jettant ses belles et precieuses larmes si tendrement, soupirant si doucement et bassement, qu'on jugeoit bien en elle qu'elle se contraignoit en ses douleurs pour ne faire à croire au monde qu'elle ne vouloit faire la bonne mine et beau semblant (ainsy que j'en ay veu faire à plusieurs dames), mais ne laissant pourtant de sentir dans son ame de grandes angoisses. Aussy, un torrent d'eau qui est arresté est plus violent que celuy qui a son cours planier[1]. Sur quoy il me souvient que, pendant

1. Vase ayant forme de mortier; on l'emplit d'eau sur laquelle surnage un morceau de cire jaune avec un lumignon (Sainte-Palaye). L'expression *mortier de cire,* qui se rencontre aussi, donnerait à penser qu'il ne contenait point d'eau, mais c'était une abréviation destinée à ne pas faire confondre ce mortier avec d'autres.

2. Aplani.

la maladie du roy son seigneur et mary, luy gisant en son lict, et le venant visiter, soudain elle s'asseoit auprès de luy, non près de son chevet, comme on a de coustume, mais un peu à l'escart et en sa perspective, où estoit sans parler guieres à luy, selon sa coustume : aussy, tant qu'elle demeuroit là, elle jettoit les yeux sur luy si fixement, que vous eussiez dict qu'elle le couvoit dedans son cœur, d'amour qu'elle luy portoit; et puis on luy voyoit jetter des larmes si tendres et si secrettes que, qui n'y prenoit bien garde n'y eust rien cognu, essuyant ses yeux humides, en faisant semblant de se moucher, qu'elle en faisoit pitié très-grande à un chascun (car je l'ay veu), pour la voir ainsy gesnée sans descouvrir sa douleur ny son amour, et que le roy aussy ne s'en apperceut. Voilà son exercice qu'elle avoit auprès du mal de son roy; et puis se levoit et s'en alloit prier Dieu pour sa santé; car elle l'aimoit et honoroit extresmement, encor qu'elle le sceust d'amoureuse complexion et qu'il eust des maistresses, fust ou pour l'honneur ou pour le plaisir. Mais elle ne luy en fit jamais pire chère [1], ny ne luy en dit aucunes pires parolles, supportant patiemment sa petite jalousie et le larcin qu'il luy faisoit. Elle étoit fort propre et fort digne pour luy : car c'estoit le feu et l'eau assemblés ensemble, d'autant que le roy estoit prompt, mouvant, bouillant, et elle estoit froide et fort temperée.

1. Plus mauvaise figure.

L'on m'a conté de bon lieu, qu'après sa viduité, il y eut aucunes de ses dames plus privées, qui, parmy les consolations qu'elles luy pensoient donner, il y en eut une (que, comme vous sçavez, parmy une telle grande trouppe il y en a tousjours quelqu'une mal habile), laquelle, la pensant bien gratifier, luy dit : « Au moins, madame, si Dieu, au lien d'une fille, vous eust laissé un fils, vous seriez à ceste heure reine mere du roy, et vostre grandeur d'autant plus elle s'agrandiroit et s'affermiroit. — Helas! repondit-elle, ne me tenez pas ce fascheux propos. Comme si la France n'avoit pas assez de malheurs, sans que je lui en fusse allée produire un pour achever du tout sa ruine. Car, ayant un fils, il y eust eu plus de divisions, troubles et seditions pour en avoir l'administration et curatelle durant son enfance et sa minorité, que de là il en sortiroit plus de guerres que jamais. Et un chascun voudroit faire son profict et en tirer, en despouillant ce pauvre enfant, comme on vouloit faire au feu roy mon mary quand il estoit petit, sans la reine mere, et sans ses bons serviteurs qui s'y opposerent. Et si je l'eusse eu, et moy miserable j'en eusse esté la cause pour l'avoir conceu, et en eusse eu mille malédictions du peuple, duquel la voix est celle de Dieu. Voilà pourquoy je loue mon Dieu, et prends en gré le fruict qu'il m'a donné, soit pour mon pis, ou soit pour mon mieux. »

Voilà la bonté de ceste bonne princesse à l'endroict du pays où elle avoit esté colloquée. J'ay ouy raconter qu'au massacre de Sainct-

Barthelemy, elle, n'en sçachant rien, non pas mesmes senty le moindre vent du monde, s'en alla coucher à sa mode accoustumée. Et ne s'estant esveillée qu'au matin, on luy dit à son reveil le beau mystere qui se jouoit. « Helas, dit-elle soudain, le roy, mon mary, le sçait-il? — Ouy, madame, repondit-on, c'est luy-mesme qui le faict faire. — O mon Dieu! s'escria-t-elle, qu'est cecy? et quels conseillers sont ceux-là qui luy ont donné tel advis? Mon Dieu! je te supplie et te requiers de luy vouloir pardonner; car, si tu n'en as pitié, j'ay grande peur que ceste offense luy soit mal pardonnable. » Et soudain demanda ses heures et se mit en oraison, et à prier Dieu la larme à l'œil.

Que l'on considere, je vous prie, la bonté et sagesse de ceste reine, de n'approuver point une telle feste, ny le jeu qui s'y celebra, encor qu'elle eust un grand subject de desirer la totale extermination et de M. l'admiral, et de tous ceux de sa religion, d'autant qu'ils estoient contraires du tout à la sienne, qu'elle adoroit et honoroit plus que toute chose du monde; et, de l'autre costé, qu'elle voyoit combien il troubloit l'estat du roy son seigneur et mary, et aussi que l'empereur son pere luy avoit bien dict, lorsqu'elle partit d'avecques luy pour s'en venir en France: « Ma fille, luy dit-il, vous allez estre reine en un royaume le plus beau, le plus puissant et le plus grand qui fut au monde, et d'autant vous en tiens-je très-heureuse. Mais plus heureuse seriez-vous si vous le trouviez entier en

son estat, et aussy florissant qu'il a esté autresfois; mais vous le trouverez fort dissipé, divisé et fané, d'autant que si le roy vostre mary en tient une bonne part, les princes et seigneurs de la religion en detiennent de leur costé l'autre part. »

Et ainsy qu'il luy dit, ainsy le trouva-t-elle. Or, estant veufve, plusieurs personnes (d'hommes et dames de la cour), des plus clairvoyans que je sçay, eurent opinion que le roy, à son retour de Pologne, l'espouseroit, encor qu'elle fust sa belle-sœur. Car il le pouvoit par la dispense du pape, qui peut beaucoup en telles matieres, et sur-tout à l'endroict des grands, à cause du bien public qui en sort. Et y avoit beaucoup de raisons que ce mariage se fist, lesquelles je laisse à deduire aux plus hauts discoureurs, sans que je les allegue. Mais entre autres, l'une estoit pour recognoistre par ce mariage les obligations grandes que le roy avoit receues de l'Empereur à son retour et partance de Pologne; car il ne faut point doubter que, si l'Empereur eust voulu luy donner le moindre obstacle du monde, il n'eust jamais peu partir n'y passer, n'y se conduire seurement en France. Les Polonois le vouloient retenir, s'il ne fust party sans leur dire adieu; car les Allemands le guettoient de toutes parts pour l'attraper (comme fut ce brave roy Henri[1] d'Angleterre, retournant de la Terre Saincte, ainsy que nous lisons en nos chroniques), et l'eussent tout de mesme

1. Lisez Richard Cœur de Lion.

arresté prisonnier et faict payer rançon, et possible pis; car ils luy en vouloient fort, à cause de la feste[1] de la Sainct-Barthelemy, au moins les protestans. Mais, volontairement et sans ceremonie, il s'alla jetter dans la foy de l'empereur, qui le receut très-gracieusement et amiablement, et avecques très-grand honneur, gracieuseté et privautés, comme s'ils eussent esté frères. Et le festina très-honorablement; et, après avoir esté avecques luy quelques jours, luy-mesme le conduisit un jour ou deux, et luy donna passage très-seur dans ses terres; si bien que, par sa faveur, il gaigna la Carinthie, les terres des Venitiens, Venise et puis son royaume.

Voilà l'obligation que le roy eut à l'empereur, de laquelle beaucoup de personnes, comme j'ay dict, avoient opinion que le roy Henry troisiesme s'en acquitteroit en reprenant plus estroitement son alliance. Mais, dès-lors qu'il alla en Pologne, il vit à Blasmont en Lorraine madamoiselle de Vaudemont, Louyse de Lorraine, l'une des plus belles, bonnes et accomplies princesses de la chrestienté, sur laquelle il jetta si ardemment ses yeux, que bientost il s'embrasa, et de telle façon, que, couvant ce feu tout du long de son voyage, à son retour à Lyon il depescha M. du Gua, l'un de ses grands favoris (comme certes il le meritoit en tout), en Lorraine, où il arresta et conclut le mariage entre luy et elle fort facilement et sans grande altercation,

1. Henri III passait en effet pour un de ceux qui avaient le plus poussé le roi à ordonner le massacre.

je vous laisse à penser, puisqu'au père l'heur estoit non pareil et à sa fille; à l'un d'estre beau-père du roy de France, et à sa fille d'en estre reine. Je parleray d'elle ailleurs.

Pour tourner encor à nostre petite reine, laquelle se faschant de demeurer plus en France pour beaucoup de raisons, et mesmes qu'elle n'y estoit pas recognue n'y gratifiée comme elle le meritoit, se resolut de s'en aller parfournir[1] le reste de ses beaux jours avecques l'empereur son père et l'imperatrice sa mère; où elle estant, le roy catholique vint à estre veuf de la reine Anne d'Austrie sa femme, sœur germaine de nostre reine Élisabeth, laquelle il desira espouser. Et envoya prier l'imperatrice, sœur propre du roy catholique, de lui en ouvrir les premiers propos; mais elle n'y voulut jamais entendre, ny pour une, deux ny trois fois, que l'imperatrice sa mère luy en parla, s'excusant sur les cendres honorables du feu roy son mary, qu'elle ne vouloit violer par un second mariage, et aussy pour les raisons de la trop grande consanguinité et estroite parenté qui estoit entr'eux deux, dont Dieu s'en pourroit grandement irriter. Sur quoy l'imperatrice et le roy son frere s'adviserent de luy en faire parler par un jesuite très-sçavant et bien disant, qui l'en exhorta et prescha tout ce qu'il put, n'oubliant rien d'y rapporter tous ces grands passages des Escritures sainctes et autres qui peussent servir à son dessein. Mais elle aussy

1. Terminer complètement.

tost le confondit par d'autres aussy belles et plus vraies allegations, car, despuis son veufvage, elle s'estoit mise fort à l'estude de l'escriture de Dieu, et puis sa determinée resolution, qui estoit sa plus saincte deffense, de n'oublier son mary par secondes nopces. Si bien que M. le jesuite s'en retourna sans rien faire. Qui[1], estant pressé par lettres du roy d'Espaigne, y retourna, ne s'estant contenté de la resolue response de ladicte princesse; laquelle, ne voulant perdre temps à voulloir plus contester contre luy, le traicta de parolles rigoureuses et menaces, et luy trancha tout court que, s'il se mesloit plus de luy en rompre la teste, qu'elle l'en feroit repentir, jusqu'à le menacer de le faire fouetter en sa cuisine. J'ay bien ouy dire plus, je ne sçay s'il est vray, que, pour la troisiesme fois, y estant retourné, elle passa outre, et le fit chastier de son outrecuidance. Toutesfois je ne le crois pas, car elle aimoit trop les gens de vie saincte, comme sont ces gens là.

Voylà la grande constance et belle fermeté de ceste reine vertueuse, laquelle enfin elle a gardée jusqu'à la fin de ses jours aux os venerables du roy son mary; lesquels honnorant incessamment de regrets et de larmes, et ne pouvant plus y fournir (car une fontaine s'y fust tarie), vint à succomber et mourir si jeune, qu'elle ne pouvoit pas avoir trente-cinq ans lorsqu'elle mourut. Perte, certes par trop inestimable! car elle eust servy encor d'un miroir

1. *Lisez* : C'est ce jésuite qui, étant pressé, etc.

de vertu aux honnestes dames de toute la chrestienté.

Et, certes, si elle a monstré l'amour au roy son mary par sa constance, continence vertueuse, et sa doleance continuelle, elle l'a manifesté encor mieux à l'endroict de la reine de Navarre, sa belle-sœur. Car la sçachant en très-grande extrémité de disette, et reduite en un chasteau Auvergnac [1], quasy abandonnée de la plus part des siens, et de la plus part de ceux qu'elle avoit obligés, elle l'envoya visiter et offrir tout ses moyens. Si bien qu'elle luy donnoit la moitié de son revenu qu'elle avoit en France, et partageoit avecques elle comme si c'eust esté sa sœur propre; si bien qu'on dit que ceste grande reine eust eu beaucoup à patir sans ceste liberalité grande de sa bonne et belle sœur. Aussi luy deferoit-elle [2] beaucoup; et l'honnoroit et l'aimoit tellement, que malaisement elle put porter sa mort patiemment en façon du monde; car elle en garda, vingt jours durant, le lict, s'entretenant de pleurs et continuelles larmes et de gemissemens assidus. Et oncques depuis n'a faict que la regretter et deplorer, espandant sur sa memoire les plus belles parolles, qu'il ne seroit besoin d'en emprunter d'autres pour la louer et la mettre avecques l'immortalité. Encor qu'on m'a dict qu'elle [3] a composé et mis en lumière un beau livre qui touche la parolle de

1. Château d'Usson.
2. Aussi la reine de Navarre (Marguerite de Valois) avait-elle beaucoup de déférence.
3. Que la reine Isabelle d'Autriche a composé.

Dieu, et un autre d'histoires de ce qui s'estoit passé en France tant qu'elle y a esté. Je ne sçay s'il est vray, mais l'on me l'a asseuré, et qu'on l'avoit veu entre les mains de la reine de Navarre, comme le luy ayant envoyé avant mourir[1], qui en faisoit un très-grand cas, et le disoit estre une belle chose. Puisqu'un tel et si divin oracle le disoit, il le faut croire.

Voylà ce que sommairement j'ay pu dire de nostre bonne reine Elisabeth, de sa bonté, de sa vertu, de sa constance et de sa continence, et de sa loyale amour envers le roy son mary. Et n'estoit que de son naturel elle estoit ainsy vertueuse. J'ay ouy dire à M. de Lansac, qui estoit en Espaigne lors qu'elle mourut, que l'imperatrice luy dit : *El mejor de nosotros es muerto*[2]; on pourrait croire qu'en telles actions ceste reine eust voulu imiter sa mere, ses grandes tantes et tantes.

Car l'imperatrice sa mere, encor qu'elle soit restée veufve assez jeune et très-belle, ne s'est voulue remarier, et s'est contenue et se contient en sa viduité très-sagement et très-continemment, ayant quitté l'Austrie et l'Allemagne, sejour de son empire, après la mort de l'empereur son mary. Elle vint trouver son frère en Espaigne, ayant esté mandée de luy, et priée d'y venir pour luy assister en la grande charge de ses affaires, ainsy qu'elle fit. C'est une très-sage et fort advisée princesse. J'ay ouy dire au feu roy Henry troisiesme, qui

1. A laquelle Isabelle l'avait envoyé avant de mourir et qui en faisait très grand cas.

2. Ce qu'il y avait de meilleur parmi nous n'est plus.

s'entendoit en personnes mieux qu'homme de son royaume, que c'estoit à son gré, une des honnestes et habiles princesses du monde. Lorsqu'elle alla en Espaigne, après avoir traversé les Allemagnes elle vint en Italie et à Gennes, où elle s'embarqua : et, d'autant que c'estoit en hiver, et au mois de decembre qu'elle fit son embarquement, le mauvais temps la surprit à Marseille, où il fallut qu'elle jettast et mouillast l'ancre. Jamais pourtant elle ne voulut entrer dans le port, ny ses galères, de peur de donner quelque soupçon et ombrage; ny elle-mesme n'entra qu'une fois dans la ville, pour la veoir. Son sejour fut de sept à huit jours, en attendant le beau temps. Son plus beau et honneste exercice estoit que les matins, sortant de sa galere (car elle y couchoit ordinairement), elle s'en alloit le lendemain ouyr la messe et l'office en l'eglise de Sainct-Victor, avecques une très-ardente dévotion. Et puis son disner luy ayant esté porté et apresté dans l'abbaye, elle y disnoit; et puis après disner devisoit, ou avecques ses femmes et les siens, ou avecques messieurs de Marseille, qui luy portoient tout l'honneur et reverence qui estoit deu à une si grande princesse, ainsy que le roy leur avoit commandé de la recevoir comme sa propre personne, en recompense du bon accueil et bonne chere qu'elle luy avoit faict à Vienne. Aussi s'en apperceut-elle bien; et, pour ce, parloit-elle à eux fort privement, et se monstroit à eux très-familiere, plus à l'allemande et à la françoise, qu'elle ne faisoit à l'espaignolle. Si bien

qu'ils estoient très-contens d'elle, et elle d'eux, ainsy qu'elle le sceut bien rescrire au roy et le remercier, jusqu'à luy mander que c'estoit d'aussy honnestes gens qu'elle en avoit jamais veu en ville. Et en nomma quelque vingt à part, comme M. Castellan, dict le seigneur Altivity [1], capitaine des galeres (et iceluy assez signalé pour avoir espousé la belle Chasteauneuf de la cour, et avoir tué le grand-prieur, et luy aussy tué avecques luy, comme ailleurs j'espère le dire). Ce fut sa femme mesme qui me raconta ce que je dis; et me discourut des perfections de ceste grande princesse, et comme elle trouvoit le sejour de Marseille très-beau, et l'admiroit. Et l'entretenoit fort en ses promenades, et le soir venu, ne failloit d'aller coucher ès galeres, pour quand le beau temps ou le bon vent se leveroit, tout d'un coup faire voile aussy tost, ou fust qu'elle ne vouloit rien ombrager. J'estois lors à la cour quand on racontoit ces nouvelles au roy de sa passade, qui estoit fort en inquiétude si on l'avoit bien receue, et comme elle devoit estre, et luy le vouloit. Ceste princesse vit encor et se contient en ses

1. Il convient de lire ici : M. de Castellane, le seigneur Altoviti. — Les Altoviti venaient de Florence, et Henri III avait donné en 1577 la baronnie de Castellane à Renée de Rieux, femme de Philippe Altoviti, désignée plus bas sous le nom de *la belle Châteauneuf* (elle était de Rieux de Châteauneuf). D'abord fille d'honneur de Catherine de Médicis et maîtresse du duc d'Anjou, plus tard Henri III, elle avait poignardé son premier mari dans un accès de jalousie, et Altoviti devait périr à son tour d'un coup d'épée du grand prieur Henri d'Angoulême qu'il tua en même temps.

belles vertus; et a servy beaucoup le roy son frere, à ce qu'on m'a dict. Elle s'est retirée despuis[1] en une religion[2] de femmes religieuses qu'on appelle *descalçadas*[3], par ce qu'elles ne portent ny souliers, ny chausses; et la princesse d'Espaigne sa sœur la fonda.

Ceste princesse d'Espaigne a esté une très-belle princesse, et de très-apparente majesté: aussy[4] ne seroit-elle pas princesse espaignolle; car, volontiers, la belle apparence et bonne grace accompaigne tousjours la majesté, et surtout l'Espaignolle. J'ay eu cest honneur de l'avoir veue, et parlé à elle assez privement, estant en Espaigne retourné de Portugal. Ainsy que j'estois allé la première fois faire la reverance à nostre reine Elisabeth de France, et que je devisois avecques elle, me demandant force nouvelles et de France et de Portugal, on vint dire à la reine que madame la princesse venoit. Soudain elle me dit: « Ne bougez, monsieur de Bourdeille. Vous verrez une belle et honneste princesse. Vous vous plairez à la voir. Elle sera bien aise de vous veoir et de vous demander des nouvelles du roy son fils[5], puisque vous l'avez veu. »

Et, sur ce, voicy la princesse arriver, que je trouvay très-belle, à mon gré, fort bien vestue, et coiffée d'une toque à l'espaignolle,

1. Pour son dernier séjour et habitation. (Lalanne.)
2. Maison religieuse.
3. Déchaussées (Carmélites).
4. Sans cela, elle n'aurait pas été.
5. Sébastien, roi de Portugal, à l'âge de trois ans, mort à vingt-quatre. Voyez page 97, note 2.

de crespe blanc, qui luy baissoit fort bas en pointe sur le nez, et vestue non autrement en femme veufve, à l'espaignolle, car elle portoit de la soie quasy ordinairement. Je la contemplay et admiray d'abord, et si fixement que sur le poinct que j'en devenois ravy, la reine m'appela, et me dit que madame la princesse vouloit sçavoir de moy des nouvelles du roy son fils. Car j'avois bien ouy qu'elle luy disoit comme elle parloit et entretenoit un gentilhomme du roy son frère qui venoit de Portugal. Sur ce, je m'approche d'elle, et luy baisant sa robe à l'espaignolle, elle me recueillit[1] fort doucement et privement. Et puis se mit à me demander des nouvelles du roy son fils, et de ses deportemens[2], et ce qu'il m'en sembloit. Car alors on parloit de vouloir traicter mariage entre luy et madame Marguerite de France, sœur du roy, maintenant reine de Navarre. Je lui en contai prou; car alors je parlois l'espaignol aussy bien ou mieux que mon françois[3]. Entre autres de ses demandes, elle me fit ceste-cy. « Si son dict fils estoit beau, et à qui il ressembloit! » Je luy dis que c'estoit un des plus beaux princes de la chrestienté, comme certes il estoit, et qu'il la ressembloit du tout, et que c'estoit le

1. M'accueillit.
2. De ses actes. Le mot n'était pas pris en mauvaise part; on disait *admirables déportements* au seizième siècle.
3. On voit que Branthôme est souvent hanté par la prétention de se montrer un parfait espagnol. C'est un travers commun en France, où l'admiration du voisin est toujours de mode.

vray image de sa beauté : dont elle en fit un petit souris, et la rougeur luy monta au visage, qui montra un aise de ce que je lui avois dict.

Et après avoir assez long-temps parlé à elle, on vint querir la reine pour souper, et par ainsy les deux sœurs se separerent. Et la reine me dit alors en riant : « Vous luy avez faict un grand plaisir de luy avoir dict ce que vous luy avez dict de la ressemblance de son fils. » Et puis me demanda ce qu'il m'en sembloit, si je ne l'avois pas trouvée une honneste femme, et telle qu'elle me l'avoit dict ; et puis me dict : « Je croy qu'elle desireroit fort d'espouser le roy mon frère, et je le voudrois. »

Ce que je sceus bien rapporter à la reine mere du roy, quand je fus de retour à la cour, qui estoit pour lors à Arles en Provence. Mais elle me dit qu'elle avoit trop d'aage sur luy, et qu'elle seroit sa mere. Je lui dis de plus ce que l'on m'avoit dict en Espaigne, et le tenois de bon lieu : qu'elle s'estoit très-bien resolue de ne se remarier jamais qu'elle n'espousast le roy de France, ou du tout se retirer du monde. Et, de faict, elle se fantastiqua[1] si bien ce haut parti et ceste opinion si belle, car elle avoit le cœur très-grand, qu'elle le croyoit venir à sa fin et contentement, ou qu'elle iroit finir le reste de ses jours dans le monastere que j'ay dict, où desjà elle commençoit à faire bastir pour s'y retirer. Et,

1. Sa fantaisie pour ce haut parti fut si prononcée qu'elle croyait le faire aboutir à son contentement.

par ainsy, s'entretint assez long-temps dans ceste esperance et creance, mesnageant tousjours très-sagement sa viduité, jusqu'à ce qu'elle sceut le mariage du roy avecques sa niepce. Et alors toute son esperance perdue, elle dit ces parolles, ou semblables, comme j'ay ouy dire : *Aunque la nieta sea por su verano mas moza, y menos cargada de anos que la tia, la hermosura de la tia, ya en su estio, toda hecha y formada por sus gentilles y fructiferos anos, vale mas que todos los frutos que su edad florescida da esperanza a venir; porque la menor desdicha humana los hara caer y perder, ni mas ni menos que algunos arboles, los quales, en el verano, por sus lindos y blancos flores nos prometen linda fruta en el estio, y el menor viento que acade los lleva y abate, no quedando que las hojas. Ea! dunque pasase todo con la voluntad de Dios, con el qual desde agora me voy, no con otro, para siempre jamas, me casar*[1]. C'est-à-dire : « Encor que la niepce soit plus jeune en sa prime, et moins chargée d'années que la tante, la beauté de la tante desjà en son esté, toute faicte et formée par ses ans gentils, portans fruit, vaut plus que tous les fruits de son aage, maintenant flori, donne esperance d'en venir; car la moindre mesadventure humaine les desfera, et les fera cheoir et perdre, ny plus ny moins qu'aucuns arbres au beau printemps, lesquels, par leurs belles et blanches fleurs, nous promettent de beaux et bons fruits en esté : là-dessus, il ne faut qu'un meschant petit vent qui arrive, qui les em-

1. L'hostilité de Catherine de Médicis avait dû cependant lui laisser peu d'illusions, du vivant de Charles IX.

porte et abbat, et les efface, et n'y reste que des feuilles. Mais, soit faict le tout selon la volonté de Dieu, avecques qui je vais me maryer pour tout jamais, et non avecques d'autres. »

Comme elle le dit, elle le fit; et mena une si bonne et saincte vie, tellement esloignée du monde, qu'elle a laissé aux dames, et grandes et petites, un bel exemple pour l'imiter. Il y pourroit avoir aucuns qui pourroient dire : « Dieu mercy qu'elle ne peut espouser le roy Charles; car, si cela s'eust pu faire, elle eust bien renvoyé loin les dures conditions du veufvage, et eust repris les douces du maryage. » Cela se pourroit presumer. Mais aussy presumeroit-on de l'austre costé que le grand desir qu'elle monstroit au monde de vouloir espouser ce grand roy, estoit une forme et maniere d'ostentation et superbe à l'espaignolle, de manifester son haut courage, en ce qu'elle ne vouloit s'abaisser nullement, et que, voyant sa sœur imperatrice, et ne la pouvant estre, et la voulant esgaler, elle aspiroit à estre reine du royaume de France, qui vaut bien empire, ou plus, et que pour le moins, si elle n'y pouvoit atteindre par l'effect, elle y alloit par le grand desir de son ambition, ainsy que j'ay ouy parler d'elle. Pour fin, à mon gré, c'estoit une des plus accomplies princesses estrangeres que j'aye point veues, quoique l'on puisse reprocher sa retraicte du monde, faicte plustost par despit que par grande devotion, mais tant y a qu'elle l'a faict : et sa bonne et saincte fin

ont monstré en elle je ne sçay quoy de toute saincteté.

Sa tante, la reine Marie de Hongrie, en fit de mesmes, mais en fort aagée condition, tant pour se retirer du monde, que pour ayder à l'empereur, son frere, à bien servir Dieu. Ceste reine fut veufve en fort bas aage, ayant perdu le roy Louys, son mary, qui, fort jeune, mourut en une battaille qu'il donna contre les Turcs[1], non tant pour la raison que par la persuasion et opiniastreté d'un cardinal qui le gouvernoit fort, luy alleguant qu'il ne se falloit mesfier de la puissance de Dieu, ny de sa juste cause; que quand il n'auroit que, pour maniere de dire, dix mille Hongres, estans si bons chrestiens, et combattans pour la querelle de Dieu, il desferoit cent mille Turcs. Et le poussa et le precipita tellement à ce poinct, qu'il perdit la bataille, et, se voulant retirer, tomba dans un marais, où suffoqua.

De mesme arriva au roy dernier de Portugal, Sebastien, lequel se perdit miserablement[2], quand, estant par trop foible de force, il se hasarda à donner la bataille contre les Maures, qui estoient trois fois plus forts que luy, et ce sur la persuasion, les preschemens et les opiniastretés d'aucuns jesuites, qui luy mettoient en advant les puissances de Dieu, qui, de son seul regard, pouvoit foudroyer

1. Louis II, roi de Hongrie et de Bohême, mort à la bataille de Mohacz, en 1536.

2. Sébastien mourut à la bataille d'Alcaçar-Quivir, en 1578. Le blâme qui suit semble adressé au cardinal son oncle, qui lui succéda.

tout le monde, mesmes quand il se banderoit contre luy, comme certes c'est une maxime très-veritable. Mais pourtant il ne le faut tenter ny abuser de sa grandeur, car il a des secrets que nous ne sçavons pas. Aucuns ont dict que lesdicts jesuites le faisoient et disoient en bonne intention, comme il se peut croire; autres, qu'ils avoient esté apostés et gaignés du roy d'Espaigne, pour faire ainsy perdre ce jeune et courageux roy, et tout plein de feu, afin qu'après il pust plus aysement empieter ce qu'il a empieté despuis. Tant y a, que telles deux fautes sont arrivées par telles gens qui veulent manier les armes, et n'en sçavent le mestier.

Et c'est pourquoy ce grand duc de Guyse, après qu'il fut grandement trompé en son voyage d'Italie, disoit souvent : « J'aime bien l'église de Dieu, mais je ne feray jamais entreprise de conqueste sur la parolle et la foy d'un prestre; » voulant par là taxer le pape Caraffe, dict Paul quatriesme, qui ne luy avoit tenu ce qu'il luy avoit promis par de grandes et solemnisées parolles, ou bien M. le cardinal, son frère, qui en estoit allé prendre langue, et sonder le gué jusqu'à Rome, et puis tout legerement avoit poussé M. son frere à cela. Il se peut entendre que mondict seigneur de Guyse l'entendoit de l'un et de l'autre; car, comme j'ay ouy dire, qu'ainsy que mondict seigneur repetoit souvent telles parolles devant M. le cardinal pensant[1] que

1. Qui pensait.

ce fust une pierre tirée dans son jardin, il enrageoit, et se faschoit fort sous bride. J'ay faict ceste disgression puisque le sujet en estoit venu à propos.

Or, pour retourner à nostre grande reyne Marie, après tel malheur du roy son mary, elle demeura veufve fort jeune, et très-belle, ainsy que je l'ay ouy dire à plusieurs personnes qui l'ont veue, et selon ses pourtraicts que j'ay veus, qui la representent telle, ne luy donnant aucune chose de laid et à quoy reprendre, sinon sa grande bouche et advancée, à la mode d'Austrie, qui ne vient ny ne sort pourtant pas de la maison d'Austrie, mais de Bourgoigne [1], ainsy que j'ay ouy raconter à une dame de la cour de ce temps-là : qu'une fois la reine Eleonore, passant par Dijon, et allant faire ses devotions au monastère des Chartreux de là, y visita les venerables sepulchres de ses ayeuls, les ducs de Bourgoigne, et fut curieuse de les faire ouvrir, ainsy que plusieurs roys ont faict des leurs. Elle y en vit aucuns si bien conservés et entiers, qu'elle y reconnut plusieurs formes, et entr'autres la bouche de leur visage. Sur quoy soudain elle s'escria : « Ha! je pensois que nous tinssions nos bouches de ceux d'Austrie; mais, à ce que je voy, nous les tenons de Marie de Bourgoigne, nostre ayeule, et autres ducs de Bourgoigne nos ayeulx. Si je voy jamais l'empereur mon frere, je le luy diray, encor le luy manderay-je. » Ceste dame, qui

1. Le nom de *lèvre autrichienne* n'en est pas moins resté.

estoit lors, me dit qu'elle l'ouyt; et dit que ladicte reine le disoit comme y prenant plaisir, ainsy qu'elle avoit raison, car la maison de Bourgoigne valoit bien celle d'Austrie, puisqu'elle estoit venue d'un fils de France, Philippe le Hardy, et qu'ils en avoient tiré de grands biens, de grandes generosités et valeurs de courage. Car je croy qu'il n'en fut jamais quatre plus grands ducs les uns après les autres comme furent ces quatre ducs de Bourgoigne. On pourra reprocher que je m'extravague souvent; mais aussy il est aysé à me pardonner, puisque je ne sçay nul art de bien escrire.

Nostre reine Marie de Hongrie, doncques, estoit très-belle et agréable, et fort aimable, encor qu'elle se montrast un peu hommasse; mais, pour l'amour, elle n'en estoit pas pire, ny pour la guerre, qu'elle prit pour son principal exercice. L'empereur, son frere, la connoissant propre pour celuy-là, et très-habile, l'envoya querir et prier de venir à luy, pour luy bailler la charge qu'avoit eue sa tante Marguerite de Flandres, qui fut une très-sage princesse, et qui gouverna ses Pays-Bas avecques douceur, comme l'autre avec rigueur. Ainsy tant qu'elle vesquit, le roy François ne tourna guieres ses guerres vers ses quartiers, quoyque le roy d'Angleterre l'y poussast, disant : qu'il ne vouloit faire desplaisir à ceste honneste princesse, qui se monstroit si bonne à la France, et qui estoit si sage et vertueuse et malheureuse pourtant, plus que ses vertus ne le requeroient, en mariages dont le pre-

mier fut avecques le roy Charles VIII, duquel elle fut fort jeune renvoyée à sa maison et à son pere; l'autre avecques le fils du roy d'Arragon, nommé Jean, duquel elle eut un enfant posthume qui mourut tost après estre né; le tiers fut avecques le beau duc Philibert de Savoye, duquel elle n'eut aucune lignée, et pour ce portoit en sa devise *Fortune infortunée, fors une.* Elle gist avecques son mary en ce beau couvent de Brou, et si somptueux, près la ville de Bourg en Bresse, que j'ay veu.

Ceste reine doncques de Hongrie aida bien à l'empereur, car il estoit seul. Bien est-il vray qu'il avoit Ferdinand, roy des Romains, son frere; mais il avoit assez à faire à monstrer teste à ce grand Sultan Solyman. L'empereur avoit aussy sur ses bras les affaires de l'Italie, qui alors estoient en grande combustion; de l'Allemagne, qui n'estoient pas mieux, à cause du Grand Turc; de la Hongrie, de l'Espaigne, lorsqu'elle se revolta sous M. de Chievres; des Indes, des Pays-Bas, de la Barbarie, de la France, qui estoit le plus grand fardeau de tous; bref de toute la moitié du monde quasy. Il fit ceste sœur, qu'il aimoit par dessus tout, gouvernante-generale de tous ses Pays-Bas, où, l'espace de vingt-deux à vingt-trois ans, elle l'a bien servi, que je ne sçay comment il s'en fust trouvé sans elle. Aussy se fioit-il en elle du tout de ses affaires de son gouvernement : si bien que l'empereur luy-mesme estant en Flandres, se remettoit du tout en elle de ses affaires de ces Pays-Bas là, et le conseil se tenoit sous elle et chez elle. Il est vray qu'elle,

qui estoit très-habile, luy deferoit le tout, et luy rapportoit tout ce qui s'estoit passé au conseil, quand il n'y estoit, en quoy il prenoit un grand plaisir. Elle y fit de belles guerres, ores par ses lieutenans, ores en personne, tousjours à cheval, comme une genereuse amazone.

Ce fut elle qui, la premiere, commança les grands feux[1] à nostre France : et en fit de grands sur de belles maisons et chasteaux, comme sur celuy de Follembray, belle et agreable maison que nos roys avoient faict bastir pour le desduit et plaisir de la chasse. Dont le roy en prit si grand despit et desplaisir, qu'au bout de quelque temps il luy rendit bien son change, et s'en revengea sur la belle maison de Bains[2], qu'on tenoit pour un miracle du monde, faisant honte (s'il faut dire ainsy, à ce que j'ay ouy dire à ceux qui l'ont veue en sa perfection) aux sept miracles du monde, tant renommés de l'antiquité. Elle y festoya l'empereur Charles et toute sa cour, lorsque son fils, le roy Philippe, passa d'Espaigne en Flandres pour la venir veoir, où les magnificences furent veues et faictes en telles excellences et perfections, qu'on n'a jamais parlé de ce temps-là que de *las fiestas de Bains*[3], ainsy disoient les Espaignols. Aussy me souvient-il qu'au voyage de Bayonne, quelque grande magnificence qui se soit pre-

1. Fit une guerre de dévastation et d'incendie.
2. Binche en Hainaut.
3. Les fêtes de Binche. Branthôme y revient dans un autre discours des *Dames*.

sentée, quelques courses de bague, combats, mascarades, despenses qu'on y a veues, n'estoient rien au prix de *las fiestas de Bains;* ce disoient aucuns vieils gentilshommes espaignols qui les avoient veues, ainsy que je les ay peu veoir dans un livre faict en espaignol exprès. Et puis bien dire que jamais n'a rien esté faict ny veu de plus beau, et n'en desplaise aux magnificences romaines, representans leurs jeux de jadis[1], osté le combat des gladiateurs et bestes sauvages. Mais, hors cela, les festes de Bains estoient plus belles et plus plaisantes, plus meslées et plus generales.

Je les descrirois volontiers icy, selon que je les ay empruntées de ce livre en espaignol, et apprises d'aucuns qui y estoient lors, et mesmes de madame de Fontaine, dite Torcy, estant fille pour lors de la reine Eleonore; mais on me pourroit reprocher que je serois un trop grand disgresseur. Ce sera à une autre fois que je le garde à bonne bouche, car la chose le vaut bien. Dont entre les plus belles magnificences je trouve ceste-cy : qu'elle fit faire une grande forteresse de brique, qui fut assaillie, deffendue et secourue par six mille hommes de pied des vieilles bandes, canonnée de trente pieces, tant en batterie que pour les deffenses, avec toutes les mesmes ceremonies et façons de bonne guerre. Et dura le siege trois jours et demy, qu'on ne vit jamais rien de si beau; à quoy l'empereur prit un singulier plaisir.

1. Aux magnificences romaines qu'elles imitèrent dans leurs jeux, hors ceux des gladiateurs luttant contre les bêtes.

Asseurez-vous que si ceste reine fit la somptueuse, elle vouloit bien monstrer à son frere que ce qu'elle avoit eu de luy ou de ses Estats, pensions, bienfaicts, ou de ses conquestes, le tout estoit voué à sa gloire et son plaisir. Aussy ledict empereur s'y pleut fort, et l'en loua; et en estima grandement la despence, et sur-tout aussy celle qui estoit dans sa chambre; car c'estoit une tapisserie de haute-lice, toute d'or, d'argent et soye, où estoient figurées et représentées au naturel toutes ces belles conquestes, hautes entreprises, expeditions de guerre et battailles qu'il avoit faictes, données et gaignées, n'oubliant sur-tout la fuite de Solyman devant Vienne, et la prise du roy François. Bref, il n'y avoit rien là-dedans qui ne fust très-exquis.

Mais la pauvre maison perdit bien le lustre puis après, car elle fut totalement pillée, ruinée et rasée. J'ay ouy dire que sa maistresse, quand elle en seut la ruine, tomba en telle destresse, despit et rage, qu'elle ne s'en put de longtemps rapaiser. Et, en passant un jour auprès, en voulut voir la ruine; et, la regardant fort piteusement, la larme à l'œil, jura que toute la France s'en repentiroit, et qu'elle se ressentiroit de ses feux, et qu'elle ne seroit jamais à son aise que ce beau Fontainebleau, dont on faisoit tant de cas, ne fust mis par terre, et n'y demeureroit pierre sur pierre. Et, de faict, elle en vomit fort bien sa rage sur la pauvre Picardie, qui la sentit bien, et ses flammes. Et croy que, si la trefve ne fust

entrevenue, que sa vengeance eust esté grande; car elle avoit le cœur grand et dur, et qui malaisement s'amolissoit. Et la tenoit-on, tant de son costé que du nostre, un peu trop cruelle; mais tel est le naturel des femmes, et mesmes des grandes, qui sont très-promptes à la vengeance quand elles sont offensées.

L'empereur, à ce qu'on dit, l'en aymoit davantage. J'ay ouy raconter que, lorsqu'à Bruxelles il se desfit et se dépouilla, dans une grande salle où il avoit faict une assemblée generale de ses estats, après qu'il eut harangué et dict tout ce qu'il vouloit à l'assemblée et à son fils, qu'il eut humblement remercié la reine Marie sa sœur, qui estoit assise près l'empereur son frere, elle se leva de son siege, et avec une grande reverence, faicte à son frere d'une grande et grave majesté, d'une asseurée grace, adressant sa parolle au peuple, dit ainsy : « Messieurs, depuis vingt-trois ans qu'il a pleu à l'empereur mon frere me donner la charge et le gouvernement de tous ses Pays-Bas, j'y ay employé et rapporté tout ce que Dieu, la nature et la fortune m'avoient donné de moyens et de grace pour m'en acquitter au mieux qu'il m'a esté possible. Toutesfois, si en aucune chose j'ay faict faute, j'en suis excusable, pensant n'y avoir rien oublié du mien, ny espargné qui fust propre. Neantmoins, si j'ay manqué en quelque chose, je vous prie me pardonner. Que si pourtant aucun de vous autres ne le veut faire, et se mescontente de moy, c'est le moindre de mes soucis, puisque l'empereur mon frere s'en con-

tente, à qui seul plaire a esté tousjours le plus grand de mes desirs et soucis. »

Ayant ainsi parlé et faict derechef sa grande reverence à l'empereur, elle se remit en son siege. J'ay ouy dire que ceste parolle fut trouvée un peu trop altiere et brave, et mesme estant sur son departement de sa charge, et pour dire adieu à un peuple qu'elle debvoit laisser en bonne bouche, et en toute douleur pour sa partance. Mais que s'en soucioit-elle, puisqu'elle n'avoit d'autre but que de plaire et contenter son frere, et, dès ce moment, quitter le monde, et tenir compaignie à son frere dans sa retraite et ses prières.

J'ay ouy faire ce conte à un gentilhomme de mon frere, qui estoit lors à Bruxelles, où il estoit allé capituler de la rançon de mondict frere, qui avoit esté pris dans Hesdin, et avoit demeuré prisonnier cinq ans à Lisle en Flandres. Et ledict gentilhomme vid toute ceste assemblée et tous ces tristes mystere[1] de l'empereur. Et me dit que plusieurs furent un peu scandalisés sourdement de ceste parolle si brave de la reine, mais non pourtant qu'ils en osassent rien dire ny le faire paroistre. Car ils voyoient bien qu'ils avoient à faire à une maistresse dame, qui, avant que partir, si on l'eust irritée, eust fait un coup pour sa derniere main. La voilà donc deschargée de tout, et qui accompagne son frere en Espaigne, qu'elle n'abandonna jamais, elle et la reyne Eleonore, sa sœur, jusqu'à son tombeau :

1. Toute cette mise en scène attristante.

tous trois se survesquirent d'un an l'un après l'autre. L'empereur alla devant; la reine de France après, comme la plus aagée, et la reine d'Hongrie après[1], les deux sœurs ayant très-sagement gouverné leur viduité. Il est vray que la reine d'Hongrie fut plus longuement veufve que sa sœur, sans jamais se remarier; et sa sœur se remarya deux fois, autant pour estre reine de France, qui estoit un bon morceau, que par la priere et persuasion de l'empereur, afin qu'elle servist d'un sceau très-ferme pour asseurer une paix et un repos public, encor que la matiere du sceau ne tinst longuement[2]. Car la guerre s'en ensuivit par après, aussy cruelle que jamais; mais la pauvre princesse n'en pouvoit mais, car elle y apportoit tout ce qu'elle pouvoit; et si, pour cela, le roy, son mary, ne l'en traictoit pas mieux, car il en maudissoit fort l'alliance, ainsy que j'ay ouy dire.

Après le despart de la reyne d'Hongrie, ne resta aucune princesse grande auprès du roy Philippe (jà seigneur investy de ses pays), sinon madame la duchesse de Lorraine, Christine de Danemarc, sa cousine germaine, despuis nommée Son Altesse, qui luy tint tousjours bonne compaignie tant qu'il demeura là, et fit tousjours beaucoup valoir sa cour. Car toute cour de roy, prince, empereur, ou monarque,

1. M. Lalanne relève ici une inexactitude : Charles-Quint ne mourut que le second.

2. Quand un traité était dénoncé, on disait proverbialement que la cire de ses sceaux était fondue. Les sceaux constituaient l'authenticité d'un acte.

tant grande soit-elle, est peu de chose si elle n'est accompaignée et recommandée, ou d'une cour de reyne, ou d'imperatrice, ou grande princesse, et de grand nombre de dames et damoiselles, ainsy que je m'en suis bien apperceu et l'ay veu discourir et ouy dire aux plus grands.

Ceste princesse, à mon gré, a esté une des belles princesses et autant accomplie que j'aye point veu. Elle estoit de visage très agréable, et eut la taille haute et le discours très-beau, surtout s'habillant très-bien. Si bien que, de son temps, elle en donna à nos dames de France, et aux siennes, le patron et modelle de s'habiller, qu'on appelloit *à la Lorraine,* pour la teste, et pour la coiffure et le voile, dont il en faisoit fort beau voir nos dames de cour. Et volontiers ne s'en accommodoient que les bonnes festes ou grandes magnificences, pour mieux se parer et se monstrer, et tout *à la Lorraine* et imitation de Son Altesse. Elle avoit sur-tout une des belles mains que l'on eust sceu voir; aussi l'ai-je veu fort louer à la reyne mere, et comparer à la sienne. Elle se tenoit fort bien à cheval et de fort bonne grace, et alloit tousjours à l'estrieu sur l'arçon[1] dont elle avoit appris la façon de la reine Marie, sa tante. Et j'ay ouy dire que la reine mère l'avoit appris d'elle; car auparadvant elle alloit à la planchette, qui certes ne

1. Chevauchait avec l'étrier à l'arçon (sans user de la planchette sur laquelle reposaient d'ordinaire les deux pieds de l'amazone). En un autre passage, Branthôme montre l'amazone chevauchant avec grâce, la jambe mise sur l'arçon.

monstroit la grace ny le beau geste comme l'estrieu. Elle vouloit fort en cela imiter la reine sa tante, et ne montoit jamais que sur des chevaux d'Espaigne, turcs, barbes et fort beaux genets, qui allassent bien l'amble, ainsy que je luy en ay veu avoir pour un coup une douzaine de très-beaux, qu'on n'eust sceu dire les uns plus beaux que les autres. Ceste tante l'aimoit fort, et la trouvoit selon son humeur, tant pour les exercices qu'elle aymoit, et des chasses et autres, que pour ses vertus qu'elle cognoissoit en elle. Aussy, estant mariée, l'alloit-elle voir souvent en Flandres, ainsy que j'ay ouy dire à madame de Fontaines. Et, après qu'elle fut veufve, et surtout après qu'on luy eut osté son fils, elle quitta la Lorraine de despit; car elle avoit un cœur très-grand. Elle s'en alla faire sa demeure avecques l'empereur son oncle et les reines ses tantes, qui la receurent à très-grande ayse.

Elle supporta fort impatiemment la perte et l'absence de monsieur son fils, encor que le roy Henry luy en fist toutes les excuses du monde, et luy allegast qu'il le vouloit adopter pour son fils. Mais, ne se pouvant appaiser, et, voyant qu'on luy bailloit le bon homme M. de La Brousse pour gouverneur, et luy ostoit-on celuy qui l'estoit (qui fut M. de Montbardon, fort sage et honneste gentilhomme que l'empereur luy avoit donné, le connoissant pour tel de longue main, car il l'avoit veu serviteur de M. de Bourbon, et estoit François refugié), ceste princesse, no-

nobstant, voyant toutes choses desesperées pour cela, vint trouver un jour de jeudi sainct le roy Henry dans la grande gallerie de Nancy, où estoit toute sa cour. Et d'une grace très-asseurée, avecques ceste grande beauté qui la rendoit encor plus admirable, vint sans s'estonner, ny s'abaisser aucunement de sa grandeur, en luy faisant pourtant une grande reverence; et, le suppliant, luy remonstra, les larmes aux yeux, qui la rendoient plus belle et plus agreable, le tort qu'il lui faisoit de luy oster son fils, chose si chere, qu'elle n'en avoit au monde une telle, et qu'elle ne meritoit point ce rude traitement, veu le grand lieu d'où elle estoit sortie, et aussy qu'elle ne pensoit avoir rien faict contre son service. Et ces propos tenoit-elle si bien dicts et de si bonne grace, et par de si belles raisons, avecques de si douces complaintes, que le roy, qui estoit de soy courtois aux dames, en eut une très-grande compassion, non-seulement luy, mais tous les princes et grands et petits quy se trouverent à telle veue.

Le roy, qui estoit le plus respectueux aux dames qu'il en fuct oncques en France, luy respondit fort honnestement, non point par un grand fatras de parolles, ny en forme de harangue comme la représente Paradin en son *Histoire de France*. Car, de soy et de son naturel, il n'estoit point tant prolixe, ny copieux en propos, ny si grand harangueur. Aussy n'est-il besoin, ny mesme bien séant, qu'un roy contrefasse en son dire le philosophe ou grand orateur; et les plus courtes

parolles et briefves demandes et responses luy sont les meilleures et plus seantes, ainsy que j'ay ouy dire à M. de Pibrac, de qui l'instruction en estoit très-bonne pour la grande suffisance qui estoit en luy. Aussy, quiconque lira ceste harangue de Paradin, faicte en tel endroict, ou presumée d'estre faicte par le roy Henry, n'en croira rien; et aussy que j'ay ouy dire à plusieurs grands, qui estoient presens, qu'il n'estendit sa response, ny son discours, comme il dit. Bien est-il vray qu'il la consola fort honnestement et modestement sur sa desolation pretendue; et qu'elle n'avoit nul subject de s'en donner de la peine puisque, pour asseurer son estat, et non par inimitié particulière, il vouloit avoir son fils auprès de luy, et le mettre avecques son fils aisné, pour prendre nourriture avecques luy, et mesme façon de vivre, et mesme fortune; et, puisqu'il estoit des François extraict, et luy François, il ne pouvoit estre mieux qu'estre nourry en la cour de France et parmy les François, où il avoit tant de parens et amys. Et, sur-tout, il n'oublia de dire que la maison de Lorraine estoit à celle de France obligée plus qu'à maison de la chrestienneté, luy alleguant l'obligation du duc de Lorraine contre le duc Charles de Bourgogne, qui fut tué devant Nancy. Dont c'estoit une maxime infaillible de croire que, sans la France, il eust ruiné et le duc de Lorraine et sa duché, il l'eust rendu le plus miserable prince du monde, dont par là paroissoit à qui plus la maison de Lorraine estoit tenue,

ou à celle de France ou à celle de Bourgoigne. En ce luy donnant une petite attaque parce qu'il se desfioit d'elle, qui en estoit[1], qui panchoit de ce costé, et pourroit faire pancher son fils, et l'y nourrir. Et pour ce s'en vouloit asseurer. Il luy allegua aussy l'obligation que ceux de ladicte maison de Lorraine avoient aux François, pour avoir esté si bien assistée d'eux aux conquestes de la Terre-Saincte, de Hierusalem, du royaume de Naples et de Sicille. Il rapporta aussy comme son naturel ny son ambition ne tendoient point à ruiner ny à desfaire des princes, mais à les secourir du tout, estans en affliction, ainsy qu'il avoit faict à la petite reine d'Escosse, au duc de Parme, et à l'Allemaigne, si oppressée qu'elle alloit tomber à bas sans son secours. Et, par mesme bonté et generosité, vouloit-il avoir en sa protection ce petit jeune prince lorrain, pour l'eslever plus haut qu'il n'estoit, et le faire son fils en luy donnant une de ses filles; et, par ce, ne se debvoit-elle si attrister.

Mais tous ces beaux mots et belles raisons ne la peurent aucunement consoler, ny luy faire porter son ennuy plus patiemment. Par quoy, après avoir faict sa reverence, tousjours jettant force larmes precieuses, se retira en sa chambre, où le roy l'alla conduire jusqu'à la porte; et, le lendemain, avant partir, l'alla revoir en sa chambre, et prendre congé d'elle, sans obtenir de luy autre chose sur sa requeste. Ains, ayant veu partir à sa veue son

1. En cela, le roi attaquait un peu la duchesse, parce qu'il se défiait d'elle, qui était de la maison de Bourgogne.

cher fils, et mener en France, elle resolut, de son costé, de quitter la Lorraine, et de se retirer en Flandres, vers son oncle l'empereur (quel beau mot!) et vers son cousin le roy Philippe, et les reines ses tantes (quelle alliance et titres!). Ce qu'elle fit, et n'en bougea jusqu'après la paix faicte entre les deux rois, que celui d'Espaigne passa la mer, et s'y en alla.

A ceste paix elle y servit de beaucoup, voire du tout : car les deputés, tant d'une part que d'autre, à ce que j'ay ouy dire, après s'y estre beaucoup peinés et consommés à Cercan plusieurs jours, sans y rien faire ny arrester, estans tous en desfaut et hors de queste, à la mode des veneurs, elle, ou qu'elle fust instincte d'un esprit divin, ou poussée de quelque bon zele chrestien et de son bon esprit naturel, entreprit ceste grande negociation, et la conduisit si bien, que la fin s'ensuivit si heureuse alors par toute la chrestienté[1]. Aussi ne se pouvoit-il trouver personne, ce disoit-on, plus propre pour remuer et asseurer ceste grande pierre; car elle estoit une dame très-habile et très-advisée s'il y en fut oncques, et de belle et grande authorité; comme certes les petites et basses personnes ne sont propres à cela comme les grandes. D'autre part, le roy son cousin la croyoit, et se fioit fort en elle, l'estimant telle; et l'aimoit fort, et luy por-

1. Cette paix, humiliante pour la France, y excita au contraire une indignation générale contre ses négociateurs qui avaient conclu à Cateau-Cambrésis (1559), après la trève de l'abbaye de Cercamp.

toit une très-grande affection et amour : aussy lui faisoit-elle fort valoir et briller sa cour, qui, sans elle, eust esté fort obscure; et pourtant despuis, comme j'ay oui dire, ne l'a pas trop bien recognue ny bien traictée en ses terres qui luy estoient escheues pour douaire au duché de Milan, où elle avoit esté mariée avecques le duc Sforce; car, ainsy qu'on m'a dict, il luy en avoit osté et escorné aucunes.

J'ay ouy dire qu'après la perte de son fils, elle demeura fort mal contente de M. de Guyse et de M. le cardinal son frere, les accusant d'avoir persuadé le roy à cela, à cause de leur ambition, tant pour veoir leur cousin si proche adopté fils et marié à la maison de France, que pour avoir refusé [1] quelque temps auparadvant M. de Guyse en mariage, qui luy en avoit faict porter parolle. Elle, qui estoit hautaine en toute extremité, dit qu'elle n'espouseroit jamais le cadet de la maison dont elle avoit espousé l'aisné. Et, pour tel refus, M. de Guyse la luy garda bonne, jusques-là encor qu'il ne perdit rien au change de madame sa femme qu'il espousa puis après; car elle estoit de très-illustre maison, et petite-fille du roy Louis douziesme, l'un des bons et braves rois qui ayent porté la couronne de France; et, qui plus est, elle estoit la plus belle femme de la chrestienté.

En quoy j'ay ouy dire que, la première fois que ces deux belles princesses se virent, toutes deux furent si contemplatives l'une de l'autre,

1. Que parce qu'elle avait refusé.

conduisans leurs regards fixement sur elles, ores de travers, ores de costé, que l'une et l'autre ne se pouvoient assez regarder tant elles furent fixes et attentives à s'entreveoir. Je vous laisse à penser les pensemens qu'elles pouvoient là dessus pourmener dans leurs belles ames : Ny plus ny moins qu'on lit, qu'un peu advant que ceste grand' battaille se baillast en Afrique entre Scipion et Hannibal, qui fut la totale diffinition[1] de la guerre de Rome et de Cartage. Avant que la commencer, les deux grands chefs s'aboucharent ensemble par une petite surceance d'armes d'environ quelques deux heures. Et, ainsy qu'ils se furent aprochés l'un de l'autre, demeurarent quelque petite espace de temps, ravis en contemplation de l'un et de l'autre, chascun de la valeur de son compaignon tant renommée par leurs beaux faicts, et si bien representée en leurs visages, en leurs corps et en leurs belles et guerrieres façons et gestes. Et par ainsy, estans demeurés quelques temps ravis en si belles meditations de l'un et de l'autre, se mirent à parlementer de la façon que Tite-Live le descrit très-bien. Que c'est que la vertu[2], qui se fait admirer parmy les haines et inimitiés, comme de mesmes la beauté parmy les jalousies, ainsy que fit celle de ces deux dames et princesses que je viens de dire!

Certes, leurs beautés et bonnes graces se pouvoient dire egales, si madame de Guyse ne

1. *Diffinition* se disait en langue d'oc pour *finition* : fin.
2. La valeur guerrière.

l'eust un peu emporté; aussy se contentoit-elle de la passer en cela, et non point en gloire et superbité; car c'estoit la plus douce, la meilleure, humble et affable princesse que l'on eust sceu veoir, encor qu'en sa façon elle se monstrast altiere et brave. La nature l'avoit faicte telle, tant en sa haute et belle taille, qu'en son grave port et belle majesté, si bien qu'à la veoir on eust tousjours apprehendé de l'aborder. Mais l'ayant abordée et parlé à elle, on n'y trouvoit que toute douceur, toute candeur et debonnaireté, tenant cela de son grand-pere, le bon pere du peuple, et du doux air françois. Bien est-il vray qu'elle sçavoit bien garder et pratiquer sa grandeur et gloire quand il falloit. J'espere de parler d'elle ailleurs, et à part.

Son altesse de Lorraine estoit au contraire fort glorieuse, et un peu trop presomptueuse. Je l'ay cognu par quelques fois à l'endroict de la reine d'Escosse, laquelle, estant vefve, alla faire un voyage en Lorraine, où j'estois. Mais vous eussiez dict que bien souvent sadicte Altesse se vouloit advantager et advancer sur la majesté de ladicte reine. Mais elle, qui estoit très-habille et de grand cœur, ne luy en laissoit pas passer une, ny aucunement s'advancer sur elle de rien, encor qu'elle fust la douceur mesme. Aussy que M. le cardinal son oncle l'en avoit bien advertie et instruite de l'humeur de ladicte princesse; laquelle ne se pouvant defaire de sadicte gloire, s'en voulut un peu accommoder envers la reine mere lorsqu'elles se virent. Mais ce fut *à glorieuse*

glorieuse et demy; car la reine mere estoit la plus glorieuse femme du monde quand il falloit, et comme je l'ay veu et ouy la nommer telle à plusieurs grands, et mesmes quand il falloit reprimer la gloire de quelque personne qui l'eust voulu faire valoir, car elle l'abaissoit jusqu'au centre de la terre. Toutesfois, si se porta-elle modestement à l'endroict de son altesse, luy deferant assez et l'honnorant, mais tenant pourtant tousjours la bride en la main, ores la main haute, ores basse, de peur qu'elle ne s'esgarast ou se desbosquast[1]; car je luy ay ouy dire deux ou trois fois : « Voylà la plus glorieuse femme que je vis jamais! »

C'estoit lorsqu'elle vint au sacre du feu roy Charles neuviesme à Reims, où elle fut conviée. Lorsqu'elle y entra, elle ne voulut estre à cheval, craignant n'y montrer assez sa grandeur et altesse, mais se mit dans un coche fort superbe, et tout couvert de velours noir (à cause de sa viduité), qui estoit traisné de quatre chevaux turcs blancs, des beaux qu'on eust sceu choisir, et attellés tous quatre à front, en maniere de chariot triumphant. Elle estoit à la portiere fort bien habillée, toute de noir pourtant, en robbe de velours; mais à la teste, toute de blanc[2] et très-bien et gentiment et superbement coiffée et habillée. A l'autre portiere estoit une de ses filles, qui a esté despuis madame la duchesse de Baviere; et

1. Se débusquât, fit quelque irruption de paroles. En provençal, un *debouscat* est un homme qui ne peut modérer ses propos.
2. La coiffure blanche était le deuil.

au-dedans sa dame d'honneur, qui estoit la princese de Macedoine. La reine la voulut veoir entrer dans la basse cour[1] en ce triomphe, et se mit à la fenestre, et dit assez bas : « Voilà une glorieuse femme ! » Et puis estant descendue[2], et montée en haut, ladicte reyne l'alla recevoir au milieu de la salle seulement, au moins un peu plus avant, et plus près de la porte que loing. Et fut très bien receue[3] d'elle ; car elle gouvernoit lors tout, pour le bas age du roy son fils ; et le dressoit et luy faisoit faire ce qu'elle vouloit, qui[4] fit grand honneur à sadicte Altesse. Toute la cour, tant grands que petits, l'estimarent et admirarent fort, et la trouverent très-belle, encor qu'elle declinast sur l'age, qui pouvoit venir à un peu plus de quarante ans. Mais rien ne se trouvoit encor en elle changé ny effacé, car son automne passoit bien l'esté d'aucunes. Il faut estimer grandement ceste princesse d'avoir esté si belle, et gardé sa viduité jusqu'à son tombeau, et reveré si inviolablement et impollument[5], non par tierces nopces[6], la foy aux manes de son mary.

Elle mourut un an après avoir sceu les nouvelles qu'elle estoit reine de Danemarc, d'où elle estoit sortie, et que le royaume luy estoit

1. La première cour.
2. La duchesse étant descendue de voiture.
3. La duchesse fut très bien reçue.
4. Au roi qui fit grand honneur.
5. Sans la polluer.
6. Sans convoler en troisièmes noces. Elle avait épousé un duc de Milan et un duc de Lorraine.

escheu[1], de sorte qu'avant mourir elle vit changer le nom d'Altesse, qu'elle avoit porté si longtemps, en celuy de Majesté, qui peu l'accompaigna, à sçavoir environ six mois. Encor ce luy a esté un honneur et bonheur avant la mort de porter ce nom : et pourtant, à ce que j'ay ouy dire, elle estoit resolue de n'aller point en son royaume, mais de finir le reste de ses jours en son douaire d'Italie, à Tortonne. Et ceux du pays ne l'appelloient que *madame de Tortonne* (pas beau nom pourtant ny digne d'elle), où elle s'estoit retirée fort long-temps avant que mourir, tant pour l'amour de quelques vœux qu'elle avoit faict aux saincts lieux et par de-là, que pour estre plus près des bains de ce pays-là[2], car elle devint maladive et fort goutteuse.

Ses exercices estoient très beaux, saincts et honnestes : à sçavoir, prier Dieu, et faire de grandes aumosnes et charités envers les pauvres, et sur-tout envers les vefves, entre lesquelles elle se souvint de la pauvre madame Castellane de Milan, que nous avons veue[3] à la Cour miserablement traisner ses jours, sans les secours de la reyne mere, qui luy faisoit tousjours quelque petit bien. Elle estoit fille de la princesse de Macedoine, et sortie de ceste grande maison. Je l'ay veue une fort honnorable femme, et fort aagée; elle avoit

1. M. Lalanne fait observer ici que la couronne de Danemark revint aussitôt à Frédéric II (1559), et non à elle.

2. La statistique de Tortone ne fait aucune mention de ces bains.

3. Que nous aurions vue.

esté gouvernante de son altesse; laquelle, sçachant la misere où vivoit ceste pauvre Castellane, l'envoya quérir, et la fit venir auprès d'elle, et la traicta si bien qu'elle ne sentit plus la disette qu'elle sentoit en France.

Voilà ce que j'ay pu dire sommairement de ceste grande princesse, et comment, vefve et très-belle, elle s'est très-sagement conduite. Il est vray qu'on pourra dire qu'elle avoit esté mariée un' autre fois avecques le duc Sforce; mais il mourut aussy tost, et ne demeurarent pas un an mariés semon, et elle fut vefve en l'age de quinze à seize ans. Et par ce l'empereur, son oncle, la maria avecques le duc de Lorraine, pour s'affermir de plus en plus d'alliances, mais elle fut vefve aussy en la fleur de son age, n'ayant pas jouy de son beau mariage longues années; et celles qui luy restarent, qui furent les plus belles et plus à priser et à mettre en besoigne, elle les fit et consomma en un retiré et chaste vefvage.

Si faut-il que, sur ce subject, je parle des belles vefves en deux mots, d'une du temps passé, qui est ceste honnorable vefve madame Blanche de Montferrat, l'une des anciennes maisons d'Italie, qui fut duchesse de Savoye, et la plus belle et la plus parfaicte princesse de son temps, et des plus sages et advisées, et qui gouverna aussy bien et si sagement la tutelle de son fils et de ses terres, qu'on vit jamais dame et mere, estant demeurée vefve en l'age de vingt-trois ans.

Ce fut celle qui reçut si honnorablement le petit roy Charles huitiesme, allant à son

royaume de Naples, en toutes ses terres, et principallement dans sa ville de Turin, où elle luy fit faire une pompeuse entrée, et où elle-mesme s'y voulut trouver, et y marcha fort somptueusement accoustrée. Et monstroit qu'elle sentoit bien sa grande dame; car elle estoit en estat magnifique, habillée d'une grande robbe de drap d'or frisé, et toute bordée de gros diamans, rubis, safirs, émeraudes, et autres riches pierreries : sa teste estoit entourée de pareilles et riches pierreries. A son col elle portoit un carcan garny de très-grosses perles orientales, qu'on n'eust sceu estimer, et avoit des brasselets en ses bras tout de mesmes. Elle estoit montée sur une belle haquenée blanche, harnachée fort superbement, que six grands laquais conduisoient, vestus de drap d'or broché. Elle estoit suivie d'une grande bande de damoiselles, fort richement, mignardement et proprement vestues à la piedmontoise, qu'il faisoit beau veoir; après lesquelles venoit une fort grande troupe de gentilshommes et cavailliers du pays. Puis entra et marcha après elle le roy Charles soubs un riche poisle, et alla descendre au chasteau, où il logea. Et madame de Savoye lui presenta son fils à la porte dudict chasteau avant qu'entrer, qui estoit très-jeune. Et puis elle luy fit une très-belle harangue, luy presentant ses terres et ses moyens, tant d'elle que de son fils; ce que le roy receut de très-bon cœur, et l'en remercia bien fort, se sentant fort obligé à elle. Par toute la ville on y voyoit l'escu de France et celuy de

Savoye, entrelassés d'un grand las d'amour qui lioit les deux escus et les deux ordres, avecques ces mots : *Sanguinis arctus amor*[1], ce que dit la *Chronique de Savoye*.

J'ay ouy dire à aucuns de nos peres et meres, qui le tenoient des leurs qui l'avoient veu (et mesmes madame la seneschalle de Poictou, ma grand'mere, qui estoit lors fille à la Cour, qui affermoit[2]) qu'alors on ne parloit que de la beauté, sagesse et advisement de ceste princesse, et que tous les courtisans et gallants de la cour, quand ils furent de retour en France de leur voyage, n'en faisoient que parler et entretenir les filles et dames de sa beauté et vertu, et sur-tout le roy, qui monstroit en apparence en estre au cœur blessé.

Toutesfois, sans ceste beauté, il avoit occasion grande de la bien aimer ; car elle luy aida de tous ses moyens qu'elle peut, et se desfit de toutes ses pierreries, perles et joyaux pour les luy prester et engager où bon luy plairoit. Ce qui estoit une très-grande obligation, car volontiers les dames portent une très-grande affection à leurs pierreries, bagues et joyaux. Et volontiers presteroient et engageroient plus tost quelque pièce precieuse de leur corps que leur richesse de joyaux : je parle d'aucunes et non de toutes. Certes, ceste obligation fut grande ; car, sans cette courtoisie, et celle

1. *Étroite amitié des liens du sang*. Yolande, sœur du roi Louis XI, avait été femme du grand-père de son mari, Charles Ier, duc de Savoie, qui avait été lui-même élevé à la cour de Louis XI et l'avait eu pour parrain.

2. Qui l'affirmait.

aussy de la marquise de Montferrat, une très-honneste dame aussy et très-belle, recevoit bien au long la courte honte, et se fust retourné de son demy voyage[1] qu'il avoit entrepris sans argent, ayant pis faict qu'un evesque de France qui alla au concile de Trente sans argent et sans latin. Quel embarquement sans biscuit! Mais il y a bien de la difference de l'un à l'autre; car ce qu'en fit l'un, ce fut par une generosité belle et grande ambition qui luy fermoit les yeux à toutes incommodités, ne trouvant rien impossible à son brave cœur; mais à l'autre failloit esprit et habilité, péchant en cela par ignorance et bestise, si ce n'estoit qu'il se fioit à faire la queste, estant là.

En ce discours de ceste belle entrée que je viens de dire, est à noter la superbité des accoustrements de cette princesse, qui sentoit un peu plus sa femme mariée (ce dira-t-on) que sa vefve. Sur quoy les dames alors disoient que, pour un si grand roy, elle se pouvoit dispenser[2] jusques-là, encor qu'il ne fust de besoin autrement de dispense, et aussy que les grands et grandes se donnent la loy. Et que de ce temps les vefves, ce disoit-on, n'estoient si ressarrées ny si reformées en leurs habits comme elles l'ont esté despuis quelques quarante ans, qu'une grande dame que je sçay, laquelle, estant fort aux bonnes graces d'un roy, voire en délices[3], s'habilla un peu

1. Et s'en fut retourné à moitié chemin du voyage.
2. Dispenser de costume de deuil.
3. Faisant les vraies délices de ce roi. — Il s'agit de Diane de Poitiers.

plus à la modeste, mais de soie pourtant tousjours, afin qu'elle pust mieux adombrer et cacher son jeu; et, par ainsy, les vefves de la cour la voulant imiter en faisant de mesmes qu'elle. Si ne se reformoit-elle point tant, ny si à l'austerité, qu'elle ne s'habillast gentiment et pompeusement, mais tout de noir et blanc; et y paroissoit plus de mondanité que de reformation de vefve; et sur-tout monstroit tousjours sa belle gorge. J'ouys dire à la reine, mere du roy Henry, au sacre et aux nopces du roy Henri III, mesmes choses : que les vefves du temps passé n'avoient si grand esgard à leurs habits, modestie ny actions, comme aujourd'huy; ainsy comme elle avoit veu du temps du roy François, qui vouloit sa cour libre en tout. Et mesmes que les vefves y dansoient, et les prenoit-on aussi librement que l'on faisoit les filles et femmes mariées. Elle[1] dit sur ce point qu'elle commanda et pria M. de Vaudemont de prendre, pour honnorer la feste, madame la princesse de Condé la douairere pour danser, ce qu'il fit pour luy obeir, et la mena le grand bal : ceux qui estoient au sacre comme moy l'ont veu, et s'en pourront bien souvenir. Voylà des libertés qu'avoient les vefves pour lors. Aujourd'huy cela leur est deffendu comme sacrilege, et comme les couleurs, car elles n'oseroient porter ny s'habiller que de noir et blanc; et leurs jupes ou cotillons peuvent-elles bien porter, et leurs bas de chausses, de gris,

1. La reine mère dit à ce propos.

tané[1], violet et bleu. Aucunes ay-je veu qui se sont émancipées sur le rouge, incarnat, et couleur de chamois, ainsy que le temps passé; car elles pouvoient porter toutes couleurs en leurs cottes et bas de chausses[2], non en robbes, ainsy que j'ay ouy dire.

Aussy ceste duchesse, dont nous venons de parler, pouvoit bien porter cette robe de drap d'or, car c'estoit son habit ducal et sa robbe de grandeur, laquelle luy estoit seante et permise pour monstrer sa souveraineté et dignité de duchesse; comme encor font et peuvent faire nos comtesses et duchesses, qui portent et peuvent porter leurs habits ducaux et de comtesses en leurs cerimonies. Nos vefves d'ennuy[3] n'osent porter des pierreries, sinon aux doigts, à quelques miroirs et à quelques *Heures*[4], et à de belles ceintures, mais non sur la teste ny sur leur corps; ouy bien[5] force perles au col et aux bras. Et je vous jure avoir veu des vefves estre aussy propres en leurs habits blancs et noirs, qui attiroient bien autant que les bigarés des maryées et filles de France. Voylà assez parlé de ceste vefve estrangere : il faut un peu parler des nostres, et veux toucher à nostre reine blanche[6] Louyse de Lorraine, femme du roy Henry troisiesme, dernier mort.

1. Brun couleur de tan.
2. Le bas-de-chausse était notre bas actuel; le haut-de-chausse était le caleçon arrêté au genou.
3. D'aujourd'hui.
4. Reliures de livre d'heures.
5. Mais, bien entendu, elles portent force perles.
6. Notre reine douairière.

On peut et doit-on louer ceste princesse de beaucoup; car, en son mariage, elle s'est comportée avecques le roy son mary aussy sagement, chastement et loyaument, que le nœud duquel elle fus liée en conjonction avecques luy a demeuré tousjours si ferme et indissoluble, qu'on ne l'a jamais trouvé de faict ny deslié. Encor que le roy son mary aimast et allast bien quelquefois au change[1], à la mode des grands, qui ont leur franche liberté à part; et aussy que, dès le premier commancement de leur mariage, voire dix jours après, il ne luy donna pas grande occasion de contentement, car il luy osta ses filles de chambre et damoiselles qui avoient tousjours esté avecques elle et nourries d'elle estant fille, qu'elle regretta fort. Et la picqueure luy en fut grande au cœur, sur-tout pour madamoiselle de Changy, une très-belle et fort honneste damoiselle, et qui ne valloit pas estre bannie de la compaignie de sa maistresse ny de la cour. C'est un grand despit de perdre une bonne compaigne et confidente. Je sçay qu'une fois une dame de ses plus privées fut un jour si presomptueuse de luy remonstrer, en riant et gaudissant, que, puisqu'elle ne pouvoit avoir enfants du roy, ny n'en auroit jamais, pour beaucoup de raisons que l'on disoit de ce temps là, qu'elle feroit bien d'emprunter quelque aide tierce et secrette pour s'en faire avoir, afin qu'elle ne demeurast sans authorité, si le cas advenoit que le roy

1. Changeât quelquefois d'amours. Terme de vénerie.

vinst à mourir, ains qu'elle pust estre un jour reyne mere du roy, et tenir mesme rang et grandeur que la reigne sa belle-mere. Mais elle rejetta bien loing ce conseil bouffonesque, et le prit en très-mauvaise part, et oncques plus n'aima ceste bonne dame conseillere, aimant mieux appuyer sa grandeur sur sa chasteté et vertu, que sur une lignée sortie de vice (conseil pour le monde et selon la doctrine de Machiavel, qui n'est point pourtant à rejetter)[1].

On dit que la reine Marie d'Angleterre, troisiesme femme du roy Louys douziesme, n'en fit pas de mesmes; car, se mescontentant et desfiant de la foiblesse du roy son mary, voulut sonder ce guet[2], prenant pour guide M. le comte d'Angoulesme, qui despuis fut le roy François, lequel estoit alors un jeune prince beau et très-agreable, à quoi elle faisoit très-bonne chere, l'appellant tousjours : « Monsieur mon beau-fils. » Aussy l'estoit-il, car il avoit espousé desjà madame Claude, fille du roy Louys. Et de faict en estoit esprise; et luy la voyant en fit de mesmes; si bien qu'il ne s'en fallut peu que les deux feux ne s'assemblassent, sans feu M. de Grignaux, gentilhomme d'honneur et seigneur de Perigord très-sage et advisé, lequel avoit esté chevallier d'honneur de la reine Anne, comme nous

1. Ce correctif montre que le conseil ne déplaisait pas tant à l'auteur qui, comme d'ordinaire, semble ne rendre hommage à la vertu que du bout des lèvres.

2. *Gué*, c'est-à-dire : reconnaître le passage qu'elle voulait franchir.

l'avons dict, et l'estoit encor de la reyne Marie. Voyant que le mystère s'en alloit jouer, remonstra à mondict sieur d'Angoulesme la faute qu'il alloit faire, et luy dit en se courrouçant : « Comment, Pasque-Dieu! (car tel estoit son jurement) que voulez-vous faire? Ne voyez-vous pas que ceste femme, qui est fine et caute[1], vous veut attirer à elle afin que vous l'engrossiez? Et si elle vient à avoir un fils, vous voilà encor simple comte d'Angoulesme et jamais roy de France, comme vous esperez. Le roy son mary est vieux, et meshuy ne luy peut faire enfants. Vous l'irez toucher, et vous vous approcherez si bien d'elle, que vous qui estes jeune et chaud, elle de mesme, Pasque-Dieu! elle prendra comme à glu, et elle fera un enfant, et vous voilà bien! Après vous pourrez bien dire : Adieu ma part du royaume de France. Par quoy songez-y! »

Ceste reine vouloit bien practiquer et esprouver le proverbe et refrain espaignol, qui dit que *nunca muger aguda murió sin herederos;* c'est-à-dire, « jamais femme habille ne mourut sans héritiers »; c'est-à-dire que, si son mary ne luy en fait, elle s'aide d'un second pour luy en faire. M. d'Angoulesme y songea de faict, et protesta d'y estre sage et s'en deporter : mais, tenté encore et retenté des caresses et mignardises de ceste belle Angloise, il s'y precipita plus que jamais. Que c'est de l'ardeur de l'amour! Et d'un tel petit morceau

1. Rusée. La remontrance qui suit a son éloquence. Si l'auteur avait pu l'entendre, il n'eût pas mieux dit.

de chair, pour lequel on languit et on quitte et les royaumes et les empires, et les perd-on, comme les histoires en sont pleines. Enfin M. de Grignaux, voyant que ce jeune homme s'alloit perdre, et continuoit ses amours, le dit à madame d'Angoulême sa mere, qui l'en reprima et tança si bien qu'il n'y retourna plus. Si dit-on pourtant que ladicte reine fit bien ce qu'elle put pour vivre et regner reine mere peu advant et après la mort du roy son mary. Mais il luy mourut trop tot, car elle n'eut pas grand temps pour faire ceste besoigne; et, nonobstant, faisoit courir le bruict, après la mort du roy, tous les jours qu'elle estoit grosse; si bien que, ne l'estant point dans le corps, on dit qu'elle s'enfloit par le dehors avecques des linges peu à peu, et que, venant le terme, elle avoit un enfant supposé que debvoit avoir une autre femme grosse, et le produire dans le temps de l'accouchement. Mais madame la regente, qui estoit une Savoysienne qui sçavoit que c'est de faire des enfans, et qui voyoit qu'il y alloit trop de bon pour elle et pour son fils, la fit si bien esclairer et visiter par medecins et sages-femmes, et par la veue et descouverte de ses linges et drapeaux, qu'elle fut descouverte et faillie en son dessein, et point reine mere, et renvoyée en son pays.

Voilà la différence de ceste reine Marye avecques nostre reine Louyse, laquelle a esté si sage, chaste et vertueuse, que, ny par la vraye ny par la fausse supposition, n'a point voulu estre reine mere. Et quand elle eust

voulu jouer un tel jeu, il n'en fust esté autre chose, car personne n'y prenoit garde, et en eust rendu plusieurs bien esbahis. En quoy ce roy d'aujourd'huy[1] luy est bien redevable, et l'en doibt bien aimer et honnorer; car si elle eust faict le traict, et qu'elle eust produit un petit enfant, le roy, de roy qu'il est, n'eust esté qu'un petit regent en France, possible que non; et ce foible nom[2] ne l'eust sceu garantir qu'il n'eust eu bien plus de maux et guerres qu'il n'a eu.

J'ay ouy dire à aucuns, tant religieux[3] que mondains, et tenir ceste conclusion : que nostre reine eust mieux faict d'avoir faict jouer ceste partie, et que la France n'eust point tant eu de miseres et de ruines qu'elle en a et aura, et que la chrestienté s'en seroit mieux portée. Je m'en rapporte aux braves et curieux discoureurs là-dessus pour en dire leur advis; car ils en ont un brave subject et fort ample pour l'Estat, mais non tousjours pour Dieu[4], si me semble, auquel nostre reine a esté fort incline (l'aymant et l'adorant si fort, que, pour le servir, s'oublioit elle-mesme et sa haute condition). Car, estant très-belle princesse (aussy le roy la prit pour sa beauté et vertu), et jeune, delicate et très-aimable, elle ne s'addonnoit à autre chose

1. Henri IV.

2. Peut-être même n'eût-il pas été régent, et ce faible titre de régent ne l'eût empêché d'avoir plus de maux.

3. Du clergé comme du monde séculier.

4. Sujet de dissertation fort ample à propos de la raison d'État, qui n'est pas toujours celle de Dieu.

qu'à servir Dieu, aller aux devotions, visiter continuellement les hospitaux, panser les malades, ensevelir les morts, n'y obmettant rien des bonnes et sainctes œuvres qu'observoient en cela les sainctes, devotes et bonnes dames, princesses et reines du temps passé de la primitive Église. Après la mort du roy son mary, elle en a faict tousjours de mesmes, employant ce temps à le pleurer et regretter, et à prier Dieu pour son ame; si bien que sa vie du vefvage est toute pareille à celle du mariage. On la soupçonnoit, durant la vie du mary, qu'elle penchoit un peu du party de l'Union[1], à cause que, toute bonne chrestienne et catholique qu'elle estoit, elle aimoit ceux qui debattoient et combattoient pour sa foy et religion : mais elle ne les a jamais aimé, ains du tout quitté après qu'ils eurent tué son mary, n'en reclamant autre vangeance ny punition que celle qu'il plairoit à Dieu d'envoyer, encor qu'elle en priast les hommes, et sur-tout nostre roy, qui doit justice sur ce faict innorme d'une personne sacrée[2]. Et ainsy a vescu ceste princesse en maryage, et ainsy vit en viduité sans reproche. Enfin elle est morte en reputation très-belle et digne d'elle, ayant languy longtemps et traisné héthique et seiche, qu'on disoit; et sans prendre soin de soy, pour avoir esté trop adonnée à la tristesse. Elle fit une fort belle mort et fort religieuse, et advant que mourir elle fit porter sa couronne sur le

1. De la Ligue.
2. Sur ce fait énorme du meurtre de la personne sacrée du roi (Henri III).

chevet de son lit près d'elle, et ne voulut qu'elle bougeast d'auprès d'elle tant qu'elle vivroit, et apres sa mort, qu'elle fust couronnée et qu'elle demeurast ainsi[1].

Elle layssa une sœur qui est madame de Joyeuse[2], qui l'a imitée en sa prude et chaste vie, laquelle a faict de grands deuils et lamentations pour son mary : aussy estoit-il un brave, vaillant et accomply seigneur. Et, de plus, j'ay ouy dire que, lorsque le roy d'aujourd'huy fut tant à l'estroict et pressé dans Dieppe, que M. du Maine avecques quarante mille hommes le tenoit assiegé et serré comme dans un sac, que si elle eust esté au lieu de M. le commandeur de Chates[3], qui commandoit dedans, qu'elle se fust bien revanchée de la mort de son mary autrement que n'avoit faict ledict sieur commandeur, qui, pour les obligations qu'il avoit à M. de Joyeuse, ne le debvoit recevoir. Et despuis ne l'a aymé, mais hay plus que la peste, ne le pouvant excuser d'une telle faute, encor qu'autres l'estiment d'avoir gardé la foy et la loyauté qu'il avoit promise. Mais une femme, justement ou injustement offensée, ne prend rien en payement, comme a faict celle-là ne pouvant aimer son roy d'aujourd'huy, ayant pourtant fort regretté le feu roy et porté le deuil pour luy, encor qu'elle fust de la Ligue; mais elle disoit que son mary et elle luy avoient d'extremes

1. *Variante :* et tant qu'elle dureroyt sur terre (Lalanne).

2. Marguerite de Lorraine, veuve du duc de Joyeuse tué au combat de Coutras.

3. Aymar de Chaste, qui remit Dieppe à Henri IV.

obligations. Pour fin, c'est une bonne et sage princesse, et qui a honneur aux regrets qu'elle monstra aux cendres de son mary pour quelque temps[1]; car elle se remaria avecques M. de Luxembourg. Estant si jeusne sa femme, falloit-il qu'elle bruslast tousjours ?

Madame de Guyse, Catherine de Cleves, l'une des trois filles de Nevers[2] (trois princesses qu'on ne sçauroit assez louer, tant pour leurs beautés que pour leurs vertus, desquelles j'en fais à part un chapitre), a celebré et celebre tous les jours fort dignement l'absence eternelle de M. son mary. Mais aussy quel mary estoit-ce ! C'estoit le non-pair du monde. Ainsy l'appeloit-elle en quelques-unes de ses lettres qu'elle escrivoit à aucunes dames de ses plus familieres qu'après son malheur elle avoit en estime, manifestant par ces funestes et tristes parolles de quels regrets son ame estoit blessée.

Madame sa belle-sœur, madame de Montpensier, de laquelle j'espere parler ailleurs, pleura son mary luctueusement ; et, bien qu'elle l'eust perdu estant fort jeune, belle et aimable pour beaucoup de perfections en elle de l'ame et du corps, n'a jamais songé de se remarier, encor que bien tendrette d'age elle eust espousé son mary quy eust été son ayeul, et qu'elle eust tasté fort sobrement des fruits du mariage, desquels n'a voulu regouster ny

1. Dix-huit ans de veuvage s'étaient écoulés lorsqu'elle épousa F. de Luxembourg, duc de Piney.

2 François de Clèves avait le duché de Nevers, qui était dans sa famille depuis 1515.

en reparer les deffauts et arrérages par unes secondes nopces.

J'ay veu plusieurs seigneurs, gentilshommes et dames, s'esmerveiller souvent de madame la princesse de Condé la douairiere, de la maison de Longueville, qui ne s'est jamais voulu remarier. Elle estoit l'une des belles dames de la France, et très-désirable, s'estant plue en sa condition viduale, sans jamais s'estre voulu remarier, nonobstant qu'elle demeurast vefve très-jeune.

Madame la marquise de Rothelin, sa mere, en a faict de mesme, qui très-belle qu'elle a esté, est morte vefve. Certes, et la mere et la fille pouvoient embraser tout un royaume de leurs yeux et doux regards, qu'on tenoit à la cour et en France pour estre des plus agreables et des plus attirans. Aussy ne faut-il point doubter qu'ils ne bruslassent plusieurs; mais de s'en approcher par mariage, il n'en falloit point parler : et toutes deux ont très-loyaument entretenu la foy donnée à leurs feus maris, sans en espouser de seconds.

Je n'aurois jamais faict si je voulois alleguer toutes ces princesses de la cour de nos roys sur ce subject. Je les remets en un autre endroit pour les louer : par quoy je les laisse, et parle un peu de quelques dames qui, pour n'estre pas princesses, ont bien la race aussy illustre, et l'ame aussy genereuse qu'elles.

Madame de Randan, dicte Fulvia Mirandola, de la bonne maison de La Mirandole, demeura veufve en la fleur de son age, et très-belle. Elle fit un si grand deuil de sa perte, que ja-

mais elle n'a daigné se regarder en son miroir, et a desnié son beau visage au blanc cristal qui la desiroit tant veoir et ne luy pouvoit dire comme la dame[1] qui, rompant son miroir, et le dediant à Venus, luy dit ces vers latins :

Dico tibi Veneri speculum, quia cernere talem
Qualis sum nolo, qualis eram nequeo.

« Venus, je te dedie mon miroyr, car, telle que je suis, je n'ay plus le cœur ni la patience de m'y regarder; et, telle que j'ay esté d'autresfois, je ne puis. » Madame de Randan ne mesprisoit son miroir pour ce subject, car elle estoit très-belle; mais, pour un vœu qu'elle avoit faict à l'ombre de son mary, lequel estoit un des parfaicts gentilshommes de la France, pour lequel elle quitta toute mondanité, jamais ne s'habilla que fort austerement et religieusement avecques son voile, et ne monstrant jamais ses cheveux, et coiffée plustost négligemment, monstrant pourtant avecques son incuriosité[2] une grande beauté. Aussy feu M. de Guyse, dernier mort, ne l'appelloit jamais que *moyne;* car elle s'habilloit et estoit bouchonnée[3] comme un religieux. Et ce disoit en riant et gaudissant avecques elle; car il l'amoit et honnoroit beaucoup, comme elle estoit très-affectionnée à son service et à toute sa maison.

1. Laïs. La citation latine empruntée à Ausone est estropiée comme toujours, et la traduction ne vaut pas mieux.
2. Son dédain de toute recherche.
3. Au dix-septième siècle, on disait encore *torché comme un bouchon* pour *mal habillé.*

Madame de Carnavalet, vefve deux fois, refusa, pour la troisiesme, d'espouser M. d'Espernon, dit lors M. de La Valette le jeune, au commancement de sa grande faveur, qui en estoit si espris d'amour (comme certes elle estoit une très-belle veufve, et bien aimable), que, ne pouvant tirer d'elle ce qu'il eust très-bien desiré, la pourchassa et pressa de l'espouser. Et luy en fit parler trois ou quatre fois par le roy; mais jamais ne voulut se remettre en une subjection de mary; car elle avoit esté mariée deux fois : l'une avecques le comte de Montravel, et l'autre avecques M. de Carnavalet. Et, quand ses plus privés amis, et mesmes moy qui luy estois serviteur, luy remonstroient la faute qu'elle faisoit de refuser un si grand party, qui la mettroit dans le fin fonds et abysme[1] de la grandeur, des biens, des richesses, de la faveur et de toutes dignités (veu ce qu'estoit La Valette, le plus favory du roy qui le tenoit pour un second soy-mesme), elle respondoit que tout son contentement ne gisoit pas en tous ces points, mais en sa resolution et pleine liberté et satisfaction de soy-mesme, et en la memoire de ses maris, dont le nombre l'en avoit saoulée.

Madame de Bourdeille, sortie de l'illustre et ancienne maison de Montberon, et des comtés de Perigord et vicomtés d'Aunay, estant venue vefve en l'aage de trente-sept à trente-huit ans, très-belle (et croy qu'en la Guyenne d'où elle estoit, il n'y en avoit pas une qui

1. *Abîme* a le sens de hauteur incommensurable. On disait *un abîme de prouesses*.

l'ait surpassée de son temps en beauté, bonne grâce et belle apparence; car elle avoit l'une des belles, hautes et riches tailles qu'on eust sceu voir : et si le corps estoit beau, l'ame estoit pareille) estant doncques en si bel estat, et restée vefve, elle fut pourchassée et requise de trois grands et riches seigneurs en mariage, auxquels tous elle respondoit : « Je ne veux point dire comme beaucoup de dames, qui disent qu'elles ne se marieront jamais, et asseurent leur parolle de telle façon qu'on le peut croire. Après, rien! mais je dis bien que, si Dieu et la chair ne m'en donnent autre volonté que j'ay presentement, et qu'ils ne me la changent, pour chose très-certaine j'ay dict pour jamais adieu au mariage. » Et comme un autre luy repliqua : « Mais quoy! madame, voulez-vous brusler en la verdeur de vostre bel age? — Je ne sçay comme vous l'entendez, luy respondit-elle; mais jusqu'à ceste heure il ne m'a pas esté possible de m'eschauffer encor seule dans mon lict, veuf et froid comme glace. Mais, estant en la compaignie d'un second mary, je ne dis pas que, m'approchant de son feu, je ne puisse brusler comme vous dites : et, parce que la froid est plus aisé à supporter que le chaud, je me suis resolue de me contenir en ma qualité, et m'abstenir d'un second mariage. » Et, tout ainsy qu'elle l'a dict, elle l'a tenu jusqu'à ceste heure, ayant demeurée vefve desjà douze ans [1], sans avoir

1. Je ne doute pas que l'auteur ait écrit cette très longue dissertation sur les veuves remariées pour la lire à sa belle-sœur. Pour en être convaincu, il suffira de lire certain pas-

perdu rien de sa beauté, mais l'a tousjours nourrie et entretenue sans une seule tache. Ce qui est une grande obligation aux cendres de son mary, et un tesmoignage de l'avoir bien aimé vivant, et une redevance par trop extresme à ses enfans de l'honnorer pour jamais; et ainsi est morte vefve.

Feu M. de Strozze avoit esté l'un de ceux qui pretendoient; et l'en avoit faict requerir; mais, tout grand et allié de la reine mere qu'il estoit[1], l'en refusa et s'en excusa honnestement. Quelle humeur pourtant, d'estre belle, honneste et très-riche heritière, et finir le reste de ses beaux jours sur une plume ou une laine solitaire, deserte et froide comme glace, et passer tant de vefves nuicts! Oh! qu'il y en a plusieurs dispareilles à une telle dame! Et (il y en a) plusieurs pareilles aussy, que si je les voulois toutes alleguer, je n'aurois jamais achevé : et mesmes si je voulois mesler, parmy nos dames chrestiennes, les payennes, comme ceste belle, gentille, bonne Romaine de jadis, Martia, fille puis-aisnée de Caton d'Utique, sœur de Portia, laquelle, après avoir perdu son mary, se lamentoit si incessament, qu'on luy demandoit quand ce seroit le dernier jour de son deuil, elle respondit que ce seroit lorsque viendroit le dernier jour de sa vie. Et d'autant qu'elle estoit dame belle et très-riche, et qu'on luy demandoit quelquefois quand

sage du testament de Branthôme où il se vante d'avoir mis obstacle au second mariage de sa parente. La raison d'intérêt était le grand motif.

1. Elle l'en refusa.

elle se remarieroit : « Ce sera lors, ce dit-elle, que je trouveray un homme qui me veuille plustost espouser pour mes vertus que pour mes biens. » Et on sçait qu'elle estoit riche et belle, et vertueuse autant ou au double ; autrement, elle n'eust esté fille de Caton, ny sœur de Portia : mais elle donnoit de ces bayes à ses serviteurs et pourchassants, et leur faisoit accroire qu'ils la recherchoient pour ses biens, et non pour ses vertus, encor qu'elle en fust assez pourveue ; et ainsy aisement se despeschoit de ses gallans et importuns.

Sainct-Hierosme, en une épistre qu'il a faict à une Principie vierge, sonne les louanges d'une gentille dame romaine de son temps, qui se nommoit Marcella, de bonne et grande maison, et extraite d'une[1] infinité de consuls, proconsuls et preteurs. Estant demeurée vefve fort jeune, elle fut recherchée, et pour sa jeunesse et pour l'antiquité de sa maison, et pour sa belle taille, qui singulierement ravit la volonté des hommes (ce dit sainct-Hierosme, et en use de ces mots. Notez ce qu'il note), et pour ses bonnes façons et mœurs. Entr'autres recherchants, il y eut un grand et riche seigneur romain, et de lignée de consuls aussy, et se nommoit Cerealis[2], qui la sollicita fort du second mariage, et, d'autant qu'il estoit un peu beaucoup advancé sur l'aage, il luy promettoit de grands biens et grands dons par preciput. Mesme sa mere qui se nommoit

1. D'une lignée d'infinité de consuls.

2. Un Cerealis (consacré à Cérès) fut consul en 858. Rome lui dut la construction de thermes renommés.

Albine l'en sollicitoit fort, qui trouvoit cela bon, et non point de refus. Elle respondit : « Si j'avois envie de me rejetter aux lacs, et rempestrer dans les liens d'un second mariage, et non me vouer à une seconde chasteté, je prendrais plustost un mary que non une heredité. » Et, d'autant que cest amoureux eut opinion qu'elle disoit cela pour l'amour[1] de son vieil aage, il luy repliqua : que les vieillards pouvoient longuement vivre, et les jeunes bien-tost mourir. Mais elle luy repliqua : « Ouy, certes, le jeune peut mourir bien-tost; mais le vieillard ne peut pas vivre longuement. » Et, pour ce mot, il en prit son congé. Je trouve le dire de ceste dame très-sage, et l'en estime davantage que sa sœur Portia, laquelle après la mort de son mary, se resolut de ne plus vivre, ains de se donner la mort : et quand bien on luy eut osté tous ferrements pour se tuer, elle avalla des charbons ardens, et se brusla toutes les entrailles, en disant qu'à une dame courageuse les moyens ne peuvent manquer pour se donner la mort. Ainsy que l'a bien sceu representer Martial en un de ses epigrammes qu'il a fait exprès et fort beau, pour ceste dame : laquelle (selon aucuns philosophes, et mesmes selon Aristote en ses Etiques, parlant de la fortitude ou force), ne monstra en cela grand courage ny magnanimité pour se tuer, ny comme plusieurs autres qui en ont fait de mesmes, comme son mary[2]; disant que, pour éviter un plus grand

1. Par commisération de sa vieillesse.
2. *Comme son mary* s'applique au mari de Portia.

mal, ils[1] se precipitent au moindre. De cela j'en fais un discours ailleurs. Tant y a qu'il eust mieux valu que ceste dame eust employé ses jours à regretter son mary, et à vanger sa mort, que se la donner soy-mesme : ce qui ne servit de rien, si-non à elle quelque revanche vaine, ainsy que j'en ay ouy discourir à aucunes la blasmant. Mais pourtant, quant à moy, je ne la puis assez louer, ny elle, ny toutes autres dames veufves, qui aiment leurs marys morts aussy bien que vivants. Et voilà pourquoy sainct Paul les a tant louées et recommandées, retenant ceste doctrine de son grand maistre. Si est-ce pourtant que des plus clairvoyans et des mieux disans j'ay appris que les belles et jeunes veufves qui demeurent en cest estat en la fleur de leurs beaux ans et gentils esprits, exercent par trop de grandes cruautés à l'endroict d'elles et de la nature, de conjurer ainsy contre elles, et ne vouloir encor retaster des doux fruicts d'un second mariage que la loy divine et humaine, la nature, la jeunesse et la beauté, leur permettent. Et s'abstiennent pourtant à l'appetit de certain quelque vœu opiniastre, qu'elles se sont fantastiquées à la teste : de tenir aux ombres vagues et vaines de leurs maris, comme sentinelle perdue en l'autre monde, qui, estant là-bas aux Champs-Élysiens, ne se soucient de rien, et possible s'en moquent. Dont de tout cela elles s'en doivent rapporter aux belles

1. *Ils*, c'est-à-dire « les autres qui en ont fait de mesme », qui se sont suicidés, considérant la mort comme un mal encore moindre que celui dont ils souffraient.

remonstrances et gentilles raisons que produit Anne à sa sœur Didon, dans le quatriesme des Eneïdes, qui sont très-belles, pour apprendre à une belle et jeune vefve de ne s'assujettir par trop à un vœu de viduité, plus ceremonieux certes que religieux. Ou si, au moins, après leur trespas on les couronnoit de quelques beaux chappeaux de fleurs ou d'herbes, comme on couronnoit le temps passé, comme l'on fait encor aujourd'huy les filles, encor ce triomphe seroit beau et plein de louange, et de quelque durée. Mais tout celuy qu'on leur en peut donner, ce sont quelques belles parolles qui senvolent aussy tost, et se perdent dans le cercueil aussy soudain que le corps. Que les belles et jeunes vefves doncques sentent[1] du monde puisqu'elles en sont encore, et laissent aux vieilles la religion et la regle de vefvage!

Or c'est assez parlé de ces vefves qui jeusnent. Parlons à st' heure d'autres qui sont celles qui, abhorrans les vœux et reformations des secondes nopces, s'en accommodent, et reclament encor le doux et plaisant dieu Hymenéan. Il y en a les unes qui, par trop amoureuses de leurs serviteurs durant la vie, de leurs maris, y songent desjà avant qu'ils soient morts, et projettent entre elles et leurs serviteurs comment elles s'y comporteroient. « Ah! disent-elles, si mon mary estoit mort, nous ferions cecy; nous ferions cela; nous vivrions de ceste façon, nous nous accommo-

1. Prennent l'odeur du monde, goûtent les plaisirs du monde.

derions de ceste autre; et ainsy, si accortement que l'on ne se doubteroit jamais de nos amours passés, nous ferions une vie si plaisante! A st' heure nous irions à Paris, à la cour; nous nous entretiendrions si bien que rien ne nous sçauroit nuire : vous feriez la cour à une telle, et moy à un tel; nous aurions cecy du roy, nous aurions cela. Nous ferions pourveoir nos enfans de tuteurs et curateurs : nous n'aurions soucy de leurs biens ny affaires, et ferions les nostres, ou bien nous jouirions de leurs biens attendans leur majorité. Nous aurions les meubles et ceux de mon mary pour le moins; cela ne nous sçauroit manquer, car je sçay où sont les titres et escrits[1] (et force autres parolles). Bref, qui seroit plus heureux que nous? »

Voylà les beaux discours et desseins que font ces femmes mariées à leurs serviteurs advant le temps; dont aucunes y en a qui ne les font mourir que par souhaits, par parolles, par esperance et attentes. Et y sont trompées, car ils ne meurent. Et autres y en a qui les advancent tout à trac de gagner le logis mortuaire, s'ils tardent trop; de quoy nos cours de parlemens en ont eu et en ont tous les jours tant de causes par devant elles qu'on ne sçauroit dire. Mais le meilleur, et le plus, est qu'elles ne font pas comme une dame d'Espaigne, laquelle, estant très-mal traictée de son mary, elle le tua; et puis après elle se tua, ayant faict advant ceste epitaphe, qu'elle

1. Variante : *escus*.

laissa sur la table de son cabinet, escrite de sa main :

Aqui jaze qui ha buscado una muger,
Y con ella casado, no l'ha podido hazer muger.
A las otras, no a mi, cerca mi, deva contentamiento.
Y por este, y su flaqueza y atrevimiento,
Yo lo he matado,
Por le dar pena de su pecado :
Y a my tan bien, por falta de my juyzio,
Y por dar fin a la mal-adventura qu'yo avio.

C'est-à-dire :

Icy gist qui a cherché une femme et ne l'a pu faire femme. Aux autres, et non à moy, près de moy, donnoit contentement; et, pour cela et pour sa lascheté et outrecuidance, je l'ay tué, pour luy donner la peine de son peché : et à moy aussy je me suis donné la mort, pour ma faute d'entendement, et pour donner à fin la maladventure que j'avois.

Ceste dame se nommoit dona Magdalena de Soria, laquelle, selon aucuns, fit un beau coup de tuer son mary pour le subject qu'il luy avoit donné; mais elle fit aussy bien de la sotte de se faire mourir : aussy l'advoue-elle bien, que pour faute de jugement elle se tua. Elle eust mieux faict de se donner du bon temps par après, si ce n'estoit qu'elle eust possible craint la justice, et avoit-elle peur d'en estre reprise; et pour ce aima mieux triompher de soy-mesme que d'en bailler la gloire à l'authorité des juges. Je vous asseure qu'il y en a eu, et y en a, qui sont plus accortes que cela; car elles jouent leur jeu si finement, que voilà les maris trespassés et elles très-bien vivantes et fort accordantes

avecques leurs gallans serviteurs pour faire avecques eux non pas *gode mihi*, mais *gode chere*[1].

Il y a d'autres vefves qui sont plus sages, vertueuses et plus aimantes leurs maris, et point envers eux cruelles; car elles les regrettent, les pleurent, les plaignent à telle extremité, qu'à les veoir on ne les jugeroit pas vives une heure après. « Hà! ne suis-je pas, disent-elles, la plus malheureuse du monde, la plus infortunée d'avoir perdu chose si pretieuse? Dieu! pourquoy ne m'envoies-tu la mort à ceste heure, pour le suivre de près! Non, je ne veux plus vivre après luy; car et que me peut-il jamais rester et advenir au monde qui me puisse donner allegement? Si ce n'estoient ses petits enfans qu'il m'a laissés pour gages, et qui ont besoin encor de quelque soustien, non, je me tuerois tout à ceste heure. Que maudicte soit l'heure que je fus jamais née! Au moins, si je le pouvois veoir en phantosme, ou par visions, ou par songes, encor aurois-je trop d'heur. Ah! mon cœur, ah! mon ame, n'est-il pas possible que je te suive? Ouy, je te suivray quand, à part de tout le monde, je me devrais desfaire toute seule. Hé! qui seroit la chose qui me pourroit soutenir la vie, ayant faict la perte inestimable de toy, que toy vivant, je n'aurois autre subject que de vivre, et toy mourant, que de

1. Bonne chère. Ne peut s'entendre ici que comme *bonne chère en amour*, tandis que *gode mihi* ou *gode michi* se disait d'un moyen de tromper la soif amoureuse. C'est un jeu de mots tout à fait dans l'humeur de Branthôme.

mourir? Et quoy! ne vaut-il pas mieux que je meure maintenant en ton amour, en ta grace, en ma gloire, et en mon contentement, que de traisner une vie si fascheuse et malheureuse, et nullement louable? Ha Dieu! que j'endure de maux et tourmens pour ton absence! et que j'en seray delivrée, si je te vais veoir bien tost, et comblée de grands plaisirs! Helas! il estoit si beau, il estoit si aymable, il estoit si parfaict en tout, il estoit si brave, si vaillant! C'estoit un second Mars, un second Adonis! qui plus est, il m'estoit si bon, il m'aimoit tant, il me traictoit si bien! Bref, le perdant, j'ay perdu tout mon heur. »

Ainsy vont disans nos vefves desplorées telles et une infinité d'autres parolles après la mort de leurs maris; les unes d'une façon, les autres de l'autre; les unes deguisées d'une sorte, les autres d'une autre, mais pourtant tousjours approchantes de celles que je viens de produire. Les unes despitent le ciel, les autres maugréent la terre; les unes blasphement contre Dieu, les autres maudissent le monde. Les unes font des evanouissemens, les autres contrefont les mortes; les unes font des transies, les autres des folles, des forcenées et hors de leurs sens, qui ne cognoissent personne, qui ne veulent parler. Bref, je n'aurois jamais faict si je voulois specifier toutes leurs methodes hypocrites et dissimulees et symagrées dont elles usent pour monstrer leur deuil et ennuy au monde. Je ne parle pas de toutes, mais d'aucunes, voire de plusieurs en plurier et en nombre.

Leurs consolans et consolantes, qui n'y pensent point en mal et y vont à la bonne routine, y perdent leur escrime et n'y gagnent rien. D'aucuns et d'aucunes de ceux-là, quand ils voient que leur patiente et leur dolente ne fait pas bien son jeu ny la symagrée, les instruisent. Comme une dame de par le monde que je sçay, qui disoit à une autre qui estoit sa fille : « Faites l'esvanouie, ma mie, vous ne vous contraignez pas assez. »

Or, après tous ces grands mysteres joués, et ainsy qu'un grand torrent, après avoir faict son cours et violent effort, se vient à remettre et retourner à son berceau, comme une riviere qui a aussy esté desbordée, ainsy aussy voyez-vous ces vefves se remettre et retourner à leur premiere nature, reprendre leurs esprits, peu à peu se hausser en joie, songer au monde. Au lieu des testes de mort qu'elles portoient, ou peintes, ou gravées et elevées[1]; au lieu d'os de trespassés mis en croix ou en lacs mortuaires, au lieu de larmes, ou de jayet ou d'or maillé, ou en peinture, vous les voyez convertir en peintures[2] de leurs maris portées au col, accommodées pourtant de testes de mort et larmes peintes en chiffres[3], en petits lacs; bref, en petites gentillesses desguisées pourtant si gentiment que les contemplans pensent qu'elles les portent et prennent plus

1. Sculptées en ronde bosse.
2. Vous les voyez changer les bijoux de deuil en portraits de leurs maris, se couvrir la poitrine de leurs effigies encadrées de têtes de mort.
3. Un semis de larmes était l'emblème du veuvage.

pour le deuil des maris que pour la mondanité. Puis, après tout, ainsy qu'on voit les petits oiseaux, quand ils sortent du nid, ne se mettent du premier coup à la grande volée, mais volletans de branche en branche, apprennent peu à peu l'usage de bien voler; ainsy les vefves, sortans de leur grand deuil desesperé, ne se monstrent au monde sitost qu'elles l'ont laissé, mais peu à peu s'emancipent, et puis tout à coup jettent et le deuil et le froc de leur grand voile sur les orties, comme on dit, et mieux que debvant reprennent l'amour en leur teste, et ne songent à rien tant qu'à un second mariage ou autre lasciveté. Et voylà comment leurs grandes violences n'ont point de durée. Il vaudroit mieux qu'elles fussent plus posées en leurs tristesses.

J'ay cognu une très-belle dame, laquelle, après la mort de son mary, vint à estre si esplorée et desesperée, qu'elle s'arrachoit les cheveux, se tiroit la peau du visage et de la gorge, l'allongeant tant qu'elle pouvoit; et, quand on luy remonstroit le tort qu'elle faisoit à son beau visage : « Ah Dieu! que me dites-vous? disoit-elle; que voulez-vous que je fasse de ce visage? » Au bout de huict mois après, ce fut elle qui s'accommoda de blanc et de rouge d'Espaigne, les cheveux de poudre[1] : qui fut un grand changement.

J'allegueray là dessus un bel exemple, qui pourra servir à semblable, d'une belle et

1. De poudre odorante.

honneste dame d'Ephese, laquelle ayant perdu son mari, il fut impossible à ses parents et amis de luy trouver aucune consolation; si bien que, accompaignant son mary à ses funerailles, avecques une infinité de regrets, de sanglots, de cris, de plaintes et de larmes, après qu'il fut mis et colloqué dans le charnier[1] où il debvoit reposer, elle, en despit de tout le monde, s'y jetta, jurant et protestant de n'en partir jamais, et que là elle se vouloit laisser à la faim, et là finir ses jours auprès du corps de son mary; et de faict fit ceste vie l'espace de deux ou trois jours. La fortune sur ce voulut qu'il fust executé un homme de là, et pendu, pour quelque forfaict, dans la ville, et après fut porté hors de la ville au gibet accoustumé, où falloit que tels corps pendus et executés fussent gardés quelques jours soigneusement par quelques soldats ou sergens, pour servir d'exemple, afin qu'ils ne fussent de là enlevés. Ainsy doncques qu'un soldat estoit à la garde de ce corps, et estoit en sentinelle et escoute, il ouyt là près une voix desplorante, et s'en approchant vit que c'estoit dans le charnier, où, estant descendu, il y apperceut ceste dame belle comme le jour, toute esplorée et lamentante : et, s'advançant à elle, se mit à l'interroger de la cause de sa desolation, qu'elle luy declara benignement. Et se mettant à la consoler là-dessus, n'y pouvant rien gaigner pour la premiere fois, y retourna pour la deuxiesme et troisiesme; et

1. *Charnier* se disait à la fois de la fosse, du caveau et du cimetière.

fit si bien qu'il la gaigna, la remit peu à peu, luy fit essuyer ses larmes; et, entendant la raison, se laissa si bien aller qu'il en jouyt par deux fois, la tenant couchée sur le cercueil mesme du mary qui servit de couche; et puis après se jurerent mariage : ce qu'ayant accomply très-heureusement, le soldat s'en retourna, par son congé, à la garde de son pendu; car il y alloit de la vie. Mais tout ainsy qu'il avoit esté bienheureux en ceste belle entreprise et exécution, le malheur fut tel pour luy, que, cependant qu'il s'y amusoit par trop, voicy venir les parents de ce pauvre corps au vent, pour le despendre s'ils n'y eussent trouvé de garde; et, n'y en ayant point trouvé, le despendirent aussy tost, et l'emporterent de vitesse pour l'enterrer où ils pourroient, afin d'estre privés d'un tel deshonneur et spectacle ord et sale à leur parenté. Le soldat, ne voyant ny ne trouvant plus le corps, s'en vint courant desesperé à sa dame, luy annoncer son infortune, et comment il estoit perdu, d'autant que la loy de là portoit que : quiconque soldat s'endormoit en garde, et qui laissoit emporter le corps, debvoit estre mis en sa place et estre pendu, et que pour ce il couroit ceste fortune. La dame, qui aupa-radvant avoit esté consolée de luy, et avoit besoin de consolation pour elle, et pour ce luy dit : « Ostez vous de peine, et venez moy seulement aider pour oster mon mary de son tumbeau, et nous le mettrons et pendrons au lieu de l'autre. Et par ainsy qu'il fut dict, tout ainsy fut-il faict : encor dit-on que le pendu

de debvant avoit eu une oreille coupée, elle en fit de mesmes pour representer mieux l'autre. La justice vint le lendemain, qui n'y trouva rien à dire. Et par ainsy sauva son gallant par un acte et opprobre fort vilain à son mary[1], elle, dis-je, qui l'avoit tant pleuré et regretté, qu'on n'eust jamais esperé[2] si ignominieuse issue.

La premiere fois que j'ouys ceste histoire, ce fut de M. d'Aurat, qui la conta au brave M. du Gua et à quelques-uns qui disnoient avecques luy; laquelle M. du Gua sceut trèsbien relever et remarquer, car c'estoit l'homme du monde qui aimoit mieux un bon conte et le sçavoit mieux faire valoir. Et, sur ce poinct, estant allé à la chambre de la reine mere, il vit une belle jeune vefve qui ne venoit que d'estre faicte, et de frais esmoulue, et fort esplorée, son voile bas jusqu'au bout du nez, piteuse, marmiteuse, avare de parolles à un chascun. Soudain M. du Gua me dit : « La voy-tu là? avant qu'il soit un an, elle fera un jour de la dame d'Ephese. » Ce qu'elle fit, non pas si ignominieusement du tout, mais elle espousa un homme de peu, comme du Gua l'avoit prophétisé. M'en dit de mesmes M. de Beau-Joyeux[3], valet de chambre de la reine mere, et le meilleur violon de la chres-

1. Par un acte fort vilain et en faisant opprobre à la mémoire de son mari.

2. *Espérer* se dit encore pour *attendre* dans l'ouest de la France.

3. Balthasar de Beaujoyeux régla la plupart des ballets de la cour de Henri III.

tienté. Il n'estoit pas parfaict seulement en son art et en la musique, mais il estoit de fort gentil esprit, et sçavoit beaucoup, et sur-tout de fort belles histoires et beaux contes, et point communs, mais très rares; et n'en estoit point chiche à ses plus privés amys; et en contoit quelques-uns des siens, car en son temps il avoit veu et eu de bonnes advantures d'amour; car, avecques son art excellent et son esprit bon audacieux, deux instruments bons pour l'amour, il pouvoit faire beaucoup. M. le mareschal de Brissac l'avoit donné à la reine mere, estant reine regente, et luy avoit envoyé de Piedmont avecques sa bande de violons très exquise, toute complette : et luy s'appelloit Baltazarin; despuis il changea de nom. Ç'a esté luy qui composoit ces beaux balets qui ont esté toujours dansés à la cour. Il estoit fort amy de M. du Gua et de moy; et souvent causions ensemble; et tousjours nous faisoit quelque beau conte, mesmes de l'amour et des ruses des dames, dont il nous fit celuy-là de ceste dame ephesienne, que nous avions desjà sceu par M. d'Aurat, comme j'ay dict, qui disoit le tenir de Lampridius; et despuis je l'ay leu dans le livre des *Funerailles* [1], très-beau certes, dedié à feu M. de Savoye.

Je me fusse passé, ce dira quelqu'un, d'avoir faict ceste disgression : ouy, mais je voulois

1. M. Lalanne a fait remarquer que l'auteur engage ici mal à propos l'opinion de l'helléniste Dorat, puisque la *Matrone d'Éphèse* est de Pétrone, non de Lampridius. Quant au livre des *Funérailles*, c'est celui qu'a publié Guichard à Lyon en 1581.

parler de mon amy en cela, lequel souvent me faisoit souvenir, quand il voyoit quelques-unes de nos vefves esplorées. « Voilà, disoit-il, qui jouera un jour le rolle de nostre dame d'Ephese, ou bien elle l'a desjà joué. » Et certes, ce fut une estrange tragi-comedie, pleine de grande inhumanité, d'offenser si cruellement son mary.

Elle ne fit pas comme une dame de nostre temps, que j'ay ouy dire, laquelle, son mary mort, elle luy coupa ses parties du debvant ou du mitan, jadis d'elle tant aimées, et les embauma, aromatisa et odorifera de parfums et poudres musquées et très-odoriferantes, et puis les enchassa dans une boite d'argent doré, qu'elle garda et conserva comme une chose très-precieuse. Pensez qu'elle les visitoit quelquesfois, en commemoration eternelle du bon temps passé. Je ne sçay s'il est vray; mais le conte en fut faict au roy, qui le refit à plusieurs autres de ses plus privés. Et j'ay ouy dire à luy qu'au massacre de la Sainct-Barthelemy fut tué le seigneur de Pleuviau, qui en son temps avoit esté brave soldat, et en la guerre de Toscane soubs M. de Soubise, et en la guerre civille, comme il le fit bien paroistre en la bataille de Jarnac, commandant à un regiment, et dans le siege de Niort. Quelque temps après [1], le soldat qui le tua dit et remonstra à sa femme, toute esperdue de pleurs et d'ennuis, qui estoit riche et belle, que, s'il ne l'espousoit, qu'il la tue-

1. Ce temps devait être de quelques minutes seulement. — D'Aubigné a parlé du fait dans son *Histoire universelle*.

roit, et luy feroit passer le pas de son mary; car, en ceste feste, tout estoit de guerre et de cousteau. La pauvre femme, qui estoit encor belle et jeune, pour se sauver la vie, fut contraincte de faire et nopces et funerailles tout ensemble. Encor estoit-elle excusable; car qu'eust pu faire moins une pauvre femme fragile et foible, si ce n'eust esté de se tuer elle-mesme, ou tendre sa belle poictrine à l'espée du meurtrier? Mais

Le temps n'est plus, belle bergeronnette [1],

il ne se trouve plus de ces folles et sottes de jadis; aussy que nostre sainct christianisme nous le deffend; ce qui sert beaucoup aujourd'huy à nos vefves d'excuse, qui disent : sans qu'il est deffendu de Dieu, elles se tueroient, et par ainsy couvrent leur moumon.

En ce mesme massacre fut faicte une vefve de fort bonne part [2], et très-belle et agréable. Elle fut, toute chaude ainsi vefve, forcée par un gentilhomme que je sçay bien; dont elle devint si esperdue et esgarée, qu'on la cuida quelque temps hors de ses sens. Bientôt après se véant sur le beau bord de viduité et se rendant peu à peu mondaine et reprenant ses esprits vitaux et naturels, oublia son injure et se remaria galamment et haütement, en quoy elle fit très-bien.

Je diray encore cestuy-ci : au dict massacre

1. Sans doute, un refrain populaire comme, à l'heure présente, celui de *Nous n'irons plus au bois*.

2. De fort bonne maison.

de la Sainct-Barthelemy fut faicte une vefve par la mort de son mary, tué comme les autres. Elle en eut un tel extresme regret, que, quand elle voyoit un pauvre catholique, encor qu'il n'eust esté de la feste, elle se pasmoit quelquesfois, ou le regardoit en horreur et haine comme la peste. D'entrer dans Paris, voire de le voir deux lieues à la ronde il n'en falloit point parler, car ses yeux ny son cœur ne le pouvoient souffrir : que dis-je de le veoyr? non pas d'en ouir parler. Au bout de deux ans elle s'y resoud, vient saluer la bonne ville, et s'y pourmener et visiter le palais dans son coche; mais de passer par la rue de la Huchette où son mary avoit esté tué, plus tost la mort ou le feu, dans lequel elle se fut plus tost jettée et precipitée que dans ceste rue! Comme fait le serpent qui abhorre si fort l'ombre d'un fresne, qu'il aime mieux se hasarder dans un feu bien ardent, comme dit Pline, que dans ceste ombre tant odieuse à luy. Si bien que le feu roy y estant, disoit à Monsieur[1] qu'il n'avoit veu femme si hagarde en sa perte et en sa douleur que celle-là, et que à la fin il la faudroit abattre pour la chapperonner, comme les oiseaux hagards[2]. Mais, au bout de quelque temps, il dit que d'elle-mesme elle s'estoit assez gentiment apprivoisée, de sorte que d'elle-mesme elle se laissa fort bien et privement chapperonner, sans l'abattre que de soy-

1. *Variante.* Si bien que le feu roy (Henri III), estant Monsieur, disoit.

2. Allusion aux procédés usités pour calmer lès faucons chasseurs, lorsqu'ils sont encore farouches (hagards).

mesme. Que fit-elle dans peu de temps après? Ce fut elle qui voit Paris de très-bon œil, qui l'embrasse, qui s'y pourmeine, qui l'arpente et deçà et delà, et de longueur et de largeur, et de droict et de travers, sans respect d'aucun serment : et puis fiez-vous en elle! Un jour, moy, tournant d'un voyage, absent de la cour de huict mois, ayant faict la reverence au roy, je vis entrer dans la salle du Louvre ceste vefve tant parée, tant attifée, accompaignée de ses parentes et amies, comparoistre devant le roy, les reines et toute la cour, et là recevoir les premiers ordres de mariage, qui sont les fiançailles, des mains d'un evesque de Digne, grand aumosnier de la reine de Navarre. Qui fut esbahy? Ce fut moy; mais, à ce qu'elle me dit après, elle fut esbahie davantage quand, sans y penser, elle me vid en ceste noble assistance des fiançailles, la regardant et rouillant[1] de mes yeux finement, me souvenant de ses serments et mines que je luy avois veu faire. Et elle de mesmes me regarda fort, car je luy avois esté serviteur et pour mariage, pensant, ce luy sembloit, que j'estois là arrivé à propos, et avois pris la poste exprès pour me produire à jour nommé là, pour luy servir de tesmoin et juge, et la condamner en ceste cause. Et me dit et jura qu'elle eust voulu avoir baillé dix mille escus de son bien et que je ne fusse comparu là, qui luy aidois à juger sa conscience[2].

1. On dit encore en Poitou *rouiller les yeux* pour *rouler les yeux*.

2. Le plaisir de se mettre en scène fait prendre à Bran-

J'ay cognu une grand'dame, comtesse et vefve, de très-haut lieu, laquelle en fit de mesmes; car, estant huguenotte fort et ferme, accorda mariage avecques un fort honneste gentilhomme catholique; mais le malheur fut qu'avant l'accomplissement une fievre pestilencieuse la saisit à Paris si contagieusement, qu'elle luy causa la mort, et estant sur ses arteres [1], se perdit fort en grands regrets, jusqu'à dire : « Helas! faut-il qu'en une si grande ville où toute science abonde, ne se puisse trouver un medecin qui me guerisse, et qu'il ne tienne point à argent [2], car je luy en donneray prou. Au moins si ma mort se fust ensuivie après mon mariage accomply, et que mon mary en eust cognue avant combien je l'aimois et honnorois! » (Sofonisbe dit autrement, car elle se repentit d'avoir fiancé avant boire le poison.) Et ainsy disant ceste comtesse, et plusieurs autres semblables parolles, se tourna de l'autre costé du lit et mourut. Que c'est de la ferveur d'amour, d'aller se ressouvenir, en un passage stygien et oublieux [3], des plaisirs et des fruicts amoureux dont elle en eust bien voulu taster encor avant que de sortir du jardin [4]!

thôme des airs indignés en désaccord avec sa morale ordinaire comme avec la portée des faits. On s'explique le violent désespoir de la dame.

1. *Être sur ses artères* (par allusion au battement des artères) se disait pour *être dans les transes, dans l'agitation suprême.* On disait aussi *altères*, en changeant l'*r* en *l*.

2. Et n'y a-t-il point de médecin capable qui tienne à gagner de l'argent?

3. C'est-à-dire : au passage du Styx, fleuve d'oubli.

4. *Passage rétabli par l'édition Lalanne :* « J'ay ouy

Or si ces dames huguenottes ont faict tels traicts, j'ay bien cognu des dames catholiques qui en ont faict de pareils, et ont espousé des huguenots, après en avoir dict pis que pendre, et d'eux et de leur religion. Si je les voulois mettre en place je n'aurois jamais faict. Voylà pourquoy les vefves doivent estre sages, et ne braire[1] tant au commancement de leur vefvage, de crier, de tourmenter, de faire tant d'eclairs, de tonnerres, pluies de leurs larmes; pour après faire ces belles levées de bouclier, et s'en faire mocquer. Il vaut mieux en dire moins et en faire plus. Mais elles disent là dessus : « Eh bien! pour le commancement il faut faire de la resolue comme un meurtrier, de l'effrontée, de l'asseurée à boire toute honte. Cela dure quelque peu, mais cela passe; après qu'on m'a mis sur le bureau[2], on me laisse et en prend-on une autre. »

J'ay leu dans un petit livre espaignol, que Victoria Colonne[3], fille de ce grand Fabrice

parler d'une dame laquelle estant mallade à la mort, laquelle oyoit un de ses parents faire la guerre à un' autre (ceux-là sont bons pourtant) qui estoit terriblement envitaillé, elle s'en mist à rire et à dire : « Vous estes de grands fous. » Et se tournant de l'autre costé et riant, elle trespassa. » — Le texte serait obscur sans le mot *envitaillé*, qui aide à comprendre la phrase, mais on se rend moins compte des mots placés entre parenthèses.

1. *Braire* se dit encore pour *pleurer*, en patois lorrain.

2. On dirait aujourd'hui *après qu'on m'a mis sur le tapis*, après m'avoir fait servir de sujet de conversation. Oudin donne à *mettre sur le bureau* le sens *traiter d'une affaire*, qui rentre bien dans le nôtre.

3. M. Lalanne établit que ce n'était point la fille de Fabrice, mais celle du Jules Colonna qui épousa Farfe. (Nap. ORSINI.)

Colonne, et femme de ce grand marquis de Pescaire, le non-pair de son temps, après qu'elle eut perdu son mary, Dieu sçait qu'elle entra en tel desespoir de douleur qu'il fut impossible de luy donner ny innover aucune consolation; et quand on luy en vouloit à sa douleur appliquer quelqu'une ou vieille ou nouvelle, elle leur disoit : « Et sur quoy me voulez-vous consoler? sur mon mary mort? vous vous trompez : il n'est pas mort, car il est encor tout vivant et tout grouillant dans mon ame. Je l'y sens tous les jours et toutes les nuicts revivre, remuer et renaistre. » Ces parolles certes eussent esté belles, si, au bout de quelque temps, ayant pris congé de luy, et l'ayant envoyé pourmener par delà l'Acheron, elle ne fust remariée avecques l'abbé de Farfe, certes fort dissemblable à son grand Pescayre. Je ne veux point dire en race, car il estoit de la noble maison des Ursins, laquelle vaut bien autant, et est autant ancienne ou plus que celle d'Avalos. Mais les effets de l'un à l'autre n'alloient à la balance, car ceux de Pescayre estoient incomparables, et sa valeur inestimable : encore que ledict abbé fist de grandes preuves de sa personne en s'employant fort fidellement et vaillamment pour le service du roy François, mais c'estoit en formes de petites, couvertes et legeres desfaictes, et contraires à celles de l'autre, puisqu'il les avoit faictes grandes, descouvertes, avecques des victoires très-signalées. Aussy la profession des armes de l'autre, accommancée et accoustumée dès le jeune age, et continuée ordinairement, deb-

voit bien surpasser de bien loin celle d'un homme d'église, qui tard s'estoit mis au mestier : non que je veuille pour cela mal dire d'aucuns voués à Dieu et à son église, qui en ont rompu le vœu et quitté la profession pour empoigner les armes, car je ferois tort à tant de braves capitaines qui l'ont esté et ont passé par là.

Cæsar Borgia, duc de Valentinois, n'a-t-il pas esté auparavant cardinal, qui a esté un si grand capitaine que Machiavel, le venerable precepteur des princes et des grands, le met pour exemple, et pour rare miroir à tous les autres pareils, de l'ensuivre et s'y mirer? Nous avons eu M. le mareschal de Foix, qui a esté d'eglise, et se nommoit avant le *Protonotaire de Foix*, qui a esté un très-grand capitaine. M. le mareschal Srozze estoit voué à l'eglise; et, pour un chappeau rouge qui luy fut desnié, quitta la robbe, et se mit aux armes. M. de Salvoison, dont j'ay parlé (qui l'a suivy de près, voire en titre de grand capitaine eust marché avec luy s'il eust esté d'aussy grande maison, et parent de la reine), fut, en sa première profession, traisnant la robbe longue; et pourtant quel capitaine a-il esté! Ce fust esté l'incomparable s'il eust plus vecu. Le mareschal de Bellegarde n'a-il pas porté le bonnet quarré, qu'un longtemps on appeloit le *Prevost d'Ours*. Feu M. d'Anguien, qui mourut en la battaille de Sainct-Quentin, avoit esté evesque; M. le chevallier de Bonnivet de mesmes. Et ce gallant M. de Martigues avoit esté aussy d'eglise; bref, une infinité d'autres desquels

je ne pourrois emplir ce papier. Si faut-il que je loue les miens, et non sans un très-grand subject. Le capitaine Bourdeille, mon frere, le Rodomont[1] jadis du Piedmont en tout, fut dedié à l'église aussy; mais n'y cognoissant son naturel propre, changea sa grande robbe à une courte, et en un tournemain se rendit un des bons capitaines et des vaillants du Piedmont; et s'en alloit très-grand et en une très-belle vogue, sans qu'il mourut, hélas! en l'age de vingt-cinq ans. De nostre temps, en nostre cour, nous en avons tant veus, et mesmes le petit monsieur de Clermont-Tallard, lequel j'ay veu abbé de Bon-Port, et despuis, ayant quitté l'abbaye, a esté veu parmy nos armées et en nostre cour, un des braves, vaillants et honnestes hommes que nous eussions; ainsy qu'il le monstra très bien à sa mort, qu'il acquit si glorieusement à La Rochelle, la premiere fois que nous entrasmes dans le fossé. J'en nommerois une milliasse; mais je n'aurois jamais faict. M. de Souillelas, dict le jeune Oraison, avoit esté evesque de Riays, et despuis eut un regiment, servant le roy fort fidellement et vaillamment en Guyenne, soubs le mareschal de Matignon.

Bref, je n'aurois jamais faict si je voulois nombrer tous ces gens : par quoy je me tais pour la briefveté, et de peur[2] aussy qu'on ne m'impute que je suis trop grand faiseur de dis-

1. C'est le Rodomont héros de roman qui est visé par le rappel du surnom fraternel, car dès que le nom devint proverbial, il fut pris plutôt en mauvaise part.

2. Cette peur-là est toujours feinte chez l'auteur.

gressions. Pourtant j'ay faict celle-cy à propos, en parlant de ceste Victoria Colonna qui espousa cest abbé. Si elle ne se fust remariée avecques luy, elle eust mieux porté le titre et nom de Victoria, pour avoir esté victorieuse sur soy-mesme; et que, puisqu'elle ne pouvoit rencontrer un second pareil au premier, se debvoit contenir[1].

J'ay cognu force dames qui ont imité ceste precedente. J'en ay veu une qui avoit espousé un de mes oncles, le plus brave, le plus vaillant, le plus parfaict qui fust de son temps. Après qu'il fut mort, elle en espousa un autre qui le ressembloit autant qu'un asne à un cheval d'Espaigne; mais mon oncle estoit le cheval d'Espaigne. Une autre dame ay-je cognue, qui avoit espousé un mareschal de France, beau, honneste gentilhomme et vaillant : en secondes nopces, elle en alla prendre un tout contraire à celuy-là, et avoit esté aussy d'eglise; et ce que plus on trouva à dire en elle, c'est qu'allant à la cour, où elle n'avoit esté de vingt ans, dès son second mariage, elle reprit le nom et titre de son premier mari. A quoi nos cours de parlement debvroient aviser et y donner loy; car j'en ay veu une infinité qui en fesoient de mesmes, ce qui est par trop mespriser leurs derniers maris, n'en voulant porter leur nom après leur mort; car puisqu'elles ont faict la faute, il faut qu'elles la boivent et s'y attachent. Une vefve ay-je

1. Le malheur est que Victoria Colonna ne se remaria point et ne voulut point se remarier. M. Lalanne constate le fait.

cognue, venant à mourir son mary, elle fit, l'espace d'un an, des lamentations si desesperees qu'on la pensoit veoir morte à toute heure et bout de champ. Au bout de l'an, qu'il falloit laisser son grand deuil, et prendre le petit, elle dit à une de ses femmes : « Serrez-moy bien ce crespe ; car possible en auray-je affaire un autre coup ; » et puis tout à coup se reprit : « Mais qu'ay-je ? dit-elle. Je resve. Plustost mourir que d'en avoir jamais affaire ! » Après ce deuil, elle se remaria à un second, fort inesgal au premier. « Mais (disent-elles ces femmes) il estoit d'aussy bonne maison que le premier. » Ouy, je le confesse, mais aussy, où est la vertu et la valeur ? ne sont-elles pas plus à priser que tout ? Et le meilleur que je trouve en cela, c'est que le coup faict, elles ne l'emportent guieres loin ; car Dieu permet qu'elles sont tant maltraictées et rossées comme il faut : après, les voilà aux repentailles ; mais il n'est plus temps.

Ces dames ainsy convolantes ont quelque opinion et humeur en leur teste, que nous ne sçavons pas bien : comme j'ay ouy parler d'une dame espaignolle, qui, se voulant remarier, et qu'on luy remonstroit que deviendroit l'amitié grande que son mary luy avoit porté, elle respondit : *La muerte del marido y nuevo casamiento no han de romper el amor d'una casta muger* ; c'est-à-dire : « La mort du mary et un nouveau mariage ne doivent point rompre l'amour d'une femme chaste. » Or accordez-moy ces deux contraires, s'il vous plaist. Une autre dame espaignolle dit bien mieux, qu'on

vouloit remarier : *Si hallo un marido bueno, no quiero tener el temor de perderlo; y si malo, que necessidad he del?* c'est-à-dire : « Si je trouve un bon mary, je ne veux point estre en le crainte de le perdre; si un mauvais, quelle nécessité ay-je de l'avoir? »

Valeria, dame romaine, ayant perdu son mary, et ainsy que la reconfortoient aucunes de ses compaignes sur sa perte et sa mort, elle leur dit : « Il est mort certes pour vous autres, mais il vit en moy éternellement. » Ceste marquise que je viens de dire, avoit emprunté d'elle pareil mot. Ces dires de ces honnestes dames sont bien contraires à un que dit un mesdisant Espaignol : *que la jornada*[1] *de la biudez d'una muger es d'un dia;* c'est-à-dire : « que la journée du vefvage d'une femme se fait tout en un jour ». Une dame que vays dire fit bien pis, qui fut madame de Monnains qui fut lieutenant de roy massacré à Bourdeaux de la commune pour la gabelle. Ainsy qu'on luy porta nouvelles que son mary avoit esté tué et traicté comme il fut, elle s'escria aussitost : « Hé! mon diamant, qu'est-il devenu? » Elle le luy avoit donné par nom de mariage, et valoit lors mille à douze cens escus, et le portoit tousjours au doigt. Par là, elle donna bien à cognoistre quel deuil elle portoit plus grand, ou de la perte de son mary, ou du diamant.

Madame d'Estampes, fort favorisée du roy François et pour ce peu aimée de son mary,

1. La durée du veuvage. *Jornada* comporte les deux sens de *journée* et *durée de voyage;* ce dernier peut s'appliquer parfaitement à la durée de veuvage.

ainsi que quelque vefve venoit parfois la requérir pour avoir pitié d'elle et de sa condition de vefve : « Ha! ma mie, luy disoit-elle, vous estes trop heureuse en tel estat, car il n'est pas vefve qui veut » (comme fort désirant de l'estre).

Aucunes sont là logées, d'autres non. Mais que dirons-nous des femmes veufves qui cachent leur mariage, et ne veulent qu'il soit publié? J'en ay cognu une[1] qui tint le sien sous la presse plus de sept ou huict ans, sans le vouloir jamais faire imprimer, ny le publier. Et disoit-on qu'elle le faisoit de crainte qu'elle avoit de son jeune fils, qui estoit un des vaillants et honnestes hommes du monde, et qu'il ne fist du diable, et sur elle et sur l'homme, encor qu'il fust bien grand. Mais, aussy tost qu'il vint à mourir à une rencontre de guerre qui le couronna de beaucoup de gloire, aussy tost elle le fit imprimer et mettre en lumiere.

J'ay ouy parler d'une grande dame vefve, qui est mariée à un très-grand prince et seigneur, il y a plus de quinze ans; mais le monde n'en sçait ny n'en cognoist rien, tant cela est secret et discret : et disoit-on que le seigneur craignoit sa belle-mere qui luy estoit fort imperieuse, et ne vouloit qu'il se remariast à cause de ses petits enfans.

J'ay cognu une autre très-grande dame qui, n'y a pas longtemps, mariée avecques un simple gentilhomme, est morte ayant continué

1. Jeanne Chabot, veuve d'un d'Anglures, mère d'Anne d'Anglures de Givry, tué au siège de Laon en 1594, secrètement remariée au maréchal de la Châtre (Buchon).

son mariage plus de vingt ans, sans qu'on s'en soit aperceu que par opinion et ouyr dire.

J'ay ouy raconter à une dame de grande qualité et ancienne, que feu M. le cardinal du Bellay avoit espousé, estant evesque et cardinal, madame de Chastillon, et est mort marié; et le disoit sur un propos qu'elle tenoit à M. de Manne, Provançal de la maison de Senjal [1] et evesque de Frejus, lequel avoit suivy l'espace de quinze ans en la cour de Rome ledict cardinal, et avoit esté de ses privés protonotaires. Et, venant à parler dudict cardinal, elle luy demanda s'il ne luy avoit jamais dict et confessé qu'il eust esté marié. Qui fut estonné? Ce fut M. de Manne de telle demande. Il est encor vivant, qui pourra dire si je ments; car j'y estois. Il respondit que jamais il n'en avoit ouy parler, ny à luy ny à d'autres. « Or, je vous l'apprends doncques, dit-elle, car il n'y a rien de si vray qu'il a esté marié; et est mort marié réellement avecques ladicte dame de Chastillon. » Je vous asseure que j'en ris bien, contemplant la contenance estonnée dudict M. de Manne, qui estoit fort consciencieux et religieux, qui pensoit savoir tous les secrets de son feu maistre; mais il estoit de Gallico [2] pour celuy-là [3]. Aussy estoit-il scandaleux, pour le rang sainct qu'il tenoit.

Ceste madame de Chastillon estoit la vefve de feu M. de Chastillon, qu'on disoit qui gou-

1. Cental.

2. Il est pris *de Gallico* : il est pris inopinément, sans y penser. (Oudin, 1656.)

3. Aussi le cardinal du Bellay était-il un sujet de scandale.

vernoit le petit roy Charles huitiesme avecques Bourdillon, Galiot et Bonneval qui gouvernoient le sang réal[1]. Il mourut à Ferrare, ayant esté blessé au siege de Ravenne, et là fut porté se faire panser. Ceste dame demeura vefve fort jeune et belle, sage et vertueuse, et pour cela fut eslue pour dame d'honneur de la feue reine de Navarre. Ce fut celle-là qui bailla ce beau conseil à ceste dame et grande princesse, qui est escrit dans les *Cent Nouvelles* de ladicte reine, d'elle et d'un gentilhomme qui avoit coulé la nuict dans son lict par une trapelle dans la ruelle[2], et en vouloit jouir; mais il n'y gaigna que de belles esgratignures dans son beau visage. Et, elle s'en voulant plaindre à son frere, elle[3] luy fit ceste belle remonstrance qu'on verra dans ceste *Nouvelle,* et luy donna ce beau conseil qui est un des beaux et des plus sages, et des plus propres pour fuir scandale, qu'on eust sceu donner, et fust-ce esté un premier president de Paris qui l'eust faict[4], et qui monstroit bien pourtant que la dame estoit bien autant rusée et fine en tels mystères, que sage et advisée : et pour ce, ne faut doubter si elle tint son cas secret avecques son cardinal. Ma grande mere, madame la seneschalle de Poictou, eut sa place après sa mort, par l'eslection du roy

1. Allusion à un dicton rapporté plusieurs fois ailleurs, entre autres à la page 27 du t. III.

2. Par une petite trappe donnant accès dans la ruelle du lit.

3. Mme de Chastillon lui fit.

4. Conseil dont la sagesse eût fait honneur même à un premier président de Paris.

François qui la nomma et l'esleut, et l'envoya querir jusques en sa maison. Et la donna de sa main à la reine sa sœur, pour la cognoistre[1] très-sage et très-vertueuse dame, aussi l'appeloit-il *nostre chevallier sans reproche* : mais non si fine, ny rusée, ny accorte en telle chose que sa precedente, ny convolée en secondes nopces. Et si voulez sçavoir de qui la nouvelle s'entend, c'estoit de la reine mesme de Navarre et de l'admiral de Bonnivet, ainsy que je tiens de ma feue grande mere : dont pourtant me semble que ladicte reine n'en debvoit celer son nom, puisque l'autre ne peut rien gaigner sur sa chasteté, et s'en alla en confusion; et qui[2] vouloit divulguer le faict, sans la belle et sage remonstrance que luy fit ceste dicte dame d'honneur, madame de Chastillon; et quiconque l'a leue la trouvera telle. Et je crois que M. le cardinal, son dict mary, qui estoit l'un des mieux disans, sçavans, eloquens, sages et advisés de son temps, luy avoit mis ceste science dans le corps pour dire et remonstrer si bien. Ce conte pourroit estre un peu scandaleux, à cause de la saincte et religieuse profession de l'autre; mais, qui le voudra faire, il faut qu'il desguise le nom.

Et si ce traict a esté tenu secret touchant ce mariage, celuy de M. le cardinal de Chastillon dernier n'a pas esté de mesmes; car il le divulgua et publia luy-mesme assez, sans emprunter de trompette; et est mort marié,

1. Parce qu'il la tenait pour très sage.
2. Et la reine voulait.

sans laisser sa grande robbe et bonnet rouge. D'un costé, il s'excusoit sur la religion reformée qu'il tenoit fermement; et de l'autre, sur ce qu'il vouloit tenir son rang tousjours et ne le quitter (ce qu'il n'eust faict autrement), et entrer au conseil, là où entrant il pouvoit beaucoup servir à sa religion et à son party, ainsy que certes il estoit très-capable, très-suffisant et très-grand personnage.

Je pense que mondict sieur cardinal du Bellay en a peu faire de mesmes; car, de ce temps là, il penchoit fort à la religion et doctrine de Luther ainsy que la cour de France en estoit un peu abreuvée : car toutes choses nouvelles plaisent, et aussy que ladicte dame doctrine licencioit assez gentiment les personnes, et mesmes les ecclesiastiques, au mariage[1].

Or, ne parlons plus de ces gens d'honneur, pour la reverance grande que nous debvons à leur ordre et à leurs saincts grades. Il faut un peu mettre sur les rangs nos vieilles vefves qui n'ont pas six dents en gueule, et qui se remarient. Il n'y a pas longtemps qu'une dame, vefve de trois maris, espousa en Guyenne, pour le quatriesme, un gentilhomme qui tient assez quelque grade, elle estant de l'aage de quatre-vingts ans. Je ne sçay pas pourquoy elle le faisoit (car elle estoit très-riche et avoit force escus dont pour ce le gentilhomme la pourchassa), si ce n'estoit qu'elle ne se vou-

1. Donnait licence de mariage aux ecclésiastiques.

loit encore rendre[1], et vouloit encor fringuer[2] sur les lauriers, comme disoit madamoiselle Sevin, la folle de la reyne de Navarre.

J'ay cogneu aussy une grande dame qui, en l'aage de soixante-seize ans, se remaria et espousa un gentilhomme qui n'estoit pas de la qualité de son premier; et vesquit cent ans, et pourtant s'y entretint belle; car elle avoit esté des belles femmes en son temps, et avoit faict valoir son jeune et gentil corps en toutes façons, et à marier[3], et mariée, et vefve, ce disoit-on.

Voilà deux terribles humeurs de femme! il falloit bien qu'elles eussent de la chaleur. Aussy ay-je ouy dire aux bons et experts fourniers : qu'un vieux four est plus aisé à s'eschauffer beaucoup qu'un neuf, et quand il est une fois eschauffé, il en garde mieux sa chaleur et faict meilleur pain.

Je ne sçay quels appetits savoureux y peuvent prendre leurs chalans et amoureux; mais j'ay veu beaucoup de gallans et braves gentilshommes aussy affectionnés à l'amour des vieilles, voire plus que des jeunes; et si me disoit-on que c'estoit pour en tirer des commodités. Aucuns en ay-je veu aussy qui les aimoient d'une très-ardente amour, sans en tirer rien de leur bourse, si-non de leur corps; ainsy que nous avons veu autresfois un très-grand prince souverain[4] qui aimoit si ardem-

1. Si ce n'est qu'elle ne se voulait encore avouer impropre au mariage.
2. *Fringuer :* faire l'action charnelle. (Oudin, 1656.)
3. Comme fille à marier, comme mariée et comme veuve.
4. Allusion à la passion de Henri II pour Diane de Poitiers.

ment une grande dame veufve aagée, qu'il quittoit sa femme et toutes autres, tant belles fussent-elles et jeunes, pour coucher avecques elle. Mais en cela il avoit raison, car c'estoit une des belles et aimables dames que l'on eust sçeu veoir; et son hiver valoit plus certes que les printemps, estés et automnes des autres. Ceux qui ont practiqué les courtisanes d'Italie, aucuns a-on veu et voit-on choisir tousjours les plus fameuses et antiques et qui ont plus traisné le balet, pour y trouver quelque chose de plus gentil, tant au corps qu'en l'esprit. Voilà pourquoy ceste gentille Cleopatre, ayant esté mandée par Marc Antoine de le venir trouver, ne s'en esmeut autrement, s'asseurant bien que, puisqu'elle avoit sceu attraper Jules Cæsar et Cnejus Pompejus, fils du grand Pompée, lorsqu'elle estoit encor jeunette fillette et ne sçavoit encore bien que c'estoit de son monde ny de son mestier, qu'elle meneroit bien autrement son homme, qui estoit fort grossier et sentant son gros gendarme, elle estant en la vigueur de son entendement et de son aage, comme elle fit. Aussy, pour en parler au vray, si la jeunesse est propre pour l'amour à aucuns, à d'autres la maturité d'un age, d'un bon esprit et longue expérience et d'un beau parler, de longue main practiqués, servent beaucoup pour les suborner.

Un doubte y a-t-il, que j'ay demandé autresfois à des medecins, d'un qui disoit pourquoy il ne vivroit plus longuement, puisqu'en sa vie il n'avoit cognu ny touché vieille, sur cest aphorisme des medecins qui disent : *vetu-*

lam non cognovi[1], avecques d'autres quolibets. Certes, ces medecins m'ont dict un proverbe ancien qui disoit *qu'en vieille grange l'on bat bien, mais de vieux fleaux on n'en fait rien de bon.* Aussy d'autres disent : « *Il n'en chaut quel aage la beste ait, mais quelle porte*[2]. » Et aussy que par experience ils ont cognu des vieilles si ardentes et chaudasses, que, venant à habiter avecques un jeune homme, elles en tirent ce qu'elles en peuvent, et l'alambiquent[3] et sucent tant qu'il a de substance ou de suc dans le corps, afin de les humecter mieux[4] : je dis celles qui, pour l'amour de l'aage, sont asseichées[5] et ont faute d'humeurs. Lesdicts medecins me disoient autres raisons; mais aux plus curieux je les laisse à leur demander.

J'ay veu une vieille vefve, dame grande, qui mit sur les dents, en moins de quatre ans, son troisiesme mary et un jeune gentilhomme qu'elle avoit pris pour son amy; et les renvoya dans la terre, non par assassinat ny poison, mais par attenuation et alambiquement de leur substance. Et, à veoir ceste dame, on n'eust jamais pensé qu'elle eust faict le coup; car elle faisoit devant les gens

1. Je n'ai point aimé de vieille.

2. *Mais quelle porte* : mais quelle charge elle peut porter. — *Porte* avait autrefois ce sens, comme forme de *port*. On a jusqu'ici lu *qu'elle porte*, ce qui s'explique moins et ne fait point la contre-partie de termes qui est de règle dans les proverbes.

3. Et distillent, passent à l'alambic.

4. Afin de s'en mieux humecter elles-mêmes.

5. Celles qui, pour faire l'amour à leur âge, sont trop sèches.

plus de la devote, de la marmiteuse et de l'hypocrite, jusques-là qu'elle ne vouloit pas prendre sa chemise devant ses femmes, de peur de la veoir nue, ny pisser devant elles : mais, comme disoit quelque dame de ses parentes, elle faisoit ces difficultés à ses femmes et point aux hommes et à ses gallans.

Mais quoy! est-il plus deffensible et aussy plus loisible à une femme d'avoir eu plusieurs maris en sa vie, comme il y en a prou qui en ont eu trois, quatre et cinq, ou bien à une autre qui en sa vie n'aura eu que son mary et un amy, ou deux, ou trois? Comme certes j'en ay cognu aucunes continentes et loyales jusques-là? Et en cela j'ay ouy dire à une grande dame de par le monde : qu'elle ne mettoit aucune difference entre une dame qui avoit eu plusieurs maris et une qui n'avoit eu qu'un amy ou deux avecques son mary, si ce n'est que ce voile marital cache tout; mais, quant à la sensualité et lascivetė, il n'y a pas de difference d'un double; et en cela practiquent le refrain espaignol, qui dit que *algunas mugeres son de natura de anguilas en retener, y de lobas en excoger*; c'est-à-dire, « de nature des anguilles à retenir, et des louves à choisir[1] » ; car l'anguille est fort glissante et mal tenable, et la louve choisit tousjours le loup le plus laid[2].

1. Certaines emmes sont de la nature des anguilles quand on les veut retenir, mais elles sont emportées comme des louves, si leur choix s'arrête sur vous.

2. La traduction et l'interprétation de Branthôme ne paraissent pas meilleures que son assimilation de la veuve qui se remarie à la femme mariée qui a plusieurs amants.

Il m'advint une fois à la cour, comme j'ay dict ailleurs, qu'une dame assez grande, qui avoit esté mariée quatre fois, me vint dire qu'elle venoit de disner avecques son beau-frere, et que je devinasse avecques qui; et me le disoit naïfvement sans y songer malice; et moy un peu malicieusement, et riant pourtant, je luy respondis : « Et qui diable seroit le devin qui le pourroit deviner? Vous avez esté mariée quatre fois : je laisse à penser au monde la qualité des beaux-freres que vous pouvez avoir. » Alors elle me respondit et repliqua : « Vous y songez en mal », et me nomma le beau-frere. « C'est bien parlé, luy repliquay-je, cela; mais non comme vous parliez. »

Il y eut jadis à Rome[1] une dame qui avoit eu vingt-deux maris l'un après l'autre, et pareillement un homme qui avoit eu vingt-une femmes. Dont ils s'adviserent tous deux, pour faire un bon concert, de se remarier ensemble. Le mary à la fin survesquit sa femme : en quoy le mary fut tellement estimé et honnoré dans Rome de tout le peuple, d'une si belle victoire, que, comme victorieux, il fut mené et pourmené en un char triomphant, couronné de lauriers, et la palme en main. Quelle victoire, et quel triomphe!

Du temps du roy Henry, en sa cour fut le seigneur de Barbazan, dict Sainct-Amant, qui se maria par trois fois l'une après l'autre. Sa troisiesme femme estoit fille de madame de

1. Saint Jérôme vit les funérailles de la femme; il en a parlé dans son epist. 91 : *De monogamia*.

Mouchy, gouvernante de madame de Lorraine, qui, plus brave que les deux premieres, eut raison d'elles [1], car il mourut soubs elle. Et, ainsy qu'on le plaignoit à la Cour, et qu'elle de mesmes se desconfortoit outrageusement de sa perte, M. de Montpesat, qui disoit très-bien le mot, alla rencontrer, qu'au lieu de la plaindre, on la debvoit exalter et louer beaucoup de sa victoire qu'elle avoit eu sur son homme, qu'on disoit qu'il estoit si vigoureux et si fort et envitaillé, qu'il avoit faict mourir ses deux premieres femmes de force de le leur faire; et ceste-cy qui ne s'estoit rendue au combat, mais demeurée victorieuse, debvoit estre louée et admirée par la Cour, pour si belle victoire d'un si vaillant et robuste champion, et pour ce elle-mesme s'en debvoit tenir très-glorieuse. Quelle gloire!

J'ay ouy tenir ceste mesme maxime de cy-devant d'un seigneur de France : qu'il ne mettoit pas plus de difference entre une femme qui avoit eu quatre ou cinq maris, et une putain qui a eu trois ou quatre serviteurs l'un après l'autre; si-non que l'une se colore par le mariage, et l'autre point [2]. Aussy un gallant homme que je sçay, ayant espousé une femme qui avoit esté mariée trois fois, il y eut quel-

1. Fut plus forte qu'elles en amour.

2. Branthôme vient à l'instant de soutenir la même thèse, et le choix de ses expressions ne la rend pas plus juste. Le mobile de cette insistance était, nous l'avons dit, sa volonté d'empêcher un second mariage dans sa famille. Les fragments de ce genre devaient être lus à l'intéressée, qu'il voyait souvent.

qu'un que je sçay, qui disoit bien : « Il a espousé, dit-il, enfin une putain sortant du bordeau de reputation. » Ma foy! telles femmes qui se remarient ressemblent les chirurgiens avares, lesquels ne veulent tout à coup resserrer les plaies d'un pauvre blessé, afin d'allonger la guérison et en gaigner tousjours mieux la petite piece d'argent. Aussy ce disoit une : « Il n'est beau de s'arrester au beau mitan de la carriere; mais il la faut achever, et aller jusques au bout. »

Je m'estonne que ces femmes, qui sont si chaudes et promptes à se marier, et mesmes si surannées, n'usent pour leur honneur de quelques remedes refrigeratifs et potions temperées, pour expeller[1] toutes ces chaleurs; mais tant s'en faut qu'elles en veulent user, qu'elles s'en aident du tout de leur contraire. Et disent que tels *potus* refrigeratifs leur gasteroient l'estomaq. J'ay veu et leu un petit livret d'autresfois, en italien, sot pourtant, qui s'est voulu mesler de donner des receptes contre la luxure, et en met trente-deux; mais elles sont si sottes que je ne conseille point aux femmes d'en user, pour ne mettre leur corps à trop fascheuse subjection. Voylà pourquoy je ne les ay mises icy par escrit. Pline en allegue une, de laquelle usoient le temps passé les vestales; et les dames d'Athenes s'en servoient aussy durant les festes de la déesse Cerès, dites *Thesmophoria*, pour se refroidir et oster tout appetit chaud de l'amour;

1. Expulser.

et par ce vouloient celebrer ceste feste en plus grande chasteté, qu'estoit des paillasses de feuilles d'arbre dict *agnus castus*[1]. Mais pensez que durant la feste elles se chastroient de ceste façon, et puis après elles jettoient bien la paillasse au vent.

J'ay veu un pareil arbre en une maison en Guyenne d'une grande, honneste et très-belle dame, et qui le monstroit souvent aux estrangers qui la venoient veoir, par grande speciauté; et leur en disoit la propriété. Mais au diable si j'ay jamais veu ny ouy dire que femme ou dame en ait encor esté cueillir une seule branche, ny faict pas seulement un petit recoin de paillasse, non pas mesmes la dame proprietaire de l'arbre et du lieu, qui en eust pu disposer comme il luy eust pleu! Ce fust esté aussy dommage, car son mary ne s'en fust pas mieux trouvé : aussy qu'elle valoit bien qu'on la laissast se regler au cours de la nature, tant elle estoit belle et agreable, et aussy qu'elle a faict une très-belle lignée.

Et, pour dire vray, il faut laisser et ordonner telles receptes austeres et froides aux pauvres religieuses, lesquelles, encor qu'elles jeusnent et macerent leurs corps, si sont-elles souvent assaillies, les povrettes, des tentations de la chair; et si elles avoient liberté, au moins aucunes, elles se voudroient raffraischir comme

1. L'agnus-castus ou gattilier n'est pas un arbre, c'est un arbuste. La tradition rapportée ici est vraie, mais on varie sur la cause. En pharmacie, c'est l'arome de la fleur qui passe pour anaphrodisiaque; pour d'autres, c'est sa blancheur violacée qui symbolisait la chasteté.

les mondaines; et bien souvent pour s'estre repenties se repentent, ainsy qu'on voit les courtisannes de Rome, dont j'en allegueray un plaisant conte d'une, laquelle s'estant vouée au voile avant qu'aller au monastere, un sien amy, gentilhomme françois, la vint veoir pour luy dire adieu puisqu'elle s'en alloit recluse; et avant que s'en aller, la pria d'amour; et la prenant, elle luy dit : *Fate dunque presto; ch'adesso mi verranno cercar per far mi monaca, e menare al monasterio*[1]. Pensez qu'elle voulut faire ce coup pour prendre sa derniere main, et dire : *Tandem hæc olim meminisse juvabit;* c'est-à-dire : « encor me fait-il grand bien de m'en ressouvenir pour la derniere fois. » Quelle repentance et quelle intrade de religion ! et quand une fois elles y ont esté professes, au moins les belles, je dis aucunes, je croy qu'elles vivent plus de repentance que de viandes corporelles ny spirituelles. Dont aucunes y a qui sçavent y remedier, ou par dispenses et par pleines libertés qu'elles prennent d'elles-mesmes; car on ne les traicte icy comme les Romains le temps passé traictoient cruellement leurs vestales quand elles avoient forfaict; ce qui estoit une chose horrible et abominable : aussy estoient-ils payens, et pleins d'horreurs et de cruautés. Nous autres chrestiens, qui ensuivons la douceur de nostre Christ, debvons estre benins comme luy; et comme il nous pardonne, il faut que nous pardonnions. Je mettrois icy par escrit la façon

1. Faites donc vite, car on va me venir chercher pour me faire nonne et me mener au couvent.

de laquelle ils les traictoient; mais je la laisse au bout de la plume.

Or laissons ces pauvres recluses, que, ma foy, quand elles sont là une fois renfermées, elles endurent assez de mal; ainsy que dit une fois une dame d'Espaigne, voyant mettre en religion une fort belle et honneste damoiselle : *O tristezilla, y en que pecasteis, que tan presto vienes á penitencia, y seys metida en sepultura viva!* c'est-à-dire : « O pauvre miserable, en quoy avez-vous tant peché, que si prestement vous venez à penitence, et estes mise toute vive en sepulture! » Et voyant que les religieuses luy faisoient toutes les bonnes cheres, recueils et honneurs du monde, elle dit : *que todo le hedia, hasta el encienso de la yglesia;* c'est-à-dire, « que tout luy puoit, jusqu'à l'encens de l'église ».

Sur ces vœux virginaux Heliogabale en fit une loy qu'aucune vierge romaine, voire vestalle, ne fust obligée à virginité, disant que les femmes estoient trop imbeciles de sexe pour s'obliger à ce qu'elles ne pourroient garantir. Et, par ce, ceux qui ont introduict des hospitaux pour y nourrir, eslever et marier des pauvres filles, ont faict une œuvre fort charitable, tant pour leur faire sentir le doux fruit du mariage, que pour les destourner de paillardise. Ainsy Panurge, dans Rabelais, despendit force argent du sien pour faire de ces mariages, et mesmes des vieilles laides, car il y falloit bien enforcer plus d'argent que pour des belles.

Une question y a-il que je voudrois qui me

fust dissolue[1] en toute verité et sans dissimulation, par aucunes dames qui ont faict le voyage; à sçavoir, quand elles sont remariées comment elles se comportent à l'endroict de la memoire des premiers maris. En cela il y a une maxime : que les dernieres amitiés et inimitiés font oublier les premieres; aussy les secondes nopces ensevelissent les premieres. Sur quoy j'allegueray un exemple plaisant, mais non de grand lieu ny notable. Non pourtant qu'il doibve estre fort authorisable, si est-ce qu'on dit que, soubs un lieu obscur et vil, encor la sapience et science s'y cache. Une grande dame de Poictou demandant une fois à une paysanne, sienne tenanciere, combien de maris elle avoit eu, et comment elle s'en estoit trouvée; elle, faisant sa petite reverence à la pitaude, luy respondit de sang-froid : « Je vous diray, madame, j'ay eu deux maris, grâce à Dieu. L'un s'appelloit Guillaume, qui estoit le premier; et le second s'appelloit Colas. Guillaume estoit bon homme, aisé de moyens, et me traictoit fort bien; mais Dieu pardonne à Colas! car Colas me le faisoit bien. » Mais elle disoit tout à trac ce qui se commance par f., sans le desguiser ou farder comme je le desguise. Voyez, s'il vous plaist, comme ceste maraude prioit Dieu pour l'ame du trespassé bon compaignon et fort ribaud, et, s'il vous plaist, sur quel subject : qu'il la repassoit si bien; et du premier, *niente*[2]! Je penserois que de mesmes en font plusieurs dames convo-

1. Débattue.
2. Rien.

lantes et revolantes; car, puisqu'elles en viennent là, c'est pour ce grand poinct; et, pour ce, qui le joue le mieux est le plus aimé. Et volontiers croient que le second doibve faire rage; mais bien souvent aucunes sont trompées, car ils ne trouvent en leurs boutiques l'assortiment qu'elles y pensoient trouver; ou bien à d'aucunes, s'il y en a, il est si chetif, usé et gasté, flasque, foulé, lasche et fripé, qu'on se repent d'y avoir mis son denier; comme j'en ay veu force exemples que je ne veux alleguer. Nous lisons dans Plutarche, que Cleomènes ayant espousé la belle Agiatis, femme d'Agis, après qu'il fut mort, d'autant qu'elle estoit extresme en beauté, en devint fort amoureux. Il cognoissoit en elle la grande tristesse qu'elle demenoit pour son mary premier. Il en eut si grande compassion qu'il luy sceut fort gré de l'amour qu'elle portoit à son premier mari, et de l'aimable souvenance qu'elle avoit de luy. De manière que bien souvent il l'en mettoit luy-mesme en propos, luy demandant plusieurs choses et particularités et plaisirs qui s'estoient passé entre eux. Il ne la garda pas long-temps, car elle mourut, dont il en porta un regret extresme. Plusieurs tels maris en font de mesmes en telles femmes remariées[1].

Il est temps, ce me semble, de faire fin ou jamais non[2].

1. Variante : *en leurs belles fames remariées.* — *Font de même* veut dire *demander les mêmes confidences.*

2. Formule ordinaire de Branthôme quand il allonge

D'autres dames y a-il qui disent qu'elles aiment mieux leurs derniers maris de beaucoup que les premiers : « D'autant, m'ont-elles dict aucunes, que les premiers que nous espousons, le plus souvent nous les prenons par le commandement de nos rois et reines maistresses, par la contraincte de nos peres et meres, parents, tuteurs, non par la volonté pure de nous autres : au lieu qu'en nos viduités, comme très-bien emancipées, nous en faisons telle eslection qu'il nous plaist, et ne les prenons que pour nos beaux et bons plaisirs, et par amourettes, et à nostre gentil contentement. » Certainement il peut y avoir de la raison, si ce n'estoit que bien souvent : *les amours qui s'accommancent par anneaux*[1] *se finissent par couteaux*, ce dit un vieux proverbe, ainsy que tous les jours nous en voyons les experiences et exemples d'aucunes qui, pensans estre bien traictées de leurs hommes (qu'elles avoient tirés aucuns de la justice et du gibet, de la pauvreté, de la chetiverie, du bordeau[1], et eslevés[2]) les battoient, rossoient, les traictoient fort mal, et bien souvent leur ostoient la vie; dont en cela c'estoit juste punition divine, pour avoir esté par trop ingrattes à leurs premiers maris, qui leur estoient par trop bons[3], et en disoient pis que pendre. Et ne ressembloient pas une que j'ay ouy raconter,

sans raison ses récits, mais elle ne l'engage à rien, et il recommence de plus belle, comme la suite va le prouver.

1. Qui commencent par des dons de bijoux.
2. Et qu'elles avaient élevés jusqu'à elles par le mariage.
3. Et dont elles disaient.

laquelle la premiere nuict de ses nopces, ainsy que son mari la commançoit à assaillir, elle se mit à pleurer et à soupirer bien fort, si bien que tout à un coup elle fesoit deux choses fort contraires, l'hiver et l'esté. Son mary luy demandoit ce qu'elle avoit à s'attrister, et s'il ne s'acquittoit pas bien de son debvoir. Elle luy respondit : « Hélas, prou! mais je me ressouviens de mon mary, qui m'avoit tant priée et repriée de ne me remarier jamais après sa mort, et que j'eusse souvenance et pitié de ses petits enfans. Helas! je voy bien que j'en auray encor tant de vous. Hé! que feray-je? Je croy que s'il me peut veoir du lieu où il est maintenant, il me maudit bien. » Quelle humeur, de n'avoir point songé à telles considerations, ny avoir esté sage, si-non après le coup! Mais le mary l'ayant appaisée et faict souvent passer ceste fantaisie par le trou du milieu, le lendemain matin, ouvrant la fenestre de la chambre, envoya dehors toute la memoire du mary premier; car, ce disoit un proverbe ancien, que *femme qui enterre un mary ne se soucie plus d'en enterrer un autre;* et aussy un autre qui dit : *Plus de mine en une femme perdant son mary, que de melancolie.*

J'ay cognu une autre vefve grande dame, bien contraire à ceste-cy, qui ne pleura ainsy; car, la premiere nuict et seconde de ses nopcez, elle se conjoignit tellement avecques son mary second qu'ils enfoncerent et rompirent le chaslit, encor qu'elle eust une espece de cancer à un tetin. Et, nonobstant son mal, ne laissa d'un seul poinct son amoureux plaisir, l'en-

tretenant par amprès souvent de la sottise et inhabilleté de son premier mary. Aussy, à ce que j'ay ouy dire à aucuns et aucunes, c'est la chose que les seconds maris veulent le moins de leurs femmes (qu'elles les entretiennent de la vertu et valleur de leurs premiers maris), comme estants jaloux des pauvres trespasses, qui y songent autant comme de revenir en ce monde. D'en dire mal, tant que l'on voudra[1]. Si en a-il force pourtant qui leur en demandent des nouvelles ainsi que fit Cleomènes; mais, comme se sentans fort vigoureux et forts, et faisans comparaisons, les interrogent de leurs forces et vigueurs en ces douces charges; comme j'ay ouy dire à aucuns et aucunes, lesquelles, pour leur faire trouver meilleur, leur font à croire que les autres n'estoient qu'apprentis, dont bien souvent elles s'en trouvent mieux. Autres disoient le contraire, et que les premiers fesoient rage[2], afin de faire efforcer les derniers à faire les asnes desbastés.

Telles femmes vefves seroient bonnes à l'isle de Scio, la plus belle isle et gentille et plaisante du Levant, jadis possedée des Genevois[3], et despuis trente-cinq ans usurpée par les Turcs, dont c'est un grand dommage et perte pour la chrestienté. En ceste isle doncques, comme je tiens d'aucuns marchands genevois,

1. Mais ces seconds maris permettent d'en médire tant qu'elles voudront.

2. D'autres femmes disaient que leurs premiers maris faisaient rage.

3. Génois. — La conquête de Chio datant de 1565, ces lignes auraient été écrites en 1600.

la coustume est que, si une femme veut demeurer en viduité, sans aucun propos de se remarier, le seigneur la contraint de payer un certain prix d'argent, qu'ils appellent *argomoniatico*[1], qui vaut autant dire (sauf l'honneur des dames) *c.. reposé et inutile.* De mesme à Sparte, ce dit Plutarque en la vie de Lisander, estoit peine establie contre ceux qui ne se marioient point, ou qui se marioient trop tard, ou qui se marioient mal. Je leur ay demandé à aucuns de ceste isle de Scio sur quoy ceste coustume pouvoit estre fondée : ils me respondirent que pour tousjours mieux repeupler l'isle. Je vous asseure que nostre France ne demeurera doncques indeserte ny infertille par faute de nos vefves qui ne se remarient point; car je pense qu'il y en a plus qui se remarient que d'autres, et par ce ne payeront de tribut du c.. inutile et reposé. Que si ce n'est pour mariage, pour le moins autrement qu'ils le font travailler et fructifier, comme j'espère de dire. Non plus ne payeront aussy aucunes de nos filles de France que celles de Scio, lesquelles, soit des champs ou de la ville, si elles laissent perdre leur pucellage avant qu'estre mariées, et qu'elles veuillent continuer le mestier, sont tenues de bailler pour une fois un ducat (dont c'est un très-bon marché pour faire cela toute leur vie) au capitaine du guet de la nuict, afin de le pouvoir faire à leur

1. Le mot paraît forgé comme — la traduction. On y retrouve deux mots grecs ἀρχός-μονίας signifiant : *solitaire qui ne travaille pas.*

plaisir, sans aucune crainte et danger; et en cela gist le plus grand et asseuré gain qu'ait le gentil capitaine en son estat.

Ces dames et filles de ceste isle sont bien contraires à celles de jadis de leur mesme isle, lesquelles, à ce que dit Plutarche en ses Opuscules, furent si chastes l'espace de sept cens ans, qu'il ne fut jamais memoire qu'il y eust eu femme mariée qui eust commis adultère, ou fille qui, hors du mariage, eust esté depucelée. Miracle incroyable! Croyez qu'aujourd'huy elles ont bien changé [1].

Il ne fut jamais que les Grecs n'eussent tousjours quelques inventions tendantes à la paillardise; comme, le temps passé, nous lisons de la coustume de l'isle de Cypre, qu'on dit que la bonne dame Venus, patronne de là, introduisit une loy : que les filles de là, falloit qu'elles allassent se pourmenans le long des rivages, costes et orées de la mer, pour gaigner leur mariage par la libéralité de leurs corps aux mariniers, passans et navigeans, qui descendoient exprès, voire bien souvent se destournoient de leur chemin droict de la boussolle pour prendre là terre. Et là, prenans leurs petits rafraischissements avecques elles, les paioient très-bien, et puis s'en alloient, les uns à regret pour laisser telles beautés; et par ainsy ces belles filles gaignoient leurs mariages, qui plus qui moins, qui bas qui haut, qui grand qui petit, selon les beautés, qualités et tentations des fillaudes.

1 La dernière phrase de cet alinéa a été coupée dans le manuscrit.

Aujourd'huy aucunes de nos filles de nos nations chrestiennes ne vont point se pourmener, s'exposer ainsy aux vents, aux pluies, aux froids, au soleil, aux chaleurs, car la peine est trop laborieuse et trop dure pour leurs tendres et délicates peaux et blanches charnures, mais elles se font venir trouver soubs de riches pavillons et dans de pompeuses courtines, et là tirent leur solde amoureuse et maritale de leurs amoureux, sans payer aucun tribut. Je ne parle pas des courtisannes de Rome qui en paient, mais de plus grandes qu'elles. Si bien qu'à aucunes, la pluspart du temps, leurs peres, meres et freres n'ont pas grande peine de chercher argent ny leur en donner pour les marier; ains, au contraire, bien souvent aucunes y a-il qui en baillent aux leurs, et les advancent en biens et charges, en grades et dignités, ainsy que j'en ay veu plusieurs. Aussy Lycurgus ordonna : que les filles vierges fussent mariées sans douaire d'argent, à ce que les hommes les espousassent pour leurs vertus, non pour l'avarice. Mais quelles vertus estoit-ce, qu'aux bonnes festes solemnelles elles chantoient, dansoient publiquement toutes nues avecques les garçons, voire luttoient en belle place marchande[1]; ce qui se faisoit pourtant avecques toute honnesteté, dit l'histoire. C'est à sçavoir. Et quelle honnesteté en tel estat estoit-ce, les belles filles veoir publiquement? D'honnesteté n'y en avoit-il point, mais ouy bien un plaisir pour la

1. En lieu public, devant tout le monde. (OUDIN, *Curiosités françaises*.)

veue, et mesmes en leur mouvement de corps à danser, et encor plus à lutter : et puis quand ils venoient à tomber l'un sur l'autre, et comme dit le latin, *illa sub*, *ille super*, et *ille sub*, *illa super*, c'est-à-dire, « elle dessoubs, luy dessus, et elle dessus, luy dessoubs ». Et comment me pourroit-on desguiser cela qu'il y eust là toute honnesteté? Je croy qu'il n'y a chasteté qui ne s'en esbranlast, et que, se fesant là en public et de jour les petites attaques, qu'à couvert et de nuict et du rendez-vous les grands combats et camisades s'en ensuivissent. Tout cela se pouvoit faire sans aucun doubte, veu que ledict Lycurgus permit à ceux qui estoient beaux et dispos d'emprunter les femmes des autres pour y labourer comme en terre grasse, et si n'estoit chose reprochable à un vieil et lassé de prester sa femme belle et jeune à un gallant jeune homme qu'il choisissoit; mais il vouloit qu'il fust permis à la femme de choisir pour secours le plus proche parent de son mary, tel qu'il luy plairoit pour se coupler avecques luy, à ce que les enfants qu'ils pourroient engendrer fussent au moins du sang et de la race mesme du mary. Les Juifs avoient ceste loy de la belle-sœur au beau-frere; mais nostre loy chrestienne a tout habillé cela, encor que nostre sainct Pere en aye baillé plusieurs dispenses fondées sur plusieurs raisons. En Espaigne cela s'y pratique fort, mais par dispense.

Or, parlons un peu, et le plus sobrement que nous pourrons, d'aucunes autres vefves,

et puis nous ferons la fin. Il y a une autre espece de vefves dont il y en a qui ne se remarient point, mais fuient le mariage comme peste : ainsi que me dit une, et de grande maison, et bien spirituelle, à laquelle ayant demandé si elle offriroit encor son vœu au dieu Hymenée, elle me respondit : « Par vostre foy, seroit-il pas fat et malhabile le forçat ou l'esclave, après avoir longuement tiré à la rame, attaché à la cadene, s'il venoit à recouvrer sa liberté, s'il s'en alloit de son bon gré encor s'assujettir soubs les loix d'un outrageux corsaire? Pareillement moy, après avoir assez esté soubs l'esclavage d'un mary, en entreprendre un autre, que meriterois-je, puisque d'ailleurs, sans aucun hasard, je me puis donner du bon temps? » Et une autre dame grande, et ma parente (car je ne veux prendre le Turc), luy ayant demandé si elle n'avoit point envie de convoler! « Nenny, me respondit-elle, mon cousin, mais bien de conjouir » : faisant une allusion sur ce mot de conjouir, comme voulant dire qu'elle vouloit bien faire à son c.. jouir d'autre chose qu'à un second mary, suivant le proverbe ancien qui dit qu'*il vaut mieux voler en amour qu'en mariage :* aussy que : *les femmes sont hostesses par-tout.* Bon celuy-là pour un vieux mot! car elles reçoivent et sont reines partout (je dis les belles).

J'ay ouy parler d'une autre à qui il fut demandé par un gentilhomme qui vouloit tenter le guet pour la pourchasser, et luy demandant si elle ne vouloit point un mary : « Hà! ditelle, ne me parlez point de mary, je n'en auray

jamais plus : mais avoir amy, je ne dis pas. — Permettez doncques, madame, que je sois cest amy, puisque mary je ne puis estre. » Elle luy repliqua : « Servez bien et perseverez! possible le serez-vous. »

Une belle et honneste vefve de l'aage de trente ans, voulant gaudir un jour avecques un honneste gentilhomme, ou, pour mieux parler, le voulant attirer à l'amour, ainsy qu'elle vouloit monter un jour à cheval, et ayant pris le devant de son manteau qui s'estoit accroché à quelque chose et l'avoit un peu deschiré, elle luy dit : « Voilà ce que vous m'avez faict, un tel; vous m'avez essarté mon devant. — J'en serois bien marry, dit le gentilhomme, ny de luy avoir faict du mal, car il est trop jolly et trop beau. — Qu'en sçavez-vous? dit-elle, vous ne l'avez pas veu. — Eh! voulez-vous nier, repliqua le gentilhomme, que je ne l'aye veu cent fois quand vous estiez petite garce, que je vous retroussois et le voyois à mon aise, comme il me plaisoit. — Ah! dit-elle, il estoit alors un jeune adolescent etsbarbat[1], qui ne sçavoit encor que c'estoit de son monde. A st'heure qu'il a mis sa barbe, il est irrecognoissable et vous le mesconnoistriez. — Il est pourtant, repliqua encor le gentilhomme, en mesme lieu qu'il estoit lors, et n'a point changé place. Je crois que je le trouverois en le mesme endroict. — Oui, dit-elle, il est là mesmes, bien que mon

1. Pour *esbarbat :* Sans barbe (en provençal). — Les éditions portent *et sbarbat* en deux mots, ce qui ne s'explique pas.

mary l'ait assez remué et démené, plus que ne fit jamais Diogenes son tonneau. — Oui, dit le gentilhomme, mais à st'heure et que peut-il faire sans mouvement? — Tout ainsy, dit la dame, qu'une horeloge qui n'est point monté. — Donnez vous garde doncques, dit le gentilhomme, qu'il ne vous advienne comme aux horeloges que vous alleguez, que s'ils ne sont montés et continuent de ne l'estre, leurs ressorts se rouillent par cesse de temps, et puis ne vallent plus rien. — Toutes comparaisons, dit la dame, ne sont pas en tout semblables, car les ressorts de l'horeloge que vous pensez ne sont point subjects à aucune rouille, et sont tousjours bons, ou montés ou à monter, à tel temps qu'il pourra arriver. — Ah! pleust à Dieu, repliqua le gentilhomme, quand ce temps et ceste heure de le monter arrivera, que j'en puisse estre le monteur ou l'horelogeur! — Lorsque le jour et feste en viendra, dit la dame, nous ne la chaumerons pas, et en ferons un jour ouvrier. Et Dieu garde de mal celluy que je n'aime pas tant que vous! » Et sur ces petits mots traversés et piquants jusques au cœur, la dame monta à cheval après avoir baisé le gentilhomme d'un bon cœur, et dit : « Adieu, jusqu'au revoir et à la bonne bouche [1]! » Mais le malheur voulut que ceste honneste dame mourut dans six sepmaines, dont il cuida mourir de destresse; car ces mots piquans, avecques d'autres d'auparadvant, l'avoient mis en tel espoir qu'il s'assuroit l'avoir gaignée,

1. Le dialogue est trop détaillé pour que l'auteur ne soit pas ici en scène.

comme de vray elle l'estoit. Que maudite soit la male destinée de sa mort! car c'estoit l'une des belles et honnestes femmes qu'on eust sceu veoir et qui valloit un péché véniel et mortel.

Une autre belle jeune dame vefve, luy ayant esté demandé par un honneste gentilhomme si elle fesoit caresme et ne mangeoit point de chair en façon du monde : « Non! dit-elle. — Si ai-je veu, dit le gentilhomme, que vous n'en fesiez point d'escrupule et que en mangiez en ceste saison aussy bien comme en l'autre, et crue et cuite. — C'estoit du temps de mon mari, dit-elle, cela! mais ma viduité m'a reformée et reglé mon vivre. — Donnez-vous garde, dit le gentilhomme, de jeusner tant, car volontiers ceux qui se laissent aller au jeusne et à la faim, après, quand l'appétit leur en prend, ils ont les boyaux si estroicts et resserrés qu'il leur en arrive de l'inconvenient. — Celuy, dit-elle, que voulez dire de moy n'est point si estroict ny affamé que, quand l'appetit m'en viendra, je ne le rassasie tempérement. »

J'ay cognu une grande dame qui, durant qu'elle estoit fille et mariée, on ne parloit que de son embonpoint. Elle vint à perdre son mary, et en faire un regret si extresme qu'elle en devint seiche comme bois. Pourtant ne delaissa de se donner au cœur joye d'ailleurs, jusqu'à emprunter l'aide d'un sien secrétaire et d'autres, voire de son cuisinier, ce disoit-on; mais pour cela ne recouvra son embonpoint, encor que ledict cuisinier, qui estoit

tout gresseux et gras, ce me semble, la debvoit rendre grasse. Et ainsy en prenoit et de l'un et de l'autre de ses valets, faisant avecques cela la plus prude et la plus chaste femme de la cour, n'ayant que la vertu en la bouche, et mal disante de toutes les autres femmes, et y trouvant à toutes à redire. Telle estoit ceste grande dame de Dauphiné, dans les *Cent nouvelles de la reyne de Navarre,* qui fut trouvée couchée sur belle herbe avecques son palefrenier ou mulletier dessus elle, par un gentilhomme qui en estoit amoureux à se perdre; mais par ainsy guerit aisement son mal d'amour.

J'ay ouy parler d'une fort belle femme dans Naples, qui eut ceste reputation d'avoir affaire avecques un More, le plus laid du monde, qui estoit son esclave et palefrenier. Mais son estrange avitaillement le fesoit aimer d'elle.

J'ay leu dans un vieux roman de *Jehan de Saintré,* qui est imprimé en lettre gotique, que le feu roy Jehan le nourrit page. Par l'usance du tems passé, les grands envoyoient leurs pages en message, comme on fait bien aujourd'huy; mais alors alloient par-tout et par pays à cheval : mesmes que j'ay ouy dire à nos peres qu'on les envoyoit bien souvent en petites embassades; car, en depeschant un page avecques un cheval et une piece d'argent, on en estoit quitte, et autant espargné. Ce petit Jehan de Saintré (car ainsy l'appelloit-on long-temps) estoit fort aimé de son maistre le roy Jean, car il estoit tout plein d'esprit; fut envoyé souvent porter de petits

messages à sa sœur, qui estoit pour lors vefve (le livre ne dit pas de qui elle estoit vefve). Ceste dame en devint amoureuse après plusieurs messages par luy faicts; et un jour, le trouvant à propos et hors de compaignie, elle l'arraisonna, et se mit à luy demander s'il n'aimoit point aucune dame de la cour, et laquelle luy revenoit le mieux; ainsy qu'est la coustume de plusieurs dames d'user de ces propos quand elles veulent donner à aucuns la premiere poincte ou attaque d'amour, comme j'ay veu practiquer. Ce petit Jehan de Saintré, qui n'avoit jamais songé rien moins qu'à l'amour, luy dit que non encor. Elle luy en alla descouvrir plusieurs, et ce que luy en sembloit. « Encor moins! » respondit-il, après luy avoir presché des vertus et louanges de l'amour[1]. Car, aussy bien de ce temps vieux comme aujourd'huy, aucunes grandes dames y estoient subjectes; car le monde n'estoit pas fin comme il est; et les plus fines tant mieux pour elles[2], qui en faisoient passer de belles aux marys avecques leurs hypocrisies et naïvetés. Ceste dame doncques, voyant ce jeune garçon qui estoit de bonne prise, luy va dire qu'elle luy vouloit donner une maistresse qui l'aimeroit bien; mais qu'il la servist bien; et luy fit promettre, avecques toutes les hontes du monde qu'il eut sur ce coup, surtout qu'il seroit secret[3]. Enfin elle se declara à luy, et qu'elle vouloit estre sa dame et amoureuse;

1. Après qu'elle lui eut célébré les vertus.
2. Et c'est tant mieux pour les plus fines qui...
3. Discret. *Les hontes* : les pudiques émois.

car de ce temps ce mot de *maistresse* ne s'usoit. Ce jeune page fut fort estonné, pensant qu'elle se moquast ou le voulust faire attraper ou le faire fouetter. Toutesfois elle luy monstra aussy tost tant de signes de feu et d'embrasement d'amour, qu'il cognut que ce n'estoit pas moquerie; luy disant tousjours qu'elle le vouloit dresser de sa main et le faire grand. Tant y a que leurs amours et jouissances durerent longuement, et estant page et hors de page, jusqu'à ce qu'il luy fallut aller à un lointain voyage, qu'elle l'enchargea à un gros et gras abbé. Et c'est le conte que vous voyez en les *Nouvelles du monde advantureux*, d'un valet de chambre de la reyne de Navarre[1], là où vous voyez l'abbé faire un affront audict Jehan de Saintré, qui estoit si brave et si vaillant; aussy bientost après le rendit-il à M. l'abbé par bon eschange, et au triple. Ce conte est très-beau, et est pris de là où je vous dis.

Voylà comme ce n'est d'aujourd'huy que les dames aiment les pages, et mesmes quand ils sont maillés comme perderaux[2]. Quelles humeurs de femmes, qui veulent avoir des amis prou, mais des maris point! Elles font cela pour l'amour de la liberté, qui est une si douce chose; et leur semble que quand elles sont hors de la domination de leurs maris, qu'elles sont en paradis; car elles ont leur

1. Le titre de ce livre est : *Comptes* (ou *Contes*) *du monde advantureux*, par A. D. S. D. Il a été imprimé à Paris, chez Étienne Groulleau, en 1555, in-8° (Buchon).
2. Tachetés comme perdreaux, couverts de taches.

douaire très-beau, et le mesnagent; ont les affaires de la maison en maniement; elles touchent les deniers; tout passe par leurs mains : au lieu qu'elles estoient servantes, elles sont maistresses; font l'eslection de leurs plaisirs et de ceux qui leur en donnent à leur souhait.

Aucunes il y a à qui leur fasche certes de ne rentrer en second mariage, pour ne perdre leurs grandeurs, dignités, biens, richesses, grades, bons et doux traitements, et par ce se contiennent : ainsy que j'ai cognu et ouy parler de plusieurs grandes dames et princesses, lesquelles, de peur de ne rencontrer à leur souhait la grandeur première, et de perdre leurs rangs, n'ont jamais voulu se marier; mais ne laissent pour cela à faire bien l'amour, et le mettre et convertir en jouissance; et n'en perdoient pour cela ny leurs rangs, ny leurs tabourets, ny leurs sieges et seances en la chambre des reines et ailleurs. N'estoient-elles pas bienheureuses celles-là? jouyr de la grandeur, de monter haut, et s'abaisser bas tout ensemble? De leur en dire mot, ou leur en faire la remonstrance, n'en falloit point parler; autrement il y avoit plus de despits, plus de desmentis, de negatives, de contradictions et de vangeances.

J'ay ouy raconter d'une dame vefve, et l'ay cognue, qui s'estoit faict longuement servir à un honneste gentilhomme, sous pretexte de mariage; mais il ne se mettoit nullement en evidence. Une grande princesse, sa maistresse, luy en voulut faire la reprimande. Elle, rusée

et corrompue, luy respondit : « Et quoy, madame! seroit-il deffendu de n'aimer d'amour honneste? ce seroit par trop grande cruauté. » Et on sçait que cest amour honneste s'appelloit un amour bien lascif, et bien confit de compost spermatic : comme certes sont toutes amours, qui naissent toutes pures, chastes et honnestes; mais après se despucellent, et, par quelque certain attouchement d'une pierre philosophale, se convertissent et se rendent deshonnestes et lubriques.

Feu M. de Bussy, qui estoit l'homme de son temps qui disoit des mieux et racontoit aussy plaisamment, un jour à la cour, voyant une dame vefve, grande, qui continuoit tousjours le mestier d'amour : « Et quoy! dit-il, ceste jument va-elle encor à l'estallon? » Cela fut rapporté à la dame, qui luy en voulut mal mortel; ce que M. de Bussy sceut : « Et bien, dit-il, je sçay comme je feray mon accord et rabilleray cela. Dites-luy, je vous prie, que je n'ay pas parlé ainsy; mais bien j'ay dict : Ceste poultre va-elle encor au cheval? Car je sçay bien qu'elle n'est pas marrie de quoi je la tiens pour dame de joye, mais pour vieille; et lorsqu'elle sçaura que je l'ay nommée *poultre*, qui est une jeune cavalle, elle pensera que je l'aye encor en estime d'une jeune dame. » Par ainsy la dame, ayant sceu ceste satisfaction et rhabillement de parolles, s'appaisa, et se remit en amitié avecques M. de Bussy; dont nous en rismes bien. Toutesfois elle avoit beau faire, car on la tenoit tousjours pour une jument vieille et reparée, qui, toute

suragée[1] qu'elle estoit, hannissoit encor aux chevaux.

Ceste dame ne ressembloit pas une autre dont j'ay ouy parler, laquelle, ayant esté bonne compaigne en son premier temps et se jettant fort sur l'aage, se mit à servir Dieu en jeusnes et oraisons. Un gentilhomme honneste luy remonstrant pourquoy elle faisoit tant de veilles à l'eglise, et tant de jeusnes à la table, et si c'estoit pour vaincre et matter les aiguillons de la chair : « Helas! dit-elle, ils me sont tous passés » ; proferant ces mots aussy piteusement que jamais fit Milo Crotoniates[2], ce fort et puissant lutteur, lequel un jour estant descendu dans l'arene, ou le champ des lutteurs, pour y veoir l'esbat seulement, car il estoit devenu fort vieux, il y en eut un de la trouppe qui luy vint dire s'il ne vouloit point faire encor un coup du vieux temps. Luy, se rebrassant et retroussant ses bras fort piteusement, regardant ses nerfs et muscles, il dit seulement : « Hélas! ils sont morts. » Si ceste femme en eust faict de mesmes et se fust retroussée, le traict estoit pareil à celuy de Milo; mais on n'y eust veu grand cas qui valust ny qui tentast.

Un autre pareil traict et mot au precedent de M. de Bussy fit un gentilhomme que je sçay. Venant à la cour, d'où il avoit été absent six mois, il vit une dame qui alloit à l'academie, qui estoit lors introduite à la cour

1. Très âgée qu'elle était.

2. Branthôme a ajouté ici : « Ainsin que j'ay dit ailleurs, s'il me semble ».

par le feu roy[1] : « Comment, dit-il, l'academie dure encor? on m'avoit dict qu'elle estoit abolie. — En doubtez-vous, luy respondit un, si elle y va? Son magister luy apprend la philosophie, qui parle et traicte du mouvement perpetuel. » Et de vray, quelque rongement de teste (que) se donnent les philosophes pour trouver le mouvement perpétuel, il n'y en a point de plus certain que celuy que Venus apprend en son escole.

Une dame de par le monde rencontra bien mieux[2] d'une autre à laquelle on louoit fort ses beautés, fors qu'elle avoit ses yeux immobiles qu'elle ne remuoit nullement. « Pensez, dit-elle, que toute sa curiosité est à mettre son mouvement au reste de son corps et mesmes à celuy du mitan, sans le renvoyer à ses yeux. »

Or, si je voulois mettre par escrit et tous les bons mots et bons contes que je sçay pour bien amplifier ce subject, je n'aurois jamais faict. Et d'autant que j'ay d'autres pas à faire, je m'en desiste et concluray avecques Bocace, cy-dessus allegué, que et filles, et mariées, et vefves, au moins la plus grand part, tendent toutes à l'amour. Je ne veux point parler des personnes viles, ny des champs, ny de villes, car telle n'a point esté mon intention d'en escrire, mais des grandes,

1. Salle de conférences destinées sans doute à l'instruction des gens de Cour.

2. *Tint ce propos bien plus spirituel.* Branthôme veut sans doute louer ici quelque grande dame de lui connue, mais le propos est bien inférieur au précédent.

pour lesquelles ma plume vole. Toutesfois, si au vray on me demandoit mon opinion, je dirois volontiers qu'il n'y a que les mariées, tout hasard et danger des maris à part, pour estre propres à l'amour et en tirer prestement l'essence; car les maris les eschauffent tant, que, comme une fournaise qui est souvent bien embrasée et atisée, elles ne demandent que de la matiere, de l'eau et du bois et charbon pour entretenir tousjours leur chaleur; et aussy qui se veut bien servir de la lampe, il y faut mettre souvent de l'huile; mais aussy garde le jarret[1], et les embusches de ces maris jaloux où les habilles bien souvent y sont attrapés!

Toutesfois il y faut aller plus sagement que l'on peut et le plus hardiment, et faire comme ce grand roy Henry, lequel, comme il estoit fort subject à l'amour et fort aussy respectueux aux dames, et discret et par consequent bien-aimé et receu d'elles, quand quelquesfois il changeoit de lict et s'alloit coucher en celuy d'une autre dame qui l'attendoit, ainsy que je tiens de bon lieu, jamais il n'y alloit (et fust-ce en ses galeries cachées de Sainct-Germain, Blois et Fontainebleau, et petits degrés eschapatoires, et recoins, et galletas de ses chasteaux), qu'il n'eust son valet de chambre favory, dict Griffon, qui portoit son espieu devant luy avecques le flambeau, et luy après, son grand manteau devant les yeux ou sa robbe de nuict, et son

1. Gare aux coupe-jarrets et aux embûches!

espée soubs les bras. Et estant couché avecques la dame, se faisoit mettre son espieu et son espée auprès de son chevet, et Griffon à la porte bien fermée, qui quelquesfois faisoit le guet et quelquesfois dormoit. Je vous laisse à penser, si un grand roy prenoit si bien garde à soy (car il y en a eu d'attrapés, et des roys et des grands princes, tesmoing le duc de Fleurance Alexandre[1] de nostre temps), ce que les petits compaignons auprès de ce grand doibvent faire. Mais il y a de certains presomptueux qui desdaignent tout; aussy sont-ils bien attrapés souvent.

J'ay ouy conter que le roy François, ayant en main une fort belle dame qui luy a longtemps duré, allant un jour inopiné à ladicte dame, et à heure inopinée coucher avecques elle, vint à frapper à la porte rudement, ainsy qu'il debvoit et avoit pouvoir, car il estoit maistre. Elle, qui estoit pour lors accompaignée du sieur de Bonnivet, n'osa pas dire le mot des courtisanes de Rome : *Non si pùo, la signora è accompagnata*[2]. Ce fut à s'adviser là où son gallant se cacheroit pour plus grande seureté. Par cas, c'estoit en esté, où l'on avoit mis des branches et feuilles en la cheminée, ainsy qu'est la coustume de France. Par quoy elle luy conseilla et l'advisa aussy tost de se jetter dans la cheminée, et se cacher dans ces feuillards tout en chemise, que bien le servit de quoy ce n'estoit en hiver. Après que le roy eut faict sa besogne avecques la

1. Alexandre de Médicis, tué en 1537.
2. Impossible ! La signora est en compagnie.

dame, voulut faire de l'eau; et se levant, la vint faire dans la cheminée, par faute d'autre commodité[1]; dont il en eut si grande envie qu'il en arrousa le pauvre amoureux plus que si l'on luy eust jetté un silleau d'eau, car il l'en arrousa en forme de chantepleure[2] de jardin, de tous costés, voyre et sur le visage, par les yeux, par le nez, la bouche et partout; possible en eschappa-il quelque goutte dans la gueule. Je vous laisse à penser en quelle peine estoit ce gentilhomme, car il n'osoit se remuer, et quelle patience et constance tout ensemble! Le roy, ayant faict, s'en alla, prit congé de la dame et sortit de la chambre. La dame fit fermer par derriere, et appella son serviteur dans son lict, l'eschauffa de son feu, luy fit prendre chemise blanche. Ce ne fut pas sans rire, après la grande apprehension; car, s'il eust esté descouvert, et luy et elle estoient en très-grand danger. Ceste dame est celle-là mesme laquelle, estant fort amoureuse de M. de Bonnivet, et en voulant monstrer au roy le contraire, qui en concevoit quelque petite jalousie, elle luy disoit : « Mais il est bon sire[3], De Bon-

1. Le détail donne une idée de ce qui manquait aux chambres à coucher d'alors. Branthôme parle cependant ailleurs de « pots à pisser d'airain ».

2. Comme un arrosoir de jardinier. Le mot *silleau* qui précède est une forme de *seilleau* (seau).

3. *Bon sire* paraît un terme ironique comme *beau sire*, qui s'appliquait aux gens ridicules et même aux maris trompés. (V. Ducange.) *Sire* employé seul ne se disait que du Roi ou du bourgeois. On peut lire encore : *il est bon, Sire,* — mais les mots *au roy* et *luy* qui précèdent ne rendent pas *Sire* vraisemblable, et *De* ne se plaçait pas ainsi.

nivet qui pense estre beau; et tant plus je luy dis qu'il l'est, tant plus il le croit; et je me moque de luy; et par ainsy j'en passe mon temps, car il est fort plaisant et dit de très-bons mots; si bien qu'on ne sçauroit s'en garder de rire quand on est près de luy, tant il rencontre bien. » Elle vouloit par là monstrer au roy que sa conversation ordinaire qu'elle avoit avecques luy n'estoit point pour l'aimer et en jouir, ny pour fausser compaignie au roy. Ha! qu'il y a plusieurs dames qui usent de ces ruses pour couvrir leurs amours qu'elles ont avecques quelques-uns! elles en disent du mal, s'en moquent devant le monde, et derriere n'en font pas ce beau semblant. Et cela s'appelle ruses et astuces d'amour.

J'ay cognu une très-grande dame, laquelle, ayant veu un jour sa fille, qui estoit l'une des belles du monde, estre en peine à cause de l'amour d'un gentilhomme dont son frere estoit estomaqué, entr'autres discours que la mere luy dit : « Hé! ma fille, n'aimez plus cest homme là; il a si mauvaise grâce et façon! il est si laid! il ressemble à un vray patissier de village. » La fille s'en mit à rire et moquer, et applaudir au dire de sa mere, et l'advouer pour semblance de patissier de village. Mais qu'il eust un bonnet rouge[1], toutesfois elle l'aimoit. Mais, quelque temps après qui fut environ six mois, elle le quitta pour en avoir un autre.

1. Mais qu'il eut ou non un bonnet rouge... (Il paraît que c'était l'insigne professionnel des vendeurs de gâteaux de la rue, car il n'y a point de pâtissiers de village.)

J'ay cognu plusieurs dames qui ont dict pis que pendre des femmes qui aimoient en lieux bas comme leurs secretaires, valets de chambre et autres personnes basses, et detestoient devant le monde cest amour plus que poison; et toutesfois elles s'y abandonnoient autant, ou plus, qu'à d'autres. Et ce sont les finesses des dames, jusques-là que, devant le monde, elles se courroucent contre eux, les menacent, les injurient; mais derriere elles s'en accommodent gallamment. Ces femmes ont tant de ruses! car, comme dit l'Espaignol, *mucho sabe la zorra; pero sabe mas la dama enamorada;* c'est-à-dire : Le renard sçait beaucoup, mais une dame amoureuse sçait bien davantage[1].

Quoy que fist ceste dame precedente pour oster martel au roy François, si ne peut-elle tant faire qu'il ne luy en restast quelque grain en teste, comme j'ay sceu; et sur quoy il me souvient qu'une fois m'estant allé pourmener à Chambord, un vieux concierge qui estoit ceans et avoit esté valet de chambre du roy François, m'y reçut fort honnestement; car il avoit dès ce temps là cognu les miens à la cour et aux guerres, et luy-mesme me voulut monstrer tout; et m'ayant mené à la chambre du roy, il me monstra un mot d'escrit au costé de la fenestre : « Tenez, dit-il, lisez cela, monsieur; si vous n'avez veu de l'escriture du roy mon maistre, en voylà. » Et, l'ayant leu en grandes lettres, il y avoit ce

1. En espagnol, *zorra* a le double sens de *renard femelle* et de *prostituée*.

mot : « *Toute femme varie.* » J'avois avecques moy un fort honneste et habile gentilhomme de Perigord, mon amy, qui s'appelloit M. de Roche, qui me dit soudain : « Pensez que quelques-unes de ces dames qu'il aimoit le plus, et de la fidelité desquelles il s'asseuroit le plus, il les avoit trouvées varier et luy faire faux bons, et en elles avoit descouvert quelque changement dont il n'estoit guieres content, et, de despit, en avoit escrit ce mot. « Le concierge, qui nous ouy, dit : « C'est mon[1] ! vraiment, ne vous en pensez pas mocquer : car, de toutes celles que je luy ay jamais veues et cognues, je n'en ay veu aucune qui n'allast au change plus que ses chiens de la meute à la chasse du cerf; mais c'estoit avecques une voix fort basse, car, s'il s'en fust apperçu, il les eust bien relevées. » Voyez, s'il vous plaist, de ces femmes qui ne se contentent ny de leurs maris ni de leurs serviteurs, grands rois et princes et grands seigneurs; mais il faut qu'elles aillent au change, et que ce grand roy les avoit bien cognues et experimentées pour telles, et pour les avoir desbauchées et

1. Formule affirmative équivalant à un *oui* raisonné : on peut la considérer comme abréviation de : *c'est mon avis, c'est mon sentiment*. En d'autres passages, on lit *semon*, incorrection qui réduit l'importance attachée aux variantes du texte de Branthôme; beaucoup procèdent moins de l'état de la langue que de la négligence ou du caprice du scribe. La même remarque pourrait être faite pour bien des mots. Il en est d'autres, comme *avec*, qu'on trouve écrit *avecques* et *aveq*. Ici ce n'est point une mauvaise leçon, mais une simultanéité de formes. Leur emploi indifférent n'est pas fait non plus pour donner grande certitude à l'établissement du texte.

tirées des mains de leurs maris, de leurs meres, et de leurs libertés et viduités.

J'ay cognu et ouy parler d'une dame, aimée si très-fort de son prince que, par grand amour qu'il luy porta, il la plongea jusqu'à la gorge dans toutes les sortes de faveurs, bienfaicts et grandeurs, si que son heur estoit incomparable à tout autre; et toutesfois elle estoit si fort amoureuse d'un seigneur qu'elle ne le voulut jamais quitter. Et ainsy qu'il luy remonstroit que son prince les ruineroit tous deux : « C'est tout un, dit-elle; si vous me quittez, je me ruineray pour vous ruiner; et j'aime mieux estre appellée vostre concubine que maistresse de ce prince. » Voyez quel caprice de femme et quelle lasciveté aussy!

J'en ay cognu une autre bien grande dame vefve qui en a faict de mesmes; car encor qu'elle fust quasy adorée d'un très-grand, si falloit-il avoir quelques menus autres serviteurs, afin de ne pas perdre toutes les heures du temps et demeurer en oisiveté; car un seul ne peut pas en ces choses y vaquer ny fournir tousjours : aussy que telle est la regle de l'amour : que la dame d'amour n'est pas pour un temps prefix, ny aussy pour une personne prefixe ny seule arrestée. Je m'en rapporte à ceste dame des *Cent nouvelles de la reine de Navarre*, qui avoit trois serviteurs au coup, et estoit si habile qu'elle les sçavoit tous trois fort accortement entretenir.

La belle Agnès, aimée et adorée de Charles VII, fut soupçonnée de luy avoir faict une fille qu'il ne pensa estre sienne, et ne la voulut

pas advouer. Aussy : *telle la mère, telle fut la fille*, ce disent nos chroniqueurs. Comme de mesmes fit Anne de Boulen, femme du roy Henry d'Angleterre, qu'il fit descapiter pour ne se contenter de luy et donner sur l'adultère; et l'avoit prise pour sa beauté, et l'adoroit.

J'ay cognu une dame, laquelle ayant esté servie d'un fort honneste gentilhomme, et puis en ayant esté quittée au bout de quelque temps, se vinrent à raconter de leurs amours passés. Le gentilhomme, qui voulut faire du gallant, luy dit : « Et quoy! penseriez-vous que vous seule fussiez de ce temps ma maistresse? Vous seriez bien estonnée si, avecques vous, j'en avois eu deux autres! » Elle luy respondit aussy tost : « Vous seriez bien plus estonné si vous eussiez pensé estre le seul mon serviteur, car j'en avois bien trois autres pour reserve. » Voilà comment un bon navire veut avoir tousjours deux ou trois ancres pour bien s'affermir.

Pour faire fin, vive l'amour pour les femmes! et, comme j'ay trouvé une fois dans les tablettes d'une très-belle et honneste dame qui habloit [1] un peu l'espaignol et l'entendoit très-bien, ce petit refrain [2] escrit de sa propre main, car je la cognoissois très-bien : *Hembra o dama sin compagnero, esperanza sin trabajo, y navio sin timon, nunca pueden hazer cosa que sea buena*; c'est-à-dire : « Jamais femme ou dame sans compaignon, ny esperance sans travail,

1. Parlait.
2. Proverbe.

ny navire sans gouvernail, ne pourroit faire chose qui vaille. » Ce refrain peut estre bon et pour la femme, et pour la vefve, et pour la fille; car l'une et l'autre ne peuvent rien faire de bon sans la compaignie de l'homme; ny l'esperance que l'on a de les avoir n'est point tant agreable à les attraper aisement, comme avecques un peu de peine et de travail, rudesse et rigueur. Toutesfois la femme et la vefve n'en donnent pas tant que la fille, d'autant que l'on dit qu'il est plus aisé et facile de vaincre et abattre une personne qui a esté vaincue, abattue et renversée, que celle qui ne le fut jamais; et qu'on ne prend point tant de travail et peine à marcher par un chemin desjà bien frayé et battu, que par celuy qui n'a jamais esté faict ny tracé : et de ces deux comparaisons je m'en rapporte aux voyageurs et guerriers. Ainsy est-il des filles; car mesmes il y en a aucunes si capricieuses, qui jamais n'ont voulu se marier, ainsi vivre tousjours en condition filiale; et si on leur demandoit pourquoy : « C'est ainsy, et telle est mon humeur », disent-elles. Aussy que Cybelle, Junon, Venus, Thetis, Cerès et autres deesses du ciel, ont toutes mesprisé ce nom de vierge, fors Pallas qui prit du cerveau de Jupiter sa naissance, faisant veoir par là que la virginité n'est qu'une opinion conceue en la cervelle. Aussy demandez à nos filles qui ne se marient jamais (ou, si elles se marient c'est le plus tard qu'elles peuvent et fort sur années), pourquoy elles ne se marient. « Parce, disent-elles, que je ne le veux, et telle est mon humeur et mon opinion. »

Nous en avons veu aux cours de nos roys aucunes du temps du roy François. Madame la regente avoit une fille belle et honneste, qui s'appelloit Poupincourt, qui ne se maria jamais, et mourut vierge de l'aage de soixante ans comme elle nasquit, car elle fut très-sage. La Brelaudière est morte fille et pucelle en l'aage de quatre-vingts ans, laquelle on a veu gouvernante de madame d'Angoulesme estant fille.

J'ay cognu une fille de très-grand et haut lieu, de l'aage de soixante et dix ans, qui jamais ne s'est voulu marier; mais pour cela ne laissoit faire l'amour. Et ceux qui l'ont voulu excuser pourquoy elle ne se marioit pas, ils la disoient impropre pour femme ny mary, d'autant qu'elle n'avoit point de cas, sinon un petit trou par où elle pissoit. Dieu sçait! elle en avoit bien trouvé un pour s'esbobir ailleurs. Quelle bonne excuse!

Mademoiselle de Charansonnet, de Savoye, mourut à Tours dernierement fille, et fut enterrée avecques son chappeau[1] et son habit blanc virginal, très-solennellement, en grande pompe, solennité et compaignie, en l'aage de quarante-cinq ans ou plus. Et ne faut point mettre en doubte si c'estoit à faute de party, car, estant l'une des belles et honnestes filles et sages de la cour, je luy en ay veu refuser de très-bons et très-grands.

Ma sœur de Bourdeille, qui est à la cour fille de la reine, a refusé de mesmes de fort

1. Ici, comme en d'autres passages, *chappeau* à le sens de *couronne de fleurs*.

bons partis, et jamais n'a voulu se marier ny ne le fera, tant elle est resolue et opiniastre de vivre et mourir fille et bien aagée; et s'est jusques icy laissée vaincre à ceste opinion, et à un bon aage.

Madamoiselle de Sertean[1], fille aussy de la reine, et madamoiselle Surgières, la docte de la cour; aussy appelloit-on ceste dernière *la Minerve;* et tant d'autres.

J'ay veu l'infante de Portugal, fille de la feue reyne Eleonor, en mesme resolution; et est morte fille et vierge en l'aage de soixante ans ou plus. Ce n'estoit pas faute de grandeur, car elle estoit grande en tout; ny par faute de biens, car elle en avoit force, et mesmes en France où M. le general[2] Gourgues a bien faict ses affaires; ny pour faute de dons de nature, car je l'ay veue à Lisbonne, en l'aage de quarante-cinq ans, une très-belle et agreable fille, de bonne grace, de belle apparence, douce, agreable, et qui meritoit bien un mary pareil à elle en tout, courtoise, et mesmes à nous autres François. Je le peux dire, pour avoir eu cest honneur d'avoir parlé à elle souvent et privement. Feu M. le grand prieur de Lorraine, lorsqu'il mena ses galleres du levant en ponant pour aller en Escosse, du temps du petit roy François, passant et sejournant à Lisbonne quelques jours, la visita et vit tous les jours : elle le receut fort courtoi-

1. Variante : *Certan*, t. X, p. 101.

2. Le titre de général correspondait à celui de receveur général ou trésorier général des finances; il y en avait dix-sept.

sement et se pleut fort en sa compaignie, et lui fit tout plein de beaux presents. Entre autres, elle luy bailla une chaisne pour pendre sa croix, toute de diamans et rubis, et perles grosses, proprement et richement elabourée; et pouvoit valoir de quatre à cinq mille escus, et luy faisoit trois tours. Je croy qu'elle pouvoit bien valoir cela, car il l'engageoit tousjours pour mille escus, ainsy qu'il fit une fois à Londres, lorsque nous tournions d'Escosse, mais aussy tost en France il l'envoya desengager, car il l'aimoit pour l'amour de la dame de laquelle il estoit encapricié[1] et fort pris. Et croy qu'elle ne l'aimoit pas moins, et que volontiers elle eust rompu son nœud virginal pour luy (cela s'appelle : par mariage), car c'estoit une très-sage et vertueuse princesse. Et si diray-je bien plus, que, sans les troubles qui commancerent en France, messieurs ses freres l'attiroient et l'y tenoient. Il vouloit luy-mesme retourner avecques ses galleres et reprendre mesme route, et revoir ceste princesse, et luy parler de nopces : et croy qu'il n'en fust point esté esconduict, car il estoit d'aussy bonne maison qu'elle et extraict de grands roys comme elle, et sur-tout l'un des beaux, des agreables, des honnestes et des meilleurs princes de la chrestienté. Messieurs ses freres, principallement les deux aisnés, car ils estoient les oracles de tous et conduisoient la barque, je vis un jour qu'il leur en parloit, leur racontant son voyage et les plaisirs qu'il avoit re-

1. De laquelle il restait très épris, sans que son caprice diminuât.

ceus là, et les faveurs : ils vouloient fort qu'il refist le voyage et y retournast encor; et luy conseilloient de donner là, car le pape en eust aussy tost donné la dispense de la croix[1] : et, sans ces maudicts troubles, il y alloit et en fust sorty, à mon advis, à son honneur et contentement. Ladicte princesse l'aimoit fort, et m'en parla en très-bonne part, et le regretta beaucoup, m'interrogeant de sa mort, et comme esprise, ainsy qu'il est aisé, en telles choses, à un homme un peu clairvoyant de le cognoistre.

J'ay ouy dire une autre raison encor à une personne fort habille, je ne dis fille ou femme (et possible l'avoit-elle experimenté), pourquoy aucunes filles sont si tardives de se marier. Elles disent que c'est *propter mollitiem*[2]. Et ce mot *mollities* s'interprete : qu'elles sont si molles, c'est-à-dire tant amatrices d'elles-mesmes et tant soucieuses de se delicater et se plaire seules en elles-mesmes, ou bien avecques d'autres de leurs compaignes, à la mode lesbienne, et y prennent tel plaisir à part elles, qu'elles pensent et croyent fermement qu'avecques les hommes elles n'en sçauroient jamais tant tirer de plaisir : et, pour ce, se contentent-elles en leurs joyes et savoureux plaisirs, sans se soucier des hommes, ny de leurs accointances, ny du mariage.

Ces filles ainsy vierges et pucelles fussent

1. De la croix de Malte et des vœux qu'elle comportait.

2. Il est permis de supposer que ce latin est de Branthôme. *Mollities* a des sens fort différents de *timidité, faiblesse, dérèglement ;* le dernier est seul visé ici.

esté jadis à Rome fort honnorées et fort privilegiées, jusques-là que la justice n'avoit pouvoir sur elles à les sentencier à la mort : si bien que nous lisons que, du temps du triumvirat, il y eut un senateur romain parmy les proscrits, qui fut condamné à mourir, non luy seulement, mais toute sa lignée de luy procreée; et estant sur l'eschaffaut représentée une sienne fille fort belle et gentille, d'aage pourtant non meure et encor trouvée pucelle, il fallut que le bourreau la despucelast et la desvirginast luy-mesme sur l'eschaffaut; et puis ainsy polluée la repassa par le cousteau. L'empereur Tibère se délectoit à faire ainsi desvirginer publiquement les belles filles et vierges, et puis les faire mourir : cruauté certes fort vilaine.

Les vestales de mesmes estoient très-honnorées et respectées, autant pour leur virginité que pour leur religion : car, si elles venoient le moins du monde à faillir de leurs corps, elles estoient cent fois plus punies rigoureusement que quand elles n'avoient pas bien gardé le feu sacré; car on les enterroit toutes vives avecques des pitiés effroyables. Il se lit d'un Albinus, romain, qui, ayant rencontré hors de Rome quelques vestales qui s'en alloient à pied en quelque part, il commanda à sa femme de descendre avecques ses enfants de son chariot, pour les y monter à parfaire leur chemin. Elles avoient aussy telle authorité, que bien souvent ont-elles esté crues et entremetteuses à faire l'accord entre le peuple de Rome et les chevalliers, quand quelquesfois ils avoient ru-

meur ensemble. L'empereur Thodosien[1] les chassa de Rome par le conseil des chrestiens, envers lequel empereur les Romains deputerent un Symmachus pour le prier de les remettre avecques leurs biens, rentes et facultés qu'elles avoient grandes, et telles que tous les jours elles donnoient si grande quantité d'aumosnes, qu'elles n'ont jamais permis à nul Romain ny estranger, passant ou venant, de demander l'aumosne, tant leur pie charité s'estendoit sur les pauvres : et toutesfois Theodose ne les y voulut jamais remettre. Elles s'appelloient vestales, de ce mot de *vesta*[2], qui signifie *feu*, lequel a beau tourner, virer, mouvoir, flamber, jamais ne jette semence ny n'en reçoit : de mesmes la vierge[3]. Elles duroient trente ans ainsy vierges, au bout desquels se pouvoient marier; desquelles peu sortans de là se trouvoient heureuses, ny plus ny moins que nos religieuses qui se sont devoilées et ont quitté leurs habits. Elles estoient fort pompeuses et superbement habillées, lesquelles le poëte Prudence descrit gentiment, telles comme peuvent estre les chanoinesses d'aujourd'huy

1. En forgeant ce nom de Thodosien, la mémoire de Branthôme a confondu Théodose et Valentinien, qui furent mêlés à cette affaire de l'expulsion des Vestales. L'inexactitude est du reste inséparable de ses rappels de l'antiquité.

2. On sait qu'elles s'appelaient ainsi parce qu'elles étaient prêtresses de Vesta. La Vesta latine procédait de l'Estia grecque, déesse du feu, ainsi appelée d'ἕστιος (foyer), ou d'ἐσθίειν (consumer). Il n'est pas supposable que Branthôme ait pensé ici au sanscrit *vas*, qui veut dire en effet *feu*.

3. Le temps légal de cette virginité pouvait commencer à l'âge de six ans.

de Mons en Hainault, et de Remiremont en Lorraine, qui se marient[1]. Aussy ce poëte Prudence les blasme fort qu'elles alloient parmy la ville dans des coches fort superbes, et ainsy si bien vestues aux amphitheastres veoir les jeux des gladiateurs et combattans à outrance entre eux, et des bestes sauvages, comme prenans grand plaisir à veoir ainsy les hommes s'entre tuer et repandre le sang; et pour ce il supplie l'empereur d'abollir ces sanguinaires combats et si pitoyables spectacles. Ces vestales, certes, ne debvoient veoir tels jeux : mais pouvoient-elles dire aussy : « Par faute d'autres jeux plaisans, que les autres dames voyent et practiquent, nous pouvons nous contenter en ceux-cy. »

Quant à la condition de plusieurs vefves, il y en a aussy plusieurs qui font l'amour de mesmes que ces filles, ainsy que j'en ay cognu aucunes, et autres qui ayment mieux s'esbattre avecques les hommes en cachette, et en toute leur pleiniere volonté, que leur estans subjectes par mariage. Pour ce, quand on en voit aucunes garder longuement leurs viduités, il ne les en faut pas tant louer, comme l'on diroit, jusqu'à ce que l'on sçache leur vie; et amprès, selon que l'on la descouvre, les en faut louer ou mespriser; car une femme, quand elle veut desplier ses esprits, comme on dit, est terriblement fine et mene l'homme vendre au marché sans qu'il s'en prenne garde; et estant ainsy fine, elle sçait si bien ensor-

1. A la condition de quitter le chapitre et de renoncer à leur canonicat.

celler et esblouir les yeux et les pensées des hommes qu'ils ne peuvent jamais guieres bien cognoistre leur vie; car telle prendra-on pour une prude femme et confite en sapience, qui sera une bonne putain, et jouera son jeu si bien à poinct et si à couvert qu'on n'y cognoistra rien.

J'ai cognu une grande dame qui a demeuré vefve plus de quarante ans, se fesant estimer la plus femme de bien du pays et de la cour; mais, *sotto coverto*[1], c'estoit une bonne putain, et en avoit entretenu gentiment le mestier l'espace de cinquante-cinq ans, et fille, et mariée, et vefve, et si excortement[2] et finement, qu'on ne s'en est guieres aperceu encor en l'aage de soixante-dix ans qu'elle mourut. Elle fesoit valoir sa pièce comme estant femme, laquelle une fois, estant jeune vefve, vint à estre amoureuse d'un jeune gentilhomme, et ne le pouvant attraper, au jour des Innocents vint en sa chambre pour les luy donner[3]; mais le gentilhomme les luy donna fort aisement, qui se servit d'autre chose que de verges. Elle en fesoit bien d'autres.

J'ay cognu une autre dame vefve qui garda sa viduité cinquante ans, tousjours en paillardant gallantement, avecques modestie très-

1. Sous couvert, en dessous.

2. Pour *escortement* : adroitement. En provençal, on dit toujours *escort* pour *adroit*. Ce n'est par le fait qu'une forme *d'accort*, qui eut d'abord le même sens. Ronsard parle de la femme *accorte à décevoir* (adroite en tromperie).

3. *Bailler les innocents* se disait autrefois de l'usage d'aller fouetter ceux qu'on trouvait encore au lit le matin de la fête des Innocents. Voyez le dictionnaire de Littré : *Innocents*.

sage, et avecques plusieurs à diverses fois. Enfin, venant à mourir[1] un qu'elle avoit aimé douze ans, et eu un fils de luy en cachette, elle n'en fit grand cas jusqu'à le desavouer. N'est-ce pas pour en venir à mon dire touchant aucunes vefves, et qu'on en sçache leur vie et leur fin? Or, je n'aurois jamais fait. Faisons fin.

Je sçay bien que plusieurs me pourroient dire que j'ay obmis plusieurs bons mots et contes qui eussent mieux encor embelly et annobly ce subject. Je le crois; mais, d'icy au bout du monde, je n'en eusse vu la fin; et, qui en voudra prendre la peine de faire mieux, l'on luy aura grande obligation.

Or, mes dames, je fais fin; et m'excusez si j'ay dict quelque chose qui vous offense. Je ne fus jamais né ny dressé pour vous offenser ny desplaire. Si je parle d'aucunes, je ne parle pas de toutes; et de ces aucunes, je n'en parle que par noms couverts et point divulgués. Je les cache si bien qu'on ne s'en peut apercevoir, et le scandale n'en peut tomber sur elles que par doubtes et soupçons, et non par vraie apparence.

Je pense et crains d'avoir icy redit plusieurs mots et contes que j'ay dit par cy-devant en mes autres discours. En quoy je prie ceux qui me feront le bien de les lire tous, de m'excuser, car je ne me fais estat d'un grand discoureur ny d'avoir la retentive[2] bonne pour me

1. Venant à perdre un ancien amant qui l'avait rendue mère, elle alla jusqu'à désavouer sa maternité.

2. La faculté de retenir exactement.

ressouvenir du tout. Ce grand personnage, Plutarche, reitère bien parmy ses œuvres plusieurs choses deux fois. Si, ceux qui voudroient faire imprimer mes livres, n'auroient besoin que d'un bon correcteur pour retablir le tout!



DISCOURS

DE L'AMOUR D'AUCUNES FEMMES VIEILLES

ET COMMENT AUCUNES Y SONT PLUS SUJETTES A L'AMOUR QUE LES JEUNES, COMME CELA PEUT PAROISTRE PAR PLUSIEURS EXEMPLES, SANS RIEN NOMMER NI SCANDALISER [1].

PUISQUE j'ay parlé cy-devant des vieilles dames qui ayment à roussiner[2], je me suis mis à faire ce discours. Par quoy j'accommance, et dis qu'un jour moy estant à la cour d'Espaigne, devisant avecques une fort honneste et belle dame, mais pourtant un peu aagée, me dit ces mots : que nulles dames belles, ou au moins peu, se font vieilles de la ceinture jusques en bas[3].

Sur quoy je luy demanday comment elle l'entendoit, si c'estoit ou pour la beauté du corps de ceste ceinture en bas (qu'elle n'en diminuast aucunement par la vieillesse), ou

1. *Ni rien décrier, ni livrer au scandale.* La langue d'oc a encore *escandalizar* avec ce sens. C'est une de ces formes que l'auteur emploie volontiers pour faire passer les choses les plus risquées.

2. Mot à mot : chevaucher.

3. Que ningunas damas lindas, o á lo menos pocas, se hazen viejas de la cinta hasta abaxo.

pour l'envie et l'appetit de la concupiscence qui vinssent à ne s'en esteindre ny s'en refroidir par le bas aucunement. Elle respondit qu'elle l'entendoit et pour l'un et pour l'autre; « car, quant à la picqueure de la chair, disoit-elle, ne faut pas penser que l'on s'en guerisse que par la mort, quoyqu'il semble que l'aage y vueille repugner : d'autant que toute femme belle s'aime extresmement, et en s'aimant ce n'est point pour elle, mais pour autruy; et nullement ressemble à Narcisus, qui, fat qu'il estoit, aimé de soy, et de soy-mesme amoureux, abhorroit toutes autres amours. »

La belle femme ne tient rien de ceste humeur; ainsy que j'ay ouy raconter d'une très-belle dame, laquelle, s'aimant et se plaisant fort bien souvent seule et à part soy, dans son lit se mettoit toute nue, et en toutes postures se contemploit, s'admiroit et s'arregardoit lascivement, en se maudissant d'estre vouée à un seul qui n'estoit digne d'un si beau corps, entendant[1] son mary nullement egal à elle. Enfin elle s'enflama tellement par telles contemplations et visions, qu'elle dit adieu à sa chasteté et à son vœu marital, et fit amour et serviteur nouveau.

Voylà doncques comme la beauté allume le feu et la flamme d'une dame, qui la transporte à ceux qu'elle veut puis après, soit aux marys ou aux serviteurs, pour les mettre en usage; aussy qu'un amour en amene un autre. De plus, estant ainsy belle et recherchée de quel-

1. Donnant à entendre que son mari n'était.

qu'un, et qu'elle ne dedaigne de respondre, la voilà troussée; ainsy que Lays disoit que toute femme qui ouvre la bouche pour dire quelque response douce à son amy, le cœur s'y en va et s'ouvre de mesmes.

Davantage, toute belle et honneste femme ne refuse jamais louange qu'on luy donne; et si une fois elle se plaist ou permet d'estre louée en sa beauté, bonnes graces et gentilles façons, ainsy que nous autres courtisans avons accoustumé de faire pour le premier assaut de l'amour, quoyqu'il tarde, avecques la continue[1] nous l'emportons.

Or est-il que toute belle femme s'estant une fois essayée au jeu d'amour ne le desapprend jamais, et la continuité luy est tousjours très-douce et agreable. Ny plus ny moins que, quand l'on a accoustumé une bonne viande, on se fasche fort de la laisser; et tant plus on va sur l'age, tant meilleure est-elle pour la personne, ce disent les medecins. Aussy, tant plus la femme va sur l'age, tant plus est friande d'une bonne chair qu'elle a accoustumé; et si sa bouche d'en haut y prend de la saveur, sa bouche d'en bas aussy en prend bien autant. Et la friandise ne s'en oublie jamais ny ne se lasse par la charge des ans, ouy plustost bien par une longue maladie, ce disent les medecins, ou autres accidens : que si l'on s'en fasche pour quelque temps, pourtant on la reprend bien.

L'on dit aussy que tous exercices decrois-

1. Avec la louange continue.

sent et diminuent par l'age qui oste la force aux personnes pour les faire valoir, fors celuy de Venus qui se praticque très-doucement, sans peine et sans travail, dans un mol et beau lit et très-bien à l'aise. Je parle pour la femme et non pour l'homme, à qui pour cela tout le travail et corvée escheoit en partage. Luy doncques, privé de ce plaisir, s'en abstient de bonne heure, encor que ce soit en despit de luy; mais la femme, en quelque age qu'elle soit, reçoit en soy, comme une fournaise, tout feu et tout matiere; j'entends si on luy en veut donner. Mais il n'y a si vieille monture, si elle a desir d'aller et veuille estre picquée, qui ne trouve quelque chevaucheur malautru[4]. Et quand bien une dame aagée n'en sçauroit chevir bonnement, et n'en trouveroit à poinct comme en ses jeunes ans, elle a de l'argent et des moyens pour en avoir au prix du marché, et de bons, comme j'ay ouy dire. Toutes marchandises qui coustent faschent fort à la bourse (contre l'opinion d'Heliogabale, que, tant plus il acheptoit les viandes cheres, tant meilleures les trouvoit-il), fors la marchandise de Venus, laquelle tant plus couste, tant plus plaist, pour le grand desir que l'on a de faire bien valloir la besoigne et denrée que l'on aura bien acheptée. Et le talent que l'on a en main, on le fait valloir au triple, voire au centuple, si l'on peut.

4. *Malautru* avait les deux sens de *mal tourné* au physique et *mal élevé* au moral. Le « quelque chevaucheur malautru » de notre texte paraît plutôt devoir s'interprêter ainsi. « Quelque pauvre diable de galant. »

Ce fut ce que dit une courtisanne espaignolle à deux braves cavalliers espaignols qui prindrent querelle pour elle, et sortans de son logis mirent les espées aux mains, et se commancerent à battre. Elle mit la teste à la fenestre, et s'escria à eux : « Messieurs, mes amours se gaignent avecques l'or et l'argent, et non avecques le fer[1]. »

Voilà comme tout amour bien achepté est bon. Force dames et cavalliers qui ont trafiqué tels marchés en sçavent bien que dire. D'alleguer des exemples de plusieurs dames qui ont bruslé en leur vieillesse aussy bien qu'en jeunesse, ou qui ont passé, ou, pour mieux dire, entretenu leurs feux par seconds et nouveaux maris et serviteurs, ce seroit à moy maintenant chose superflue, puisqu'ailleurs j'en ay allegué plusieurs; si en rapporteray-je icy aucuns, car la chose le requiert et sert à ceste cause.

J'ay ouy parler d'une grande dame, qui rencontroit le mot[2] aussy bien que dame de son temps, laquelle, voyant un jour un jeune gentilhomme qui avoit les mains très-blanches, elle luy demanda ce qu'il faisoit pour les avoir telles. Il respondit, en riant et gaussant, que le plus souvent qu'il pouvoit il les frottoit de sperme. « Voilà, dit-elle doncques, un malheur pour moy, car il y a plus de

1. Señores, mis amóres se ganan con oro y plata, non con hierro.

2. Qui avait l'esprit de repartie. — Ce qui suit peut passer pour un échantillon malpropre du genre, et donne une étrange idée des grandes dames de Branthôme.

soixante ans que j'en lave mon cas (le nommant tout à trac), il est aussy noir que le premier jour; et si je l'en lave encor tous les jours. »

J'ay ouy parler d'une dame d'assez bonnes années[1], laquelle se voulant remarier, en demanda un jour l'advis à un medecin, fondant ses raisons sur ce quelle estoit très-humide et remplie de toutes mauvaises humeurs, qui luy estoient venues et l'avoient entretenue despuis qu'elle estoit vefve. Ce qui ne luy estoit arrivé du temps de son mary, d'autant que, par les assidus exercices qu'ils faisoient ensemble, ces humeurs s'assechoient et consommoient. Le medecin, qui estoit bon compaignon, et qui luy voulut en cela complaire, luy conseilla de se remarier et de chasser les humeurs de son corps de ceste façon, et qu'il valloit mieux estre seche qu'humide. La dame practiqua ce conseil, et l'approuva très-bien, toute surannée qu'elle estoit; mais je dis[2] avecques un mary et un amoureux nouveau, qui l'aimoit bien autant pour l'amour du bon argent que du plaisir qu'il tiroit d'elle. Encor qu'il y ait plusieurs dames aagées avecques lesquelles on prend bien autant de plaisir, et y fait aussy bon et meilleur qu'avecques les plus jeunes, pour en sçavoir mieux l'art et la façon, et en donner le goust aux amants. Les courtisannes de Rome et d'Italie, quand elles sont sur l'aage, tiennent ceste maxime : que

1. Qui avait un bon compte d'années.

2. De plus j'ajoute qu'elle mit le conseil en pratique avec un mari.

d'une vieille poule on fait un meilleur bouillon que d'une autre[1].

Horace fait mention d'une vieille laquelle s'agitoit et se mouvoit, quand elle venoit là, de telle façon et si rudement et inquietement[2] qu'elle faisoit trembler non seulement le lict, mais toute la maison. Voylà une gente vieille! Les Latins appellent s'agiter ainsy et s'esmouvoir : *subare a sue,* qu'est à dire une porque ou truye[3].

Nous lisons de l'empereur Caligula : de toutes ses femmes qu'il eut il ayma Cesonnia, non tant pour sa beauté qu'elle eut, ny d'aage florissant, car elle y estoit desjà fort avancée, mais à cause de sa grande lasciveté et paillardise qui estoient en elle (et la grande industrie qu'elle avoit pour l'exercer, que la vieille saison et practique luy avoit apportée), laissant toutes les autres femmes encor qu'elles fussent plus belles et plus jeunes que celles-là. Et la menoit ordinairement aux armées avecques luy, habillée et armée en garçon, et chevauchant de mesme, coste à coste de luy, jusqu'à la monstrer souventes fois à ses amys toute nue, et leur faire veoir ses tours de souplesse et de paillardise.

Il falloit bien dire que l'aage n'eust rien diminué en ceste femme de beau et de lascif, puisqu'il l'aimoit tant. Neantmoins, avecque tout ce grand amour qu'il luy portoit, bien

1. Una galina vecchia fà miglior brodo chè un' altra.
2. Et sans repos.
3. *Être en rut pour le porc*, ce qui ne peut se dire que d'une truie.

souvent, quand il l'embrassoit et touschoit à sa belle gorge, il ne se pouvoit empescher de luy dire, tant il estoit sanglant[1] : « Voilà une belle gorge, mais aussy il est bien en mon pouvoir de la faire couper. » Helas! la pauvre femme fut de mesme avecques luy occise d'un coup d'espée à travers le corps par un centenier, et sa fille brisée et accravantée[2] contre une muraille, qui ne pouvoit mais de la meschanceté de son pere.

Il se lit encor de Julia, marastre de Caracalla, empereur, estant un jour quasy par negligence nue de la moictié du corps, et Caracalla la voyant, il ne dit que ces mots : « Hà! que j'en voudrois bien, s'il m'estoit permis! » Elle soudain respondit : « S'il vous plaist, ne savez-vous pas que vous estes empereur, et que vous donnez les loix et non pas les recevez? » Sur ce bon mot et bonne volonté, il l'espousa et se coupla avecques elle.

Pareilles quasy parolles furent données à l'un de nos trois roys derniers, que je ne nommeray point. Estant espris et devenu amoureux d'une fort belle et honneste dame, après luy avoir jetté des premieres pointes et parolles d'amour, luy en fit un jour entendre sa volonté plus au long par un honneste et très-habille gentilhomme que je sçay, qui, luy portant le petit poulet, se mit en son mieux dire pour la persuader de venir là. Elle, qui n'estoit point sotte, se deffendit le mieux qu'elle put, par force belles raisons

1. Sanguinaire.
2. Écrasée.

qu'elle sceut bien alleguer, sans oublier surtout le grand, ou, pour mieux dire, le petit point d'honneur. Somme, le gentilhomme, après force contestations, luy demanda, pour fin, ce qu'elle vouloit qu'il dist au roy. Elle, ayant un peu songé, tout à coup, comme d'une desesperade[1], profera ces mots : « Que vous luy direz? dit-elle : autre chose sinon que je sçay bien qu'un refus ne fut jamais profitable à celuy ou à celle qui le faisoit à son roy ou à un souverain, et que bien souvent, usant de sa puissance, il sçait plutost prendre et commander que requerir et prier. »

Le gentilhomme se contentant de ceste response, la porte aussi tost au roy, qui prit l'occasion par le poil et va trouver la dame en sa chambre, laquelle, sans trop grand effort de lutte, fut abattue. Ceste response fut d'esprit, et d'envie d'avoir à faire à son roy. Encor qu'on die : qu'il ne fait pas bon se jouer ny avoir à faire avecques son roy, il s'en faut ce point dont on ne s'en trouve jamais mal, si la femme s'y conduit sagement et constamment.

Pour reprendre ceste Julia, marastre de cest empereur, il falloit bien qu'elle fust putain, d'aimer et prendre à mary celuy sur le sein de laquelle[2], quelque temps avant, il luy avoit tué son propre fils; elle estoit bien pu-

1. En langue d'oc, on dit *à la désesperade* pour *en désespoir de cause*. L'auteur donne à entendre ici que le porteur de poulet ne fut autre que lui-même.

2. De prendre comme mari celui-là, elle sur le sein de qui il avait tué son fils (Geta).

tain celle-là et de bas cœur. Toutesfois c'estoit grande chose que d'estre imperatrice, et pour tel honneur tout s'oublie. Ceste Julia fut fort aimée de son mary, encor qu'elle fust bien fort en l'aage, n'ayant pourtant encor rien abattu de sa beauté; car elle estoit très-belle et très-accorte, tesmoing ses parolles qui luy hausserent bien le chevet de sa grandeur[1].

Philippe-Maria, duc troisiesme de Milan[2], espousa en secondes nopces Beatricine, vefve de feu Facin Cane, estant fort vieille; mais elle luy porta pour mariage quatre cent mille escus, sans les autres meubles, bagues et joyaux, qui montoient à un haut prix, et qui effaçoient sa vieillesse. Nonobstant laquelle fut soupçonnée de son mary d'aller ribauder ailleurs, et pour tel soupçon la fit mourir. Vous voyez si la vieillesse luy fit perdre le goust du jeu d'amour. Pensez que le grand usage qu'elle en avoit luy en donnoit encore l'envie.

Constance, reine de Sicille, qui, dès sa jeunesse et toute sa vie, n'avoit bougé vestale du cul d'un cloistre en chasteté, venant à s'emanciper au monde en l'aage de cinquante ans, qui n'estoit pas belle pourtant et toute descrepite, voulut taster de la douceur de la chair et se marier, et engrossa d'un enfant en l'aage de cinquante-deux ans, duquel elle voulut enfanter publiquement dans les prairies de Palerme, y ayant faict dresser

1. Le sommet de sa grandeur.
2. Philippe-Marie, duc de 1412 à 1447, le dernier des Visconti.

une tente et un pavillon exprès, afin que le monde n'entrast en doubte que son fruict fust apposté : qui fut un des grands miracles que jamais on ait vu despuis saincte Elisabeth. L'*Histoire de Naples* pourtant dit qu'on le reputa supposé. Si fut-il pourtant un grand personnage; mais si sont-ils ceux-là, la pluspart, des braves, que les bastards, ainsy que me dit un jour un grand [1].

J'ay cognu une abbesse de Tarascon, sœur de madame d'Usez, de la maison de Tallard, qui se deffroqua et sortit de religion en l'aage de plus de cinquante ans, et se maria avecques le grand Chanay, qu'on a veu grand joueur à la cour.

Force autres religieuses ont faict de tels tours, soit en mariage ou autrement, pour taster de la chair en leur aage très-meur. Si telles font cela, que doivent doncques faire nos dames, qui y sont accoustumées dès leurs tendres ans? La vieillesse les doit-elle empescher qu'elles ne tastent ou mangent quelquesfois de bons morceaux dont elles en ont practiqué l'usance si long-temps? Et que deviendroient [2] tant de bons potages restaurans, bouillons composés, tant d'ambre-gris [3], et autres drogues escaldatives [4] et confortatives

1. Il y avait là-dessus un dicton populaire au seizième siècle :

Bastards font choses énormes.
Pour estre nés contre les normes (règles).

2. Et à quoi serviraient alors tant de.

3. Le bouillon ambré n'avait pas encore perdu son renom du temps de Brillat-Savarin. Voir sa *Physiologie du goût*.

4. Échauffantes. On dit en provençal *escaldufat* pour *grillé*.

pour eschauffer et conforter leur estomach vieil et froid? Dont ne faut doubter que telles compositions, en remettant et entretenant leur debile estomach, ne fassent encor autre seconde operation soubs bourre, qui les eschauffent dans le corps et leur causent quelques chaleurs veneriennes qu'il faut par après expulser par la cohabitation et copulation, qui est le plus souverain remede qui soit, et le plus ordinaire, sans y appeller autrement l'advis des medecins dont je m'en rapporte à eux. Et qui meilleur est pour elles, est : qu'estans aagées et venues sur les cinquante ans, n'ont plus de crainte d'engrosser, et lors ont pleiniere et toute ample liberté de se jouer et recueillir les arrerages des plaisirs, que possible aucunes n'ont osé prendre de peur de l'enfleure de leur traistre ventre. De sorte que plusieurs y en a-il qui se donnent plus de bon temps en leurs amours despuis cinquante ans en bas, que de cinquante ans en avant. De plusieurs grandes et moyennes dames en ay-je ouy parler de telles complexions, jusque-là que plusieurs en ay-je cognu et ouy parler, qui ont souhaité plusieurs fois les cinquante ans chargés sur elles, pour les empescher de la groisse[1] et pour le faire mieux, sans aucune crainte ny escandale. Mais pourquoy s'en engarderoient elles sur l'aage?

Vous diriez qu'après la mort aucunes ont quelque mouvement et sentiment de chair.

1. Grossesse.

Si faut-il que je fasse un conte, que je vais faire. J'ay eu d'autres fois un frere puisné qu'on appelloit le capitaine Bourdeille, l'un des braves et vaillans capitaines de son temps. Il faut que je die cela de luy, encor qu'il fust mon frere, sans offenser la louange que je luy donne : les combats qu'il a faict aux guerres et aux estaquades[1] en font foy; car c'estoit le gentilhomme de France qui avoit les armes mieux en la main. Aussi l'appelloit-on en Piedmont l'un des Rodomonts de là. Il fut tué à l'assaut de Hesdin, à la derniere reprise.

Il fut dedié par ses pere et mere aux lettres; et pour ce il fut envoyé à l'age de dix-huict ans en Italie pour estudier. Et s'arresta à Ferrare, pour ce que madame Renée de France, duchesse de Ferrare, aimoit fort ma mere; et pour ce le retint là pour vaquer à ses etudes, car il y avoit université. Or, d'autant qu'il n'y estoit nay ny propre[2], il n'y vaquoit guieres, ains plustost s'amusa à faire la cour et l'amour. Si bien qu'il s'amouracha fort d'une damoiselle françoise vefve, qui estoit à madame de Ferrare, qu'on appelloit madamoiselle de La Roche, et en tira de la jouissance, s'entr'aimant si fort l'un et l'autre que mon frere, ayant esté rappellé de son pere le voyant mal propre pour les lettres, fallut qu'il s'en retournast.

Elle qui l'aimoit, et qui craignoit qu'il ne luy mesadvinst, parce qu'elle sentoit fort de

1. Champs clos.
2. Ni né pour les Lettres, ni capable de les cultiver.

Luther, qui voguoit pour lors[1], pria mon frere de l'emmener avecques luy en France, et en la cour de la reine de Navarre, Marguerite, à qui elle avoit esté. Et l'avoit donnée à madame Renée lorsqu'elle fut mariée et s'en alla en Italie.

Mon frere, qui estoit jeune et sans aucune consideration[2], estant bien aise de ceste bonne compaignie, la conduisit jusqu'à Paris, où estoit pour lors la reine qui fut fort aise de la veoir, car c'estoit la femme qui avoit le plus d'esprit et disoit des mieux; et estoit une vefve belle et accomplie en tout.

Mon frere, après avoir demeuré quelques jours avecques ma grand'mere et ma mere, qui estoient lors en la cour, s'en retourna veoir son pere. Au bout de quelque temps, se degoustant fort des lettres, et ne s'y voyant propre, les quitte tout à plat, et s'en va aux guerres de Piedmont et de Parme, où il acquit beaucoup d'honneur. Et les practiqua l'espace de cinq à six mois sans venir en sa maison; au bout desquels il vint veoir sa mere qui estoit lors à la cour avecques la reine de Navarre, qui se tenoit lors à Pau, à laquelle il fit la reverance ainsy qu'elle tournoit de vespres. Elle, qui estoit la meilleure princesse du monde, luy fit une fort bonne chere, et, le

1. Craignant qu'il n'arrivât à elle quelque mésaventure parce qu'elle goûtait Luther, qui avait alors la vogue. — Nous continuons à dire : *je ne peux pas le sentir* pour *je l'ai en aversion*, et nous ne disons plus *je le sens* pour *je me sens du goût pour lui*.

2. Inconsidéré.

prenant par la main, le pourmena par l'eglise environ une heure ou deux, luy demandant force nouvelles des guerres de Piedmont et d'Italie, et plusieurs autres particularités; auxquelles mon frere respondit si bien, qu'elle en fut satisfaicte (car il disoit des mieux), tant de son esprit que de son corps, car il estoit très-beau gentilhomme, et de l'aage de vingt-quatre ans. Enfin, après l'avoir entretenu assez de temps, et ainsy que la nature et la complexion de ceste honnorable princesse estoit de ne desdaigner les belles conversations et entretiens des honnestes gens, de propos en propos, tousjours en se pourmenant, vint precisement arrester coy mon frere sur la tombe de madamoiselle de La Roche, qui estoit morte il y avoit trois mois. Puis le prit par la main et luy dit : « Mon cousin (car ainsy l'appelloit-elle, d'autant qu'une fille d'Albret avoit esté mariée en nostre maison de Bourdeille; mais pour cela je n'en mets pas plus grand pot au feu, ny n'en augmente davantage mon ambition), ne sentez-vous point rien mouvoir soubs vous et sous vos pieds? — Non, madame, respondit-il. — Mais songez-y bien, mon cousin », luy repliqua-elle. Mon frere luy respondit : « Madame, j'y ay bien songé, mais je ne sens rien mouvoir; car je marche sur une pierre bien ferme. — Or, je vous advise, dit lors la reine sans le tenir plus en suspens, que vous estes sur la tombe et le corps de la pauvre madamoiselle de La Roche, qui est icy dessoubs vous enterrée, que vous avez tant aimée. Et puisque les ames

ont du sentiment après nostre mort, il ne faut pas doubter que ceste honneste creature, morte de frais, ne se soit esmeue aussy tost que vous avez esté sur elle. Et si vous ne l'avez senty à cause de l'espaisseur de la tombe, ne faut doubter qu'en soy ne se soit esmeue et ressentie. Et d'autant que c'est un pieux office d'avoir souvenance des trespassés, et mesmes de ceux que l'on a aimés, je vous prie luy donner un *Pater noster* et un *Ave Maria*, et un *De profundis*. Et l'arrousez d'eau benite; et vous acquerrez le nom de très-fidele amant et d'un bon chrestien. Je vous lairray doncques pour cela, et pars. »

Et s'en va. Feu mon frere ne faillit à ce qu'elle avoit dict, et puis l'alla trouver, qui luy en fit un peu la guerre[1], car elle estoit coustumiere en tout bon propos et y avoit bonne grace. Voilà l'opinion de ceste bonne princesse, laquelle la tenoit plus par gentillesse et par forme de devis que par creance[2], à mon advis.

Ces propos gentils me font souvenir d'un epitaphe d'une courtisanne qui est enterrée à Nostre-Dame *del Popolo*, où il y a ces mots : *Quæso, viator, ne me diutius calcatam amplius calces*[3]:

1. Qui le reprit un peu de son indifférence pour la perte de son amie.

2. Qui avait parlé comme ci-dessus, plus par respect pour les convenances et par manière de conversation que par conviction réelle.

3. Il y a ici un jeu de mots que la traduction lâchée de l'auteur n'a pas su rendre. Voici le sens littéral : *Je t'en conjure, passant, ne me chauche pas davantage, car j'ai été chauchée plus souvent que d'autres. Chaucher* se disait autrefois pour

« Passant, m'ayant tant de fois foulée et trepée, je te prie ne me treper[1] ny ne me fouler plus. » Le mot latin a plus de grace. Je mets tout cecy plus pour risée que pour autre chose.

Or, pour faire fin, ne se faut esbahir si ceste dame espaignolle tenoit ceste maxime des belles dames qui se sont fort aimées, et ont aimé et aiment, et se plaisent à estre louées, bien qu'elles ne tiennent guieres du passé. Mais pourtant c'est le plus grand plaisir que vous leur pouvez donner, et qu'elles aiment plus, quand vous leur dites, que ce sont tousjours elles, et qu'elles ne sont nullement changées ny envieillies, et sur-tout qu'elles ne deviennent point vieilles de la ceinture jusqu'au bas.

J'ay ouy parler d'une fort belle et honneste dame qui disoit un jour à son serviteur : « Je ne sçais que[2] desormais la vieillesse m'apportera plus grande incommodité (car elle avoit cinquante-cinq ans) ; mais, Dieu mercy ! je ne le fis jamais si bien comme je le fais, et n'y pris jamais tant de plaisir. Que si cecy dure et continue jusqu'à mon extresme vieillesse, je ne m'en soucie d'elle autrement, ny ne plains point le temps passé. »

Or, touchant l'amour et la concupiscence,

fouler aux pieds et pour *faire l'acte vénérien*. D'où notre moderne *cocher*.

1. Fouler aux pieds. *Trepar* a toujours ce sens en langue d'oc.

2. Je ne sais quelle incommodité désormais la vieillesse m'apportera. — *Serviteur* a ici le sens d'*amant*, serviteur galant.

j'ay allegué icy et ailleurs assez d'exemples, sans en tirer davantage sur ce subject. Venons maintenant à l'autre maxime, touchant ceste beauté des belles femmes qui ne se diminue par vieillesse de la ceinture jusques en bas.

Certes, sur cela, ceste dame espaignolle allegua plusieurs belles raisons et gentilles comparaisons, accomparant ces belles dames à ces beaux, vieux et superbes edifices qui ont esté, desquels la ruine en demeure encor belle; ainsy que l'on voit à Rome, en ces orgueilleuses antiquités, les ruines de ces beaux palais, ces superbes colisées et grands thermes, qui monstrent bien encor quels ont esté, donnent encor admiration et terreur à tout le monde. Et la ruine en demeure admirable et espouvantable; si bien que sur ces ruines on y bastit encor de très-beaux edifices, monstrant que les fondemens en sont meilleurs et plus beaux que sur d'autres nouveaux. Ainsy que l'on veoit souvent aux massonneries que nos bons architectes et massons entreprennent. Et s'ils trouvent quelques vieilles ruines et fondemens, ils bastissent aussy tost dessus, et plustost que sur de nouveaux.

J'ay bien veu aussy souvent de belles galleres et navires se bastir et se refaire sur de vieux corps et vieilles carennes, lesquelles avoient demeuré long-temps dans un port sans rien faire, qui valloient bien autant que celles que l'on bastissoit et charpentoit tout à neuf, et de bois neuf venant de la forest.

Davantage disoit ceste dame espaignolle : « ne voit-on pas souvent les sommets des

hautes tours par les vents, les orages et les tonnerres estre emportés, defraudés[1] et gastés, et le bas en demeurer sain et entier? car tousjours à telles hauteurs telles tempestes s'adressent ; mesmes les vents marins minent et mangent les pierres d'en haut, et les concavent plustost que celles du bas, pour n'y estre si exposées que celles d'en haut. De mesmes, plusieurs belles dames perdent le lustre et la beauté de leurs beaux visages par plusieurs accidens, ou de froid ou de chaud, ou de soleil ou de lune, et autres, et, qui pis est, de plusieurs fards qu'elles y applicquent, pensans se rendre plus belles, et gastent tout; au lieu qu'aux parties d'en bas n'y applicquent autre fard que le naturel spermatic, n'y sentant ny froid, ny pluye, ny vent, ny soleil, ny lune, qui n'y touchent point.

Si la chaleur les importune, elles s'en sçavent bien garantir et se raffraischir ; de mesmes remedient au froid en plusieurs façons. Tant d'incommodités et de peines y a-il à garder la beauté d'en haut, et peu à garder celle d'en bas; si bien qu'encor qu'on ayt veu une belle femme se perdre par le visage, ne faut presumer qu'elle soit perdue par le bas, et qu'il n'y reste encor quelque chose de beau et de bon, et qu'il n'y fait point mauvais bastir.

J'ay ouy conter d'une grande dame qui avoit esté très-belle et bien adonnée à l'amour : un de ses serviteurs anciens l'ayant perdue de veue l'espace de quatre ans, pour quelque

1. En provençal, on dit encore *defraudat* pour *dépouillé*.

voyage qu'il entreprit, duquel retournant, et la trouvant fort changée de ce beau visage qu'il luy avoit veu autresfois, par ce en devint si fort degousté et reffroidy qu'il ne la voulut plus attaquer, ny renouveller avecques elle le plaisir passé. Elle le recognut bien, et fit tant qu'elle trouva moyen qu'il la vinst veoir dans son lict; et, pour ce, un jour elle contrefit de la malade, et luy l'estant venue veoir sur jour, elle luy dit : « Je sçay bien, monsieur, que vous me desdaignez à cause de mon visage changé par mon aage; mais tenez, voyez (et sur ce elle luy descouvrit toute la moictié du corps nud en bas) s'il y a rien de changé là. Si mon visage vous a trompé, cela ne vous trompe pas. »

Le gentilhomme la contemplant, et la trouvant par là aussy belle et nette que jamais, entra aussi tost en appetit, et mangea de la chair qu'il pensoit estre pourrie et gastée. « Et voilà, dit la dame, monsieur, voilà comme vous autres estes trompés! Une autre fois, n'adjoustez plus de foy aux menteries de nos faux visages; car le reste de nos corps ne les ressemble pas tousjours. Je vous apprends cela.»

Une dame comme celle-là, estant ainsy devenue changée de beau visage, fut en si grand colere et despit contre luy, qu'elle ne le voulut oncques plus jamais mirer dans son miroir, disant qu'il en estoit indigne. Et se fesoit coiffer à ses femmes, et, pour recompense[1], se miroit et s'arregardoit par les par-

1. Et en compensation.

ties d'en bas, y prenant autant de delectation comme elle avoit faict par le visage autresfois.

J'ay ouy parler d'une autre dame, qui, tant qu'elle couchoit sur jour avecques son amy, elle couvroit son visage d'un beau mouchoir blanc d'une fine toile d'Hollande, de peur que, la voyant au visage, le haut ne refroidist et empeschast la batterie[1] du bas, et ne s'en degoustast; car il n'y avoit rien à dire au bas du beau passé[2]. Sur quoy il y eut une fort honneste dame dont j'ay ouy parler, qui rencontra plaisamment; à laquelle un jour son mary luy demandant pourquoy son poil d'en bas n'estoit devenu blanc et chenu comme celuy de la teste : « Ah! dit-elle, le meschant traistre qu'il est, qui a faict la folie, ne s'en ressent point, ny ne la boit point. Il la fait sentir et boire à autres de mes membres et à ma teste; d'autant qu'il demeure tousjours sans changer, et en mesme estat et vigueur, en mesme disposition, et surtout en mesme chaud naturel, et à mesme appetit et santé; et non des autres membres, qui en ont pour luy des maux et des douleurs, et mes cheveux qui en sont devenus blancs et chenus. »

Elle avoit raison de parler ainsy; car ceste partie leur engendre bien des douleurs, des gouttes et des maux, sans que leur gallant du mitan s'en sente. Et, pour trop estre chaudes à cela, ce disent les medecins, deviennent ainsy chenues. Voilà pourquoy les belles

1. Batterie se disait pour *feu du canon de siège*.
2. Au bas rien ne montrait que cette beauté fût passée.

dames ne vieillissent jamais par là en toutes les deux façons.

J'ay ouy raconter à aucuns qui les ont practiquées, jusques aux courtisannes, qui m'ont asseuré n'en avoir veu guieres de belles estre venues vieilles par là; car tout le bas et mitan, et cuisses et jambes, avoient le tout beau, et la volonté et la disposition pareille au passé. Mesmes j'en ay ouy parler à plusieurs maris qui trouvoient leurs vieilles (ainsi les appelloient-ils) aussy belles par le bas comme jamais, en vouloir, en gaillardise, en beauté, et aussy volontaires, et n'y trouvoient rien de changé que le visage, et aimoient autant coucher avecques elles qu'en leurs jeunes ans.

Au reste, combien y a-il d'hommes qui aiment autant de vieilles dames pour monter dessus, plustost que sur des jeunes; tout ainsy comme plusieurs qui aiment mieux des vieux chevaux, soit pour le jour d'une bonne affaire, soit pour le manege et pour le plaisir, qui ont esté si bien appris en leur jeunesse, qu'en leur vieillesse vous n'y trouverez rien à dire, tant ils ont esté bien dressés, et ont continué leur gentille adresse[1].

J'ay veu à l'escurie de nos rois le cheval qu'on appelloit *le Quadragant,* dressé du temps du roy Henry. Il avoit plus de vingt-deux ans; mais encor tout vieux qu'il estoit, il

1. Cette comparaison délicate des beautés sur le retour aux vieux chevaux de selle est bien faite pour les charmer; toutes les dames n'en étaient pas satisfaites, comme le prouve la page 197, où M. de Bussy trouve un moyen singulier de calmer la douairière qu'il avait appelée *jument.*

fesoit très-bien et n'avoit rien oublié; si bien qu'il donnoit encore à son roy, et à tous ceux qui le voioient manier, du plaisir bien grand.

J'en ay veu faire de mesmes à un grand coursier qu'on appelloit *le Gonzague*, du haras de Mantoue, et estoit contemporain du Quadragant.

J'ay veu *le Moreau superbe*[1], qui avoit esté mis pour estalon. Le seigneur Marco Antonio, qui avoit la charge du haras du roy, me le monstra à Meun, un jour que je passay par là, aller à deux pas et un sault, et à voltes, aussy bien que lorsque M. Carnavalet l'eut dressé, car il estoit à luy; et feu M. de Longueville luy en voulut donner trois mille livres de rente; mais le roy Charles ne le voulut pas, qui le prit pour luy, et le recompensa d'ailleurs.

Une infinité d'autres en nommerois-je. Mais je n'aurois jamais faict, m'en remettant aux braves escuyers, qui en ont prou veu.

Le feu roy Henry, au camp d'Amiens, avoit choisi pour son jour de battaille *le Bay*[2] *de la paix*, un très-beau et fort coursier et vieux; et mourut de la fievre, par le dire des plus experts mareschaux, au camp d'Amiens; ce qu'on trouva estrange.

Feu M. de Guyse envoya querir en son haras d'Esclairon *le Bay Sanson*, qui servoit là d'estalon, pour le servir en la battaille de Dreux où il le servit très-bien.

1. Le fier brun foncé.
2. Le brun rouge de la paix.

Aux premieres guerres, feu M. le prince prit dans Meun vingt-deux chevaux qui servoient là d'estalons, pour s'en servir en ses guerres. Et les despartit aux uns et aux autres des seigneurs qui estoient avecques luy, s'en estant reservé sa part. Dont le brave d'Avaret eut un coursier que M. le connestable avoit donné au roy Henry, et l'appelloit-on *le Compere*. Tout vieux qu'il estoit, jamais n'en fut veu un meilleur; et son maistre le fit trouver en de bons combats, qui luy servit très-bien. Le capitaine Bourdet eut *le Turc*, sur lequel le feu roy Henry fut blessé et tué, que feu M. de Savoye luy avoit donné. Et l'appelloit-on *le Malheureux;* et s'appelloit ainsy quand il fut donné au roy, ce qui fut un très-mauvais presage pour le roy. Jamais il ne fut si bon en sa jeunesse comme il fut en sa vieillesse : aussy son maistre, qui estoit un des vaillans gentilshommes de la France, le faisoit bien valloir. Bref, tous tant qu'il en eut de ces estalons, jamais l'usage n'empescha qu'ils ne servissent bien à leurs maistres, à leur prince et à leur cause. Ainsy sont plusieurs chevaux vieux qui ne se rendent jamais. Aussy dit-on que...

Jamais bon cheval ne devint rosse.

Des mesmes sont plusieurs dames, qui en leur vieillesse vallent bien autant que d'autres en leur jeunesse: et donnent bien autant de plaisir, pour avoir esté en leur temps très-bien apprises et dressées. Et volontiers telles leçons mal-aisement s'oublient : et ce qui est

le meilleur, c'est qu'elles sont fort liberales et larges à donner pour entretenir leurs chevalliers et cavalcadours, qui prennent plus d'argent et veulent plus grand entretien pour monter sur une vieille monture que sur une jeune; qui est au contraire des escuyers, qui n'en prennent tant des chevaux dressés que des jeunes et à dresser : aussy la raison en cela le veut.

Une question sur le subject des dames aagées ay-je veu faire, à sçavoir : quelle gloire plus grande y a-il à desbaucher une femme aagée et en joüir, ou une jeune. A aucuns ay-je ouy dire que c'est pour la vieille. Et disoient que la folie et la chaleur qui est en la jeunesse sont de soy assez toutes desbauchées et aisées à perdre; mais la sagesse et la froideur, qui semble estre en la vieillesse, mal-aisement se peuvent-elles corrompre; et qui les corrompt en est en plus belle reputation.

Aussy ceste fameuse courtisane Lays se vantoit et se glorifioit fort de quoy les philosophes alloient si souvent la veoir et apprendre à son eschole, plus que de tous autres jeunes gens et fols qui allassent. De mesmes Flora se glorifioit de veoir venir à sa porte de grands senateurs romains, plustost que de jeunes fols chevalliers. Ainsi me semble-il que c'est grand gloire de vaincre la sagesse qui pourroit estre aux vieilles personnes, pour le plaisir et contentement.

Je m'en rapporte à ceux qui l'ont experimenté, dont aucuns ont dict : qu'une monture dressée est plus plaisante qu'une farouche et

qui ne sçait pas seulement trotter. Davantage, quel plaisir et quel plus grand aise peut-on avoir en l'ame, quand on voit entrer dans une salle du bal, dans des chambres de la reine, ou dans une eglise, ou une autre grande assemblée, une dame aagée de grande qualité et d'*alta guisa*[1], comme dit l'Italien, et mesmes une dame d'honneur de la reine ou d'une princesse, ou une gouvernante d'une fille d'un roy, reine ou grande princesse, ou gouvernante des damoiselles ou filles de la cour, que l'on prend et l'on met en ceste digne charge pour la tenir sage? On la verra qui fait la mine de la prude, de la chaste, de la vertueuse, et que tout le monde la tient ainsy pour telle, à cause de son aage. Et, quand on songe en soy, et qu'on le dit à quelque sien fidele compaignon et confident : « La voyez-vous là en sa façon grave, sa mine sage et desdaigneuse et froide, qu'on diroit qu'elle ne feroit pas mouvoir une seule goutte d'eau? Helas! quand je la tiens couchée en son lict, il n'y a girouette au monde qui se remue et se revire si souvent et si agilement que font ses reins et ses fesses. »

Quant à moy, je croy que celuy qui a passé par là et le peut dire, qu'il est très content en soy. Hà! que j'en ay cognu plusieurs de ces dames en ce monde, qui contrefaisoient leurs dames sages, prudes et censoriennes[2], qui estoient très-debordées et veneriennes[3] quand

1. De haute mine.
2. Censurant autrui.
3. Sectatrices de Vénus.

venoient là, et que bien souvent on abattoit plustost qu'aucunes jeunes, qui, par trop peu rusées, craignent la lutte! Aussy dit-on qu'il n'y a chasse que de vieilles renardes pour chasser et porter à manger à leurs petits.

Nous lisons que jadis plusieurs empereurs romains se sont fort delectés à desbaucher et repasser ainsy ces grandes dames d'honneur et de reputation, autant pour le plaisir et contentement, comme certes il y en a plus qu'en des inferieures, que pour la gloire et honneur qu'ils s'attribuoient de les avoir desbauchées et suppeditées : ainsy que j'en ai cognu de mon temps plusieurs seigneurs, princes et gentilshommes, qui s'en sont sentis très-glorieux et très-contens dans leur ame, pour avoir faict de mesmes.

Jules Cæsar et Octave, son successeur, sont esté fort ardens à telles conquettes, ainsy que j'ay dict ci-devant; et après eux Calligula, lequel, conviant à ses festins les plus illustres dames romaines avecques leurs maris, les contemplant et considerant fort fixement, mesmes avecques la main leur levoit la face, si aucunes de honte la baissoient pour se sentir dames d'honneur et de reputation, ou bien d'autres qui voulussent les contrefaire, et des fort prudes et chastes (comme certainement y en pouvoit avoir peu ès temps de ces empereurs dissolus). Mais il falloit faire la mine et en estre quitte pour cela, autrement le jeu ne fust esté bon (comme j'en ay vu faire de mesmes à plusieurs dames), celles après qui plaisoient à ce monsieur l'empereur. Les prenoit

privement[1] et publiquement près de leurs maris, et, les sortans de la salle, les menoit en une chambre, où il en tiroit d'elles son plaisir ainsy qu'il luy plaisoit. Et puis les retournoit en leur place se rasseoir; et devant toute l'assemblée louoit leurs beautés et singularités qui estoient en elles cachées, les especifiant de part en part. Et celles[2] qui avoient quelques tares, laideurs et deffectuosités, ne les celoit nullement, ains les descrivoit et les declaroit, sans rien deguiser ny cacher.

Neron fut aussy curieux, qui pis est encor, de veoyr sa mere morte, la contempler fixement, et manier tous ses membres, louant les uns et vituperant les autres. J'en ay ouy conter de mesmes d'aucuns grands seigneurs chrestiens, qui ont bien eu ceste mesme curiosité envers leurs meres mortes.

Ce n'estoit pas tout de ce Calligula; car il racontoit leurs mouvemens, leurs façons lubriques, leurs maniements et leurs airs qu'elles observoient en leur manege, et surtout de celles qui avoient esté sages et modestes, ou qui les contrefaisoient ainsy à table. Car, si à la couche elles en vouloient faire de mesmes, ne faut point doubter si le cruel ne les menassoit de mort si elles ne faisoient tout ce qu'il vouloit pour le contenter, et crainte de mourir. Et puis après les escandalisoit ainsy qu'il luy plaisoit, aux despens et risée commune de ces pauvres dames, qui, pensans estre tenues

1. Il les prenait à leurs maris soit en particulier, soit en public.

2. Et quant à celles.

fort chastes et sages, comme il y en pouvoit avoir, ou faire des hypocrites, et contrefaire les *donne da ben*[1], estoient tout à trac divulguées et reputées bonnes vesses et ribaudes[2]; ce qui n'estoit pas mal employé de les descouvrir pour telles qu'elles ne vouloient qu'on les cogneust. Et qui estoit le meilleur, c'estoient, comme j'ay dict, toutes grandes dames comme femmes de consuls, dictateurs, preteurs, questeurs, senateurs, censeurs, chevalliers, et d'autres de très-grands estats et dignités; ainsy que nous pouvons dire aujourd'huy en nostre chrestienté les reines, qui se peuvent comparer aux femmes des consuls, puisqu'ils commandoient à tout le monde; les princesses grandes et moyennes, les duchesses grandes et petites, les marquises et marquisottes, les contesses et contines[3], les baronnesses et chevalleresses, et autres dames de grand rang et riche etoffe. Sur quoy il ne faut doubter que, si plusieurs empereurs et roys en pouvoient faire de mesmes envers telles grandes dames, comme cest empereur Calligula ne le fissent[4]. Mais ils sont chrestiens, qui ont la crainte de Dieu debvant les yeux, ses saincts commandemens, leur conscience, leur honneur, le diffame des hommes,

1. Femmes de bien, femmes honnêtes.

2. *Vesse* se dit encore en Limousin pour *femme de mauvaise vie.* L'admiration de l'auteur pour Caligula perce dans la complaisance avec laquelle il s'étend sur ses abus de pouvoir.

3. Pour *contessina* : jeune comtesse. Italianisme.

4. Il ne faut douter que plusieurs empereurs et rois feraient de même s'ils pouvaient agir ainsi envers telles dames.

et leurs marys; car la tyrannie seroit insupportable à des cœurs genereux. En quoy certes les roys chrestiens sont fort à estimer et louer, de gaigner l'amour des belles dames plus par douceur et amitié que par force et rigueur; et la conqueste en est beaucoup plus belle.

J'ay ouy parler de deux grands princes qui se sont fort pleus à descouvrir ainsy les beautés, gentillesses et singularités de leurs dames, aussy leurs difformités, tares et deffauts, ensemble leurs maneges, mouvemens et lascivetés, non en public pourtant comme Calligula, mais en privé avecques leurs grands amis particuliers. Et voilà le gentil corps de ces pauvres dames bien employé; pensant bien faire et se jouer pour complaire à leurs amants, sont descriées et brocardées.

Or, afin de reprendre encor nostre comparaison : tout ainsy que l'on voit de beaux edifices bastis sur meilleurs fondemens et de meilleures pierres et matieres les uns plus que les autres, et pour ce durer plus longuement en leur beauté et gloire; aussy y a-il des corps de dames si bien complexionnés et composés, et empreints en beautés, qu'on voit volontiers le temps n'y gaigner tant comme sur d'autres, ny les miner aucunement.

Il se lit qu'Artaxerces, entre toutes ses femmes qu'il eut, celle qu'il aima le plus fut Astasia, qui estoit fort aagée, et toutesfois très belle, qui avoit esté putain de son feu frere Daire[1]. Son fils en devint si fort amou-

1. Darius. Cette Astasia s'appelait Aspasia, et devint prêtresse de Diane, non du Soleil, comme l'a reconnu M. Lalanne.

reux, tant elle estoit belle nonobstant l'aage, qu'il la demanda à son pere en partage, aussy bien que la part du royaume. Le pere, par jalousie qu'il en eut et qu'il participast avecques luy de ce bon boucon, la fit prestresse du soleil, d'autant qu'en Perse celles qui ont tel estat se vouent du tout à la chasteté.

Nous lisons, dans l'*Histoire de Naples*, que Ladislaus, Hongre et roy de Naples, assiegea dans Tarente la duchesse Marie, femme de feu Rammondelo de Balzo, et, après plusieurs assauts et faicts d'armes, la prit par composition avecques ses enfans, et l'espousa bien qu'elle fust aagée; mais très-belle. Et l'emmena avecques soy à Naples; et fut appellée la reine Marie, fort aimée de luy et cherie.

J'ay veu madame la duchesse du Valentinois, en l'aage de soixante-dix ans, aussy belle de face, aussy fraische et aussy aimable comme en l'aage de trente ans : aussy fut-elle fort aimée et servie d'un des grands rois et valeureux du monde. Je le peux dire franchement, sans faire tort à la beauté de ceste dame car toute dame aimée d'un grand roy, c'est signe que perfection habite et abonde en elle qui la fait aimer. Aussy la beauté, donnée des cieux, ne doit estre espargnée aux demidieux. Je vis ceste dame, six mois avant qu'elle mourut, si belle encor que je ne sçache cœur de rocher qui ne s'en fust esmeu, encor qu'auparadvant elle s'estoit rompue une jambe sur le pavé d'Orleans, allant et se tenant à cheval aussy dextrement et dispostement comme elle avoit faict jamais; mais le cheval tomba et

glissa soubs elle. Et, pour telle rupture et maux et douleurs qu'elle endura, il eust semblé que sa belle face s'en fust changée; mais rien moins que cela, car sa beauté, sa grace, sa majesté, sa belle apparence, estoient toutes pareilles qu'elle avoit tousjours eu. Et sur-tout elle avoit une très-grande blancheur, et sans se farder aucunement; mais on dit bien que tous les matins elle usoit de quelques bouillons composés d'or potable, et autres drogues que je ne sçay pas comme les bons medecins et subtils apoticaires. Je croy que si ceste dame eust encor vescu cent ans, qu'elle n'eust jamais vieilly, fust du visage, tant il estoit bien composé, fust du corps caché et couvert, tant il estoit de bonne trempe et belle habitude. C'est dommage que la terre couvre ces beaux corps[1]!

J'ay veu madame la marquise de Rothelin, mere à madame la douaire princesse de Condé et de feu M. de Longueville, nullement offensée en sa beauté, ny du temps ny de l'aage; et s'y entretenir en aussy belle fleur qu'en la premiere, fors que le visage luy rougissoit un peu sur la fin. Mais pourtant ses beaux yeux, qui estoient des non-pareils du monde, dont madame sa fille en a herité, ne changerent oncques, et aussy prests à blesser que jamais.

J'ay veu madame de La Bourdaisiere, despuis en secondes nopces mareschalle d'Aumont, aussy belle sur ses vieux jours que l'on

1. Cette description enthousiaste paraît très flattée, si on la compare au crayon de Du Moustier, reproduit dans les portraits publiés par Niel.

eust dict qu'elle estoit en ses plus jeunes ans; si bien que ses cinq filles, qui ont esté des belles, ne l'effaçoient en rien. Et volontiers, si le choix fust esté à faire, eust-on laissé les filles pour prendre la mere; et si avoit eu plusieurs enfans. Aussy estoit-ce la dame qui se contre-gardoit le mieux, car elle estoit ennemie mortelle du serain et de la lune, et les fuyoit le plus qu'elle pouvoit; le fard commun[1], practiqué de plusieurs dames, luy estoit incognu.

J'ay veu, qui est bien plus, madame de Mareuil, mere de madame la marquise de Mezieres, et grand-mere de la princesse Dauphin[2], en l'aage de cent ans, auquel elle mourut, aussy disposte, fraische et belle et saine qu'en l'aage de cinquante ans : ç'avoit esté une très-belle femme en sa jeune saison.

Sa fille, madame ladicte marquise, avoit esté telle, et mourut ainsy, mais non si aagée de vingt ans, et la taille luy appetissa[3] un peu. Elle estoit tante de madame de Bourdeille, femme à mon frere aisné, qui luy portoit pareille vertu; car, encore qu'elle eut passé cinquante-trois ans et ait eu quatorze enfans, on diroit, comme ceux qui la voient sont de meilleur jugement que moy et l'asseurent, que ces quatre filles qu'elle a auprès d'elle se monstrent ses sœurs. Aussy voit-on

1. Employé communément alors.

2. Ainsi appelée parce que son mari François de Bourbon, duc de Montpensier, était Dauphin d'Auvergne.

3. Nous disons maintenant *rapetisser*, et bien à tort puisque nous avons conservé *agrandir*.

souvent plusieurs fruicts d'hiver et de la derniere saison se parangonner à ceux d'esté, et se garder, et estre aussy beaux et savoureux, voire plus.

Madame l'admiralle de Bryon, et sa fille, madame de Barbezieux, ont esté aussy très-belles en vieillesse.

L'on me dit dernierement que la belle Paule de Toulouse, tant renommée de jadis, est aussy belle que jamais, bien qu'elle ait quatre-vingt ans ; et ny trouve-on rien changé, ny en sa haute taille ny en son beau visage[1].

J'ay veu madame la presidente Comte, de Bourdeaux, tout de mesmes et en pareil aage, et très-aimable et desirable : aussy avoit-elle beaucoup de perfections. J'en nommerois tant d'autres, mais je n'en pourrois faire la fin.

Un jeune cavallier espaignol parlant d'amour à une dame aagée, mais pourtant encor belle, elle luy respondit : « Comment à mes complies me parlez-vous ainsy[2] ? » Voulant signifier par les complies son aage et declin de son beau jour, et l'approche de sa nuict. Le cavallier luy respondit : « Vos complies vallent plus, et sont plus belles et gracieuses que les heures de prime de quelqu'autre dame qui soit[3]. » Ceste allusion est gentille.

Un autre parlant de mesmes d'amour à une

1. Elle ne mourut en effet qu'à quatre-vingt-douze ans. Quant à n'avoir changé en rien à quatre-vingts ans, il est permis de croire que l'auteur exagère.

2. A mis completas desta manera me habla V. M. ?

3. Sus completas valen mas, y son mas graciosas, que las horas de prima de qualquier otra dama.

dame aagée, et l'autre luy remonstrant sa beauté flestrie qui pourtant ne l'estoit trop, il luy respondit : A vespres la feste se conoist[1].

On voit encor aujourd'huy madame de Nemours, jadis en son avril la beauté du monde, faire affront au temps, encor qu'il efface tout. Je la puis dire telle, et ceux qui l'ont veue avecques moy, que ç'a esté la plus belle femme, en ses jours verdoyans, de la chrestienté. Je la vis un jour danser, comme j'ay dict ailleurs; avecques la reine d'Escosse elles deux toutes seules ensemble et sans autres dames de compaignie, et ce par caprice; que tous ceux et celles qui les advisoient danser ne sceurent juger qui l'emportoit en beauté. Et eust-on dict, ce dit quelqu'un, que c'estoient les deux soleils assemblés qu'on lit dans Pline avoir apparu autresfois pour faire esbahir le monde. Madame de Nemours, pour lors madame de Guyse, monstroit la taille plus riche; et s'il m'est loisible ainsy le dire sans offenser la reine d'Escosse, elle avoit la majesté plus grave et apparente, encor qu'elle ne fust reine comme l'autre. Mais elle estoit petite fille de ce grand roy pere du peuple, auquel elle ressembloit en beaucoup de traits de visage, comme je l'ay veu pourtraict dans le cabinet de la reine de Navarre, qui monstroit bien en tout quel roy il estoit.

Je pense avoir esté le premier qui l'ay appellé du nom de *petite fille du roy pere du peuple;* et ce fut à Lyon quand le roy tourna de Pou-

1. A las visperas se conoce la fiesta.

longne[1]. Et bien souvent l'y appellois-je : aussy me faisoit-elle cest honneur de le trouver bon, et l'aimer de moy. Elle estoit certes vraie petite fille de ce grand roy, et sur-tout en bonté et beauté; car elle a esté très-bonne; et peu ou nul se trouve à qui elle ait faict mal ny desplaisir; et si en a eu de grands moyens du temps de sa faveur, c'est-à-dire de celle de feu M. de Guyse son mary, qui a eu grand credit en France. Ce sont doncques deux très-grandes perfections qui ont esté en ceste dame, que bonté et beauté, et que toutes deux elle a très-bien entretenu jusques icy, et pour lesquelles elle a espousé deux honnestes maris, et deux que peu ou point en eust-on trouvé de pareils. Et s'il s'en trouvoit encor un pareil et digne d'elle, et qu'elle le voulust pour le tiers, elle le pourroit encor user, tant elle est encor belle.

Aussy qu'en Italie l'on tient les dames ferraroises pour de bons et friands morceaux, dont est venu le proverbe, *pota*[2] *ferraresa*, comme l'on dit *cazzo mantuan*. Sur quoy, un grand seigneur de ce pays là pourchassant une fois une belle et grande princesse de nostre France, ainsy qu'on le louoit à la cour de ses belles vertus, valeurs et perfections pour la meriter, il y eut feu M. d'O, capitaine des gardes escossoises, qui rencontra mieux que tous en disant : « Vous oubliez le meilleur : *cazzo mantuan*. »

1. Quand le roi Henri III revint de Pologne.

2. *Potta*. La phrase se rapporte à la conservation de la beauté de Mme de Guise, qui était de la maison d'Este.

J'ay ouy dire un pareil mot une fois, c'est que le duc de Mantoue (qu'on appelloit *le Gobin*[1], parce qu'il estoit fort bossu), voulant espouser la sœur de l'empereur Maximilian, il fut dict à elle qu'il estoit fort bossu. Elle respondit, dit-on : Il n'importe que la cloche ait quelque défaut, mais que le battant soit bon[2]; voulant entendre le *cazzo mantuan*. D'autres disent qu'elle ne profera le mot, car elle estoit trop sage et bien apprise; mais d'autres le dirent pour elle.

Pour tourner encor à ceste princesse ferraroise, je la vis aux nopces de feu M. de Joyeuse paroistre vestue d'une mante à la mode d'Italie, et retroussée à demy sur le bras à la mode siennoise; mais il n'y eut point encor de dame qui l'effaçast, et n'y eut aucun qui ne dist : « Ceste belle princesse ne se peut rendre encor, tant elle est belle. Et est bien aisé à juger que ce beau visage couvre et cache d'autres grandes beautés et parties en elle que nous ne voyons point; tout ainsy qu'à veoir le beau et superbe front d'un beau bastiment, il est aisé à juger qu'au dedans il y a de belles chambres, antichambres, garderobbes, beaux recoins et cabinets. »

En tant de lieux encor a-t-elle faict paroistre sa beauté despuis peu, et en son arriere-saison, et mesmes en Espaigne aux nopces de M. et madame de Savoye, que l'admiration

1. Le Bossu, en vieux français; en italien, on disait *gobbo* (gobbino par dérivation.)

2. Non importa purche la campana habbia qualche diffetto, ma ch'el sonaglio sia buono.

d'elle et de sa beauté, et de ses vertus, y en demeura gravée pour tout jamais. Si les aisles de ma plume estoient assez fortes et amples pour la porter dedans le ciel, je le ferois; mais elles sont trop foibles; si en parlerai-je encor ailleurs. Tant il y a que c'a esté une très-belle femme en son printemps, son esté et son automne, et son hiver encor, quoiqu'elle ait eu grande quantité d'ennuis et d'enfans.

Qui pis est, les Italiens, meprisans une femme qui a eu plusieurs enfans, l'appellent *scrofa*, qui est à dire *une truye;* mais celles qui en produisent de beaux, braves et genereux, comme ceste princesse a faict, sont à louer, et sont indignes de ce nom, mais[1] de celuy de *benistes de Dieu*.

Je puis faire ceste exclamation : Quelle mondaine et merveilleuse inconstance que la chose qui est la plus legere et inconstante, fait la resistance au temps, qu'est la belle femme[2] ! Ce n'est pas moy qui le dis; j'en serois bien marry, car j'estime fort la constance d'aucunes femmes, et toutes ne sont inconstantes : c'est d'un autre de qui je tiens ceste exclamation.

J'alleguerois encor volontiers des dames estrangeres, aussy bien que de nos françoises, belles en leur automne et hiver; mais pour ce coup je ne mettray en ce rang que deux.

L'une, la reine Elisabeth d'Angleterre qui regne aujourd'huy, qu'on m'a dict estre encor aussy belle que jamais. Que si elle est telle,

1. Mais sont dignes de celui (*nom*) de *bénites*.

2. Que la chose la plus légère, qui est la belle femme, résiste au temps.

je la tiens pour une belle princesse; car je l'ay veue en son esté et en son automne. Quant à son hiver, elle y approche fort si elle n'y est; car il y a long-temps que je ne l'ay veue. La premiere fois que je la vis, je sçay l'aage qu'on luy donnoit alors. Je crois que ce qui l'a maintenue si long-temps en sa beauté, c'est qu'elle n'a jamais esté mariée, ny a supporté le faix de mariage, qui est fort onereux, et mesmes quand l'on porte plusieurs enfans. Ceste reine est à louer en toutes sortes de louanges, n'estoit la mort de ceste brave, belle et rare reine d'Escosse, qui a fort souillé ses vertus.

L'autre princesse et dame estrangere est madame la marquise de Gouast, donne Marie d'Arragon, laquelle j'ay veue une très-belle dame sur sa derniere saison; et je vous le vais dire par un discours que j'abregeray le plus que je pourray. Lorsque le roi Henry mourut, un mois après mourut le pape Paul quatriesme (Caraffe) et pour l'eslection d'un nouveau fallut que tous les cardinaux s'assemblassent. Entre-autres partit de France le cardinal de Guyse; et alla à Rome par mer avecques les galleres du roy desquelles estoit general M. le grand prieur de France, frere dudict cardinal, lequel, comme bon frere, le conduisit avecques seize galleres. Et firent si bonne diligence et avecques si bon vent en poupe, qu'ils arriverent en deux jours et deux nuicts à Civita-Vecchia, et de là à Rome; où estant, M. le grand prieur voyant qu'on n'estoit pas encor prest de faire nouvelle eslection (comme de

vray elle demeura trois mois à faire), et que ses galleres ne faisoient rien au port, il s'advisa d'aller jusqu'à Naples veoir la ville et y passer son temps. A son arrivée doncques, le visce-roy, qui estoit lors le duc d'Alcala, le receut comme si ce fust esté un roy. Mais avant que d'y arriver salua la ville d'une fort belle salve qui dura long-temps ; et la mesme luy fut rendue de la ville et des chasteaux, qu'on eust dict que le ciel tonnoit estrangement durant ceste salve. Et tenant ses galleres en battaille et en joly[1], et assez loin, il envoya dans un esquif M. de l'Estrange, de Languedoc, fort habille et honneste gentilhomme qui parloit fort bien, vers le visce-roy pour ne luy donner l'allarme, et luy demander permission (encor que nous fussions en bonne paix, mais pourtant nous ne venions que de frais[2] de la guerre) d'entrer dans le port, pour veoir la ville et visiter les sepulchres de ses predecesseurs qui estoient là enterrés, et leur jetter de l'eau beniste et prier Dieu sur eux.

Le visce-roy l'accorda très-librement. M. le grand prieur doncques s'advança et recommança la salve aussy belle et furieuse que devant, tant des canons de course des seize galleres, que des autres pieces et d'harquebusades, tellement que tout estoit en feu. Et puis entra dans le mole fort superbement, avecques plus d'estendarts, de banderolles, de flambans[3]

1. En panne. *Se mettre en joli : se mettre en panne*, en parlant des galères (Sainte-Palaye, *Joli*).
2. Nous sortions tout fraîchement de l'état de guerre.
3. De flammes, banderoles étroites.

de taffetas cramoisi, et la sienne de damas, et tous les forçats vestus de velours cramoisi, et les soldats de sa garde de mesmes, avecques mandilles couvertes de passement d'argent, desquels estoit capitaine le capitaine Geoffroy, Provançal, brave et vaillant capitaine, bien que l'on trouvast[1] nos galleres françoises très-belles, lestes et bien espalverades[2], et sur-tout *la Realle*, à laquelle n'y avoit rien à redire; car ce prince estoit en tout très-magnifique et liberal.

Estant doncques entré dans le mole en un si bel arroy[3], il prit terre et tous nous autres avecques luy, où le visce-roy avoit commandé de tenir prests des chevaux et des coches pour nous recueillir et conduire en la ville. Comme de vray, nous y trouvasmes cent chevaux, coursiers, genests, chevaux d'Espaigne, barbes et autres, les uns plus beaux que les autres, avecques des housses de velours toutes en broderie, les unes d'or, les autres d'argent. Qui vouloit monter à cheval montoit, qui en coche montoit, car il y en avoit une vingtaine des plus belles et riches et des mieux attelées, et traisnées par des coursiers des plus beaux qu'on eust sceu à veoir. Là se trouverent aussy force grands princes et seigneurs, tant du Regne[4] qu'Espaignols, qui receurent M. le

1 Si bien que l'on trouva.

2. *Pavoisées*. Je crois qu'il faut lire ici *espalvesades*, sinon *en palvesades*. Italianisme, car on a dit en italien *palvesade* pour *pavoisement*.

3. *Ordre*. Nous n'avons plus ce mot, bien qu'on ait conservé son contraire, *désarroi*.

4. Du royaume de Naples : *Regno di Napoli*.

grand prieur, de la part du visce-roy, très-honnorablement. Il monta sur un cheval d'Espaigne le plus beau que j'aye veu il y a long-temps, que despuis le visce-roy luy donna. Et se manioit très-bien, et faisoit de très-belles courbettes, ainsy qu'on parloit de ce temps. Luy qui estoit un très-bon homme de cheval, et aussy bon que de mer, le fit très-beau veoir là-dessus : et il le faisoit très-bien valloir et aller, et de fort bonne grace. Car il estoit l'un des beaux princes qui fust de ce temps là et des plus agreables, des plus accomplis, et de fort haute et belle taille et bien desnouée ; ce qui n'advient guieres à ces grands hommes. Ainsy il fut conduict par tous ces seigneurs et tant d'autres gentilshommes chez le visce-roy, lequel l'attendoit et luy fit tous les honneurs du monde, et logea en son palais, et le festoya fort somptueusement, et luy et sa trouppe. Il le pouvoit bien faire, car il luy gaigna vingt mille escus à ce voyage.

Nous pouvions bien estre avecques luy deux cens gentilshommes, que capitaines des galleres et autres; nous fumes logés chez la pluspart des grands seigneurs de la ville, et très-magnifiquement. Dès le matin, sortans de nos chambres, nous rencontrions des estaffiers si bien creés[1] qui se venoient presenter aussy tost et demander ce que nous voulions faire et où voulions aller et pourmener. Et si nous voulions chevaux ou coches, soudain aussy tost nostre volonté dicte aussy tost accomplie.

1. Des laquais bien élevés. *Staffiere* a aussi le sens de *palefrenier*.

Et alloient querir les montures que voulions, si belles, si riches et si superbes, qu'un roy s'en fust contenté; et puis accommancions et accomplissions nostre journée ainsy qu'il plaisoit à chascun. Enfin nous n'estions guieres gastés d'avoir faute de plaisirs et delices en ceste ville : ne faut dire qu'il y en eust, car je n'ay jamais veu ville qui en fust plus remplie en toute sorte. Il n'y manque que la familiere, libre et franche conversation d'avecques les dames d'honneur et reputation, car d'autres il y en a assez. A quoy pour ce coup sceut très-bien remedier madame la marquise de Gouast, pour l'amour de laquelle ce discours se faict, car, toute courtoise et pleine de toute honnesteté, et pour la grandeur de sa maison[1] ayant ouy renommer M. le grand prieur des perfections qui estoient en luy, et l'ayant veu passer par la ville à cheval et recognu, comme de grand à grand cela est deu communement, elle, qui estoit toute grande en tout, l'envoya visiter un jour par un gentilhomme fort honneste et bien creé. Et luy manda que, si son sexe et la coustume du pays luy eussent permis de le visiter, volontiers elle y fust venue fort librement pour luy offrir sa puissance, comme avoient faict tous les grands seigneurs du royaume; mais le pria de prendre ses excuses en gré, en luy offrant et ses maisons, et ses chasteaux, et sa puissance[2].

M. le grand prieur, qui estoit la mesme courtoisie, la remercia fort, comme il deb-

1. De la maison du Grand Prieur.
2. Et tout ce qu'elle possédait.

voit; et luy manda qu'il luy iroit baiser les mains incontinent après disner; à quoy il ne faillit, avecques sa suite de tous nous autres qui estions avecques luy. Nous trouvasmes la marquise dans sa salle avecques ses deux filles, donne Antonine, et l'autre donne Hieronyme ou donne Joanne (je ne sçaurois bien dire, car il ne m'en souvient plus), avecques force belles dames et damoiselles, tant bien en point et de si belle et bonne grace, que, hormis nos cours de France et d'Espaigne, volontiers ailleurs n'ay-je point veu plus belle trouppe de dames.

Madame la marquise salua à la françoise et receut M. le grand prieur avecques un très-grand honneur; et luy en fit de mesmes, encor plus humble, *con mas gran sociego*[1], comme dit l'Espaignol. Leurs devis furent, pour ce coup, de propos communs. Aucuns de nous autres, qui sçavions parler italien et espaignol, accostasmes les autres dames, que nous trouvasmes fort honnestes et gallantes, et de fort bon entretien.

Au departir, madame la marquise ayant sceu de M. le grand prieur le sejour d'une quinzaine jours qu'il vouloit faire là, luy dit: « Monsieur, quand vous ne sçaurez que faire et qu'aurez faute de passe-temps, lorsqu'il vous plaira venir ceans vous me ferez beaucoup d'honneur, et y serez le très-bien venu comme en la maison de madame vostre mere; vous priant de disposer de ceste-cy de mesmes

1. Avec le plus grand sérieux (*sosiego*).

et ainsy que la sienne; et y faire ny plus ny moins. J'ay ce bonheur d'estre aimée et visitée d'honnestes et belles dames de ce royaume et de ceste ville, autant que dame qui soit; et d'autant que vostre jeunesse et vertu porte que vous aimez la conversation des honnestes dames, je les prieray de se rendre icy plus souvent que de coustume, pour vous tenir compaignie et à toute ceste belle noblesse qui est avecques vous. Voilà mes deux filles, auxquelles je demanderay, encor qu'elles ne soient si accomplies qu'on diroit bien, de vous tenir compaignie à la françoise, comme de rire, danser, jouer, causer librement, comme vous faites à la cour de France. A quoy je m'offrirois volontiers. Mais il fascheroit fort à un prince jeune, beau et honneste comme vous estes, d'entretenir une vieille surannée, fascheuse et peu aimable comme moy; car volontiers vieillesse et jeunesse ne s'accordent guieres bien ensemble. »

M. le grand prieur luy releva aussy tost ces mots, en luy faisant entendre que la vieillesse n'avoit rien gaigné sur elle, et que mal aisement il ne passeroit pas celuy-là, et que son automne surpassoit tous les printemps et estés qui estoient en ceste salle. Comme de vray, elle se monstroit encor une très-belle dame et fort aimable, voire plus que ses deux filles, toutes belles et jeunes qu'elles estoient. Si avoit-elle bien alors près de soixante bonnes années. Ces deux petits mots que M. le grand prieur donna à madame la marquise luy pleurent fort, selon que nous pusmes cognoistre à

son visage riant, à sa parolle et à sa façon.

Nous partismes de là extresmement bien edifiés de ceste belle dame, et sur-tout M. le grand prieur qui en fut aussy tost espris, qu'il nous le dit. Il ne faut doncques doubter si ceste belle dame et honneste, et sa belle trouppe de dames, convia M. le grand prieur tous les jours d'aller à son logis; car si on n'y alloit l'après-disnée, on y alloit le soir. M. le grand prieur prit pour sa maistresse sa fille aisnée, encor qu'il aimast mieux la mere; mais ce fut *per adumbrar la còsa*[1]. Il se fit force couremens de bague, où M. le grand prieur emporta le prix, force ballets et danses. Bref, ceste belle compaignie fut cause que, luy ne pensant sejourner que quinze jours, nous y fusmes pour nos six sepmaines sans nous y fascher nullement, car nous y avions nous autres aussy bien faict des maistresses comme nostre general. Encor y eussions-nous demeuré davantage, sans qu'un courrier vint du roy son maistre, qui luy porta nouvelles de la guerre eslevée en Escosse; et pour ce falloit mener et faire passer ses galleres de Levant en Ponant, qui pourtant ne passerent de huict mois après.

Ce fut[2] à se despartir de ces plaisirs delicieux, et de laisser la bonne et gentille ville de Naples. Et ne fut à M. nostre general et à tous nous autres sans grandes tristesses et regrets, mais nous faschant fort de quitter un lieu où nous nous trouvions si bien.

1. Pour sauver les apparences, dissimuler la chose.
2. Il fallut alors renoncer.

Au bout de six ans ou plus, nous allasmes au secours de Malthe. Moy estant à Naples, je m'enquis si madicte dame la marquise estoit encor vivante; on me dit qu'ouy, et qu'elle estoit en la ville. Soudain je ne faillis de l'aller veoir. Et fus aussy tost recognu par un vieux maistre d'hostel de ceans, qui l'alla dire à madicte dame que je luy voulois baiser les mains. Elle, qui se ressouvint de mon nom de Bourdeille, me fit monter en sa chambre et la veoir. Je la trouvay qui gardoit le lict, à cause d'un petit feu vollage qu'elle avoit d'un costé de joue. Elle me fit, je vous jure, une très-bonne chere. Je ne la trouvay que fort peu changée, et encor si belle qu'elle eust bien faict commettre un peché mortel, fust ou de faict ou de volonté.

Elle s'enquit fort à moy des nouvelles de feu M. le grand prieur, et d'affection, et comme il estoit mort et qu'on luy avoit dict qu'il avoit esté empoisonné, maudissant cent fois le malheureux qui avoit faict le coup. Je luy dis que non, et qu'elle ostast cela de sa fantaisie, et qu'il estoit mort d'un purisy[1] faux et sourd qu'il avoit gaigné à la battaille de Dreux, où il avoit combattu comme un Cæsar tout le jour. Et le soir, à la derniere charge, s'estant fort eschauffé au combat, et suant, se retirant le soir qu'il geloit à pierre fendre, se morfondit; et se couva sa maladie, dont il mourut un mois ou six sepmaines après.

1. D'une fausse et sourde pleurésie. — En médecine, la fausse pleurésie est une pleurodynie.

Elle monstroit, par sa parolle et sa façon, de le regretter fort. Et notez que, deux ou trois ans auparadvant, il avoit envoyé deux galleres en cours[1] soubs la charge du capitaine Beaulieu, l'un de ses lieutenans de galleres. Il avoit pris la bandiere[2] de la reine d'Escosse, qu'on n'avoit jamais veue vers les mers de Levant, ny cognue, dont on estoit fort esbahy; car de prendre celle de France n'en falloit point parler, pour l'alliance entre le Turc. M. le grand prieur avoit donné charge au dict capitaine Beaulieu de prendre terre à Naples, et de visiter de sa part madame la marquise et ses filles, auxquelles trois il envoyoit force presens de toutes les singularités, qui estoient lors à la cour et au Palais[3], à Paris et en France; car ledict sieur grand prieur estoit la liberalité et magnificence mesme. A quoy ne faillit le capitaine Beaulieu, et de presenter le tout, qui fut très-bien receu, et pour ce fut recompensé d'un beau present.

Madame la marquise se ressentoit si fort obligée de ce present, et de la souvenance qu'il avoit encor d'elle, qu'elle me le reitera plusieurs fois, dont elle l'en aima encor plus. Pour l'amour de luy, elle fit encor une courtoisie à un gentilhomme gascon, qui estoit lors aux galleres de M. le grand prieur, lequel, quand nous partismes, demeura dans la ville,

1. Course.
2. Bannière.
3. Dans les galeries du Palais (de justice), où se trouvaient alors beaucoup de magasins de modes.

malade jusqu'à la mort. La fortune fut si bonne pour luy, que, s'addressant à ladicte dame en son adversité, elle le fit si bien secourir qu'il eschappa; et le prit en sa maison, et s'en servit que, venant à vacquer une capitainerie en un de ses chasteaux, elle la luy donna, et luy fit espouser une femme riche.

Aucuns de nous autres ne sceumes qu'estoit devenu le gentilhomme, et le pensions mort, si-non, lorsque nous fismes ce voyage de Malthe, il se trouva un gentilhomme qui estoit cadet de celuy dont j'ay parlé, qui un jour, sans y penser, parlant à moy de la principalle occasion de son voyage qui estoit pour chercher nouvelles d'un sien frere qui avoit esté à M. le grand prieur, et estoit resté malade à Naples il y avoit plus de six ans, et que despuis il n'en avoit jamais sceu nouvelles[1]. Il m'en alla souvenir[2], et despuis m'enquis de ses nouvelles aux gens de madame la marquise, qui m'en conterent et de sa bonne fortune : soudain je le rapportay à son cadet, qui m'en remercia fort; et vint avecques moy chez madicte dame (ce cadet) qui en prit encor plus de langue, et l'alla veoir où il estoit.

Voilà une belle obligation pour une souvenance d'amitié qu'elle avoit encor, comme j'ay dict; car elle m'en fit encor meilleure chere; et m'entretint fort du bon temps passé, et de

1. Ces six ans donnent une singulière idée des liens de famille qu'on croit avoir été si étroits jadis.

2. Il m'en souvint et ensuite je m'enquis.

force autres choses qui faisoient trouver sa compaignie très-belle et très-aimable; car elle estoit de très-beau et bon devis, et très-bien parlante. Elle me pria cent fois ne prendre un autre logis ny repas que le sien, mais je ne le voulus jamais, n'ayant esté mon naturel d'estre importun ny coquin[1]. Je l'allois veoir tous les jours, pour sept ou huict jours que nous y demeurasmes, et y estois très-bien venu, et sa chambre m'estoit tousjours ouverte sans difficulté. Quand je luy dis adieu, elle me donna des lettres de faveur à son fils M. le marquis de Pescayre, general pour lors en l'armée espaignole[2]. Outre ce, elle me fit promettre qu'au retour je passerois pour la receveoir, et de ne prendre autre logis que le sien.

Le malheur fut tant pour moy que les galleres qui nous tournerent[3] ne nous mirent à terre qu'à Terracine, d'où nous allasmes à Rome, et ne pus tourner en arriere. Et aussy que je m'en voulois aller à la guerre d'Hongrie; mais, estans à Venise, nous sceusmes la mort du grand sultan Soliman. Ce fut là où je maudis cent fois mon malheur que ne fusse retourné aussy bien à Naples, où j'eusse bien passé mon temps. Et possible, par le moyen de madicte dame la marquise, j'y eusse rencontré une bonne fortune, fust par mariage ou autrement; car elle me faisoit ce bien de m'aimer.

1. *Coquin* était autrefois synonyme de *mendiant*.

2. Ceci explique les éloges prodigués à Pescaire en toute occasion.

3. Sur lesquels nous fîmes retour.

Je croy que ma malheureuse destinée ne le voulut, et me voulut encor ramener en France pour y estre à jamais malheureux, et où jamais la bonne fortune ne m'a monstré bon visage, si-non par apparence et beau semblant d'estre estimé gallant homme de bien et d'honneur prou. Mais de moyens et de grades, point! comme aucuns de mes compaignons, voire d'autres plus bas, lesquels j'ay veu qu'ils se fussent estimés heureux que j'eusse parlé à eux dans une cour, dans une chambre de roy ou de reine, ou une salle encor, à costé ou sur l'espaule, qu'aujourd'hui je les vois advancés comme potirons[1] et fort aggrandis, bien que je n'aye affaire d'eux et ne les tienne plus grands que moy, ny que je leur voulusse defier en rien[2] de la longueur d'un ongle.

Or bien, pour moy je peux en cela practiquer le proverbe que notre redempteur Jesus-Christ a profferé de sa propre bouche : *Que nul ne peut estre prophete dans son pays*. Possible, si j'eusse suivi des princes estrangers aussy bien que les miens, et cherché l'advanture parmy eux comme j'ay faict pour les autres, je serois maintenant plus chargé de biens et de dignités que ne suis de douleurs et d'années. Patience[3]! Si ma Parque m'a ainsy filé,

1. On sait que le potiron devient énorme sans acquérir pour cela grand prix. Le dépit de Branthôme lui a fait trouver là une image expressive.

2. Ni que je veuille les provoquer en rien, pas même du bout du doigt.

3. Ce qui suit ne s'accorde guère avec cette exclamation, encore usitée en Provence pour indiquer que, si on se tait, on n'oublie rien.

je la maudis; s'il tient à mes princes, je les donne à tous les diables, s'ils n'y sont[1].

Voylà mon conte achevé de ceste honnorable dame; elle est morte en une très-grande reputation d'avoir esté une très-belle et honneste dame, et d'avoir laissé après elle une belle et genereuse lignée comme M. le marquis son aisné fils, don Juan, don Carlos, don Cæsar d'Avalos, que j'ay tous veus et desquels j'en ay parlé ailleurs; les filles de mesmes ont ensuivi leurs frères. Or, je fais fin à mon principal discours.

1. Si un destin supérieur le voulait, je le maudis, ma si les Parques de la mythologie n'y sont pour rien, et si ma destinée a dépendu seulement du caprice des princes, je les donne à tous les diables, etc. — Cette malédiction, venant après tant de flatteries à l'adresse des grands, caractérise bien le courtisan déçu.



DISCOURS

QU'IL N'EST BIEN SÉANT DE PARLER MAL DES HONNESTES DAMES, BIEN QU'ELLES FASSENT L'AMOUR,

ET QU'IL EN EST ARRIVÉ DE GRANDS NCONVÉNIENS POUR EN MESDIRE.

UN poinct y a-il à noter en ces belles et honnestes dames qui font l'amour, et qui, quelques esbats qu'elles se donnent, ne veulent estre offensées ny escandalisées [1] des parolles de personne. Et qui les offense, s'en sçavent bien revancher, ou tost ou tard. Bref, elles le veulent bien faire, mais non pas qu'on en parle. Aussy certes n'est-il pas beau d'escandaliser une honneste dame ny la divulguer; car qu'ont à faire plusieurs personnes [2], si elles se contentent et leurs amoureux aussy?

Nos cours de France, aucunes, et mesmes les dernieres, ont esté fort subjectes à blason-

1. Ni citées comme sujets de scandale.
2. Qu'est-ce que cela fait à autrui?

ner[1] de ces honnestes dames; et ay veu le temps qu'il n'estoit pas gallant homme qui ne controuvast[2] quelque faux dire contre ces dames, ou bien qui n'en rapportast quelque vray. A quoy il y a un très-grand blasme; car on ne doit jamais offenser l'honneur des dames, et sur-tout les grandes. Je parle autant de ceux qui en reçoivent des jouissances, comme de ceux qui ne peuvent taster de la venaison[3] et les descrient.

Nos cours dernieres de nos roys, comme j'ay dict, ont esté fort subjectes à ces mesdisances et pasquins, bien differentes à celles de nos autres roys leurs predecesseurs, fors celle du roy Louys XI, ce bon rompu[4], duquel on dit que la pluspart du temps il mangeoit en commun, à pleine sale, avecques force gentilshommes de ses plus privés, et autres et tout. Et celuy qui luy faisoit le meilleur et plus lascif conte des dames de joye, il estoit le mieux venu et festoyé; et luy-mesme ne s'espargnoit à en faire, car il s'en enqueroit fort,

1. Médire.
2. Qui n'inventât.
3. Tâter d'un semblable gibier.
4. *Roué*. Louis XI passe non seulement pour avoir conté beaucoup à la cour de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, où il s'était réfugié étant dauphin, mais pour avoir pris soin de faire publier, dans le même ordre où nous l'avons, le recueil intitulé : *Cent Nouvelles nouvelles*, et cela se trouve confirmé par ces mots de l'avertissement, qui paraît avoir été fait de son temps : « Et notez que par toutes les *Nouvelles* « où il est dit *par monseigneur*, il est entendu monseigneur « le Dauphin, lequel depuis a succédé à la couronne et est « le roy Louys XI; car il estoit lors ès pays du duc de « Bourgogne. » (Buchon.)

et en vouloit souvent sçavoir, et puis en faisoit part aux autres, et publiquement. C'estoit bien un scandale grand que celuy-là.

Il avoit très-mauvaise opinion des femmes, et ne les croyoit toutes chastes. Quand il convia le roy d'Angleterre de venir à Paris faire bonne chere, et qu'il fut pris au mot, il s'en repentit aussy tost, et trouva un *alibi* pour rompre le coup. « Ah! pasque-Dieu! ce dit-il, je ne veux pas qu'il y vienne; il y trouveroit quelque petite affettée et saffrette de laquelle il s'amouracheroit, et elle luy feroit venir le goust d'y demeurer plus long-temps et d'y venir plus souvent que je ne voudrois. »

Il eut pourtant très-bonne opinion de sa femme, qui estoit sage et vertueuse : aussy la luy falloit-il telle, car, estant ombrageux et soupçonneux prince s'il en fut oncques, il luy eust bientost faict passer le pas des autres[1]. Et quand il mourut, il commanda à son fils d'aimer et honnorer fort sa mere, mais non de se gouverner par elle : « non qu'elle ne fust fort sage et chaste, dit-il, mais qu'elle estoit plus Bourguignonne que Françoise. » Aussy ne l'aima-il jamais que pour en avoir lignée; et, quand il en eut, il n'en faisoit guieres de cas. Il la tenoit au chasteau d'Amboise comme une simple dame, portant fort petit estat et aussy mal habillée que simple damoiselle; et la laissoit là avecques petite cour, à faire ses prieres. Et luy s'alloit pourmener et donner

1. Nous disons encore *faire sauter le pas* pour *faire mourir*. Par *autres*, il faut entendre les victimes des exécutions capitales devant lesquelles Louis XI ne reculait pas.

du bon temps. D'ailleurs je vous laisse à penser, puisque le roy avoit opinion telle des dames et s'en plaisoit à mal dire, comment elles estoient repassées parmy toutes les bouches de la cour; non qu'il leur voulust mal autrement pour ainsy s'esbattre, ny qu'il les voulust reprimer rien de leurs jeux, comme j'ay veu aucuns. Mais son plus grand plaisir estoit de les gaudir[1]; si bien que ces pauvres femmes, pressées de tel bast de medisances, ne pouvoient bien souvent hausser la croupiere si librement comme elles eussent voulu. Et toutesfois le putanisme regna fort de son temps, car le roy luy-mesme aydoit fort à le faire et le maintenir avecques les gentilshommes de sa cour. Et puis c'estoit à qui mieux en riroit, soit en public ou en cachette, et qui en feroit de meilleurs contes de leurs lascivetés et de leurs tordions[2] (ainsy parloit-il) et de leur gaillardise. Il est vray que l'on couvroit le nom des grandes[3], que l'on ne jugeoit que par apparences et conjectures; je croy qu'elles avoient meilleur temps que plusieurs que j'ay veu du regne du feu roy, qui les tançoit et censuroit, et reprimoit estrangement. Voylà ce que j'ay ouy dire de ce bon roy à d'aucuns anciens.

Or, le roy Charles huictiesme son fils, qui luy succeda, ne fut de ceste complexion; car on dit de luy que ç'a esté le plus sobre et honneste roy en parolles que l'on vid jamais, et

1. Goguenarder.
2. Contorsions.
3. Grandes dames.

n'a jamais offensé ny homme ny femme de la moindre parolle du monde. Je vous laisse doncques à penser si les belles dames de son regne, et qui se rejouissoient, n'avoient pas bon temps. Aussy les aima-il fort et les servit bien, voire trop; car, tournant de son voyage de Naples très-victorieux et glorieux, il s'amusa si fort à les servir, caresser, et leur donner tant de plaisirs à Lyon par les beaux combats et tournois qu'il fit pour l'amour d'elles, que, ne se souvenant point des siens qu'il avoit laissés en ce royaume, les laissa perdre et villes et royaume et chasteaux qui tenoient encor et luy tendoient les bras pour avoir secours. On dit aussy que les dames furent cause de sa mort, auxquelles, pour s'estre trop abandonné, luy qui estoit de fort debile complexion, s'y enerva et debilita tant que cela luy aida à mourir.

Le roy Louis douziesme fut fort respectueux aux dames; car, comme j'ay dict ailleurs il pardonnoit à tous les comedians de son royaume, comme escoliers et clercs de palais en leurs basoches, de quiconque ils parleroient, fors de la reine sa femme et de ses dames et damoiselles[1], encor qu'il fust bon compaignon en son temps et qu'il aimast bien les dames autant que les autres. Tenant en cela (mais non de la mauvaise langue, ny de la grande presomption, ny vanterie) du duc Louys d'Orleans, son ayeul. Aussy cela luy cousta-il la vie, car s'estant une fois vanté

1. On voit ici ce que l'auteur entend par le respect aux dames; il ne s'étendait pas hors de la Cour.

tout haut, en un banquet où estoit le duc Jean de Bourgongne son cousin, qu'il avoit en son cabinet le pourtraict des plus belles dames dont il avoit jouy, par cas fortuit un jour le duc Jean entra dans ce cabinet; la premiere dame qu'il voit pourtraicte et se presente du premier aspect à ses yeux, ce fut sa noble dame espouse qu'on tenoit de ce temps la très-belle. Elle s'appelloit Marguerite, fille d'Albert de Baviere, comte de Haynault et de Zelande. Qui fut esbahy? ce fut le bon espoux. Pensez que tout bas il dit ce mot: « Ah! j'en ay. »

Et ne faisant cas de la puce qui le piquoit autrement, dissimula tout, et, en couvant vengeance, le querella pour la regence et administration du royaume; et colorant son mal sur ce subject et non sur sa femme, le fit assassiner à la porte Barbette à Paris. Et sa femme premiere morte (pensez de poison[1]), et après la vache[2] morte, espousa en secondes nopces la fille de Louys, troisiesme duc de Bourbon. Possible qu'il n'empira le marché; car à tels gens subjects aux cornes ils ont beau changer de chambre et de repaires[3], ils y en trouvent tousjours.

Ce duc en cela fit très-sagement de se van-

1. Une fois sa première femme morte. (Vous pensez bien que ce fut par le poison.) — Double erreur. Voir la troisième des notes qui suivent.

2. Femme trop facile. — Le mot n'était guère usité alors que dans l'expression : épouser la vache et le veau (épouser la femme enceinte des œuvres d'autrui.)

3. Séjours.

ger de son adultere sans s'escandaliser ny luy ny sa femme; qui fut à luy une très-sage dissimulation[1]. Aussy ay-je ouy dire à un très-grand capitaine : qu'il y a trois choses lesquelles l'homme sage ne doit jamais publier s'il en est offensé, et en doit taire le subject, et plustost en inventer un autre nouveau pour en avoir le combat et la vangeance, si ce n'est que la chose fust si evidente et claire devant plusieurs, qu'autrement il ne se pust desdire. L'une est : quand on reproche à un autre qu'il est cocu et sa femme publique[2]; l'autre, quand on le taxe de bougrerie et sodomie; la troisiesme, quand on luy met à sur qu'il est un poltron, et qu'il a fuy vilainement d'un combat ou d'une battaille. Ces trois choses, disoit ce grand capitaine, sont fort escandaleuses quand on en publie le subject de laquelle on combat, et pense-on quelquesfois s'en bien nettoyer que l'on s'en sallit villainement. Et le subject en estant publié escandalise fort, et tant plus il est remué, tant plus mal il sent, ny plus ny moins qu'une grande puanteur quand plus on la remue. Voilà pourquoy qui peut avecques son honneur caler[3], c'est le meilleur, et excogiter et tenter un nouveau subject pour avoir raison

1. Le récit de l'auteur prouverait, au contraire, que le scandale ne fut pas étouffé par la vengeance que M. Ludovic Lalanne rend bien douteuse en faisant observer que la femme de Jean Sans peur mourut après son mari et que ce dernier n'eut point d'autre épouse.

2. Et que sa femme se donne à d'autres.

3. *Se taire* sur l'outrage fait à son honneur. La langue d'oc emploie *calar* pour *se taire*.

du vieux[1], et telles offenses, le plus tard que l'on peut, ne se doivent jamais mettre en cause, contestation ny combat. Force exemples alleguerois-je pour ce faict; mais il m'incommoderoit et allongeroit par trop mon discours.

Voylà pourquoy ce duc Jean fut très-sage de dissimuler et cacher ses cornes, et se revanger d'ailleurs sur son cousin qui l'avoit honny. Encor s'en mocquoit-il, et le faisoit entendre[2] : dont il ne faut point doubter que telle desrision et escandale ne luy touchast autant au cœur que son ambition, et luy fist faire ce coup en fort habille et très-sage mondain.

Or, pour retourner de-là où j'estois demeuré : le roy François, qui a bien aimé les dames, encor qu'il eust opinion qu'elles fussent fort inconstantes et variables, comme j'ay dict ailleurs, ne voulut point qu'on en medist en sa cour, et voulut qu'on leur portast un grand honneur et respect. J'ay ouy raconter qu'une fois, luy passant son caresme à Meudon près Paris, il y eut un sien gentilhomme servant, qui s'appelloit Busambourg, de Xaintonge, lequel servant le roy de la viande dont il avoit dispense, le roy luy commanda de porter le reste, comme l'on voit quelquesfois à la cour, aux dames de la petite bande, que je ne veux nommer, de peur d'escandale. Ce gentilhomme se mit à dire, parmy ses compai-

1. Y réfléchir et essayer d'un prétexte quelconque pour tirer raison du vieux grief.

2. Encore ce cousin se moquait-il de lui et en faisait entendre le motif.

gnons et autres de la cour : que ces dames ne se contentoient pas de manger de la chair crue en caresme, mais en mangeoient de la cuitte, et leur benoist saoul. Les dames le sceurent, qui s'en plaignirent aussy tost au roy, qui entra en si grande collere, qu'à l'instant il commanda aux archers de garde de son hostel de l'aller prendre et pendre sans autre delay. Par cas ce pauvre gentilhomme en sceut le vent (par quelqu'un de ses amys), qui evada et se sauva bravement. Que s'il eust esté pris, pour le seur il estoit pendu, encor qu'il fust gentilhomme de bonne part, tant on vit le roy ceste fois en collere, ny faire plus de jurement. Je tiens ce conte d'une personne d'honneur qui y estoit; et lors le roy dit tout haut que quiconque toucheroit à l'honneur des dames, sans remission il seroit pendu.

Un peu auparadvant, le pape Paul III, de la maison de Farnese, estant venu à Nice, le roy le visitant et toute sa cour, et de seigneurs et dames, il y en eut quelques-unes, qui n'estoient pas des plus laides, qui luy allerent baiser la pantoufle. Sur quoy un gentilhomme se mit à dire : qu'elles estoient allées demander à Sa Saincteté dispense de taster de la chair crue sans escandale toutesfois et quantes qu'elles voudroient. Le roy le sceut; et bien servit au gentilhomme de se sauver, car il fust esté pendu, tant pour la reverence du pape que du respect des dames.

Ces gentilshommes ne furent si heureux en leurs rencontres et causeries comme feu

M. d'Albanie[1]. Lorsque le pape Clement vint à Marseille faire les nopces de sa niepce avecques M. d'Orleans, il y eut trois dames, belles et honnestes vefves, lesquelles, pour les douleurs, ennuys et tristesses qu'elles avoient de l'absence et des plaisirs passés de leurs maris, vindrent si bas et si fort attenuées, debiles et maladives, qu'elles prierent M. d'Albanie, son parent, qui avoit bonne part aux graces du pape, de luy demander dispense pour elles trois de manger de la chair les jours deffendus. Le duc d'Albanie leur accorda, et les fit venir un jour fort familierement au logis du pape; et pour ce en advertit le roy, luy en ayant descouvert la baye[2]. Estant toutes trois à genoux debvant Sa Sainncteté, M. d'Albanie commança le premier, et dit assez bas en italien, que les dames ne l'entendoient point : « Pere sainct, voilà trois dames vefves, belles et bien honnestes comme vous voyez, lesquelles, pour la reverence qu'elles portent à leurs maris trespassés, et à l'amitié des enfans qu'elles ont eu d'eux, ne veulent pour rien du monde aller aux secondes nopces, pour faire tort à leurs maris et enfans; et, parce que quelquesfois elles sont tentées des aiguillons de la chair, elles supplient trèshumblement Vostre Sainctеté de pouvoir avoir approche des hommes hors mariage, si et quantes fois qu'elles seroient en ceste tenta-

1. Jean Stuart, duc d'Albany.

2. Lui ayant fait part de la mystification qu'il voulait faire. En langue d'oc, on dit *dounar una baia* pour se jouer de quelqu'un.

tion. — Comment! dit le pape, mon cousin, ce seroit contre les commandemens de Dieu, dont je ne puis dispenser. — Les voilà, pere sainct, disoit le duc, s'il vous plaist les ouyr parler. »

Alors l'une des trois, prenant la parolle, dit : « Pere sainct, nous avons prié M. d'Albanie de vous faire une requeste très-humble pour nous autres trois, et nous remonstrer nos fragilités et debilles complexions. — Mes filles, dit le pape, la requeste n'est nullement raisonnable, car ce seroit contre les commandemens de Dieu. »

Lesdictes vefves, ignorantes de ce que luy avoit dict M. d'Albanie, luy repliquerent : « Pere sainct, au moins plaise nous en donner congé trois fois de la sepmaine, et sans escandale. — Comment! dit le pape, de vous permettre *il peccato di lussuria*[1] ? je me damnerois ; aussy que je ne le puis faire. »

Lesdictes dames, cognoissant alors qu'il y avoit de la fourbe et raillerie, et que M. d'Albanie leur en avoit donné d'une, dirent : « Nous ne parlons pas de cela, Pere sainct, mais nous demandons permission de manger de la chair les jours prohibés. »

Là dessus, le duc d'Albanie leur dit : « Je pensois, mes dames, que ce fust de la chair vive. »

Le pape aussy tost entendit la raillerie, et se prit à sourire, disant : « Mon cousin, vous avez faict rougir ces honnestes dames ; la

1. Le péché de luxure.

reine s'en faschera quand elle le sçaura » : laquelle le sceut et n'en fit autre semblant, mais trouva le conte bon. Et le roy puis après en rit bien fort avecques le pape, lequel, après leur avoir donné sa benediction, leur octroya le congé qu'elles demandoient, et s'en allerent très-contentes.

L'on m'a nommé les trois dames : madame de Chasteau-Briant ou madame de Canaples, madame de Chastillon, et madame la baillive de Caen, très-honnestes dames. Je tiens ce conte des anciens de la cour[1].

Madame d'Uzès fit bien mieux, du temps que le pape Paul troisiesme vint à Nice veoir le roy François. Elle estant madame du Bellay, et qui dès sa jeunesse a tousjours eu de plaisans traicts et dict de fort bons mots, un jour, se prosternant devant Sa Saincteté, le supplia de trois choses : l'une, qu'il luy donnast l'absolution, d'autant que, petite garce, fille à madame la regente, et qu'on la nommoit Tallard, elle perdit ses ciseaux en faisant son ouvrage, et elle fit vœu à sainct Alivergot[2] de le luy accomplir si elle les trouvoit, ce qu'elle fit, mais elle ne l'accomplit, ne sçachant où gisoit son corps sainct. L'autre requeste fut : qu'il luy donnast pardon de quoy, quand le pape Clement vint à Marseille,

1. Buchon a trouvé ce conte, que Branthôme dit tenir des anciens de la cour, presque mot pour mot dans les *Annales* de J. Bouchet, au nom des trois dames près. Et les noms ne paraissent pas plus dignes de foi que le reste.

2. Nom facétieux qui ne se trouve pas au Martyrologe. Doit être celui que cite le Tallemant de Monmerqué, VI, 217.

elle estant fille Tallard encor, elle prit un de ses oreillers en sa ruelle de lict, et s'en torcha le devant et le derriere, dont après Sa Saincteté reposa dessus son digne chef et visage et bouche qui le baisa[1]. La troisiesme, qu'il excommuniast le sieur de Tays, parce qu'elle l'aimoit et luy ne l'aimoit point, et qu'il est maudit, et est excommunié celuy qui n'aime point s'il est aimé. Le pape, estonné de ses demandes, et s'estant enquis au roy qui elle estoït, sceut ses causeries et en rit son saoul avecques le roy. Je ne m'estonne pas si despuis elle a esté huguenotte et s'est bien mocquée des papes, puisque de si bonne heure elle commança : et de ce temps, toutesfois, tout a esté trouvé bon d'elle, tant elle avoit bonne grace en ses traicts et bons mots.

Or ne pensez pas que ce grand roy fust si astraint et si reformé au respect des dames, qu'il n'en aimast de bons contes qu'on luy en faisoit, sans aucun escandale pourtant ny descriement, et qu'il n'en fist aussy; mais, comme grand roy qu'il estoit et bien privilegié, il ne vouloit pas qu'un chascun, ny le commun, usast de pareil privilege que luy. J'ay ouy conter, à aucuns, qu'il vouloit fort que les honnestes gentilshommes de sa cour ne fussent jamais sans maistresses; et s'ils n'en faisoient il les estimoit des fats et des sots : et bien souvent aux uns et aux autres leur en demandoit les noms, et promettoit les y servir et leur en dire du bien; tant il estoit bon et

1. Qui baisa l'oreiller. Du moins, elle le suppose, car la figure papale pût reposer sur un autre.

familier ! Et souvent aussy, quand il les voyoit en grand arraisonnement avecques leurs maistresses, il les venoit accoster et leur demander quels bons propos ils avoient avecques elles, et s'il ne les trouvoit bons, il les corrigeoit et leur en apprenoit d'autres. A ses plus familiers, il n'estoit point avare ny chiche de leur en dire ny departir de ses contes; dont j'en ay ouy faire un plaisant qui luy advint (et puis après le recita), d'une belle jeune dame venue à la cour. Laquelle, pour n'y estre bien usée[1], se laissa aller fort doucement aux persuasions des grands, et sur-tout de ce grand roy; lequel un jour, ainsy qu'il voulut planter son estandart bien arboré dans son fort, elle qui avoit ouy dire et qui commançoit desjà à le veoir, que quand on donnoit quelque chose au roy, ou que quand on le prenoit de luy et qu'on le touchoit, le falloit premierement baiser, ou bien la main, pour le prendre et toucher, elle-mesme sans autre ceremonie n'y faillit pas. Et, baisant très-humblement la main, prit l'estendart du roy et le planta dans le fort avecques une très-grande humilité; puis luy demanda de sang froid comment il vouloit qu'elle le servist, ou en femme de bien et chaste, ou en desbauchée. Il ne faut point doubter qu'il luy en demandast la desbauchée, puisqu'en cela elle y estoit plus agreable que la modeste : en quoy il trouva qu'elle n'y avoit perdu son temps, et après le coup, et avant, et tout.

1. Pour n'en pas bien connaître les usages.

Puis luy faisoit une grande reverence en le remerciant humblement de l'honneur qu'il luy avoit faict, dont elle n'estoit pas digne, en luy recommandant souvent quelque avancement pour son mary. J'ay ouy nommer la dame, laquelle despuis n'a esté si sotte comme alors, mais bien habille et bien rusée. Ce roy n'en espargna pas le conte, qui courut à plusieurs oreilles[1].

Il estoit fort curieux de sçavoir l'amour et des uns et des autres, et sur-tout des combats amoureux, et mesmes de quels beaux airs se manioient les dames quand elles estoient en leur manege, et quelle contenance et posture elles y tenoient, et de quelles parolles elles usoient. Et puis en rioit à pleine gorge; et après en deffendoit la publication et l'escandale, et recommandoit le secret et l'honneur. Il avoit pour son bon second ce très-grand, très-magnifique et très-liberal cardinal de Lorraine; très-liberal le puis-je appeller, puisqu'il n'eut son pareil de son temps. Ses despenses, ses dons et gracieusetés, en ont faict foy, et sur-tout la charité envers les pauvres. Il portoit ordinairement une grande gibeciere que son valet de chambre qui luy manioit son argent des menus plaisirs ne failloit d'emplir, tous les matins, de trois ou quatre cens escus; et tant de pauvres qu'il trouvoit, il mettoit la main à la gibeciere, et ce qu'il

1. Cette naïveté se retrouve dans un vieux conte gaillard de nos campagnes franc-comtoises, sans nom de roi bien entendu. Il s'agit tout bonnement d'une première nuit de noces entre ruraux.

en tiroit, sans consideration il le donnoit[1], et sans rien trier. Ce fut de luy que dit un pauvre aveugle, ainsy qu'il passoit dans Rome et que l'aumosne luy fut demandée de luy, et qu'il luy jetta à son accoustumée une grande poignée d'or, et en s'escriant tout haut en italien[2] : « Ou tu es Christ, ou le cardinal de Lorraine. » S'il estoit aumosnier et charitable en cela, il estoit bien autant liberal ès autres personnes, et principallement à l'endroict des dames, lesquelles il attrappoit aisement par cest appast. Car l'argent n'estoit en si grande abondance de ce temps comme il est aujourd'huy; et pour ce en estoient-elles plus friandes, et des bombances et des parures.

J'ay ouy conter que, quand il arrivoit à la cour quelque belle fille ou dame nouvelle qui fust belle, il la venoit aussy tost accoster, et, l'arraisonnant, il disoit qu'il la vouloit dresser de sa main. Quel dresseur! Je croy que la peine n'estoit pas si grande comme à dresser quelque poulain sauvage. Aussy pour lors disoit-on qu'il n'y avoit guieres de dames ou de filles residentes à la cour ou fraischement venues, qui ne fussent desbauchées ou attrapées par son avarice et par la largesse dudict M. le cardinal. Et peu ou nulles sont-elles sorties de ceste cour femmes et filles de bien. Aussy voyoit-on pour lors leurs coffres et grandes garde-robbes plus pleines de robbes, de cottes, et d'or et d'argent et de soye, que ne sont celles de nos reines et grandes prin-

1. Le donnait sans considérer.
2. O tu sei Christo, o veramente el cardinal di Lorrena.

cesses d'aujourd'huy. J'en ay faict l'experience pour l'avoir veu en deux ou trois qui avoient gaigné tout cela par leur devant; car leurs peres, meres et maris ne leur eussent pu donner en si grande quantité.

Je me fusse bien passé, ce dira quelqu'un, de dire cecy de ce grand cardinal, veu son honnorable habit et reverendissime estat. Mais son roy le vouloit ainsy et y prenoit plaisir; et pour complaire à son roy l'on est dispensé de tout, et pour faire l'amour et d'autres choses, mais qu'elles ne soient point meschantes, comme alors d'aller à la guerre, à la chasse, aux danses, aux mascarades et autres exercices; aussy qu'il estoit un homme de chair comme un autre, et qu'il avoit plusieurs grandes vertus et perfections qui offusquoient ceste petite imperfection, si imperfection se doit appeller faire l'amour.

J'ay ouy faire un conte de luy à propos du respect deu aux dames. Il leur en portoit de son naturel beaucoup : mais il l'oublia, et non sans subject, à l'endroict de madame la duchesse de Savoye, donne Beatrix de Portugal. Luy, passant une fois par le Piedmont, allant à Rome pour le service du roy son maistre, visita le duc et la duchesse. Après avoir assez entretenu M. le duc, il s'en alla trouver madame la duchesse en sa chambre pour la saluer; et s'approchant d'elle, elle, qui estoit la mesme arrogance du monde, luy presenta la main pour la baiser. M. le cardinal, impatient de cest affront, s'approcha pour la baiser à la bouche, et elle de se reculer. Luy, per-

dant patience et s'approchant de plus près encor d'elle, la prend par la teste, et en despit d'elle la baisa deux ou trois fois. Et quoiqu'elle en fist ses cris et exclamations à la portugaise et espaignolle, si fallut-il qu'elle passast par là.

« Comment! dit-il, est-ce à moy à qui il faut user de ceste mine et façon? Je baise bien la reine ma maistresse, qui est la plus grande reine du monde, et vous je ne vous baiserois pas, qui n'estes qu'une petite duchesse crottée! et si veux que vous sçachiez que j'ay couché avecques des dames aussy belles et d'aussy bonne ou plus grande maison que vous. »

Possible pouvoit-il dire vray. Ceste princesse eut tort de tenir ceste grandeur à l'endroict d'un tel prince de si grande maison et mesmes cardinal, car il n'y a cardinal, veu ce grand rang d'eglise qu'ils tiennent, qui ne s'accompare aux plus grands princes de la chrestienté. M. le cardinal aussy eut tort d'user de revanche si dure; mais il est bien fascheux à un noble et genereux cœur, de quelque profession qu'il soit, d'endurer un affront.

Le cardinal de Grandvelle le sceut bien faire sentir au comte d'Egmont, et d'autres que je laisse au bout de ma plume, car je brouillerois par trop mes discours, auxquels je retourne; et le reprens au feu roy Henry II, qui a esté fort respectueux aux dames, et qu'il servoit avecques de grands respects, qui detestoit fort les calomniateurs de l'honneur

des dames. Et lorsqu'un roy sert telles dames de tel poids, et de telle complexion, mal-aisement la suite de la cour ose ouvrir la bouche pour en parler mal. De plus la reine mere y tenoit fort la main pour soustenir ses dames et filles, et le bien faire sentir à ces detracteurs et pasquineurs, quand ils estoient une fois descouverts, encor qu'elle-mesme n'y ait esté espargnée non plus que ses dames. Mais ne s'en soucioit pas tant d'elle comme des autres, d'autant, disoit-elle, qu'elle sentoit son ame et sa conscience pure et nette, qui parloit assez pour soy : et la pluspart du temps se rioit et se mocquoit de ces mesdisans escrivains et pasquineurs. « Laissez-les tourmenter, disoit-elle, et prendre de la peine pour rien. » Mais quand elle les descouvroit, elle leur faisoit bien sentir.

Il escheut à l'aisnée Limeuil, à son commancement qu'elle vint à la cour, de faire un pasquin (car elle disoit et escrivoit bien) de toute la cour, mais non point escandaleux pourtant, si-non plaisant. Mais asseurez-vous qu'elle la repassa par le fouet à bon escient, avecques deux de ses compaignes qui en estoient de consente; et sans qu'elle avoit cest honneur de luy appartenir, à cause de la maison de Turenne, alliée à celle de Boulongne, elle l'eust chastiée ignominieusement, par le commandement exprès du roy qui detestoit estrangement tels escrits.

Je me souviens qu'une fois le sieur de Matha, qui estoit un brave et vaillant gentilhomme que le roy aimoit, et estoit parent de

madame de Valentinois, et avoit ordinairement quelque plaisante querelle contre les dames et les filles (tant il estoit fol!) un jour, s'estant attaqué à une de la reine, il y en avoit une, qu'on nommoit la grande Meray, qui s'en voulut prendre[1] pour sa compaigne; luy ne fit que simplement respondre : « Ah! je ne m'attaque pas à vous, Meray, car vous estes une grande coursiere bardable[2]. »

Comme de vray c'estoit la plus grande fille et femme que je vis jamais. Elle s'en plaignit à la reine : que l'autre l'avoit appellée jument et coursiere bardable. La reine fut en telle collere, qu'il fallut que Matha vuidast de la cour pour aucuns jours, quelque faveur qu'il eust de madame de Valentinois sa parente; et, d'un mois après son retour, n'entra en la chambre de la reine et des filles.

Le sieur de Gersay fit bien pis à l'endroict d'une des filles de la reine à qui il vouloit mal, pour s'en vanger, encor que la parolle ne luy manquast nullement; car il disoit et rencontroit des mieux, mais sur-tout quand il mesdisoit, dont il en estoit le maistre[3]; mais la mesdisance estoit lors fort deffendue. Un jour qu'elle estoit à l'après-disnée en la chambre de la reine avec ses compaignes et gentilshommes, comme alors la coustume es-

1. Qui voulut s'en prendre à lui, lui résister pour son amie.

2. Car vous êtes une grande jument de course à bâter (comme cheval de somme), c'est-à-dire une mauvaise jument. En langue d'oc, on dit *barda* pour *bât*.

3. Où il était passé maître.

toit qu'on ne s'assioit autrement qu'en terre quand la reine y estoit, ledict sieur, ayant pris entre les mains des pages et laquais une c... de belier dont ils s'en jouoient à la basse-court (elle estoit fort grosse et enflée tout bellement), estant couché près d'elle, la coula entre la robbe et la juppe de ceste fille, et si doucement qu'elle ne s'en advisa jamais sinon que, lorsque la reine se vint à se lever de sa chaise pour aller en son cabinet, ceste fille, que je ne nommeray point, se vint lever aussy tost. Et en se levant tout devant la reine, pousse si fort ceste balle belliniere[1] pelue, velue, qu'elle fit six ou sept bons joyeux, que vous eussiez dict qu'elle vouloit donner de soy-mesme du passe-temps à la compaignie sans qu'il luy coustast rien. Qui fut estonnée? ce fut la fille, et la reine aussy, car c'estoit en belle place visible sans aucun obstacle. « Nostre-Dame! s'escria la reine, et qu'est cela, ma mie? et que voulez-vous faire de cela? »

La pauvre fille, rougissant, à demy esplorée, se mit à dire qu'elle ne sçavoit que c'estoit, et que c'estoit quelqu'un qui luy vouloit mal qui luy avoit faict ce meschant traict, et qu'elle pensoit que ce ne fust autre que Gersay. Luy, qui en avoit veu le commancement du jeu et des bonds, avoit passé la porte. On l'envoya querir; mais il ne voulut jamais venir, voyant la reine si collere, et niant pourtant le tout fort ferme. Si fallut-il que

1. De bélier. — Belin était un des noms de bélier.

pour quelques jours il fuit sa collere et du roy aussy : et sans qu'il estoit un des plus grands favoris du roy dauphin, avecques Fontaine-Guerin, il eust esté en peine, encor que rien ne se prouvast contre luy que par conjecture, nonobstant que le roy et ses courtisans et plusieurs dames ne s'en peussent engarder d'en rire, ne l'osant pourtant manifester, voyans la collere de la reine. Car c'estoit la dame du monde qui sçavoit le mieux rabrouer et estonner les personnes.

Un honneste gentilhomme et une damoiselle de la cour vindrent une fois, de bonne amitié qu'ils avoient ensemble, à tomber en haine et querelle, si bien que la damoiselle luy dit tout haut dans la chambre de la reine, estant sur ce différend : « Laissez-moi ! autrement je diray ce que vous m'avez dict. » Le gentilhomme, qui luy avoit rapporté quelque chose en fidelité[1] d'une très-grande dame, et craignant que mal ne luy en advinst, que pour le moins il ne fust banny de la cour, sans s'estonner il respondit (car il disoit très-bien le mot) : « Si vous dites ce que je vous ay dict, je diray ce que je vous ay faict. »

Qui fut estonnée ? ce fut la fille ; toutesfois elle respondit : « Que m'avez-vous faict ? »

L'autre respondit : « Que vous ay-je dict ? »

La fille par après replique : « Je sçay bien ce que vous m'avez dict » ; l'autre : « Je sçay bien ce que je vous ay faict. »

La fille duplique[2] : « Je prouveray fort bien

1. Confidentiellement.
2. Redouble, insiste.

ce que vous m'avez dict » ; l'autre respondit : « Je prouveray encor mieux ce que je vous ay faict. »

Enfin, après avoir demeuré assez de temps en telles contestations par dialogues et repliques et dupliques, et pareils et semblables mots, s'en separerent[1] par ceux et celles qui se trouverent là, encor qu'ils en tirassent du plaisir.

Tel debat parvint aux oreilles de la reine, qui en fut fort en collere, et en voulut aussy tost sçavoir les parolles de l'un et les faicts de l'autre, et les envoya querir. Mais l'un et l'autre voyant que cela tireroit à consequence, adviserent à s'accorder aussy tost ensemble, et, comparoissant devant la reine, de dire que ce n'estoit qu'un jeu qu'ils se contestoient ainsy, et que le gentilhomme ne luy avoit rien dict, ny luy rien faict à elle. Ainsy ils payerent[2] la reyne, laquelle pourtant tança et blasma fort le gentilhomme, d'autant que ses parolles estoient trop escandaleuses. Le gentilhomme me jura vingt fois que, s'ils ne se fussent rapatriés et concertés ensemble, et que la damoiselle eust descouvert les parolles qu'il luy avoit dictes (qui luy tournoient à grande consequence), que resolument il eust maintenu son dire qu'il luy avoit faict, à peine qu'on la visitast, et qu'on ne la trouveroit point pucelle, et que c'estoit luy qui l'avoit depucellée. « Ouy, luy respondis-je; mais si on l'eust visitée et qu'on l'eust trouvée pucelle, car elle

1. Furent séparés.
2. Contentèrent.

estoit fille, vous fussiez esté perdu, et vous y fust allé de la vie. — Ah! mort-Dieu! me respondit-il, c'est ce que j'eusse voulu le plus qu'on l'eust visitée : je n'avois point peur que la vie y eust couru; j'estois bien asseuré de mon baston[1]; car je sçavois bien qui l'avoit depucellée, et qu'un autre y avoit bien passé, mais non pas moy, dont j'en suis très-bien marry; et la trouvant entamée et tracée, elle estoit perdue; et moy vangé, et elle escandalisée. Je fusse esté quitte pour l'espouser, et puis m'en desfaire comme j'eusse peu. » Voylà comme les pauvres filles et femmes courent fortune, aussy bien à droict comme à tort.

J'en ay cognu une de très-grande part, laquelle vint à estre grosse du faict d'un très-brave et gallant prince[2] : on disoit pourtant que c'estoit en nom de mariage[3], mais par après on sceut le contraire. Le roy Henry le sceut le premier, qui en fut extresmement fasché, car elle luy appartenoit un peu. Toutesfois, sans faire plus grand bruit ny escandale, le soir au bal la voulut mener danser le bransle de *la Torche*[4]; et puis la fit mener danser à un autre *la gaillarde* et les autres bransles, là où elle monstra sa disposition et sa dexte-

1. Je n'avais peur de risquer ma vie, j'étais sûr du bien fondé de mon allégation.

2. Jacques de Savoie, duc de Nemours. La dame était Françoise de Rohan, dame de La Garnache, suivant Bayle. (*Dict. crit.*)

3. Sous la promesse de mariage.

4. Danse encore conservée au dix-huitième siècle à la cour de Prusse.

rité mieux que jamais, avecques sa taille qui estoit très-belle et qu'elle accommodoit si bien ce jour là, qu'il n'y avoit aucune apparence de grossesse. De sorte que le roy, qui avoit ses yeux tousjours fort fixement sur elle, ne s'en apperceut non plus que si elle ne fust esté grosse; et vint à dire à un très-grand de ses familiers : « Ceux-là sont bien meschans et malheureux d'estre allé inventer que ceste pauvre fille estoit grosse; jamais je ne luy ay veu meilleure grace. Ces meschans detracteurs qui en ont parlé ont menty et ont très-grand tort. »

Et ainsy ce bon prince excusa ceste belle honneste damoiselle, et en dit de mesmes à la reine estant couché le soir avecques elle. Mais la reine, ne se fiant à cela, la fit visiter le lendemain au matin, elle estant presente; et se trouva grosse de six mois laquelle luy advoua et confessa le tout soubs la courtine de mariage. Pourtant le roy, qui estoit tout bon, fit tenir le mystere le plus secret qu'il put, sans escandaliser la fille, encor que la reine en fust fort en collere. Toutesfois ils l'envoyerent tout coy chez ses plus proches parens, où elle accoucha d'un beau fils, qui pourtant fut si malheureux qu'il ne put jamais estre advoué du pere putatif; et la cause en traisna longuement, mais la mere n'y put jamais rien gaigner.

Or, le roy Henry aimoit aussy bien les bons contes comme les roys ses predecesseurs, mais il ne vouloit point que les dames en fussent escandalisées ny divulguées : si bien que luy, qui estoit d'assez amoureuse complexion,

quand il alloit veoir les dames, y alloit le plus caché et le plus couvert qu'il pouvoit, afin qu'elles fussent hors de soupçon et diffame. Et s'il en avoit aucunes qui fussent descouvertes, ce n'estoit pas sa faute ny de son consentement, mais plustost de la dame : comme une que j'ay ouy dire de bonne maison, nommée madame Flamin, d'Escosse, laquelle, ayant esté enceinte du roy, elle n'en faisoit point la petite bouche, mais très-hardiment disoit en son escocement[1] francisé : « J'ay faict tant que j'ay pu, que, à la bonne heure, je suis enceinte du roy, dont je m'en sens très-honorée et très-heureuse. Et si je veux dire que le sang royal a je ne sçay quoy de plus suave et friande liqueur que l'autre, tant je m'en trouve bien, sans compter les bons brins de presens que l'on en tire. »

Son fils, qu'elle en eut alors, fut le feu grand prieur de France, qui fut tué dernierement à Marseille[2] qui fut un très-grand dommage, car c'estoit un très-honneste, brave et vaillant seigneur : il le monstra bien à sa mort. Et si estoit homme de bien et le moins tyran gouverneur de son temps ny despuis; et la Provance en sçauroit bien que dire, et encor que ce fut un seigneur fort splendide et de grande despense, mais il estoit homme de bien et se contentoit de raison[3].

1. Son jargon écossais.

2. Ce n'est point à Marseille, mais à Aix que ce fils de Henri II fut tué en duel par un Altoviti en 1586.

3. Et n'exploitait pas les gens de son gouvernement, bien qu'il dépensât beaucoup.

Ceste dame, avecques d'autres que j'ay ouy dire, estoit en ceste opinion : que, pour coucher avecques son roy, ce n'estoit point diffame[1], et que putains sont celles qui s'adonnent aux petits, mais non pas aux grands roys et gallants gentilshommes; comme ceste reyne amazone que j'ay dict, qui vint de trois cens lieues pour se faire engrosser à Alexandre, pour en avoir de la race : toutesfois l'on dit qu'autant vaut l'un que l'autre.

Après le roy Henry vint le roy François second, duquel le regne fut si court que les mesdisans n'eurent loisir de se mettre en place pour mesdire des dames. Encor que s'il eust regné long-temps, ne faut point croire qu'il les eust permis en sa cour, car c'estoit un roy de très-bon et très-franc naturel, et qui ne se plaisoit point en mesdisances; outre qu'il estoit fort respectueux à l'endroict des dames et les honnoroit fort. Aussy avoit-il la reine sa femme, et la reine sa mere, et messieurs ses oncles, qui rabrouoient fort ces causeurs et picqueurs de la langue. Il me souvient qu'une fois, luy estant à Sainct-Germain en Laye, sur le mois d'aoust et de septembre, il luy prit envie d'aller le soir veoir les cerfs en leurs ruts, en ceste belle forest de Sainct-Germain. Et y mena des princes ses plus

1. *Déshonneur.* — Deux lignes plus bas, l'exception s'étend du roi « aux gallans gentilshommes », ce qui nous mène bien loin; mais la morale de Branthôme se moque des inconséquences comme de tout le reste, et sa vénération du sang royal vaut la fureur avec laquelle il envoie ailleurs rois et princes à tous les diables.

grands familiers, et aucunes grandes dames et filles que je dirois bien. Il y en eut quelqu'un qui en voulut causer, et dire que cela ne sentoit point sa femme de bien ny chaste, d'aller veoir de tels amours et tels ruts de bestes, d'autant que l'appetit de Venus les en eschauffoit davantage, à telle imitation et telle veue. Si bien que, quand elles s'en voudroient degouster, l'eau ou la salive leur en viendroit à la bouche du mitan, que par après il n'y auroit aucun remede de l'en oster, si non par autre cause ou salive de sperme. Le roy le sceut, et les princes et dames qui l'y avoient accompaigné. Asseurez-vous que si le gentilhomme n'eust si-tost escampé, il estoit très-mal; et ne parut à la cour qu'après sa mort et son regne.

Il y eut force libelles diffamatoires contre ceux qui gouvernoient alors le royaume; mais il n'y eut aucun qui piquast et offensast plus qu'une invective intitulée *le Tigre*[1] (sur l'imitation de la premiere invective de Ciceron contre Catilina), d'autant qu'elle parloit des amours d'une très-grande et belle dame, et d'un grand son proche. Si le gallant auteur fust esté apprehendé, quand il eust eu cent mille vies il les eust toutes perdues; car et le grand et la grande en furent si estommaqués qu'ils en cuidèrent desesperer[2].

1. M. Charles Nodier a inséré une notice sur ce pamphlet dans le *Bulletin du Bibliophile*. L'imprimeur Martin l'Hommet fut pendu. On a attribué cette brochure à François Hotman.

2. Il s'agit ici de la duchesse de Guise et du cardinal de Lorraine.

Ce roy François ne fut point subject à l'amour comme ses predecesseurs; aussy eust-il eu grand tort, car il avoit pour espouse la plus belle femme du monde et la plus aimable. Et qui l'a telle ne va point au pourchas comme d'autres, autrement il est bien miserable; et qui n'y va, peu se soucie-il de dire mal des dames; ny bien et tout [1], si-non que de la sienne. C'est une maxime que j'ay ouy tenir à une honneste personne; toutesfois je l'ay veu faillir plusieurs fois.

Le roy Charles IX vint par après, lequel, pour sa tendresse d'aage, ne se soucioit, du commancement, des dames; ains se soucioit plustost à passer son temps en exercices de jeunesse. Toutesfois feu M. de Sipierre, son gouverneur, et qui estoit, à mon gré et de chascun aussy, le plus honneste et le plus gentil cavallier de son temps, et le plus courtois et reverentieux aux dames, en apprit si bien la leçon au roy son maistre et disciple, qu'il a esté autant à l'endroict des dames qu'aucuns roys ses predecesseurs. Car jamais, et petit et grand, il n'a veu dames, fust-il le plus empesché du monde ailleurs, ou qu'il courust ou qu'il s'arrestast, ou à pied ou à cheval, qu'aussy tost il ne la saluast et luy ostast son bonnet fort reverentieusement. Quand il vint sur l'aage d'amour, il servit quelques honnestes dames et filles que je sçay, mais avecques si grand honneur et respect que le moindre gen-

1. Et celui qui ne pourchasse point la femme d'autrui a peu souci d'en parler mal, et il ne dit en tout que du bien de la sienne.

tilhomme de sa cour eust sceu faire. De son regne, les grands pasquineurs commancerent pourtant avoir vogue, et mesmes aucuns gentilshommes bien gallans de la cour, lesquels je ne nommeray point, qui detractoient estrangement des dames, et en general et en particulier, voire des plus grandes. Dont aucuns en ont eu des querelles à bon escient, et s'en sont très-mal trouvés : non pourtant qu'ils advouassent le faict, car ils nioient tout. Aussy s'en fussent-ils trouvés de l'escot[1] s'ils l'eussent advoué, et le roy leur eust bien faict sentir, car ils s'attaquoient à de trop grandes. D'autres faisoient bonne mine, et enduroient à leur barbe mille dementis qu'on disoit conditionnels et en l'air, et mille injures qu'ils beuvoient doux comme laict, et n'osoient nullement repartir. Autrement il leur alloit de la vie. En quoy bien souvent me suis-je estonné de telles gens qui se mettoient ainsy à mesdire d'autruy, et permettre qu'on mesdit à leur nez tant et tant d'eux. Si avoient-ils pourtant la reputation d'estre vaillans; mais en cela ils enduroient le petit affront gallantement et sans sonner mot.

Je me souviens d'un pasquin[2] qui fut faite contre une très-grande dame vefve, belle et bien honneste, qui vouloit convoler avecques

1. Aussi auraient-ils payé leur part, auraient-ils été punis.

1. *Pasquin* se dit encore dans les trois sens d'écrit satirique, de bouffon satirique, et de statue. Ce dernier sens a produit les deux autres par extension. On sait que c'était un torse de gladiateur, marbre brisé sous lequel on avait à Rome l'habitude de coller et de lire les écrits satiriques.

un très-grand prince jeune et beau. Il y eut quelques uns que je sçay bien, qui, ne voulans ce mariage, pour en destourner le prince firent un pasquin d'elle le plus scandaleux que j'aie point veu, là où ils l'accomparoient à cinq ou six grandes putains anciennes, fameuses, fort lubriques, et qu'elle les surpassoit toutes. Ceux-mesmes qui avoient faict le pasquin le luy presenterent, disant pourtant qu'il venoit d'autres, et qu'on leur avoit baillé. Ce prince, l'ayant veu, donna des desmentis et dit mille injures en l'air à ceux qui l'avoient faict; eux passerent tout soubs silence, encor qu'ils fussent des braves et vaillans. Cela donna pourtant sur le coup à songer au prince, car le pasquin portoit et monstroit au doigt plusieurs particularités; mais au bout de deux ans le mariage s'accomplit.

Le roy estoit si genereux et bon que nullement il favorisoit tels gens d'avoir de petits mots joyeux avecques eux à part. Bien les aimoit-il, mais ne vouloit que le vulgaire en fust abreuvé, disant que sa cour, qui estoit la plus noble et la plus illustre de grandes et belles dames de tout le monde, et pour telle reputée, ne vouloit qu'elle fust villipendée et mesestimée, par la bouche de tels causeurs et gallans. Et c'estoit à parler ainsy[1] des courtisannes de Rome, de Venise et d'autres lieux, et non de la cour de France; et que, s'il estoit permis de le faire, il n'estoit permis de le dire.

1. Et le Roi disait qu'il n'était bon de parler ainsi que des courtisanes.

Voilà comment ce roy estoit respectueux aux dames, voire tellement qu'en ses derniers jours je sçay qu'on luy voulut donner quelque mauvaise impression de quelques très-grandes et très-belles et honnestes dames, pour estre brouillées en quelques très-grandes affaires qui luy touchoient. Mais il n'en voulut jamais rien croire; ains leur fit aussy bonne chere que jamais, et mourut avecques leurs bonnes graces et grande quantité de leurs larmes qu'elles espandirent sur son corps. Et le trouverent à dire puis après bien[1], quand le roy Henry troisiesme vint à luy succeder, lequel, pour aucuns mauvais rapports qu'on luy avoit faict d'elles en Poulongne, n'en fit à son retour si grand compte comme il avoit faict auparadvant. Et d'icelles et d'autres que je sçay, s'en fit un très-rigoureux censeur, dont pour cela il n'en fut pas plus aimé; si que je croy qu'en partie elles ne luy ont point peu nuy, ny à sa malle fortune, ny à sa ruine. J'en dirois bien quelques particularités, mais je m'en passeray bien : si-non qu'il faut considerer que la femme est fort encline à la vangeance; car, quoy qu'il tarde, elle l'exécute. Au contraire du naturel de la vangeance d'aucuns, laquelle du commancement est fort ardente et chaude à s'en faire accroire, mais par le temporisement et longueur, elle s'attiédit et vient à neant. Voilà pourquoy il s'en faut garder du premier abord, et par le temps parer aux coups; mais

1. Et elles trouvèrent ensuite d'autant mieux l'occasion de le reconnaître, quand Henri III, etc.

la furie, l'abord et le temporisement durent tousjours en la femme jusqu'à la fin; je dis d'aucunes, mais peu[1].

Aucuns ont voulu excuser le roy de la guerre qu'il faisoit aux dames par descriemens : que c'estoit pour refrener et corriger le vice[2], comme si la correction en cela luy servoit; veu que la femme est de tel naturel, que tant plus on luy deffend cela, tant plus y estelle ardente, et a-on beau luy faire le guet. Aussy, par experience, ay-je veu que pour luy on ne se destournoit de son grand chemin.

Aucunes dames a-il aimé que je sçay bien, avecques de très-grands respects, et servy avecques très-grand honneur, et mesmes une très-grande et belle princesse, dont il devint tant amoureux avant qu'aller en Poulongne, qu'après estre roy il se resolut de l'espouser, encor qu'elle fust mariée à un grand et brave prince, mais il estoit à luy rebelle, et refugié en pays estrange pour amasser gens et luy faire la guerre : mais à son retour en France la dame mourut en ses couches. La mort seule empescha ce mariage, car il y estoit resolu : par la faveur et dispense du pape il l'espousoit, qui ne luy eust refusée, estant un si grand roy, et pour plusieurs autres raisons que l'on peut penser.

1. *J'en excepte quelques-unes, mais peu.* Le sens proposé ici ne ressort pas nettement du texte, qui semble incomplet d'au moins un mot.

2. Henri III eut pu commencer par corriger un vice particulier qui explique sa malveillance pour les femmes, mais Branthôme n'y fait point d'allusion, bien qu'il ne soit arrêté d'ordinaire ni par les bienséances, ni par le royalisme.

A d'autres aussy a-il faict l'amour pour les descrier. J'en sçay une grande[1], que, pour des desplaisirs que son mary luy avoit faicts, et ne le pouvant attrapper, s'en vangea sur sa femme qu'il divulgua en la presence de plusieurs : encor ceste vangeance estoit-elle douce, car, au lieu de la faire mourir, il la faisoit vivre.

J'en sçay une qui, faisant trop de la gallante, et pour un desplaisir qu'elle luy fit, exprès luy fit l'amour; et sans grande peine de persuasion, luy donna un rendez-vous en un jardin où ne faillit de se trouver. Mais il ne la voulut toucher autrement (ce disent aucuns, mais il la toucha fort bien), ains la faire veoir en place de marché[2]; et puis la bannit de la cour avecques opprobre.

Il desiroit et estoit fort curieux de sçavoir la vie des unes et des autres et en sonder leur vouloir. On dit qu'il faisoit quelquesfois part de ses bonnes fortunes à aucuns de ses plus privés. Bienheureux estoient-ils ceux-là; car les restes de ces grands rois ne sçauroient estre que très bons[3]. Les dames le craignoient fort, comme j'ay veu; et leur faisoit luy-mesme des reprimandes, ou en prioit la reine sa mere qui de soy en estoit assez prompte, mais non pour aimer les mesdisans, ainsy que je

1. Une grande dame à laquelle il fit l'amour pour se venger des déplaisirs, etc. C'était Marie de Clèves, princesse de Condé.

2. Mais il la compromit, l'exhiba comme une chose à vendre publiquement, au marché.

3. Réflexion digne d'un courtisan de ce monarque si discret.

l'ay monstré cy-devant par ces petits exemples que j'ay allegués. Auxquels y prenant pied et alteration[1], que pouvoit-elle faire aux autres quand ils touchoient au vif et à l'honneur des dames?

Ce roy avoit tant accoustumé, dès son jeune aage, comme j'ay veu, de sçavoir des contes des dames. Voire moy-mesme luy en ay-je faict aussy quelqu'un, et en disoit aussy, mais fort secretement de peur que la reine sa mere le sceust. Car elle ne vouloit qu'il les dist à d'autres qu'à elle, pour en faire la correction tellement que, venant en aage et en liberté, n'en perdit la possession[2]. Et pour ce, sçavoit aussy bien comme elles vivoient en sa cour et en son royaume, au moins aucunes, et mesmes les grandes, que s'il les eust toutes practiquées. Et si aucunes y en avoit qui vinssent à la cour nouvellement, en les accostant fort courtoisement et honnestement pourtant, leur en contoit de telle façon qu'elles en demeuroient estonnées en leurs ames d'où il avoit appris toutes ces nouvelles, luy niant et desadvouant pourtant le tout. Et s'il s'amusoit en cela, il ne laissoit d'appliquer son esprit en autres et plus grandes choses, si hautement qu'on l'a tenu pour le plus grand roy que de cent ans il y a eu en France, ainsy que j'en ay escrit ailleurs en un chapitre de luy faict à part. Je n'en parle doncques plus, encor qu'on me pust

1. Elle prenait les faits tels qu'on les lui disait (prenait pied), et en était fort agitée (altérée).

2. De façon à ne point perdre son influence lorsque son fils viendrait en âge.

dire que je ne suis esté assez copieux d'exemples de luy pour ce subject, et que j'en debvois dire davantage si j'en sçavois. Ouy, j'en sçay prou, et des plus sublins; mais je ne veux pas tout à coup dire les nouvelles de la cour ny du reste du monde; et aussy que je ne pourrois si bien pallier et couvrir mes contes, que l'on ne s'en apperceust sans escandale.

Or, il y a de ces detracteurs de dames de diverses sortes! Les uns en medisent d'aucunes pour quelque desplaisir qu'elles leur auront faict, encor qu'elles soient des plus chastes du monde, et les font, d'un ange beau et pur qu'elles sont, un diable tout infect de meschanceté. Comme un honneste gentilhomme que j'ay veu et cognu, lequel, pour un leger desplaisir qu'une très-honneste et sage dame luy avoit faict, la descria fort vilainement; dont il en eut bonne querele. Et disoit : « Je sçay bien que j'ay tort; et ne nie point que ceste dame ne soit très-chaste et très-vertueuse : mais quiconque sera telle celle-là qui m'aura le moins du monde offensé, quand elle seroit aussy chaste et pudique que la vierge Marie! puisqu'autrement il ne m'est permis d'en avoir raison comme d'un homme, j'en dirai pis que pendre. »

Mais Dieu pourtant s'en peut irriter.

D'autres detracteurs y a-il qui, aimans des dames et ne pouvans rien tirer de leur chasteté, de despit en causent comme de publiques. Et si font pis : ils publient et disent qu'ils en ont tiré ce qu'ils vouloient, mais les ayant cognues et apperçues par trop lubri-

ques, les ont quittées. J'en ay cognu force en nos cours. De ces humeurs sont d'autres qui à bon escient quittent leurs mignons et favorys de couchette, et puis, suivant leurs legeretés et inconstances, s'en sont desgoutés et repris d'autres en leurs places. Sur ce, ces mignons, despités et desesperés, vous peignent et descrient ces pauvres femmes, ne faut pas dire comment, jusqu'à raconter particulierement leurs lascivetés et paillardises qu'ils ont ensemble exercées, et à descouvrir leurs si[1] qu'elles portent sur leur corps nud, afin que mieux on les croye.

D'autres y a-t-il qui, despités qu'elles en donnent aux autres et non à eux, en mesdisent à toute outrance, et les font guetter, espier et veiller, afin qu'au monde ils donnent plus grande conjecture de leurs verités.

D'autres qui, espris de belle jalousie sans aucun subject que celuy-là, mal disent de ceux qu'elles aiment le plus, et qu'eux-mesmes aiment tant qu'ils ne les voient pas à demy[2]. Voilà l'un des grands effects de la jalousie. Et tels detracteurs ne sont tant à blasmer que l'on diroit bien; car il faut imputer cela à l'amour et à la jalousie (deux frere et sœur d'une mesme naissance).

D'autres detracteurs y a-il qui sont si fort nés et accoustumés à la mesdisance, que plustost qu'ils ne mesdisent de quelque personne

1. Signes.
2. Cette inconséquence paraît se rattacher aux querelles de mignons contées plus haut; Henri III devait y être pour quelque chose.

ils mesdiroient d'eux-mesmes. A vostre advis, si l'honneur des dames est espargné en la bouche de tels gens? Plusieurs en nos cours en ay-je veu tels qui, craignans de parler des hommes de peur de la touche[1], se mettoient sur la draperie des pauvres dames, qui n'ont autre revanche que les larmes, regrets et parolles. Toutesfois en ay-je cognu plusieurs qui s'en sont très-mal trouvés; car il y a eu des parens, des freres, des amis, de leurs serviteurs, voire des maris, qui en ont faict repentir plusieurs, et remascher et avaller leurs parolles. Enfin, si je voulois raconter toutes les diversités des detracteurs des dames qu'il y en a, je n'aurois jamais faict.

Une opinion en amour ay-je veu tenir à plusieurs : qu'un amour secret ne vaut rien, s'il n'est un peu manifeste, si-non à tous, pour le moins à ses plus privés amis. Et si à tous il ne se peut dire, pour le moins que le manifeste s'en fasse, ou par monstre ou par faveurs, ou de livrées et couleurs, ou actes chevaleresques, comme courremens de bague, tournois, masquarades, combats à la barriere, voire à ceux de bon escient quand on est à la guerre! certes le contentement en est très-grand en soy. Comme de vray, de quoy serviroit à un grand capitaine d'avoir faict un beau et signalé exploict de guerre, et qu'il fust teu et nullement sceu? Je croy que ce luy seroit un despit mortel. De mesmes en doivent estre les amoureux qui aiment en bon lieu, ce disent

1. Craignant que les hommes ne les battent, ils se mettent à draper (diffamer) les dames.

aucuns. Et de ceste opinion en a esté le principal chef, M. de Nemours, le parangon de toute chevallerie; car, si jamais prince, seigneur ou gentilhomme a esté heureux en amours, ç'a esté celuy-là. Il ne prenoit pas plaisir à les cacher à ses plus privés amis; si est-ce qu'à plusieurs il les a tenues si secrettes qu'on ne les jugeoit que mal-aisement.

Certes, pour les dames mariées, la descouverte en est fort dangereuse : mais pour les filles et vefves qui sont à marier, n'importe; car la couleur et pretexte d'un mariage futur couvre tout.

J'ai cognu un gentilhomme très-honneste à la cour, qui, servant une très-grande dame, estant parmy ses compaignons un jour en devis de leurs maistresses (et se conjurans tous de les descouvrir entr'eux de leur faveur) ce gentilhomme ne voulut jamais deceler la sienne. Ains en alla controuver une autre d'autre part, et leur donna ainsy le bigu[1], encor qu'il y eust un grand prince en la trouppe qui l'en conjurast et se doutast pourtant de cest amour secret. Mais luy et ses compaignons n'en tirerent que cela de luy; et pourtant à part soy, (il) maudit cent fois sa destinée qui l'avoit là contrainct de ne raconter, comme les autres, sa bonne fortune, qui est plus gracieuse à dire que sa male.

Un autre ay-je cognu, bien gallant cavallier, lequel, par sa presomption trop libre

1. Il en indiqua faussement une autre, donnant ainsi le change. *Bigu* semble ici le participe de *biguer* : changer, troquer.

qu'il prit de descouvrir sa maistresse qu'il debvoit taire, tant par signes que parolles et effects, en cuida estre tué par un assassinat qu'il faillit : mais pour un autre subject il n'en faillit un autre, dont la mort s'ensuivit.

J'estois à la cour du temps du roy François II, que le comte de Sainct-Agnan espousa à Fontainebleau la jeune Bourdaisiere. Le lendemain, le nouveau marié estant venu en la chambre du roy, un chascun luy commança à faire la guerre, selon la coustume; dont il y eut un grand seigneur très-brave qui luy demanda combien de postes il avoit couru. Le marié respondit : cinq. Par cas, il y eut present un honneste gentilhomme, secretaire, qui estoit là fort favory d'une très-grande princesse que je ne nommeray point, qui dit que ce n'estoit guieres pour le beau chemin qu'il avoit frayé et pour le beau temps qu'il faisoit, car c'estoit en esté.

Ce grand seigneur luy dit : « Hà mort-Dieu! il vous faudroit des perdriaux à vous! »

Le secretaire repliqua : « Pourquoy non? Par Dieu! j'en ay pris une douzaine en vingt-quatre heures sur la plus belle motte qui soit icy à l'entour, ny qui soit possible en France. »

Qui fut esbahy? Ce fut ce seigneur; car par là il apprit ce dont il se doubtoit il y avoit long-temps. Et d'autant qu'il estoit fort amoureux de ceste princesse, fut fort marry de ce qu'il avoit longuement chassé en cest endroict et n'avoit jamais rien pris, et l'autre avoit esté si heureux en rencontre et en sa prise. Ce que le seigneur dissimula pour ce coup;

mais despuis, en temporisant son martel[1], le luy cuyda rendre chaud et couvert, sans une consideration que je ne diray point : mais pourtant il luy porta tousjours quelque haine sourde. Et si le secretaire fust esté bien advisé, il n'eust vanté ainsy sa chasse, mais l'eust tenue très-secrette, et mesmes en une si heureuse advanture, dont il luy cuida arriver de la brouillerie et de l'escandale.

Que diroit-on d'un gentilhomme de par le monde, qui, pour quelque desplaisir que luy avoit faict sa maistresse, fut si impudent qu'il alla monstrer au mary sa peinture qu'elle luy avoit donné, qu'il portoit au col? Dont le mary fut fort estonné et moins aymant sa femme, qui en sceut colorer le faict ainsy qu'elle put.

Celui eut bien plus grand tort, que je sçay, grand seigneur qui dépité de quelque tour que luy avoit faict sa maistresse, alla jouer et perdre son pourtraict aux dés contre un de ses soldats, car il avoit grande charge en l'infanterie. Ce qu'elle sceut, et en cuida crever de despit, et qui s'en fascha fort. La reine mere le sceut, qui luy en fit la reprimande, sur ce que le desdain en estoit par trop grand, que d'aller ainsy abandonner au sort de dés le pourtraict d'une belle et honneste dame. Mais ce seigneur en r'habilla le faict, disant que, de sa couche, il avoit reservé le parche-

1. En dissimulant son tourment (martel en tête), il fut bien près de le lui rendre aussi vif et aussi complet. (Ce qui est couvert ne perd rien de sa chaleur, et nous disons toujours *se mettre martel en tête.*)

min[1] du dedans, et n'avoit que couché la boîte[2] qui l'enserroit, qui estoit d'or et enrichie de pierreries. J'en ay veu souvent demener le conte entre la dame et le seigneur bien plaisamment, et en ay ry d'autres fois mon saoul.

Si diray-je une chose : qu'il y a des dames, dont j'en ay veu aucunes, qui veulent estre en leurs amours bravées, menacées, voire gourmandées, et les a-on plustost de telle sorte que par douces compositions ny plus ny moins qu'aucunes forteresses qu'on a par force, et d'autres par douceur; mais pourtant elles ne veulent estre injuriées, ny descriées pour putains; car bien souvent les parolles offensent plus que les effects.

Sylla ne voulut jamais pardonner à la ville d'Athenes qu'il ne la ruinast de fond en comble, non pour opiniastreté d'avoir tenu contre luy, mais seulement par ce que dessus les murailles ceux de dedans en parlerent mal, et toucherent l'honneur bien au vif de Metella, sa femme.

En quelques lieux de par le monde, que je ne nommeray point, les soldats aux escarmouches et aux sieges de places se reprochoient les uns aux autres l'honneur de deux de leurs princesses souveraines, jusques-là à s'entredire : « La tienne joue bien aux quilles. — La tienne rempelle aussy bien[3]. » Pour ces

1. Le parchemin sur lequel était peint le portrait.

2. Mis à l'enjeu. *Couche* est resté dans la langue pour désigner l'enjeu mis sur une carte.

3. La tienne fait rampeau tout aussi bien. Dans les cam-

brocards et sobriquets, les princesses animoient bien autant les leurs à faire du mal et des cruautés, que d'autres subjects, ainsy que je l'ay veu.

J'ay ouy raconter que la principalle occasion qui anima plus la reine d'Hongrie à allumer ses beaux feux vers la Picardie et autres parts de France, ce fut à l'appetit de quelques insolens bavards et causeurs, qui parloient ordinairement de ses amours, et chantoient tout haut par-tout an[1] :

Au Barbanson de la reyne d'Hongrie.

Chanson grossiere pourtant, et sentant à pleine gorge son advanturier[2] ou villageois.

Caton ne peut jamais aimer Cæsar, despuis qu'estant au senat qu'on deliberoit contre Catilina et sa conjuration, et qu'on en soupçonnoit Cæsar, estant au Conseil[3] fut apporté audict Cæsar, en cachette, un petit billet ou, pour mieux dire, un poulet que Servilia, sœur de Caton, luy envoyoit, qui portoit assignation ou rendez-vous pour coucher ensemble. Caton ne s'en doubtant point, ains de la consente[4] dudict Cæsar avecques Catilina, cria tout haut que le senat luy fist commandement d'exhiber ce dont estoit question. Cæsar, à ce contraint, le monstra, où

pagnes de l'Est, on crie encore *rampeau!* lorsque deux joueurs de quilles sont manche à manche.

1. Durant toute l'année.
2. Son fantassin.
3. Pendant qu'on était au Conseil.
4. Mais craignant toujours l'accord secret de César.

l'honneur de sa sœur se trouva fort scandalisé et divulgué. Je vous laisse à penser doncques si Caton, quelque bonne mine[1] qu'il fist d'hair Cæsar à cause de la republique, s'il le pust jamais aimer, veu ce traict escandaleux. Ce n'estoit pas pourtant la faute de Cæsar, car il falloit necessairement qu'il manifestast ce brevet; autrement il luy alloit de la vie. Et croy que Servilia ne luy en voulut point de mal autrement pour cela : comme de faict ne laisserent à continuer leurs amours, desquelles vint Brutus qu'on disoit Cæsar en estre pere; mais il luy rendit mal pour l'avoir mis au monde.

Or les dames, pour s'abandonner aux grands courent beaucoup de fortune; et si elles en tirent des faveurs, des grandeurs et des moyens, elles les acheptent bien.

J'ay ouy conter d'une belle dame, honneste et de bonne maison, mais non de si grande comme d'un grand seigneur qui en estoit très-fort amoureux; et l'ayant trouvée un jour en sa chambre seule avecques ses femmes, assise sur son lict, après quelques propos et devis tenus d'amour, ce seigneur vint à l'embrasser, et par douce force la coucha sur son lict; puis venant au grand assaut, et elle l'endurant avecques une petite et civille opiniastreté elle luy dit : « C'est un grand cas que vous autres grands seigneurs ne vous pouvez engarder d'user de vos authorités et libertés à l'endroict de nous autres inferieures. Au

1. Avec ses grands airs d'haïr César.

moins, si le silence vous estoit commun comme la liberté de parler, vous seriez par trop desirables et pardonnables. Je vous prie doncques, monsieur, tenir secret cecy que vous faites, et garder mon honneur. »

Ce sont les propos coustumiers dont usent les dames inferieures à leurs superieurs : « Hà ! monsieur, disent-elles, advisez au moins à mon honneur ! »

D'autres disent : « Ah ! monsieur, si vous dites cecy, je suis perdue ; gardez, pour Dieu, mon honneur. »

D'autres disent : « Monsieur, mais que vous n'en sonniez mot, et mon honneur soit sauvé, je ne m'en soucie point[1]. » Comme voulant arguer par-là qu'on en peut faire tant qu'on voudra en cachette, et, mais que le monde n'en sçache rien, elles ne pensent point estre deshonnorées.

Les plus grandes et superbes dames disent à leurs gallans inferieurs : « Donnez-vous bien de garde d'en dire mot, tant seul soit-il[2] ; autrement il vous va de la vie. Je vous feray jetter en sac dans l'eau, ou je vous feray couper les jarrets » ; et autres tels et semblables propos prononcent-elles. Si-bien qu'il n'y a dame, de quelque qualité que soit, qui veuille estre escandalisée ny pourmenée tant soit peu par le palais de la bouche des hommes. Si en a-il aucunes qui sont si mal advisées, ou forcenées, ou transportées d'amour, que, sans

1. Pourvu que vous ne disiez mot et que mon honneur soit sauf, je me soucie peu du reste.

2. Quand même vous n'en diriez qu'un.

que les hommes les accusent, d'elles-mesmes se descrient. Comme fut, il n'y a pas longtemps, une très-belle et honneste dame, de bonne part, de laquelle un grand seigneur en estant devenu fort amoureux, et puis après en jouissant, et luy ayant donné un très-beau et riche bracelet, où luy et elle estoient très-bien pourtraicts, elle fut si mal advisée de le porter ordinairement sur son bras tout nud par-dessus le coude. Mais un jour son mary, estant couché avecques elle, par cas il le trouva et le visita, et là-dessus trouva subject de s'en desfaire par la violence de la mort. Quelle maladvisée femme!

J'ay cognu d'autres fois un très-grand prince souverain, lequel, ayant gardé une maistresse, des plus belles[1] de la cour, l'espace de trois ans, au bout desquels il luy fallut faire un voyage pour quelque conqueste, avant qu'y aller vint tout à coup très amoureux d'une très-belle et honneste princesse s'il en fut oncques. Et pour luy monstrer qu'il avoit quitté son ancienne maistresse pour elle, et la vouloit du tout honnorer et servir, sans plus se soucier de la memoire de l'autre, il luy donna, avant partir, toutes les faveurs, joyaux, bagues, pourtraicts, bracelets et toutes gentillesses que l'ancienne luy avoit données, dont aucunes estans veues et apperceues d'elle, elle en cuida crever de despit, non pourtant sans le taire; mais en s'escandalisant fut contente

1. La maîtresse des plus belles était Renée de Rieux, dite la belle Châteauneuf; la princesse, Marie de Clèves, princesse de Condé; le souverain, Henri III. (Lalanne.)

d'escandaliser l'autre. Je croy que, si ceste princesse ne fust morte par après, le prince, au retour de son voyage, l'eust espousée.

J'ai cognu un autre prince, mais non si grand[1], lequel durant ses premieres nopces et sa viduité vint à aimer une fort belle et honneste damoiselle de par le monde, à qui il fit, durant leurs amours et soulas, de fort beaux presens de carcans, de bagues, de pierreries et force autres belles hardes, dont entr'autres il y avoit un fort beau et riche miroir où estoit sa peinture. Or, le prince vint à espouser une fort belle et très-honneste princesse de par le monde, qui luy fit perdre le goust de sa premiere maistresse, encor qu'elles ne se deussent rien l'une à l'autre de la beauté. Ceste princesse sollicita et persuada tant M. son mary qu'il envoya demander à sa premiere maistresse tout ce qu'il luy avoit jamais donné de plus exquis et de plus beau. Ceste dame en eut un grand crevecœur; mais pourtant, elle avoit le cœur si grand et si haut, encor qu'elle ne fust point princesse, mais pourtant d'une des meilleures maisons de France, qu'elle luy renvoya tout le plus beau et le plus exquis, où estoit un beau miroir avecques la peinture dudict prince. Mais avant, pour le mieux decorer, elle prit une plume et de l'encre, et luy ficha dedans de grandes cornes au beau mitan du front; et delivrant le tout au gentilhomme, luy dit : « Tenez, mon amy, portez cela à vostre mais-

1. Bayle, dans son *Dict. crit.*, trouve ici l'histoire des amours du prince de Condé et de la belle Limeuil. (Buchon.)

tre, et que je luy envoye tout ainsy qu'il me le donna, et que je ne luy en ay rien osté ny adjousté, si ce n'est que de luy-mesme il y ait adjousté quelque chose du despuis. Et dites à ceste belle princesse sa femme qui l'a tant sollicité à me demander ce qu'il m'a donné : que si un seigneur de par le monde (le nommant par son nom, comme je sçay) en eust faict de mesmes à sa mere, et luy eust repeté et osté ce qu'il luy avoit donné pour coucher souvent avecques elle, par don d'amourette et jouissance, qu'elle seroit aussy pauvre d'affiquets et pierreries que damoiselle de la cour. Et que sa teste, qui en est si fort chargée aux despens d'un tel seigneur[1] et du devant de sa mere, que maintenant elle seroit tous les matins par les jardins à cueillir des fleurs pour s'en accommoder, au lieu de ces pierreries. Or, qu'elle en fasse des pastés et des chevilles, je les luy quitte. »

Qui a cognu ceste damoiselle la jugeroit telle pour avoir faict ce coup; et ainsy ellemesme me l'a-elle dict, et qui estoit très-libre en parolles : mais pourtant elle s'en cuida trouver mal, tant du mary que de la femme, pour se sentir ainsy descriée. A quoy on luy[2] donna blasme, disant que c'estoit sa faute, pour avoir ainsy despité et desesperé ceste pauvre dame, qui avoit très bien gaigné tels presens par la sueur de son corps.

1. Et que pour l'ornement de sa tête, aujourd'hui si chargée de diamants aux dépens de l'amant de sa mère, elle en serait réduite à cueillir chaque matin des fleurs au jardin.

2. *Descriée* se rapporte à la princesse, et *luy* au prince.

Ceste damoiselle, pour estre l'une des plus belles et agreables de son temps, nonobstant l'abandon qu'elle avoit faict de son corps à ce prince, ne laissa à trouver party d'un très-riche homme, mais non semblable de maison. Si bien que, venant un jour à se reprocher l'un à l'autre les honneurs qu'ils s'estoient faict de s'estre entre-mariés (elle, qui estoit d'un si grand lieu, de l'avoir espousé), il luy fit response : « Et moy, j'ay faict plus pour vous que vous n'avez faict pour moy ; car je me suis deshonnoré pour vous remettre vostre honneur. » Voulant inferer par là que, puisqu'elle l'avoit perdu estant fille, le luy avoit remis l'ayant prise pour femme.

J'ay ouy conter, et le tiens de bon lieu, que, lorsque le roy François premier eut laissé madame de Chasteaubriant, sa maistresse fort favorite, pour prendre madame d'Estampes, estant fille appellée Helly[1], que madame la regente avoit prise avecques elle pour l'une de ses filles (et la produisit au roy François à son retour d'Espaigne à Bourdeaux, laquelle il prit pour sa maistresse, et laissa ladicte madamoiselle de Chasteaubriant, ainsy qu'un cloud chasse l'autre), madame d'Estampes pria le roy de retirer de ladicte madame de Chasteaubriant tous les plus beaux joyaux qu'il luy avoit donnés, non pour le prix et la valeur, car pour lors les perles et pierreries n'avoient la vogue qu'elles ont eu despuis, mais pour l'amour des belles devises

3. Son père, Guillaume de Pisseleu, était seigneur d'Heilly.

qui estoient mises, engravées et empreintes, lesquelles la reine de Navarre sa sœur avoit faictes et composées; car elle en estoit très-bonne maistresse. Le roy François luy accorda sa priere, et luy promit qu'il le feroit; ce qu'il fit. Et, pour ce, ayant envoyé un gentilhomme vers elle pour les luy demander, elle fit de la malade sur le coup, et remit le gentilhomme dans trois jours à venir, et qu'il auroit ce qu'il demandoit. Cependant, de despit, elle envoya querir un orfevre, et luy fit fondre tous ces joyaux, sans avoir respect ny acception des belles devises qui y estoient engravées : et après, le gentilhomme tourné, elle luy donna tous les joyaux convertis et contournés en lingots d'or. « Allez, dit-elle, portez cela au roy, et dites-luy que, puisqu'il luy a pleu me revoquer ce qu'il m'avoit donné si liberalement, que je le luy rends et renvoye en lingots d'or. Pour quant aux devises, je les ay si bien empreintes et colloquées en ma pensée, et les y tiens si cheres, que je n'ay peu permettre que personne en disposast, en jouist et en eust de plaisir, que moy-mesme. »

Quand le roy eut receu le tout, et lingots et propos de ceste dame, il ne dit autre chose, si-non : « Retournez-luy le tout. Ce que j'en faisois, ce n'estoit pour la valeur (car je luy eusse rendu deux fois plus), mais pour l'amour des devises. Et puisqu'elle les a faict ainsy perdre, je ne veux point de l'or et le luy renvoye : elle a monstré en cela plus de courage et generosité que n'eusse pensé pouvoir provenir d'une femme. » Un cœur de femme ge-

nereuse, despité et ainsy desdaigné, fait de grandes choses.

Ces princes qui font ces revocations de presens, ne font pas comme fit une fois madame de Nevers, de la maison de Bourbon, fille de M. de Montpensier, qui a esté en son temps une très-sage, très-vertueuse et belle princesse, et pour telle tenue en France et en Espaigne, où elle avoit esté nourrie quelque temps avecques la reine Elisabeth de France, estant sa coupière luy donnant à boire, d'autant que la reine estoit servie de ses dames et filles, et chascune avoit son estat, comme nous autres gentilshommes à l'entour de nos roys. Ceste princesse fut mariée avecques le comte d'Eu, fils aisné de M. de Nevers, elle digne de luy, et luy très-digne d'elle, car c'estoit un des beaux et agreables princes de son temps; et pour ce il fut aimé et recherché des belles et honnestes de la cour, et entr'autres d'une qui estoit telle, et avecques ce très-escorte et habille. Advint qu'il prit un jour à sa femme une bague dans son doigt fort belle, d'un diamant de quinze cens à deux mille escus que la reine d'Espaigne luy avoit donné à son depart. Ce prince, voyant que sa maistresse la luy louoit fort et monstroit envie de la vouloir, luy, qui estoit très-magnanime et liberal, la luy donna librement, luy faisant accroire qu'il l'avoit gaignée à la paulme: elle ne la refusa point, et la prit fort privement, et, pour l'amour de luy, la portoit tousjours au doigt; si bien que madame de Nevers (à qui monsieur son mary avoit faict accroire qu'il

l'avoit perdue à la paulme, ou bien qu'elle demeuroit en gage) vint à veoir la bague entre les mains de ceste damoiselle, qu'elle sçavoit bien estre la maistresse de son mary. Elle fut si sage et si fort commandante à soy, que, changeant seulement de couleur, et rongeant tout doucement son despit sans faire autre semblant, tourna la teste de l'autre costé et jamais n'en sonna mot à son mary ny à sa maistresse. En quoy elle fut fort à louer, pour ne contrefaire de l'acariastre, et se courroucer, et escandaliser la damoiselle, comme plusieurs autres que je sçay qui en eussent donné plaisir à la compaignie, et occasion d'en causer et en mesdire.

Voilà comment la modestie en telles choses y est fort necessaire et très-bonne, et aussy qu'il y a là de l'heur et du malheur aussy bien qu'ailleurs; car telles dames y a-il qui ne sçauroient marcher ny broncher le moins du monde sur leur honneur, et en taster seulement du petit bout du doigt, que les voilà aussy tost descriées, divulguées et pasquinées par-tout.

D'autres y a-il, qui à pleines voiles voguent dans la mer et douces eaux de Venus, et à corps nuds et estendus y nagent à nages estendues, et y folastrent leurs corps, et voyagent vers Cypre au temple de Venus et ses jardins, et s'y delectent comme il leur plaist. Au diable si l'on parle d'elles, ny plus ny moins que si jamais ne fussent esté nées! Ainsy la fortune favorise les unes et desfavorise les autres en mesdisance; comme j'en ay

veu plusieurs en mon temps; et y en a encor.

Du temps du roy Charles IX fut faict un pasquin à Fontainebleau, fort vilain et escandaleux, où il n'espargnoit les princesses et les plus grandes dames ny autres. Que si l'on en eust sceu au vray l'auteur, il s'en fust trouvé très-mal.

A Blois aussy, alors que le mariage de la reine de Navarre fut accordé avecques le roy son mary, il s'en fit un autre, aussy fort escandaleux, contre une très-grande dame, dont on n'en put sçavoir l'auteur. Mais bien y eut-il de braves et vaillans gentilshommes qui y estoient compris, qui braverent fort et donnerent force dementis en l'air. Tant d'autres se sont faicts qu'on ne voyoit autre chose, ny de ce regne, ny de celuy du roy Henry troisiesme; dont entr'autres en fut faict un fort escandaleux en forme d'une chanson, et sur le chant d'une courante qui se dansoit pour lors à la cour; et pour ce se chanta entre les pages et laquais, en basse et haute note.

Du temps du roy Henry III fut bien pis faict; car un gentilhomme, que j'ay ouy nommer et cognu, fit un jour present à sa maistresse d'un livre de peintures où il y avoit trente-deux dames grandes et moyennes de la cour, peintes au naturel, couchées et se jouans avecques leurs serviteurs peints de mesmes et au naïf[1]. Telle y avoit-il qui avoit deux ou trois serviteurs, telle plus, telle moins. Et ces trente-deux dames representoient plus de

1. *Naïf* est ici pour *natif*, avec le sens de *tels qu'ils sont nés*, c'est-à-dire *nus*.

sept-vingt figures de celles de l'Arétin, toutes diverses. Les personnages estoient si bien representés et au naturel qu'il sembloit qu'ils parlassent et le fissent; les unes deshabillées et nues, les autres vestues avecques mesmes robbes, coeffures, paremens et habillemens qu'elles portoient et qu'on les voyoit quelquesfois. Les hommes tout de mesmes. Bref, ce livre fut si curieusement peint et faict, qu'il n'y avoit rien que dire : aussy avoit-il cousté huict à neuf cens escus, et estoit tout enluminé.

Ceste dame le presta et monstra un jour à une autre sienne compaigne et grande amie, laquelle estoit fort aimée et fort familiere d'une grande dame qui estoit dans ce livre, et des plus avant et au plus haut degré; ainsy que bien luy appartenoit, luy en fit cas. Elle, qui estoit curieuse du tout, voulut veoir avecques une grande dame sa cousine, qu'elle aimoit fort, laquelle l'avoit conviée au festin de ceste veue, et qui estoit aussy de la peinture du livre comme d'autres. La visite en fut faicte curieusement et avecques grande peine, de feuillet à feuillet, sans en passer un à la legere : si bien qu'elles y consumerent deux bonnes heures de l'après disnée. Elles, au lieu de s'en estomacquer et de s'en fascher, ce fut à elles à en rire, et de les admirer, et de les fixement considerer, et se ravir tellement en leurs sens sensuels et lubriques, qu'elles s'entremirent à s'entre-baiser à la colombine, et à s'entre-embrasser et passer plus outre, car elles avoient entre elles deux accoustumé ce jeu très-bien.

Ces deux dames furent plus hardies et vaillantes et constantes qu'une qu'on m'a dict, qui, voyant un jour ce mesme livre avecques deux autres de ses amies, elle fut si ravie et entra en tel extase d'amour et d'ardent desir à l'imitation de ces lascives peintures, qu'elle ne peut veoir qu'au quatriesme feuillet, et au cinquiesme elle tomba esvanouie. Voilà un terrible esvanouissement! bien contraire à celüy d'Octavia, sœur de Cæsar Auguste, laquelle, oyant un jour reciter à Virgile les trois vers qu'il avoit faict de son fils Marcellus mort (dont elle luy en donna trois mille escus pour les trois seulement), s'esvanouit incontinent. Que c'est que l'amour, et d'une autre sorte!

J'ay ouy conter, et lors j'estois à la cour, qu'un grand prince de par le monde, vieux et fort aagé, et qui, despuis sa femme perdue, s'estoit fort continemment porté en vefvage, comme sa grande profession de sainctete le portoit, il voulut revoler en secondes nopces avecques une très belle, vertueuse et jeune princesse. Et, d'autant que despuis dix ans qu'il avoit esté veuf n'avoit touché à femme, et craignant d'en avoir oublié l'usage (comme si c'estoit un art qui s'oublie) et de recevoir un affront la premiere nuict de ses nopces, et ne faire rien qui vallust, pour ce il se voulut essayer. Et par argent fit gaigner une belle jeune fille, pucelle comme la femme qu'il debvoit espouser : encor dit-on qu'il la fit choisir qu'elle ressemblast un peu des traicts du visage de sa femme future. La fortune fut si bonne pour luy qu'il monstra n'avoir point

oublié encor ses vieilles leçons; et son essay luy fut si heureux que, hardy et joyeux, il alla à l'assault du fort de sa femme, dont il en rapporta bonne victoire et reputation. Cest essay fut plus heureux que celuy d'un gentilhomme que j'ay ouy nommer, lequel estant fort jeune et nigault, pourtant son pere le voulut marier. Il voulut premierement faire l'essai, pour sçavoir s'il seroit gentil compaignon avecques sa femme; et pour ce, quelques mois advant, il recouvra quelque fille de joie belle, qu'il faisoit venir toutes les après-disnées dans la garenne de son pere, car c'estoit en esté. Et là il s'esbaudissoit et se rigouloit, soubs la fraischeur des arbres verds et d'une fontaine, avecques sa damoiselle, qu'il faisoit rage : de façon qu'il ne craignoit nul homme pour faire ceste dianterie à sa femme. Mais le pis fut que, le soir des nopces, venant à joindre sa femme, il ne peut rien faire. Qui fut esbahy? Ce fut luy, et maugréer sa maudicte piece traistresse qui luy avoit failli feu[1], ensemble le lieu où il estoit; puis, prenant courage, il dit à sa femme : « Ma mie, je ne sçay que veut dire cecy, car tous ces jours j'ay faict rage à la garenne à mon pere (et luy conta ses vaillances). Dormons, et j'en suis d'advis : demain après disner je vous y meneray, et vous verrez autre jeu. »

Ce qu'il fit, et sa femme s'en trouva bien; dont despuis à la cour courut le proverbe : « Si je vous tenois à la garenne à mon

1. Dont le feu lui avait fait défaut, qui ne s'était point enflammée.

pere, vous verriez ce que je sçaurois faire. »

Pensez que le dieu des jardins, messer Priapus, les faunes et les satyres paillards qui president aux bois, assistent là aux bons compaignons, et leur favorisent leurs faicts et executions.

Tous essais pourtant ne sont pas pareils, ny ne portent pas coup tousjours; car, pour l'amour, j'y en ay veu et ouy dire plusieurs bons champions s'estre faillis à recorder leurs leçons et recoller leurs tesmoins [1] quand ils venoient à la grande escole. Car les uns ou sont trop ardens et froids, ainsy que telle humeur de glace et de chaud les y surprend tout à coup; les autres ou sont perdus en extases d'un si souverain bien entre leurs bras; autres viennent apprehensifs; les autres tout à trac viennent flacqs, qu'ils ne sçauroient qu'en dire la cause; autres tout de vray ont l'esguillette nouée.

Bref, il y a tant d'inconvéniens inopinés qui là dessus arrivent à l'improviste, que, si je les voulois raconter, je n'aurois fait de long-temps. Je m'en rapporte à plusieurs gens mariés et autres advanturiers d'amour, qui en sçauroient plus dire cent fois que moy. Tels essais sont bons pour les hommes, mais non pour les femmes; ainsy que j'ay ouy conter d'une mere et dame de qualité, laquelle, tenant une fille très-chere qu'elle avoit, et

1. Recorder sa leçon *se disait pour :* se rappeler ce qu'on devait faire. Recoler ses témoins *se disait en jurisprudence pour :* savoir de ses témoins s'ils persistaient à soutenir ce qu'ils avaient précédemment affirmé.

unique, l'ayant compromise à un honneste gentilhomme en mariage, advant que de l'y faire entrer, et craignant qu'elle ne pust souffrir ce premier et dur effort, à quoy on disoit le gentilhomme estre très-rude et fort proportionné, elle la fit essayer premierement par un jeune page qu'elle avoit, assez grandet, une douzaine de fois, disant qu'il n'y avoit que la premiere ouverture fascheuse à faire, et que, se faisant un peu douce et petite au commancement, qu'elle endureroit la grande plus aisement : comme il advint, et qu'il y put avoir de l'apparence.

Cest essay est encor bien plus honneste et moins escandaleux qu'un qui me fut dict une fois en Italie, d'un pere qui avoit marié son fils qui estoit encor un jeune sot, avecques une fort belle fille, à laquelle, tant fat qu'il estoit! il n'avoit rien peu faire ny la premiere ny la seconde nuict de ses nopces.

Et, comme il eut demandé et au fils et à la nore[1] comme ils se trouvoient en mariage, et s'ils avoient triomphé, ils respondirent l'un et l'autre : « *Niente*[2]. — A quoy a-il tenu ? » demanda-il à son fils. Il respondit tout follement : qu'il ne sçavoit comment il falloit faire. Sur quoy il prit son fils par une main et la nore par une autre, et les mena tous deux en une chambre, et leur dit : « Or je vous veux doncques monstrer comme il faut faire. » Et fit coucher sa nore sur un bout du lit, et luy fait bien eslargir les jambes; et puis dit à son

1. Belle-fille, *nora* en italien et en langue d'oc.
2. Rien.

fils : « Or voy comment je fais » ; et dit à sa nore : « Ne bougez, non importe[1] ! il n'y a point de mal. » Et en mettant son membre bien arboré dedans, dit : « Advise bien comme je fais, et comme je dis, *Dentros fuero ! dentros fuero*[2]. » Et repliqua souvent ces deux mots en s'advançant dedans et reculant, non pourtant tout dehors. Et ainsy, après ces frequentes agitations et parolles *dentro* et *fuero*, quand ce vint à la consommation, il se mit à dire brusquement et viste : « *Dentro, dentro, dentro, dentro !* » jusqu'à ce qu'il eust faict. Au diable le mot de *fuero !*

Et par ainsy, pensant faire du magister, il fut tout à plat adultere de sa nore, laquelle, ou qu'elle fist de la niaise, ou, pour mieux dire, de la fine, s'en trouva très-bien pour ce coup, voire pour d'autres que luy donna le fils et le pere, et tout possible pour luy mieux apprendre sa leçon, laquelle il ne luy voulut pas apprendre à demy ni à moictié, mais à perfection. Aussy toute leçon ne vaut rien autrement.

J'ay ouy dire et conter à plusieurs amans advanturiers et bien fortunés, qu'ils ont veu plusieurs dames demeurer ainsy esvanouies et pasmées estans en ces doux alteres de plaisir[3], mais assez aisement pourtant retournoient à soy-mesme. Que plusieurs, quand elles sont là, elles s'escrient : « Hélas ! je me meurs ! »

1. Il n'importe, ce que je vais faire ne vous doit pas préoccuper.
2. Pour *dentro* (dedans), *fuero* (dehors).
3. En ces douces palpitations.

Je croy que ceste mort leur est très-douce.

Il y en a d'autres qui contournent les yeux en la teste pour telle delectation, comme si elles debvoient mourir de la grande mort, et se laissans aller comme du tout immobiles et insensibles.

D'autres ay-je ouy dire qui roidissent et tendent si violemment leurs nerfs, arteres et membres, qu'ils en engendrent la goute-crampe; comme d'une que j'ay ouy dire, qui y estoit si subjecte qu'elle n'y pouvoit remedier.

D'autres font peter leurs os, comme si on leur rehabilloit de quelque rompure[1].

J'ay ouy parler d'une, à propos de ces esvanouissemens, qu'ainsy que son amoureux la manioit dessus un coffre, que, quand ce fut à la douce fin, elle se pasma de telle façon qu'elle se laissa tomber derriere le coffre à jambes ribaudaines[2], et s'engagea tellement entre le coffre et la tapisserie de la muraille, qu'ainsy qu'elle s'efforçoit à s'en desgager et que son amy luy aidoit, entra quelque compaignie qui la surprit faisant ainsy l'arbre fourchu, qui eut loisir de veoir un peu de ce qu'elle portoit, qui estoit tout très-beau pourtant. Et fut à elle à couvrir le faict, en disant qu'un tel l'avoit poussée en se jouant ainsy derriere le coffre, et dire par beau semblant que jamais ne l'aimeroit.

Ceste dame courut bien plus grande fortune qu'une que j'ay ouy dire, laquelle, ainsy que

1. Comme si on leur réduisait quelque fracture.

2. Les jambes en l'air.

son amy la tenoit embrassée et investie sur le bord de son lict, quand ce vint sur la douce fin, qu'il eut achevé et que par trop il s'estendoit, il avoit par cas des escarpins neufs qui avoient la semelle glissante. Et s'appuyant sur des carreaux plombés dont la chambre estoit pavée, qui sont fort subjects à faire glisser, il vint à se couler et glisser si bien sans se pouvoir arrester, que du pourpoinct qu'il avoit, tout recouvert de clinquant, il en escorcha de telle façon le ventre, la motte, le cas et les cuisses de sa maistresse, que vous eussiez dict que les griffes d'un chat y avoient passé. Ce qui cuisoit si fort la dame qu'elle en fit un grand cri et ne s'en put engarder. Mais le meilleur fut, que la dame, parce que c'estoit en esté et faisoit grand chaud, s'estoit mise en appareil un peu plus lubrique que les autres fois, car elle n'avoit que sa chemise bien blanche et un manteau de satin blanc dessus, et les calleçons à part; si bien que le gentilhomme, après avoir faict sa glissade, fit precisement l'arrest du nez, de la bouche et du menton sur le cas de sa maistresse, qui venoist fraischement d'estre barbouillé de son bouillon, que par deux fois desjà il luy avoit versé dedans, et emply si fort qu'il en estoit sorty et regorgé la moictié sur les bords, dont par ainsy se barbouilla le nez, et bouche et moustaches, que vous eussiez dict qu'il venoit de frais de savonner sa barbe; dont la dame, oubliant son mal et son esgratigneure, s'en mit si fort à rire qu'elle luy dit : « Vous estes un beau fils, car vous avez bien lavé et nettoyé

vostre barbe, d'autre chose pourtant que de savon de Naples. » La dame en fit le conte à une sienne compaigne, et le gentilhomme à un sien compaignon. Voilà comment on l'a sceu, pour avoir esté redict à d'autres; car le conte estoit bon et propre à faire rire.

Et ne faut point doubter que ces dames, quand elles sont à part parmy leurs amies plus privées, qu'elles ne s'en fassent des contes aussy bons que nous autres, et ne s'entredisent leurs amours et leurs tours les plus secrets. Et puis en rient à pleine bouche, et se mocquent de leurs gallans, quand ils font quelque faute ou quelque action de risée et mocquerie. Et si font bien mieux; car elles se desrobent les unes les autres leurs serviteurs, non tant quelquesfois pour l'amour, mais pour en tirer d'eux tous les secrets, menées et follies qu'ils ont faictes avecques elles; et en font leur profit, soit pour en attiser davantage leurs feux, soit pour vangeance, soit pour s'entre-faire la guerre les unes aux autres en leurs privés devis; quand elles sont ensemble.

Un pareil livre de figures à ce precedent que je viens de dire[1], fut faict à Rome du temps du pape Sixte dernier mort, ainsy que j'ay dict ailleurs.

Or c'est assez sur ce subject parlé. Je vou-

1. *Variante :* « Du temps de ce roy Henry troisiesme fut fait ce pasquin muet de ce livre de peintures que j'ay dit cy-devant de plusieurs dames en leurs postures et habitations avec leur homme. Celuy-là estoit bien scandaleux. Voyez ce passage où je l'ay cy-dessus. » — On ne s'explique pas très bien ce rappel de la page 323. Sa vraie place serait à la page 324.

drois volontiers de bon cœur que plusieurs langues de nostre France se fussent corrigées de ces mal-dires, et se comportassent comme celles d'Espaigne; lesquelles, sur la vie, n'oseroient toucher tant soit peu l'honneur des dames de grandeur et reputation. Voire les honorent-ils de telle façon, que, si on les rencontre en quelque lieu que ce soit, et que l'on crie tant soit peu : *lugar à las damas*[1]! tout le monde s'encline, et leur porte-on tout honneur et reverence. Et devant elles toutes insolences sont deffendues sur la vie.

Quand l'imperatrice, femme de l'empereur Charles, fit son entrée à Tolede, j'ay ouy dire que le marquis de Villane, l'un des grands seigneurs d'Espaigne, pour avoir menacé un arguisil[2] qui l'avoit pressé de marcher et de s'advancer, il cuida estre en grande peine, parce que ceste menace se fit en la presence de ladicte imperatrice. Et si ce fust esté en celle de l'empereur, n'en fust esté si grand bruit.

Le duc de Feria estant en Flandres, et les reynes Eleonor et Marie marchans par pays, et leurs dames et filles après, luy estant près de sa maistresse et venant à prendre question contre un autre cavallier espaignol, tous deux cuiderent perdre leurs vies, plus pour avoir faict tel escandale devant les reines et imperatrices, que pour tout autre subject.

De mesmes don Carlos d'Avalos à Madrid, ainsi que la reine Isabelle de France marchoit

1. Place aux dames.
2. Alguazil.

par la ville, s'il ne se fust soudain jeté dans une esglise qui sert là de refuge aux pauvres malheureux, il fust aussy tost esté executé à la mort. Et luy fallut eschapper desguisé, et s'enfuir d'Espaigne; dont il en a esté toute sa vie banny et confiné en la plus miserable isle de toute l'Italie, qui est Lipary.

Les bouffons mesmes, qui ont tout privilege de parler, s'ils touchent les dames en patissent; ainsy qu'il en arriva une fois à un qui s'appelloit Legat, que j'ay cognu. Un jour nostre reine Elisabeth de France, en devisant et parlant des demeures de Madrid et Valladolid, combien elles estoient plaisantes et delectables, elle dit que de bon cœur elle voudroit que ces deux places fussent si proches qu'elle en pust toucher l'une d'un pied, et l'autre de l'autre; et ce disoit en eslargissant fort les jambes. Ledit bouffon, qui ouit cela, dit : « Et moy je voudrois estre au beau mitan[1], *con un carrajo de borrico, para encargar y plantar la raya.* » Il en fut bien fouetté à la cuisine ; dont pourtant il n'avoit tort de faire ce souhait, car ceste reine estoit l'une des belles, agreables et honnestes qui fust jamais en Espaigne. Et valloit bien estre desirée de ceste façon, non pas de luy, mais de plus honnestes gens que luy cent mille fois.

Je pense que ces messieurs les mesdisans et causeurs des dames voudroient bien voir et jouir du privilege de liberté qu'ont les ven-

1. Mot attribué plus tard à Bassompierre devant Anne d'Autriche, mais son obscénité le rend moins vraisemblable encore.

dangeurs de la campaigne de Naples au temps des vendanges, auxquels il est permis, tant qu'ils vendangent, de dire tous les mots, pouilles et injures à tous les passans qui vont et viennent sur les chemins. Si bien que vous les verriez crier, hurler après eux, et les arauder[1] sans en espargner aucuns, et grands, et moyens, et petits, de quelque estat qu'ils soyent. Et, qui est le plaisir, n'en espargnent aussy les dames, princesses et grandes, qui qu'elles soient. Si bien que de mon temps j'ay ouy dire et veu que plusieurs d'entre elles, pour en avoir le plaisir, se donnoient des affaires et alloient exprès aux champs, et passoient par les chemins pour les ouir gazouiller, et entendre d'eux mille sallauderies et parolles lubriques qu'ils leur disoient et debagouloient, leur faisans la guerre de leurs paillardises et lubricités qu'elles exerçoient envers leurs maris et serviteurs, jusqu'à leur reprocher leurs amours et habitations avecques leurs cochers, pages, laquais et estaffiers qui les conduisoient. Et, qui plus est, leur demandoient librement la courtoisie de leur compaignie, et qu'ils les assailleroient et traicteroient bien mieux que tous les autres. Et ce disoient en franchissant naifvement et naturellement les mots sans autrement les desguiser. Elles en estoient quittes pour en rire leur saoul et en passer leur temps, et leur en faire rendre response à leurs gens[2] qui les accompaignoient,

1. Crier *haro* sur eux.

2. Et en faisant riposter par les hommes de leur suite. — Le vœu dont Branthôme se fait ensuite l'interprète devait

ainsy qu'il est permis d'en rendre le change. Les vendanges faictes, ils se font trefves de tels mots jusqu'à l'autre année; autrement en seroient recherchés et bien punis.

On m'a dict que ceste coustume dure encor, que beaucoup de gens en France voudroient bien qu'elle fust observée en quelque saison de l'année, pour avoir le plaisir de leurs mesdisances en toute seureté, qu'ils aiment tant.

Or, pour faire fin, les dames doivent estre respectées par tout le monde, leurs amours et leurs faveurs tenues secrettes. C'est pourquoy l'Aretin disoit que, quand on estoit à ce poinct, les langues que les amans et amantes s'entre-donnent les uns aux autres, n'estoient desliées tant pour se delecter, ny pour le plaisir qu'on y prenoit, que pour s'entre-lier de langues ensemble et s'entre-faire le signal que l'on tienne caché le secret de leurs escoles. Mesmes qu'aucuns lubriques et paillards maris imprudens se trouvent si libres et desbordés en parolles, que, ne se contentans des paillardises et lascivetés qu'ils commettent avecques leurs femmes, les desclarent et publient à leurs compaignons et en font leurs contes. Si bien que j'ay cognu aucunes femmes en haïr leurs maris de mal mortel, et se retirer bien souvent des plaisirs qu'elles leur donnoient, pour ce subject ne voulans estre escandalisées, encor que ce fust un faict de femme à mary.

M. du Bellay, le poëte, en ses *Tombeaux*

être exaucé beaucoup plus tard, pendant le carnaval parisien, à la descente de la Courtille, mais l'usage ne dura guère plus de quarante ans.

latins qu'il a composés, qui sont très-beaux, en a faict un d'un chien, qui me semble qu'il est digne d'estre mis icy, car il est faict à nostre matiere, qui dit ainsy :

Latratu fures excepi; mutus, amantes.
Sic placui domino, sic placui dominæ.

C'est-à-dire :

Par mon japper, j'ay chassé les larrons, et, par me tenir muet, j'ay accueilly les amans : ainsy j'ay pleu à mon maistre, ainsi j'ay pleu à ma maistresse.

Si doncques on doit aimer les animaux pour estre secrets, que doit-on faire des hommes pour se taire? Et s'il faut prendre advis pour ce subject d'une courtisanne (qui a esté des plus fameuses du temps passé, et de grande clergesse[1] en son mestier), qui estoit Lamia (faire le peut-on) qui disoit : de quoy une femme se contentoit le plus de son amant, c'estoit quand il estoit discret en propos et secret en ce qu'il faisoit; et sur-tout qu'elle haïssoit un vanteur qui se vantoit de ce qu'il ne faisoit pas et n'accomplissoit ce qu'il promettoit. Ce dernier s'entend en deux choses.

De plus, disoit : que la femme, bien qu'elle fist, ne vouloit jamais estre appellée putain ni pour telle divulguée. Aussy dit-on d'elle que jamais elle ne se mocqua d'homme, ny aussy homme oncques se mocqua d'elle ny en mesdit. Telle dame, savante en amours, en peut bien donner leçons aux autres.

1. *Instruction*. Nous disons encore d'un ignorant que *ce n'est pas un grand clerc.*

Or, c'est assez parlé de ce subject; un autre mieux disant que moy l'eust pu mieux agrandir et embellir; c'est pourquoy je lui en quitte les armes[1] et la plume.

1. Au figuré, on dit encore : je lui rends les armes.



DISCOURS

SUR CE QUE LES BELLES ET HONNESTES DAMES AYMENT LES VAILLANS HOMMES

ET LES BRAVES HOMMES AYMENT LES DAMES COURAGEUSES

Il ne fut jamais que les belles et honnestes dames n'aimassent les gens braves et vaillans, encor que de leur nature elles soient poltrones et timides; mais la vaillance a telle vertu à l'endroict d'elles qu'elles l'aiment. Que c'est que de se faire aimer de son contraire, maugré son naturel! Et, qu'il ne soit vray Venus[1], qui fut jadis la deesse de beauté, de toute gentillesse et honnesteté, estant à mesme, dans les cieux et en la cour de Jupiter, pour choisir quelque amoureux gentil et beau et pour faire cocu son bon-homme de mary Vulcain, n'en alla aucun choisir des plus mignons, des plus fringans ny des plus frisés de tant qu'il y en avoit. Mais choisit et s'amouracha du dieu Mars, dieu des armées et des vaillan-

1. Et n'est-il pas vrai que Vénus... ?

ces, encor qu'il fust tout sallaud, tout suant de la guerre d'où il venoit, et tout noircy de poussiere, et mal propre ce qu'il se peut, sentant mieux son soldat de guerre que son mignon de cour. Et, qui pis est encor, bien souvent possible, tout sanglant, revenant des battailles, couchoit-il avecques elle sans autrement se nettoyer et parfumer.

La genereuse belle reine Pantasilée, la renommée luy ayant faict asçavoir les valeurs et vaillances du preux Hector, et ses merveilleux faicts d'armes qu'il faisoit devant Troye sur les Grecs, au seul bruit s'amouracha de luy tant, que, (par un desir d'avoir d'un si vaillant chevallier des enfans, c'est-à-dire filles qui succedassent à son royaume), s'en alla le trouver à Troye. Le voyant, le contemplant et l'admirant, fit tout ce qu'elle put pour se mettre en grace avecques luy, non moins par les armes qu'elle faisoit, que par sa beauté qui estoit très-rare. Et jamais Hector ne faisoit saillie sur ses ennemys qu'elle ne l'y accompagnast, et ne se meslast aussy avant que Hector là où il faisoit le plus chaud; si que l'on dit que, plusieurs fois, faisant de si grandes prouesses, elle en faisoit esmerveiller Hector tellement qu'il s'arrestoit tout court comme ravy souvent au milieu des combats les plus forts, et se mettoit un peu à l'escart pour veoir et contempler mieux à son aise ceste brave reine à faire de si beaux coups. De là en avant il est à penser au monde ce qu'ils firent de leurs amours, et s'ils les mirent à execution : le jugement en peut estre bien-

tost donné. Mais tant y a que leur plaisir ne put pas durer longuement; car elle, pour mieux complaire à son amoureux, se precipitoit si ordinairement aux hasards qu'elle fut tuée à la fin parmi la plus forte et plus cruelle meslée. Aucuns disent pourtant qu'elle ne vit pas Hector, et qu'il estoit mort devant qu'elle arrivast, dont arrivant et sçachant sa mort, entra en un si grand despit et tristesse, pour avoir perdu le bien de sa veue (qu'elle avoit tant desiré et pourchassé de si loingtain pays) qu'elle s'alla perdre volontairement dans les plus sanglantes battailles, et mourut, ne voulant plus vivre puisqu'elle n'avoit peu veoir l'objet valeureux qu'elle avoit le mieux choisi et plus aimé.

De mesmes en fit Tallestride, autre reine des Amazones, laquelle traversa un grand pays, et fit je ne sçay combien de lieues pour aller trouver Alexandre le Grand, luy demandant par mercy[1] (ou à la pareille, de ce bon temps que l'on faisoit, et le doit-on pour la pareille). Et coucha avecques luy pour avoir de la lignée d'un si grand et genereux sang, l'ayant ouy tant estimer; ce que volontiers Alexandre luy accorda. Mais bien gasté et degousté s'il eust faict autrement! car ladicte reyne estoit bien aussy belle que vaillante. Quinte Curce, Orose et Justin l'asseurent, et qu'elle vint trouver Alexandre avecques trois cens dames à sa suite, tant bien en poinct et de si bonne grace, portans leurs armes, que

1. Le demandant en grâce, par merci, ou par quelque manière semblable, selon la coutume de ce bon temps.

rien plus. Et fit ainsy la reverence à Alexandre qui la recueillit avecques un très-grand honneur. Et demeura l'espace de treize jours et de treize nuicts avecques luy, s'accomoda du tout à ses volontés et plaisirs, luy disant pourtant tousjours : que si elle en avoit une fille, qu'elle la garderoit comme un très-precieux tresor; si elle en avoit un fils, qu'elle luy envoieroit, pour la haine extresme qu'elle portoit au sexe masculin, en matiere de regner et avoir aucun commandement parmy elles, selon les lois introduictes en leur compaignie despuis qu'elles tuerent leurs maris. Ne faut doubter là-dessus que les autres dames et sous-dames n'en firent de mesmes, et ne se firent couvrir aux autres capitaines et gens-d'armes dudict Alexandre; car, en cela, il falloit faire comme la dame.

La belle vierge Camille, belle et genereuse, et qui servoit si fidellement Diane, sa maistresse, parmy les forests et les bois en ses chasses, ayant senti le vent de la vaillance de Turnus et qu'il avoit à faire avecques un vaillant homme aussy, qui estoit Enée, et qui luy donnoit de la peine, choisit son party. Et le vint trouver, seulement avecques trois fort honnestes et belles dames de ses compaignes, qu'elle avoit esleu pour ses grandes amies et fidelles confidentes, (et tribades pensez[1], et

1. Et vous pensez bien que c'était tribades pour la fricarelle. Il est bien entendu que Virgile, cité à ce propos, ne dit rien de pareil. Les commentaires érotico-mythologiques de Branthôme sont exacts comme le nom de sa nymphe Arineille qui est Larine.

pour fricarelle). Et pour l'honneur, en tous lieux s'en servoit, comme dit Virgile en ses *Æneides* ; et s'appelloit l'une Arineille, la vierge et la vaillante, et l'autre Tulle, et la troisiesme Tarpée, qui sçavoit bien bransler la picque ou le dard, (en deux façons diverses, pensez), et toutes trois filles d'Italie. Camille doncques vint ainsy avecques sa belle petite bande (aussy dit-on : petit est beau et bon) trouver Turnus avecques lequel elle fit de très-belles armes ; et s'advança si souvent et se mesla parmy les vaillans Troyens, qu'elle fut tuée, avecques très-grand regret de Turnus, qui l'honnoroit beaucoup tant pour sa beauté que pour son bon secours. Ainsy ces dames belles et courageuses alloiènt rechercher les braves et vaillans, les secourans en leurs guerres et combats.

Qui mit le feu d'amour si ardent dans la poitrine de la pauvre Didon, si-non la vaillance qu'elle sentit en son Eneas, si nous voulons croire Virgile ? Car, après qu'elle l'eut prié de luy raconter les guerres, desolations et destruction de Troye, et qu'il l'en eut contentée, à son grand regret pourtant pour renouveller telles douleurs, et qu'en son discours il n'oublioit pas ses vaillantises, les ayant Didon très-bien remarquées et considerées en soy, lorsqu'elle commança à declarer à sa sœur Anne son amour, les plus pregnantes[1] et principalles parolles qu'elle luy dit furent : « Ha ! ma sœur, quel hoste est cestuy-cy qui

1. Envahissantes. *Pregnar* a conservé en langue d'oc le sens d'*engrosser*, pris ici au figuré.

est venu chez moi! la belle façon qu'il a, et combien se monstre-il en grace d'estre brave et vaillant, soit en armes et en courage! Et croy fermement qu'il est extraict de quelque race des dieux; car les cœurs villains sont couards de nature. »

Telles furent ses parolles. Et croy qu'elle se mit à l'aimer, tant aussy parce qu'elle estoit brave et genereuse, et que son instinct la poussoit d'aimer son semblable, aussy pour s'en aider et servir en cas de necessité. Mais le malheureux la trompa et l'abandonna miserablement; ce qu'il ne debvoit faire à ceste honneste dame qui luy avoit donné son cœur et son amour, à luy, dis-je, qui estoit un estranger et un forbanny.

Bocace, en son livre des *Illustres malheureux*, fait un conte d'une duchesse de Furly[1], nommée Romilde, laquelle, ayant perdu son mary, ses terres et son bien, que Caucan[2], roy des Avarois, luy avoit tout pris, et reduite à se retirer avecques ses enfans dans son chasteau de Furly là où il l'assiegea. Mais un jour qu'il s'en approchoit pour le recognoistre, Romilde, qui estoit sur le haut d'une tour, le vit, et se mit fort à le contempler et longuement. Et le voyant si beau, estant en la fleur de son aage, monté sur un beau cheval, et armé d'un harnois très-superbe, et qu'il faisoit

1. Forli.

2. Les Avares appelaient leur roi *Khan* ou *Kagan*. Le nom de la dignité a dû être pris pour le nom de l'homme. Ces barbares avaient laissé en Italie un renom de perfidie et de cruauté justifié par le récit de Boccace.

tant de beaux exploicts d'armes, et ne s'espargnoit non plus que le moindre soldat des siens, en devint incontinent passionnement amoureuse. Et, laissant arriere le deuil de son mary et les affaires de son chasteau et de son siege, luy manda par un messager que, s'il la vouloit prendre en mariage, qu'elle luy rendroit la place dès le jour que les nopces seroient celebrées. Le roy Caucan la prit au mot. Le jour doncques compromis venu, elle s'habille pompeusement de ses plus beaux et superbes habits de duchesse qui la rendirent d'autant plus belle, car elle l'estoit très-fort. Et estant venue au camp du roy pour consommer le mariage, afin qu'on ne le pust blasmer qu'il n'eust tenu sa foy, se mit toute la nuict à contenter la duchesse eschauffée. Puis lendemain au matin, estant levé, fit appeller douze soldats avarois des siens, qu'il estimoit les plus forts et roides compaignons, et mit Romilde entre leurs mains pour en faire leur plaisir l'un après l'autre; laquelle ils repasserent tout une nuict tant qu'ils purent : et, le jour venu, Caucan, l'ayant faict appeller, luy ayant faict force reproches de sa lubricité et dict force injures, la fit empaller par sa nature, dont elle en mourut. Acte cruel et barbare certes de traitter ainsy une si belle et honneste dame, au lieu de la recognoistre, la recompenser et traitter en toute sorte de courtoisie, pour la bonne opinion qu'elle avoit eu de sa generosité, de sa valeur et de son noble courage, et l'avoir pour cela aimé! A quoy quelquesfois les dames doivent bien re-

garder; car il y a de ces vaillans qui ont tant accoustumé à tuer, à manier et à battre le fer si rudement, que quelquesfois il leur prend des humeurs d'en faire de mesmes sur les dames. Mais tous ne sont pas de ces complexions; car quand quelques honnestes dames leur font cest honneur de les aimer et avoir en bonne opinion de leur valeur, laissent dans le camp leurs furies et leurs rages, et dans des cours et dans des chambres s'accommodent aux douceurs et à toutes honnestetés et courtoisies.

Bandel, dans ses *Histoires tragiques*, en raconte une, qui est la plus belle que j'aye jamais leu : d'une duchesse de Savoie, laquelle un jour en sortant de sa ville de Thurin, et ayant ouy une pellerine espaignolle qui alloit à Lorette pour certain veu, s'escrier et admirer sa beauté, et dire tout haut que : « si une belle et parfaicte dame estoit mariée avecques son frere le seigneur Mendozze qui estoit si beau, si brave et si vaillant, qu'il se pourroit bien dire partout que les deux plus beaux pairs du monde estoient couplés ensemble », la duchesse, qui entendoit très-bien la langue espaignolle, ayant en soy très-bien engravé et remarqué ces mots dans son ame, s'y mit aussy à en graver l'amour. Si bien que par un tel bruict elle devint tant passionnée du seigneur Mendozze qu'elle ne cessa jamais jusqu'à ce qu'elle eut projetté un feint pellerinage à Sainct-Jacques pour veoir son amoureux si tost conceu. Et, s'estant acheminée en Espaigne, et pris le chemin par la maison du

seigneur de Mendozze, eut temps et loisir de contenter et rassasier sa veue de l'object beau qu'elle avoit esleu; car la sœur du seigneur de Mendozze, qui accompagnoit la duchesse, avoit adverty son frere d'une telle et si noble et belle venue. A quoy il ne faillit d'aller au devant d'elle bien en point, monté sur un beau cheval d'Espaigne, avecques une si belle grace que la duchesse eut occasion de se contenter de la renommée qui luy avoit esté rapportée. Et l'admira fort tant pour sa beauté que pour sa belle façon qui monstroit à plein la vaillance qui estoit en luy, qu'elle estimoit bien autant que les autres vertus et accomplissemens et perfections, presageant dès lors qu'un jour elle en auroit bien affaire, ainsy que par après il luy servit grandement en l'accusation fausse que le comte Pancallier fit contre sa chasteté. Toutesfois, encor qu'elle le tinst brave et courageux pour les armes, si fut-il pour ce coup couard en amour; car il se monstra si froid et respectueux envers elle qu'il ne luy fit nul assaut de parolles amoureuses, ce qu'elle aimoit le plus et pourquoy elle avoit entrepris son voyage. Et, pour ce, despitée d'un tel froid respect, ou plustost de telles couardises d'amour, s'en partit le lendemain d'avecques luy, non si contente qu'elle eust voulu.

Voilà comment les dames quelquesfois aiment bien autant les hommes hardis pour l'amour comme pour les armes, non qu'elles veuillent qu'ils soient effrontés et hardis, impudens et sots, comme j'en ay cognu;

mais il faut en cela qu'ils tiennent le *medium*.

J'ay cognu plusieurs qui ont perdu beaucoup de bonnes fortunes pour tels respects, dont j'en ferois de bons contes si je ne craignois m'esgarer trop de mon discours; mais j'espere les faire à part: si diray-je cestuy-cy.

J'ay ouy conter d'autres fois d'une dame, et des très-belles du monde, laquelle ayant de mesmes ouy renommer un prince pour brave et vaillant, et qu'il avoit desjà en son jeune aage faict et parfaict de grands exploicts d'armes, et sur-tout gaigné deux grandes et signalées battailles contre ses ennemis[1], eut grand desir de le veoir; et pour ce fit un voyage dans la province où pour lors il y faisoit sejour, soubs quelque autre pretexte que je ne diray point. Enfin elle s'achemina; mais et qu'est-il impossible à un brave cœur amoureux? elle le voit et contemple à son aise, car il vint fort loing au devant d'elle, et la reçoit avecques tous les honneurs et respects du monde, ainsy qu'il debvoit à une si grande, belle et magnanime princesse, et trop[2], comme dit l'autre; car il luy arriva de mesmes comme au seigneur de Mendozze et à la duchesse de Savoye : et tels respects engendrerent pareils mescontentemens et despits. Si bien qu'elle partit d'avecques luy non si bien satisfaicte comme elle y estoit venue. Possible qu'il y eust perdu son temps et qu'elle n'eust obey à ses volontés; mais pourtant l'essay

1. Le duc d'Anjou, depuis Henri III, vainqueur à Jarnac et Moncontour.

2. Et même avec trop de respects.

n'en fust esté mauvais, ains fort honnorable, et l'en eust-on estimé davantage.

De quoy sert doncques un courage hardy et genereux, s'il ne se monstre en toutes choses, et mesmes en amour comme aux armes? puisque armes et amour sont compaignes, marchent ensemble et ont une mesme sympathie, ainsy que dit le poëte :

Tout amant est gendarme,
Et Cupidon a son camp et ses armes
Ainsi que Mars.

M. de Ronsard en a faict un beau sonnet dans ses *Premieres amours*.

Or, pour tourner encor aux curiosités qu'ont les dames de veoir et aimer les gens genereux et vaillans, j'ay ouy raconter à la reine d'Angleterre Elisabeth qui regne aujourd'huy. Un jour, elle estant à table, faisant soupper avecques elle M. le grand prieur de France, de la maison de Lorraine, et M. d'Anville aujourd'huy M. de Montmorency et connestable, parmy les devis de table, et s'estant mise sur les louanges du feu roy Henry deuxiesme, le loua fort de ce qu'il estoit brave, vaillant et genereux, et, en usant de ce mot : *fort martial*, et qu'il l'avoit bien monstré en toutes ses actions. Et que pour ce, s'il ne fust mort si tost, elle avoit resolu de l'aller veoir en son royaume[1], et avoit fait accommoder et appres-

1. C'est apparemment ce qui a donné lieu à ce qu'on a dit : que cette reine avait proposé une entrevue au roi Henri IV, dont elle admirait la valeur. (Buchon.)

ter ses galleres pour passer en France et toucher entre leurs deux mains la foy et leur paix. « Enfin c'estoit une de mes envies de le veoir; je crois qu'il ne m'en eust refusée, car, disoit-elle, mon humeur est d'aimer les gens vaillans; et veux mal à la mort d'avoir ravy un si brave roy, au moins avant que je ne l'aye veu. »

Ceste mesme reine, quelque temps apres, ayant ouy tant renommer M. de Nemours des perfections et valleurs qui estoient en luy, fut curieuse d'en demander des nouvelles à feu M. de Randan, lorsque le roy François second l'envoya en Escosse faire la paix devant le Petit Lictz[1] qui estoit assiegé. Et ainsy qu'il luy en eust conté bien au long, et toutes les especes de ses grandes et belles vertus et vaillances, M. de Randan, qui s'entendoit en amour aussy bien qu'en armes, cognut en elle et son visage quelque estincelle d'amour ou d'affection, et puis en ses parolles une grande envie de le veoir. Par quoy, ne se voulant arrester en si beau chemin, fit tant envers elle de sçavoir, s'il la venoit veoir, s'il seroit le bien venu et receu, ce qu'elle l'en asseura; et par là presuma qu'ils pourroient venir en mariage.

Estant doncques de retour de son ambassade à la cour, en fit au roy et à M. de Nemours tout le discours; à quoy le roy commanda et persuada à M. de Nemours d'y entendre. Ce qu'il fit avecques une très-grande

1. Leith, près d'Édimbourg.

joie s'il pouvoit parvenir à un si beau royaume par le moyen d'une si belle, si vertueuse et honneste reine.

Pour fin, les fers se mirent au feu par les beaux moyens que le roy luy donna. Il fit de fort grands preparatifs, et très-superbes et beaux appareils tant d'habillemens, chevaux, armes, bref, de toutes choses exquises, sans y rien obmettre (car je vis tout cela), pour aller paroistre devant ceste belle princesse, n'oubliant sur-tout d'y mener toute la fleur de la jeunesse de la cour. Si bien que le fol Greffier, rencontrant là-dessus[1], disoit : que c'estoit *la fleur des febves,* par là brocardant la follastre jeunesse de la cour.

Cependant M. de Lignerolles, très-habille et accort gentilhomme, et lors fort favory de M. de Nemours son maistre, fut depesché vers ladicte reine, qui s'en retourna avecques une response belle et très-digne de s'en contenter et de presser et avancer son voyage. Et me souvient qu'à la cour on tenoit ce mariage quasy pour faict : mais nous nous don-

1. Le fou Greffier (Le Greffier de Lory, fou de Henri III), faisant là-dessus un à-propos, disait : C'est la fleur des fèves. — On dit maintenant *fleur des pois,* ce qui n'est plus au fond la même chose, car la fève est ici nécessaire. Pour comprendre en effet le mot de Greffier, il faut se reporter à ces deux vieux dictons qui font allusion aux effets excitants du printemps :

Les febves sont en fleur,
Les femmes sont folles.

Quand les febves sont en fleur,
Les fols entrent en vigueur.

nasmes la garde[1] que tout à coup ledict voyage se rompit et demeura court, et avecques une très-grande despense, très-vaine et inutile pourtant.

Je dirois, aussy bien qu'homme de France, à quoy il tint que ceste rupture se fist, si-non qu'en passant, ce seul mot : que d'autres amours, possible, luy serroient plus le cœur et le tenoient plus captif et arresté; car il estoit si accomply en toutes choses et si adroict aux armes et autres vertus, que les dames à l'envy volontiers l'eussent couru à force, ainsy que j'en ay veu de plus fringantes et plus chastes, qui rompoient bien leur jeusne de chasteté pour luy.

Nous avons, dans les *Cent nouvelles de la reyne de Navarre Marguerite,* une très-belle histoire de ceste dame de Milan qui, ayant donné assignation à feu M. de Bonnivet, despuis admiral de France, une nuict attira[2] ses femmes de chambre avecques des espées nues pour faire bruit sur le degré, ainsy qu'il seroit prest à se coucher : ce qu'elles firent très-bien suivant en cela le commandement de leur maistresse, qui, de son costé, fit de l'effrayée et craintive, disant que c'estoient ses beaux freres qui s'estoient apperceus de quelque chose, et qu'elle estoit perdue, et qu'il se cachast soubs le lict ou derriere la tapisserie. Mais M. de Bonnivet, sans s'effrayer, prenant

1. Nous remarquâmes, nous fîmes attention. On ne dit plus que *se donner de garde*, dans un sens restrictif.

2. *Fit venir.* D'autres éditions donnent *attitra* avec le sens de *disposa* qu'avait du reste également *attira.*

sa cape à l'entour du bras et son espée en l'autre, il dit : « Et où sont-ils ces braves freres qui me voudroient faire peur ou mal ? Quand ils me verront, ils n'oseront regarder seulement la poincte de mon espée. »

Et, ouvrant la porte et sortant, ainsy qu'il vouloit commancer à charger sur ce degré, il trouva ces femmes avecques leur tintamarre, qui eurent peur et se mirent à crier et confesser le tout. M. de Bonnivet, voyant que ce n'estoit que cela, les laissa et les recommanda au diable. Et si rentra en la chambre, et ferma la porte sur luy, et vint trouver sa dame qui se mit à rire et l'embrasser, et luy confesser que c'estoit un jeu apposté par elle, et l'asseurer que, s'il eust faict du poltron et n'eust montré en cela sa vaillance de laquelle il avoit le bruit[1], que jamais il n'eust couché avecques elle. Et, pour s'estre monstré ainsy genereux et asseuré, elle l'embrassa et le coucha auprès d'elle. Et toute la nuict ne faut point demander ce qu'ils firent; car c'estoit l'une des belles femmes de Milan, et après laquelle il avoit eu beaucoup de peine à la gaigner[2].

J'ay cognu un brave gentilhomme, qui un jour, estant à Rome couché avecques une gentille dame romaine, son mary absent, luy[3] donna une pareille allarme; et fit venir une de ses femmes en sursaut l'advertir que le

1. Et n'eut montré la vaillance dont il avait le renom.

2. Et de laquelle il n'avait pas sans beaucoup de peine obtenu rendez-vous.

3. Elle lui donna.

mary tournoit des champs. La femme, faisant de l'estonnée, pria le gentilhomme de se cacher dans un cabinet : autrement elle estoit perdue. « Non, non, dit le gentilhomme, pour tout le bien du monde je ne ferois pas cela ; mais s'il vient je le tueray. » Ainsy qu'il avoit sauté à son espée, la dame se mit à rire et confesser avoir faict cela à poste[1] pour l'esprouver, si son mary luy vouloit faire mal, ce qu'il feroit, et[2] la defendroit bien.

J'ay cognu une très-belle dame qui quitta tout à trac un serviteur qu'elle avoit, pour ne le tenir vaillant; et le changea en un autre qui ne le ressembloit, mais estoit crainct et redouté extresmement de son espée qui estoit des meilleures qui se trouvassent pour lors.

J'ay ouy faire un conte à la cour aux anciens, d'une dame qui estoit à la cour, maistresse de feu M. de Lorge le bon homme, en ses jeunes ans l'un des vaillans et renommés capitaines des gens de pied de son temps. Elle, en ayant ouy dire tant de bien de sa vaillance, un jour que le roy François premier faisoit combattre des lions en sa cour, voulut faire preuve s'il estoit tel qu'on luy avoit faict entendre. Et pour ce, laissa tomber un de ses gans dans le parc[3] des lions estans en leur plus grande furie; et là-dessus pria M. de Lorge de l'aller querir, s'il l'aimoit tant comme il le disoit. Luy, sans s'estonner, met

1. *Exprès*. On dit encore *a posta* en langue d'oc.
2. Et s'il la défendrait bien.
3. Dans le champ clos où se trouvaient lâchés les lions de la ménagerie royale.

sa cappe au poing[1] et l'espée à l'autre main, et s'en va asseurement parmy ces lions recouvrer le gant. En quoy la fortune luy fut si favorable que, faisant tousjours bonne mine et monstrant d'une belle asseurance la poincte de son espée aux lions, ils ne l'oserent attaquer. Et ayant rescouru le gant, il s'en retourna devers sa maistresse et luy rendit; en quoy elle et tous les assistans l'en estimerent bien fort. Mais on dit que, de beau despit, M. de Lorge la quitta pour avoir voulu tirer son passe-temps de luy et de sa valeur de ceste façon. Encor dit-on qu'il luy jetta par beau despit le gant au nez; car il eust mieux voulu qu'elle luy eust commandé cent fois d'aller enfoncer un battaillon de gens de pied, où il s'estoit bien appris d'y aller, que non de combattre des bestes, dont le combat n'en est guieres glorieux. Certes tels essais ne sont ny beaux ny honnestes, et les personnes qui s'en aident sont fort à reprouver.

J'aimerois autant un tour que fit une dame à son serviteur, lequel, ainsy qu'il luy presentoit son service et l'asseuroit qu'il n'y auroit chose, tant hasardeuse fust-elle, qu'il ne la fist, elle, le voulant prendre au mot, luy dit : « Si vous m'aimez tant, et que vous soyez si courageux que vous le dites, donnez-vous de vostre dague dans le bras pour l'amour de moy. »

L'autre, qui mouroit pour l'amour d'elle,

1. Se fait un bouclier en roulant autour de la main gauche son collet-manteau à capuchon.

la tira soudain, s'en voulant donner ; je luy tins le bras et luy ostay la dague, luy remonstrant que ce seroit un grand fol d'aller faire ainsy et de telle façon preuve de son amour et de sa valeur. Je ne nommeray point la dame, mais le gentilhomme estoit feu M. de Clermont-Tallard l'aisné, qui mourut à la bataille de Moncontour, un des braves et vaillans gentilshommes de France, ainsy qu'il le monstra à sa mort, commandant une compaignie de gendarmes, que j'aimois et honorois fort.

J'ay ouy dire qu'il en arriva tout de mesmes à feu M. de Genlis, qui mourut en Allemaigne menant les trouppes huguenottes aux troisiesmes troubles : car, passant un jour la riviere debvant le Louvre avecques sa maistresse, elle laissa tomber son mouchoir dans l'eau, qui estoit beau et riche, exprès, et luy dit qu'il se jettast dedans pour le luy rescourre. Luy, qui ne sçavoit nager que comme une pierre, se voulut excuser. Mais elle luy reprochant que c'estoit un couard amy et nullement hardy, sans dire garre se jetta à corps perdu dedans, et, pensant avoir le mouchoir, se fust noyé s'il n'eust esté aussy tost secouru d'un autre batteau.

Je crois que telles femmes se veulent desfaire par tels essais ainsy gentiment de leurs serviteurs, qui possible les ennuient. Il vaudroit mieux qu'elles leur donnassent de belles faveurs, et les prier, pour l'amour d'elles, les porter aux lieux honnorables de la guerre et faire preuve de leur valeur, ou les y pousser

davantage[1], que non pas faire de ces sottises que je viens de dire, et que j'en dirois une infinité.

Il me souvient que, lorsque nous allasmes assieger Rouen aux premiers troubles, madamoiselle de Piennes, l'une des honnestes filles de la cour, estant en doubte que feu M. de Gergeay ne fust esté assez vaillant pour avoir tué luy seul, et d'homme à homme, le feu baron d'Ingrande, qui estoit un des vaillans gentilshommes de la cour, pour esprouver sa valeur, luy donna une faveur d'une escharpe[2] qu'il mit à son habillement de teste. Et ainsy qu'on vint pour recognoistre le fort de Saincte-Catherine, il donna si courageusement et vaillamment dans une trouppe de chevaux qui estoient sortis hors de la ville, qu'en bien combattant il eut un coup de pistollet dans la teste, dont il mourut roide mort sur la place. En quoy ladicte damoiselle fut satisfaicte de sa valeur. Et, s'il ne fust mort ce coup, ayant si bien faict, elle l'eust espousé. Mais, doubtant un peu de son courage, et qu'il avoit mal tué ledict baron (ce luy sembloit), elle voulut veoir ceste experience, ce disoit-elle. Et certes, encor qu'il y ait beaucoup d'hommes vaillans de leur nature, les dames les y poussent encor davantage; et, s'ils sont las et froids, elles les esmeuvent et eschauffent.

Nous en avons un très-bel exemple de la

1. Ou les pousser davantage au combat, s'ils ne sont pas encore entrés en campagne.

2. Lui tailla dans son écharpe à elle une faveur (ruban très étroit) qu'il mit à sa coiffure.

Belle Agnès, laquelle voyant le roy Charles VII enamouraché d'elle et ne se soucier que de luy faire l'amour, et, mol et lasche, ne tenir compte de son royaume, luy dit un jour que, lorsqu'elle estoit encor jeune fille, un astrologue luy avoit predict qu'elle seroit aimée et servie de l'un des plus vaillants et courageux roys de la chrestienté. Que, quand le roy luy fit cest honneur de l'aimer, elle pensoit que ce fust ce roy valleureux qui luy avoit esté predict, mais, le voyant si mol, avecques si peu de soin de ses affaires, elle voyoit bien qu'elle estoit trompée, et que ce roy si courageux n'estoit pas luy, mais le roy d'Angleterre qui faisoit de si belles armes, et luy prenoit tant de belles villes à sa barbe. « Dont, dit-elle au roy, je m'en vais le trouver, car c'est celuy duquel entendoit l'astrologue. »

Ces parolles picquerent si fort le cœur du roy, qu'il se mit à plorer; et de là en advant prenant courage, et quittant sa chasse et ses jardins, prit le frein[1] aux dents; si bien que, par son bonheur[2] et vaillance, chassa les Anglois de son royaume.

Bertrand du Guesclin, ayant espousé sa femme madame Tiphaine, se mit du tout à la contenter et laisser le train de la guerre, luy qui l'avoit tant practiquée auparadvant, et qui y avoit acquis tant de gloire et louange. Mais elle luy en fit une reprimande et remons-

1. Prit le mors aux dents.

2. Bonheur représenté par la seule vaillance de Jeanne d'Arc, dont l'auteur se garde de parler.

trance : qu'avant leur mariage on ne parloit que de luy et de ses beaux faicts, et que desormais on luy pourroit reprocher à elle-mesme une telle discontinuation de son mari; qui portoit un très-grand prejudice à elle et à son mari, d'estre devenu un si grand casannier. Dont elle ne cessa jamais, jusqu'à ce qu'elle luy eust remis son premier courage et renvoyé à la guerre, où il fit encor mieux que devant. Voilà comment ceste honneste dame n'aima point tant son plaisir de nuict comme elle faisoit l'honneur de son mary. Et certes, nos femmes mesmes, encor qu'elles nous trouvent près de leurs costés, si nous ne sommes braves et vaillans, ne nous sçauroient aimer ny nous tenir auprès d'elles de bon cœur; mais, quand nous retournons des armées, et que nous avons faict quelque chose de bien et de beau, c'est alors qu'elles nous aiment et nous embrassent de bon cœur, et qu'elles le trouvent meilleur.

La quatriesme fille du comte de Provance, beau-pere de sainct Louis, et femme à Charles comte d'Anjou, frere dudict roy, magnanime et ambitieuse qu'elle estoit, se faschant de n'estre que simple comtesse de Provance et d'Anjou, et qu'elle seule de ses trois sœurs, dont les deux estoient reines et l'autre imperatrice, ne portoit autre titre que de dame et comtesse, ne cessa jamais jusqu'à ce qu'elle eust prié, pressé et importuné son mary d'avoir et de conquester quelque royaume. Et firent si bien qu'ils furent esleus, par le pape Urbain, roy et reyne des Deux-Sicilles. Et

allerent tous deux à Rome avecques trente galleres se faire couronner par Sa Sainctеté, en grande magnificence, roy et reine de Jerusalem et de Naples qu'il conquesta après, tant par ses armes valeureuses que par les moyens que sa femme luy donna, vendant toutes ses bagues et joyaux pour fournir aux frais de la guerre. Et puis après regnerent assez paisiblement[1] et longuement en leurs beaux royaumes conquis.

Long-temps après, une de leurs petites-filles, descendue d'eux et des leurs, Isabeau de Lorraine, fit, sans son mary René, semblable traict; car, luy estant prisonnier entre les mains de Charles, duc de Bourgoigne, elle, estant princesse (sage et de grande magnanimité et courage) de Sicille et de Naples, le royaume leur estant escheu par succession, assembla une armée de trente mille hommes; et elle-mesme la mena, et conquesta le royaume, et se saisit de Naples[2]. Je nommerois une infinité de dames qui ont servi de telle façon beaucoup à leurs maris, et qu'elles, estans hautes de cœur et d'ambition, ont poussé et encouragé leurs maris à se faire grands, acquerir des biens et des grandeurs et richesses. Aussy est-ce le plus beau et le plus honorable que d'en avoir par la poincte de l'espée.

J'en ay cognu beaucoup en nostre France

1. Branthôme se garde de parler des Vêpres siciliennes, qui furent la fin sanglante de ce royaume de Sicile.

2. Au bout de huit ans (1442), il fallut encore renoncer à Naples et revenir après avoir fait des pertes considérables.

et en nos cours, qui, plus poussés de leurs femmes quasy que de leurs volontés, ont entrepris et parfaict de belles choses. Force femmes ay-je cognu aussy, qui, ne songeans qu'à leurs bons plaisirs, les ont empeschés et tenus tousjours auprès d'elles, les empeschans de faire de beaux faicts, ne voulans qu'ils s'amusassent si-non à les contenter du jeu de Venus, tant elles y estoient aspres. J'en ferois force contes, mais je m'extravaguerois trop de mon subject, qui est plus beau certes, (car il touche la vertu), que l'autre qui touche le vice. Et contente plus d'ouir parler[1] de ces dames qui ont poussé les hommes à de beaux actes. Je ne parle pas seulement des femmes mariées, mais de plusieurs autres, qui, pour une seule petite faveur, ont faict faire à leurs serviteurs beaucoup de choses qu'ils n'eussent pas faict. Car quel contentement leur est-ce, quelle ambition et eschauffement de cœur est-il plus grand, que, quand on est en guerre que l'on songe que l'on est bien aymé de sa maistresse, et que si l'on fait quelque belle chose pour l'amour d'elle, combien de bons visages, de beaux attraicts, de belles œillades, d'embrassades, de plaisirs, de faveurs, qu'on espere après de recevoir d'elle?

Scipion, entre autres reprimandes qu'il fit à Massinissa lorsque, quasy tout sanglant, il espousa Sophonisba, luy dit : qu'il n'estoit bien seant de songer aux dames et à l'amour lorsqu'on est à la guerre. Il me pardonnera

1. Et mon sujet donne plus grand contentement d'entendre parler.

s'il luy plaist; mais, quant à moy, je pense qu'il n'y a point si grand contentement, ny qui donne plus de courage ny d'ambition pour bien faire, qu'elles. J'en ay esté logé là d'autresfois. Quant à pour moy, je croy que tous ceux qui se trouvent aux combats en sont de mesmes : je m'en rapporte à eux. Je croy qu'ils sont de mon opinion, tant qu'ils sont, et que, lorsqu'ils sont en quelque beau voyage de guerre, et qu'ils sont parmy les plus chaudes presses de l'ennemy, le cœur leur double et accroist quand ils songent à leurs dames, à leurs faveurs qu'ils portent sur eux, et aux caresses et beaux recueils qu'ils recevront d'elles au partir de là s'ils en eschappent; et, s'ils viennent à mourir, quels regrets elles feront pour l'amour de leur trespas. Enfin, pour l'amour de leurs dames et pour songer en elles, toutes entreprises sont faciles et aisées, tous combats leur sont des tournois, et toute mort leur est un triomphe.

Je me souviens qu'à la battaille de Dreux, feu M. des Bordes, brave et gentil cavallier s'il en fut de son temps, estant lieutenant de M. de Nevers, dict advant comte d'Eu, prince aussy très-accomply, ainsy qu'il fallut aller à la charge pour enfoncer un battaillon de gens de pied qui marchoit droict à l'advant-garde où commandoit feu M. de Guyse le Grand, et que le signal de la charge fut donné, ledict des Bordes, monté sur un turc[1] gris, part tout aussy tost, enrichy et garny d'une fort

1. Cheval turc.

belle faveur[1] que sa maistresse luy avoit donné (je ne la nommeray point, mais c'estoit l'une des belles et honnestes filles, et des grandes de la cour). Et en partant, il dit : « Hà ! je m'en vais combattre vaillamment pour l'amour de ma maistresse, ou mourir glorieusement. » A ce il ne faillit ; car, ayant percé les six premiers rangs, mourut au septiesme, porté par terre. A vostre advis, si[2] ceste dame n'avoit pas bien employé sa belle faveur, et si elle s'en debvoit desdire pour luy avoir donnée ?

M. de Bussy a esté le jeune homme qui a aussy bien faict valloir les faveurs de ses maistresses que jeune homme de son temps, et mesmes de quelques-unes que je sçay qui meritoient plus de combats, d'exploicts de guerre, de coups d'espée, que ne fit jamais la belle Angelique des paladins et chevalliers de jadis, tant chrestiens que Sarrasins. Mais je luy ay ouy dire souvent qu'en tant de combats singuliers et guerres et rencontres generales (car il en a faict prou) où il s'est jamais trouvé, et qu'il a jamais entrepris, ce n'estoit point tant pour le service de son prince ny pour ambition, que pour la seule gloire de complaire à sa dame. Il avoit certes raison, car toutes les ambitions du monde ne vallent pas tant que l'amour et la bienveillance d'une belle et honneste dame et maistresse.

Et pour quoy tant de braves chevalliers errans de la Table ronde, et tant de valleureux

1. Ruban étroit.
2. Dites-moi si.

paladins de France du temps passé, ont entrepris tant de guerres, tant de voyages lointains, tant faict de belles expeditions, si-non pour l'amour des belles dames qu'ils servoient ou vouloient servir? Je m'en rapporte à nos paladins de France : nos Rollands, nos Renauds, nos Ogiers, nos Olliviers, nos Yvons, nos Richards, et une infinité d'autres. Aussy c'estoit un bon temps et bien fortuné; car, s'ils faisoient quelque chose de beau pour l'amour de leurs dames, leurs dames, nullement ingrattes, les en sçavoient bien recompenser quand ils se venoient rencontrer, ou donner des rendez-vous dans des forests, dans les bois, auprès des fontaines ou en quelques belles prairies. Et voylà le guerdon des vaillantises que l'on desire des dames!

Or, il y a une demande : pourquoy les femmes aiment tant ces vaillans hommes, comme j'ay dict au commancement, que la vaillance a ceste vertu et force de se faire aimer et à son contraire? Davantage, c'est une certaine inclination naturelle qui pousse les dames pour aimer la generosité[1], qui est certainement cent fois plus aimable que la couardise : aussy toute vertu se fait plus aimer que le vice.

Il y a aucunes dames qui aiment ces gens ainsy pourveus de valeur, d'autant qu'il leur semble que, tout ainsy qu'ils sont braves et adroicts aux armes et au mestier de Mars, qu'ils le sont de mesmes à celuy de Venus.

1. Le courage, la valeur de race.

Ceste regle ne fault en aucuns. Et de faict ils le sont, comme fut jadis Cæsar, le vaillant du monde, et force autres braves que j'ay cognu, que je tais. Et tels y ont bien toute autre force et grace que des ruraux et autres gens d'autre profession. Si bien qu'un coup de ces gens là en vaut quatre des autres; je dis envers les dames qui sont modestement[1] lubriques, mais non pas envers celles qui le sont sans mesure, car le nombre leur plaist. Et si ceste regle est bonne quelquesfois en aucuns de ces gens, et selon l'humeur d'aucunes femmes, elle fault en d'autres; car il se trouve de ces vaillans, qui sont tant rompus de l'harnois et des grandes corvées de la guerre qu'ils n'en peuvent plus quand il faut venir à ce doux jeu, de sorte qu'ils ne peuvent contenter leurs dames; dont aucunes, et plusieurs y en a, qui aimeroient mieux un bon artisan de Venus, frais et bien esmoulu, que quatre de ceux de Mars, ainsy allebrenés[2].

J'en ay cognu force de ce sexe féminin et de ceste humeur; car enfin, disent-elles, il n'y a que de bien passer son temps et en tirer la quintessence, sans avoir acception de personnes. Un bon homme de guerre est bon, et le fait beau veoir à la guerre; mais il ne sçait rien faire au lict (disent-elles). Un bon gros

1. Modérément.

2. *Allebrener* voulait dire *chasser le canard sauvage* (albrand). On l'a dit plus tard, au participe passé, des faucons aussi éreintés que les canards auxquels ils donnaient la chasse. Il est à remarquer que la fin de ce paragraphe contredit son début.

valet bien à sejour[1] vaut bien autant qu'un beau et vaillant gentilhomme lassé.

Je m'en rapporte à celles qui en ont faict l'essay et le font tous les jours; car les reins du gentilhomme, tant gallant et brave soit-il, estans rompus et froissés de l'harnois qu'ils ont tant porté sur eux, ne peuvent fournir à l'appoinctement comme les autres qui n'ont jamais porté peine ni fatigue.

D'autres dames y a-il qui aiment les vaillans, soit pour maris, soit pour serviteurs, afin qu'ils debattent et soustiennent mieux leurs honneurs et leurs chastetés, si aucuns mesdisans il y en a qui les veulent souiller de parolles. Ainsy que j'en ay veu plusieurs à la cour, où j'y ay cognu d'autresfois une fort belle et grande dame, que je ne nommeray point, qu'estant fort subjecte aux mesdisances, quitta un serviteur fort favory qu'elle avoit, le voyant mol à despartir de la main[2] et ne braver et ne quereller, pour en prendre un autre qui estoit un escalabreux[3], brave et vaillant, qui portoit sur la poincte de son espée l'honneur de sa dame, sans qu'on y osast aucunement toucher.

Force dames ay-je cognu de ceste humeur, qui ont voulu tousjours avoir un vaillant pour leur escorte et deffense; ce qui leur est très-bon et très-utile bien souvent. Mais il faut bien qu'elles se donnent garde de broncher

1. Bien reposé.
2. Mou à distribuer de la main. On dirait aujourd'hui *manquant de poigne.*
3. Rude.

et varier devant eux, si elles se sont une fois soumises soubs leur domination; car, s'ils s'apperçoivent le moins du monde de leurs fredaines et mutations, il les meinent beau et les gourmandent terriblement, et elles et leurs gallans, si elles changent; ainsy que j'en ay veu plusieurs exemples en ma vie.

Voilà doncques telles femmes qui se voudront mettre en possession de tels braves et escalabreux; faut qu'elles soient braves et très-constantes envers eux, ou bien qu'elles soient si fort secrettes en leurs affaires qu'elles ne se puissent esvanter[1]. Si ce n'est qu'elles voulussent le faire en composant[2] comme les courtisannes d'Italie et de Rome qui veulent avoir un *brave*[3] (ainsy le nomment-elles) pour les deffendre et maintenir. Mais elles mettent tousjours par le marché qu'elles n'auront d'autres concurrences, et que le brave n'en sonnera mot.

Cela est fort bon pour les courtisannes de Rome et pour leurs braves, non pour les gallans gentilshommes de nostre France ou d'ailleurs. Mais si une honneste dame se veut maintenir en sa fermeté et constance, il faut que son serviteur n'espargne nullement sa vie pour la maintenir et deffendre, si elle court la moindre fortune du monde, soit ou de sa vie ou de son honneur, ou de quelque meschante parolle. Ainsy que j'en ay veu en

1. Que le secret de leurs intrigues ne se puisse ébruiter.
2. A moins qu'elles ne veuillent se donner un appui par convention.
3. Un bravo, un coupe-jarret.

nostre cour plusieurs qui ont faict taire les mesdisans tout court, quand ils sont venus à destracter de leurs maistresses et dames, auxquelles, par devoir de chevallerie et par les loix, nous sommes tenus de servir de champions en leurs afflictions; ainsy que fit ce brave Renaud[1] de la belle Genevre en Escosse, le seigneur de Mendozze à ceste belle duchesse que j'ay dict, et le seigneur de Carouge à sa propre femme du temps du roy Charles sixiesme, comme nous lisons dans nos croniques[2]. J'en allegueroís une infinité d'autres, et du vieux et du nouveau temps, ainsy que j'ay veu en nostre cour; mais je n'aurois jamais faict.

D'autres dames ay-je cognu qui ont quitté des hommes pusillanimes, encor qu'ils fussent bien riches, pour aimer et espouser des gentilshommes qui n'avoient que l'espée et la cappe, pour maniere de dire. Mais ils estoient valeureux et genereux; et avoient esperance, par leurs valeurs et generosités, de parvenir aux grandeurs et aux estats, encor certes que ce ne soient pas les plus vaillans qui le plus souvent y parviennent. En quoy on leur fait tort pourtant; et bien souvent voit-on les couards et pusillanimes y parvenir : mais, quoy qu'il soit, telle marchandise ne paroist point sur eux[3] comme quand elle est sur les vaillans.

1. Allusion à Renaud de Montauban, le héros d'un roman de chevalerie.

2. Chroniques de Froissart.

3. Ils ne font pas honneur comme les vaillants aux charges, qu'ils obtiennent de préférence à eux.

Or je n'aurois jamais faict si je voulois raconter les diverses causes et raisons pourquoy les dames aiment ainsy les hommes remplis de generosité. Je sçay bien que, si je voulois amplifier ce discours d'une infinité de raisons et d'exemples, j'en pourrois faire un livre entier; mais, ne me voulant amuser sur un seul subject, ains en varier de plusieurs et divers, je me contenteray d'en avoir dict ce que j'ay dict, encor que plusieurs me pourront reprendre que cestuy-cy estoit bien assez digne pour estre enrichy de plusieurs exemples et prolixes raisons, qu'eux-mesmes pourront bien dire : « Il a oublié cestuy-cy; il a oublié cestuy-là. » Je le sçay bien; et en sçay possible plus qu'ils ne pourront alleguer, et des plus sublins et secrets; mais je ne veux les tous publier et nommer.

Voilà pourquoy je me tais. Toutesfois, avant que faire pose, je diray ce mot en passant : que, tout ainsy que les dames aiment les hommes vaillans et hardis aux armes, elles aiment aussy ceux qui le sont en amour. Et jamais homme couard et par trop respectueux en icelles n'aura bonne fortune. Non qu'elles les veuillent si outre-cuidés, hardis et presomptueux, que de haute lutte les vinssent porter par terre, mais elles desirent en eux une certaine modestie hardie, ou hardiesse modeste; car d'elles-mesmes, si ce ne sont des louves, ne vont pas requerir ny se laisser aller. Mais elles en sçavent si bien donner les appetits et les envies, et attirent si gentiment à l'escarmouche, que qui ne prend le temps à point

et ne vient aux prises sans aucun respect de majesté et de grandeur, ou de scrupule, ou de conscience, ou de crainte, ou de quelque autre subject, celuy (là) vraiment est un sot et sans cœur, et qui merite à jamais estre abandonné de la bonne fortune.

Je sçay deux honnestes gentilshommes compaignons pour lesquels deux fort honnestes dames, et non certes de petite qualité, ayant faict pour eux une partie, un jour à Paris, de s'aller pourmener en un jardin, chascune, y estant, se separa à l'escart l'une de l'autre, avecques un chascun son serviteur, en chascune son allée qui estoit si couverte de belles treilles que le jour quasy ne s'y pouvoit veoir et la fraischeur y estoit gracieuse. Il y eut un des deux, hardy, qui cognoissant ceste partie n'avoir esté faicte pour se pourmener et prendre le frais, et selon la contenance de sa dame qu'il voyoit brusler en feu et d'autre envie que de manger des muscats qui estoient en la treille, et selon aussy les parolles eschauffées, et affettées et follastres, ne perdit si belle occasion[1]. Mais, la prenant sans aucun respect, la mit sur un petit lict qui estoit faict de gazons et de mottes de terre; il en jouit fort doucement, sans qu'elle dist autre chose, si-non : « Mon Dieu! que voulez-vous faire? N'estes-vous pas le plus grand fol et estrange du monde? Et si quelqu'un vient, que dira-on? Mon Dieu, ostez-vous! » Mais le gentilhomme, sans s'estonner, continua si bien,

1. L'aventure est trop complaisamment détaillée pour ne pas concerner personnellement l'auteur.

qu'il en partit si content, et elle et tout, qu'ayant faict encor trois ou quatre tours d'allée, ils recommancerent encor une seconde charge. Puis, sortants de là en une autre allée ouverte, ils virent d'autre costé l'autre gentilhomme et l'autre dame, qui se pourmenoient ainsy qu'il les y avoient laissés auparadvant. A quoy la dame contente dit au gentilhomme content : « Je croy qu'un tel aura faict du sot, et qu'il n'aura faict à sa dame autre entretien que de parolles, de discours et de pourmenades. » Doncques, tous quatre s'assemblans, les deux dames se vindrent à demander de leurs fortunes. La contente respondit qu'elle se portoit fort bien elle, et que pour le coup elle ne se sçauroit pas mieux porter. La mescontente de son costé dit qu'elle avoit eu affaire avecques le plus grand sot et le plus couard amant qui s'estoit jamais veu. Et sur-tout les deux gentilshommes les virent rire et crier entr'elles deux en se pourmenant : « O le sot! ô le couard! ô monsieur le respectueux! » Sur quoy le gentilhomme content dit à son compaignon : « Voilà nos dames qui parlent bien à vous, elles vous fouettent; vous trouverez que vous avez faict trop du respectueux et du badin. » Ce qu'il advoua : mais il n'estoit plus temps, car l'occasion n'avoit plus de poil pour la prendre. Toutesfois ayant cognu sa faute, au bout de quelque temps il la repara par quelque certain autre moyen que je dirois bien.

J'ay cognu deux grands seigneurs et freres,

et tous deux bien parfaicts et bien accomplis, qui, aimans deux dames (mais il y en avoit une plus grande que l'autre en tout), et estans entrés en la chambre de ceste grande qui gardoit pour lors le lict, chascun se mit à part pour entretenir sa dame. L'un entretint la grande avecques tous les respects et tous les baisemens humbles qu'il put, et parolles d'honneur et respectueuses, sans faire jamais aucun semblant de s'approcher de près ny vouloir forcer la roque[1]. L'autre frere, sans ceremonie d'honneur ny de parolles, prit la dame à un coing de fenestre[2], et luy ayant tout d'un coup escarté ses caleçons qui estoient bridés (car il estoit bien fort), luy fit sentir qu'il n'aymoit point à l'espaignolle[3] par les yeux, ny par les gestes de visage, ny par parolles, mais par le vray et propre poinct et effet qu'un vray amant doit souhaitter. Et ayant achevé son prix-faict, s'en part de la chambre; et en partant, dit à son frere, assez haut que sa dame l'ouit : « Mon frere, si vous ne faites comme moy, vous ne faites rien. Et vous dis que vous pouvez estre tant brave et hardy ailleurs que vous voudrez; mais si en ce lieu vous ne monstrez vostre hardiesse, vous estes deshonnoré; car vous n'estes ici en lieu de respect, mais en lieu où vous voyez

1. Monter à l'assaut de la place. *Roque* se disait du château comme du roc sur lequel il était bâti.

2. Beaucoup de fenêtres s'ouvraient dans de véritables embrasures de chaque côté desquelles régnait une sorte de banc tenant à la muraille.

3. On disait *marcher à l'espagnole* pour marcher gravement; *aimer* doit avoir ici la même acception.

vostre dame qui vous attend. » Et par ainsy laissa son frere, qui pourtant pour l'heure retint son coup et le remit à une autre fois : ce ne fut pourtant que la dame l'en estimast davantage, ou qu'elle luy attribuast une trop grande froideur d'amour, ou faute de courage ou inhabilité de corps; si l'avoit pourtant monstré assez ailleurs, soit en guerre, soit en amours.

La feu reine mere fit une fois jouer une fort belle comedie en italien, par un mardy gras, à Paris, à l'hostel de Reims, que Cornelio Fiesco, capitaine des galleres, avoit inventée. Toute la cour s'y trouva, tant hommes que dames, et force autres de la ville. Entre autres choses, il fut représenté un jeune homme qui avoit demeuré caché toute une nuict dans la chambre d'une très-belle dame et ne l'avoit nullement touchée. Et, ayant raconté ceste fortune à son compaignon, il luy demanda : Qu'avez vous fait[1]? L'autre respondit : Rien[2]. Sur cela son compaignon luy dit : Ah! poltron, sans cœur! vous n'avez rien fait! Que maudite soit votre poltronnerie[3]!

Après que ladicte comedie fut jouée, le soir, ainsy que nous estions en la chambre de la reine et que nous discourions de ceste comedie, je demanday à une fort belle et honneste dame, que je ne nommeray point, quels

1. Chi avete fatto?
2. Niente.
3. Ah! poltronazzo, senza cuore! non havete fatto niente! Che maldita sia la tua poltronneria.

plus beaux traicts elle avoit observés et remarqués en la comedie, qui luy eussent pleu le plus. Elle me dit tout naïfvement : « Le plus beau traict que j'ay trouvé, c'est ce que l'autre a respondu au jeune homme, qui s'appelloit Lucio, qui luy avoit dict *che non havena fatto niente : Ah poltronazzo ! non havete fatto niente ! che maldita sia la tua poltronneria !* »

Voylà comme ceste dame qui me parloit estoit de consente avecques l'autre qui luy reprochoit sa poltronnerie, et qu'elle ne l'estimoit nullement d'avoir esté si mol et lasche, ainsy comme plus à plain elle et moy nous discourusmes des fautes que l'on fait sur le subject de ne prendre le temps et le vent quand il vient à poinct, comme fait le bon marinier. Si, faut-il que je fasse encor ce conte, et le mesle, tout plaisant et bouffon qu'il est, parmy les autres serieux[1].

J'ay doncques ouy conter à un honneste gentilhomme, mon amy, qu'une dame de son pays, ayant plusieurs fois monstré de grandes familiarités et privautés à un sien vallet de chambre qui ne tendoient toutes qu'à venir à ce poinct, ledict vallet, point fat et sot, un jour d'esté trouvant sa maistresse par un matin à demy endormie dans son lict toute nue, tournée de l'autre costé de la ruelle, tenté d'une si grande beauté et d'une fort propre posture et aisée pour l'investir et s'en accommoder, estant elle sur le bord du lict, vint doucement et investit la dame, qui, se tour-

1. L'excuse est plus bouffonne encore que le conte.

nant, vit que c'estoit son vallet qu'elle desiroit. Et, toute investie qu'elle estoit, sans autrement se des-investir ny remuer, ny se desfaire, ny despestrer de sa prise tant soit peu, ne fit que luy dire, tournant la teste et se tenant ferme de peur de ne rien perdre : « Monsieur le sot, qui est-ce qui vous a faict si hardy de le mettre là? » Le vallet luy respondit en toute reverence : « Madame, l'osteray-je? — Ce n'est pas ce que je vous dis, monsieur le sot, luy respondit la dame. Je vous dis : qui vous a faict si hardy de le mettre là? » L'autre retournoit tousjours à dire : « Madame, l'osteray-je? et si vous voulez, je l'osteray. » Et elle à redire : « Ce n'est pas ce que je vous dis encor, monsieur le sot. » Enfin, et l'un et l'autre firent ces mesmes repliques et dupliques par trois ou quatre fois, sans se desbaucher autrement de leur besoigne, jusqu'à ce qu'elle fut achevée. Dont la dame s'en trouva mieux que si elle eust commandé à son gallant de l'oster, ainsy qu'il luy demandoit. Et bien servit à elle de persister en sa premiere demande sans varier, et au gallant en sa replique et duplique : et par ainsy continuerent leurs coups et ceste rubrique long-temps après ensemble; car *il n'y a que la premiere fournée ou la premiere pinte chère,* ce dit-on. Voylà un beau vallet et hardy! Et à tels hardis, comme dit l'Italien, il faut dire : *A bravo cazzo mai non manca favor.*

Or par ainsy vous voyez qu'il y en a plusieurs qui sont braves, hardis et vaillans, aussy bien pour les armes que pour les

amours; d'autres qui le sont en armes et non en amour; d'autres qui le sont en amour et non aux armes, comme estoit ce maraud de Pâris qui eut bien la hardiesse et vaillance de ravir Heleine à son pauvre cocu de mary Menelaus et coucher avecques elle, et non de se battre avecques luy debvant Troyes.

Voilà aussy pourquoy les dames n'aiment les vieillards, ny ceux qui sont trop advancés sur l'age, d'autant qu'ils sont fort timides en amour et vergogneux à demander; non qu'ils n'aient des concupiscences aussy grandes que les jeunes, voire plus, mais non pas les puissances. Et c'est ce que dit une fois une dame espaignolle : que les vieillards ressembloient beaucoup de personnes qui, quand elles voient les rois en leurs grandeurs, dominations et autorités, ils souhaiteroient fort d'estre comme eux, non pas qu'ils osassent rien attenter contre eux pour les desposseder de leurs royaumes et prendre leurs places. Et disoit-elle: *Y a penas es nascido el deseo, quando se muere luego;* c'est-à-dire « qu'à peine le désir est né qu'il meurt aussy tost ». Aussy les vieillards, quand ils voient de beaux objects, ils les desirent fort, mais ils ne les osent attaquer, *porque los viejos naturalmente son temerosos; y amor y temor no se caben en un sabo.* « Car les vieillards sont craintifs fort naturellement; et l'amour et la crainte ne se trouvent jamais bien dans un sac. » Aussy ont-ils raison; car ils n'ont armes ny pour offenser ny pour deffendre, comme des jeunes gens qui ont la jeunesse et beauté. Et aussy, comme dit le poete : « rien

n'est mal seant à la jeunesse, quelque chose qu'elle fasse. » Aussy, dit un autre, *il n'est point beau de veoir un vieil gendarme ny un vieil amoureux.*

Or c'est assez parlé sur ce subject; pourquoy je fais fin et n'en dis plus, si-non que j'adjousteray un autre nouveau subject faisant et approchant quasy à ce subject, qui est que : tout ainsy que les dames aiment les hommes braves, vaillans et genereux, les hommes aiment pareillement les dames braves de cœur et genereuses. Et comme tout homme genereux et courageux est plus aimable et admirable qu'un autre, aussy de mesmes en est toute dame illustre, genereuse et courageuse. Non que je veuille que ceste dame fasse les actes d'un homme, ny qu'elle s'agendarme comme un homme, ainsy que j'en ay veu, cognu et ouy parler d'aucunes qui monstoient à cheval comme un homme, portoient le pistollet à l'arçon de la selle, et le tiroient, et faisoient la guerre comme un homme.

J'en nommerois bien une qui, durant ces guerres de la Ligue, en a faict de mesmes. Ce desguisement est dementir le sexe. Outre qu'il n'est beau et bien seant, il n'est permis, et porte plus grand prejudice qu'on ne pense : ainsy que mal en prit à ceste gente pucelle d'Orleans, laquelle en son procès fut fort calomniée de cela, et en partie cause de son sort et sa mort[1]. Voilà pourquoy je ne veux

1. Cette seule réflexion suffit à donner une idée de la façon dont Branthôme comprend et travestit l'histoire de son pays. Tout ce que ce guerrier trouve à dire de Jeanne

ny estime trop tel garçonnement. Mais je veux et aime une dame qui monstre son brave et valleureux courage, estant en adversité et en bon besoin, par de beaux actes feminins qui approchent fort d'un cœur masle. Sans emprunter les exemples des genereuses dames de Rome et de Sparte de jadis, qui ont en cela excedé toutes autres (ils sont assez manifestes et exposés à nos yeux), j'en veux escrire de nouveaux et de nos temps.

Pour le premier, et à mon gré le plus beau que je sçache, ce fut celuy de ces belles, honnestes et courageuses dames de Sienne, alors de la revolte de leur ville contre le joug insupportable des imperiaux : car, après que l'ordre y fut estably pour la garde, les dames en estans mises à part pour n'estre propres à la guerre comme les hommes, voulurent monstrer un par-dessus, et qu'elles sçavoient faire autre chose que besoigner à leurs ouvrages du jour et de la nuict; et, pour porter leur part du travail, se departirent d'ellesmesmes en trois bandes. Et, un jour de Sainct-Anthoine, au mois de janvier, comparurent en public trois des plus belles, grandes et principalles de la ville, en la grande place (qui est certes très-belle), avecques leurs tambours et enseignes. La premiere estoit la signora Forteguerra, vestue de violet, son

d'Arc, c'est que son *garçonnement* n'était ni beau ni bienséant. En revanche, il admire plus loin Marguerite Sforce qui combattit en armes pour son frère, et Isabelle, l'infante, qui préside en son armée, et la comtesse de Montfort. Celles-là du moins étaient femmes de qualité.

enseigne et sa bande de mesme parure avecques une devise de ces mots : *Purche sia il vero*. Et estoient toutes ces dames vestues à la nymphale, d'un court accoustrement qui en descouvroit et monstroit mieux la belle greve. La seconde estoit la signora Piccolomini, vestue d'incarnat, avecques sa bande et enseigne de mesmes, avecques la croix blanche, et la devise en ces mots : *Purche no l'habbia tutto*. La troisiesme estoit la signora Livia Fausta, vestue toute à blanc, avecques sa bande et enseigne blanche, en laquelle estoit une palme, et la devise en ces mots : *Purche l'habbia*[1]. A l'entour et à la suite de ces trois dames, qui sembloient trois deesses, il y avoit bien trois mille dames, que gentilles-femmes, bourgeoises qu'autres, d'apparence toutes belles, et ainsy bien parées de leurs robbes et livrées toutes, ou de satin ou de taffetas, de damas ou autres draps de soye, et toutes resolues de vivre ou mourir pour la liberté. Et chascune portoit une fascine sur l'espaule à un fort que l'on faisoit, crians : *France! France!* Dont M. le cardinal de Ferrare et M. de Termes, lieutenans du roy, en furent si ravis d'une chose si rare et belle qu'ils ne s'amuserent à autre chose qu'à veoir, admirer, contempler et louer ces belles et honnestes

1. M. Lalanne a rétabli ainsi le texte de ces devises d'après Pecci : *Purche sia vero* — *Purche non la butto*. — *Purch'io l'abbia*. — Avec cette traduction : *Pourvu qu'il soit vrai*. — *Pourvu que je ne le mette point bas*. — *Pourvu que je l'aie*. — Monluc les trouvait fort belles, mais leur beauté n'est plus si facile à saisir, à moins que la seconde ne fasse allusion à l'enseigne.

dames : comme de vray j'ay ouy dire à aucunes, et aucuns qui y estoient, que jamais rien ne fut si beau. Et Dieu sçait si les belles dames manquent en ceste ville, et en abondance, sans especiauté !

Les hommes, qui, de leur bonne volonté, estoient fort enclins à leur liberté, en furent d'avantage poussés par ce beau traict, ne voulans en rien ceder à leurs dames pour cela : tellement que tous à l'envy, gentilshommes, seigneurs, bourgeois, marchands, artisans, riches et pauvres, tous accoururent au fort à en faire de mesmes que ces belles, vertueuses et honnestes dames ; et en grande emulation. Non-seulement les seculiers, mais les gens d'eglise, pousserent tous à cest œuvre. Et au retour du fort, les hommes à part, et les femmes aussy rangées en battaille en la place auprès du palais de la Seigneurie, allerent l'un après l'autre, de main en main, saluer l'image de la Vierge Marie, patronne de la ville, en chantant quelques hymnes et cantiques à son honneur, par un si doux air et agreable armonie, que, partie d'aise, partie de pitié, les larmes tomboient des yeux à tout le peuple ; lequel, après avoir receu la benediction de M. le reverendissime cardinal de Ferrare, chascun se retira en son logis, tous et toutes en resolution de faire mieux à l'advenir.

Ceste cerimonie saincte de dames me fait ressouvenir (sans comparaison) d'une profane, mais belle pourtant, qui fut faicte à Rome du temps de la guerre punique, qu'on trouve dans Tite-Live. Ce fut une pompe et une pro-

cession qui s'y fit de trois fois neuf qui sont vingt-sept jeunes belles filles romaines, et toutes pucelles, vestues de robettes assez longuettes (l'histoire n'en dit point les couleurs); lesquelles, après leur pompe et procession achevée, s'arresterent en une place, où elles danserent devant le peuple une danse en s'entredonnans une cordelette, rangées l'une après l'autre, faisans un tour de danse, et accommodans le mouvement et fretillement de leurs pieds à la cadence de l'air et de la chanson qu'elles disoient : ce qui fut une chose très-belle à veoir, autant pour la beauté de ces belles filles que pour leur bonne grace, leur belle façon à la danse, et pour leur affetté mouvement de pieds, qui certes l'est d'une belle pucelle, quand elle les sçait gentiment et mignardement conduire et mener. Je me suis imaginé en moy ceste forme de danse; et m'a faict souvenir d'une que j'ay veu de mon jeune temps danser les filles de mon pays, qu'on appeloit la *jarretiere;* lesquelles, prenans et s'entredonnans leurs jarretieres par la main, les passoient et repassoient par-dessus leur teste, puis les mesloient et entrelassoient entre leurs jambes en sautant dispostement par-dessus, et puis s'en desvelopoient et s'en desengageoient si gentiment par de petits sauts, tousjours s'entresuivans les unes après les autres, sans jamais perdre la cadence de la chanson ou de l'instrument qui les guidoit. Si que la chose estoit très-plaisante à veoir; car les sauts, les entrelassemens, les desgagemens, le port de la jarretiere et la grace des filles,

portoient je ne sçay quelque lascivité mignarde, que m'estonne que ceste danse n'a esté practiquée en nos cours de nostre temps, puisque les caleçons y sont fort propres, et qu'on y peut y veoir aisement la belle jambe, et qui a la chausse la mieux tirée, et qui a la plus belle disposition. Ceste danse se peut mieux representer par la veue que par l'escriture.

Pour retourner à nos dames siennoises, Ha! belles et braves dames, vous ne debviez jamais mourir, non plus que vostre los qui à jamais ira de conserve avecques l'immortalité. Non plus aussy que ceste belle et gentille fille de vostre ville, laquelle, en vostre siege, voyant son frere un soir detenu mallade en son lict, et fort mal disposé pour aller en garde, le laissant dans le lict tout coyment, se desrobe de luy, prend ses armes et ses habillemens, et, comme la vraie effigie de son frere, paroist en garde; et fut prise pour son frere, ainsy incognue par la faveur de la nuict. Gentil traict, certes! car, bien qu'elle se fust garçonnée et gendarmée, ce n'estoit pourtant pour en faire une continuelle habitude, que pour ceste fois faire un bon office à son frere. Aussy dit-on : que nul amour est egal au fraternel, et qu'aussy, pour un bon besoin, il ne faut rien espargner pour monstrer une gente generosité de cœur, en quelque endroict que ce soit. Je croy que le corporal qui lors commandoit à l'esquade[1] où estoit ceste belle fille,

1. Le caporal, chef d'escouade.

quand il sceut ce traict, fut bien marry qu'il ne l'eust mieux recognue, pour mieux publier sa louange sur le coup, ou bien pour l'exempter de la sentinelle, ou du tout pour s'amuser d'en contempler sa beauté, sa grace et sa façon militaire ; car ne faut point doubter qu'elle ne s'estudiast en tout à bien la contrefaire.

Certes, on ne sçauroit trop louer ce beau traict, et mesmes sur un si juste subject pour le frere. Tel en fit ce gentil Richardet [1], mais pour divers subjects, quand après avoir ouy le soir sa sœur Bradamante discourir des beautés de ceste belle princesse d'Espaigne et de ses amours et desirs vains, après qu'elle fut couchée, il prit ses armes et sa belle cotte, et s'en desguise pour paroistre sa sœur, tant ils estoient de semblance de visage et beauté ; et après, soubs telle forme, tira de ceste belle princesse ce qu'à sa sœur son sexe luy avoit desnié ; dont mal pourtant très-grand luy en fust arrivé sans la faveur de Roger, qui, le prenant pour sa maistresse Bradamante, le garantit de mort.

Or j'ay ouy dire à M. de La Chapelle des Ursins, qui lors estoit en Italie, et qui fit le rapport de si beau traict de ces dames siennoises au feu roy Henry, qu'il le trouva si beau, que la larme à l'œil il jura que, si Dieu luy donnoit un jour la paix ou la trefve avecques l'empereur, qu'il iroit par ses galleres en la mer de Toscane, et de là à Sienne, pour veoir ceste ville si affectée à soy et à son party, et la remercier de ceste brave et bonne volonté, et

1. Personnage du *Roland* de l'Arioste.

sur-tout pour veoir ces belles et honnestes dames, et leur en rendre graces particulieres. Je croy qu'il n'y eust pas failly, car il honnoroit fort les belles et honnestes dames; et si leur escrivit, principallement aux trois principalles, des lettres les plus honnestes du monde de remerciements et d'offres qui les contenterent et animerent davantage. Hélas! il eut bien, quelque temps après, la trefve; mais, l'attendant à venir, la ville fut prise, comme j'ay dict ailleurs; qui fut une perte inestimable pour la France d'avoir perdu une si noble et si chere alliance, laquelle, se ressouvenant et se ressentant de son ancienne origine, se voulut rejoindre et remettre parmy nous. Car on dit que ces braves Siennois sont venus des peuples de France qu'en la Gaule on appelloit jadis Senonnes, que nous tenons aujourd'huy ceux de Sens [1]; aussy en tiennent-ils encor de l'humeur de nous autres François, car ils ont la teste près du bonnet, et sont vifs, soudains et prompts comme nous. Les dames, pareillement aussy, se ressentent de ces gentillesses, gracieuses façons, et familiarités françoises.

J'ay leu dans une vieille chronique que j'ay allegué ailleurs, que le roy Charles huictiesme, en son voyage de Naples, lorsqu'il passa à Sienne, il y fut receu par une entrée si triomphante et si superbe, qu'elle passa toutes les autres qu'il fit en toute l'Italie. Jusqu'à là que, pour plus grand respect et

1. On sait que les *Senones* de Gaule n'eurent rien de commun avec Sienne, cité étrusque colonisée ensuite par les Romains.

signe d'humilité, toutes les portes de la ville furent ostées de leurs gonds et portées par terre; et tant qu'il y demeura furent ainsy ouvertes et abandonnées à tous allans et venans, et puis après, venant son despart, remises. Je vous laisse à penser si le roy, toute sa cour et son armée, n'eurent pas grand subject d'aimer et honnorer ceste ville (comme de vray il fit toujours), et en dire tous les biens du monde. Aussy la demeure à luy et à tous en fut très-agreable, et sur la vie fut deffendu de n'y faire aucune insollence, comme certes la moindre du monde ne s'ensuivit. Ha! braves Siennois, vivez pour jamais! Que pleust à Dieu fussiez-vous encor nostres en tout, comme possible vous l'estes en cœur et en ame! car la domination du roy de France est bien plus douce que celle d'un duc de Florence; et puis le sang ne peut mentir. Que si nous estions aussy voisins comme nous sommes reculés, possible, tous ensemble conformes de volonté, en ferions-nous dire.

Les principalles dames de Pavie, en leur siege du roy François, soubs la conduicte et exemple de la signora contessa Hippolita de Malespina, leur generale, se mirent de mesmes à porter la hotte, remuer terre et rempa-rer leurs bresches, faisans à l'envy des soldats.

Un pareil traict que ces dames siennoises que je viens de raconter je vis faire à aucunes dames rochelloises, au siege de leur ville. Dont il me souvient que le premier dimanche de caresme que le siege y estoit, Monsieur,

nostre general, manda sommer M. de La Noue de sa parolle, et venir parler à luy et luy rendre compte de sa negociation que luy avoit chargé pour ceste ville; dont le discours en est long et fort bizarre, que j'espere ailleurs descrire. M. de La Noue n'y faillit pas, et pour ce M. de Strozze fut donné en ostage dans la ville, et trefves furent faictes pour ce jour et pour le lendemain. Ces trefves ainsy faictes, parurent, aussy tost comme nous hors des tranchées, force gens de la ville sur les ramparts et sur les murailles et sur-tout parurent une centaine de dames et bourgeoises des plus grandes, des plus riches et des plus belles, toutes vestues de blanc, tant de la teste que du corps, toutes de toille de Hollande fine, qu'il fit très-beau veoir. Et ainsy s'estoient-elles vestues, à cause des fortifications des ramparts où elles travailloient, fust ou à porter la hotte ou à remuer la terre; et d'autres habillemens se fussent ensalaudis, et ces blancs, en estoient quittes pour les mettre à la lessive; et aussy qu'avecques cest habit blanc se fissent mieux remarquer parmy les autres. Nous autres fusmes fort ravis à veoir ces belles dames. Et vous asseure que plusieurs s'y amuserent plus qu'à autre chose: aussy voulurent-elles bien se monstrer à nous; et ne furent à nous guieres chiches de leur veue, car elles se plantoient sur le bord du rampart d'une fort belle grace et demarche, qu'elles valoient bien le regarder et desirer. Nous fusmes curieux de demander quelles dames c'estoient. Ils nous respondirent

que c'estoit une bande de dames ainsy jurée, associée et ainsy parée pour le travail des fortifications, et pour faire de tels services à leur ville; comme certes de vray elles en firent de bons; jusques-là que les plus virilles et robustes menoient les armes. Si que j'ay ouy conter d'une, pour avoir souvent repoussé ses ennemis d'une picque, elle la garde encor si soigneusement comme sacrée relique, qu'elle ne la donneroit, ny ne voudroit pour beaucoup d'argent la bailler, tant elle la tient chere chez soy.

J'ay ouy raconter à aucuns vieux commandeurs de Rhodes, et mesmes je l'ay leu en un vieux livre, que lorsque Rhodes fut assiegé par sultan Soliman, les belles filles et dames de la ville ne pardonnerent à leurs beaux visages et tendres et delicats corps, pour porter leur bonne part des peines et fatigues du siege, jusqu'à là que bien souvent se presentoient aux plus pressés et dangereux assauts, et courageusement secondoient les chevalliers et soldats à les soutenir. Ah! belles Rhodiennes! vostre nom, vostre los [1] a valeu de tout temps, et ne meriteriez d'estre soubs la domination des barbares!

Du temps du roy François I, la ville de Sainct-Riquier, en Picardie, fut entreprise et assaillie par un gentilhomme flamand, nommé Dorin, enseigne de M. de Ru, accompaigné de cent hommes d'armes et de deux mille hommes de pied, et quelque artillerie. Dedans

1. Votre éloge a toujours prévalu.

il n'y avoit seulement que cent hommes de pied, qui estoit fort peu. Et estoit prise, ne fut que les dames de la ville se presenterent à la muraille avecques armes, eau et huile bouillante et pierres, et repousserent bravement les ennemis, bien qu'ils fissent tous les efforts pour entrer. Encor deux desdictes dames leverent deux enseignes des mains des ennemis, et les tirerent de la muraille dans la ville; si bien que les assiegeans furent constraincts d'abandonner la bresche qu'ils avoient faicte et les murailles, et se retirer et s'en aller : dont la renommée fut par toute la France, par la Flandre et la Bourgongne. Au bout de quelque temps le roy François passant par là, en voulut veoir les femmes, les loua et les remercia.

Les dames de Peronne en firent de mesmes, quand la ville fut assiegée du comte de Nassau, et assisterent aux braves gens de guerre qui estoient dedans, tout de mesme façon, qui en furent estimées, louées et remerciées de leur roy.

Les femmes de Sancerre, en ces guerres civilles et leur siege, furent recommandées et louées des beaux effects qu'elles y firent en toutes sortes.

Durant ceste guerre de la ligue, les dames de Vitré s'acquitterent de mesmes de leur ville assiegée par M. de Mercœur. Elles y sont très-belles et tousjours fort proprement habillées de tout temps; et pour ce n'espargnoient leurs beautés à se monstrer virilles et courageuses. Comme certes tous actes virils et genereux, à

un tel besoin, sont autant à estimer en les femmes qu'en les hommes.

Ainsy que de mesmes furent jadis les gentilles femmes de Carthage, lesquelles, quand elles virent leurs maris, leurs freres, leurs peres, leurs parens et leurs soldats cesser de tirer à leurs ennemis, par faute de cordes en leurs arcs, qui estoient toutes usées de force de tirer par une si grande longueur de siege, et par ce, ne pouvans plus chevir[1] de chanvre, de lin, ny de soie, ny d'autres choses pour faire cordes, s'adviserent de couper leurs belles tresses et blonds cheveux, et ne pardonner[2] à ce bel honneur de leurs testes et parement de leurs beautés; si bien qu'elles-mesmes, de leurs belles, blanches et delicates mains, en retorserent et en firent des cordes, et en fournyrent à leurs gens de guerre : dont je vous laisse à penser de quels courages et de quels nerfs ils pouvoient tendre et bander leurs arcs, en tirer et en combattre, portans si belles faveurs des dames.

Nous lisions dans l'histoire de Naples que ce grand capitaine Sforce, soubs la charge de la reine Jeanne seconde, ayant esté pris par le mary de la reine, Jacques, mis en estroicte prison, sans doute il avoit la teste tranchée, sans que sa sœur Margueritte se mit en armes et aux champs. Et fit si bien, elle en personne, qu'elle prit quatre gentilshommes napolitains des principaux; et manda au roy : que tel traictement il feroit à son frere, telle le feroit-

1. Fournir.
2. Sans faire grâce à.

elle à ses gens. Si bien qu'il fut contrainct de faire accord et le lascher sain et sauve. Ah ! brave et genereuse sœur, ne tenanct guieres en cela de son sexe !

Je sçay aucunes sœurs et parentes que, si elles eussent faict pareil traict il y a quelque temps, possible eussent-elles sauvé un brave frere qu'elles avoient, qui fut perdu pour faute de secours et d'assistance pareille.

Maintenant je veux laisser ces dames en general guerrieres et genereuses : parlons d'aucunes particulieres. Et pour la plus belle monstre de l'antiquité, je n'allegueray que ceste seule Zenobie pour toutes, laquelle, après la mort de son mary, ne s'amusa, comme plusieurs, à perdre le temps à le plorer et regretter, mais à s'emparer de l'empire au nom de ses enfans, et faire la guerre aux Romains et à l'empereur Aurelian, qui en estoit lors empereur, en leur donnant de la peine beaucoup l'espace de huict ans, jusqu'à ce qu'estant descendue en champ de bataille contre luy, fut vaincue et prisonniere, et menée debvant l'empereur. Lequel, après luy avoir demandé comment elle avoit eu la hardiesse de faire la guerre aux empereurs, elle luy respondit seulement : « Vraiment je cognois bien que vous estes empereur, puisque vous m'avez vaincue. » Il eut si grand aise de l'avoir vaincue, et en tira si grande ambition qu'il en voulut triompher. Et avecques une très-grande pompe et magnificence elle marchoit debvant son char triomphant, fort superbement habillée et accom-

modée d'une grande richesse de perles et pierreries, de grands joyaux et de chaisnes d'or, dont elle estoit enchaisnée au corps, aux pieds et aux mains, en signe de captive et d'esclave; si que, par la grande pesanteur de ses joyaux et chaisnes qu'elle portoit sur elle, fut contraincte de faire plusieurs pauses et se reposer souvent en ce triomphe. Grand cas certes et admirable, que, toute vaincue et prisonniere qu'elle estoit, encor donnoit-elle loy au vainqueur triompheur, et le faisoit arrester et attendre jusques à ce qu'elle eust repris son halleine! Grande et aussy honneste courtoisie estoit-ce à l'empereur de luy permettre son aise et repos et endurer sa debilité, et ne la contraindre ny presser de se haster plus qu'elle ne pouvoit : de sorte que l'on ne sçait que plus louer, ou l'honnesteté de l'empereur, ou la façon de faire de la reine, qui possible pouvoit-elle jouer ce jeu exprès. Non tant pour sa debilité ou lassitude que pour quelque ostentation de gloire, et monstrer au monde qu'elle en vouloit recueillir ce petit brin sur le soir de sa belle fortune, comme elle avoit faict sur le matin, et que monsieur l'empereur luy cedoit ce coup là pour l'attendre en ses pas lens et graves marches. Elle se faisoit fort regarder et admirer, autant des hommes que des dames, desquelles aucunes eussent fort voulu ressembler ceste image; car elle estoit des plus belles, selon que disent ceux qui en ont escrit. Elle estoit d'une fort belle, haute et riche taille, son port très-beau, sa grace et sa majesté de mesmes; par conse-

quent son visage très-beau et fort agreable, les yeux noirs et fort brillans. Entr'autre beautés, ils luy donnoient les dens très-belle et fort blanches, l'esprit vif. Fort modeste sincere et clemente au besoin, la parolle fors belle et prononcée d'une voix claire, aussy elle-mesme faisoit entendre toutes ses conceptions et volontés à ses gens de guerre, et les haranguoit souvent. Je pense, certes, qu'il la faisoit bien aussy beau veoir ainsy vestue si superbement et gentiment en habit de femme, que quand elle estoit armée tout à blanc; car tousjours le sexe l'emporte. Aussy est-il à presumer que l'empereur ne la voulut exhiber en son triomphe qu'en son beau sexe feminin, qui la representeroit mieux et la rendroit au peuple plus agreable en ses perfections de beauté. De plus, il est à presumer aussy, qu'estant si belle, l'empereur en avoit tasté, joui et en jouissoit encor; et que s'il l'avoit vaincue d'une façon, il ou elle (les deux se peuvent entendre) l'avoit vaincu aussy de l'autre. Je m'estonne que, puisque ceste Zenobie estoit si belle, l'empereur ne la prist et entretinst pour l'une de ses garces, ou bien qu'elle n'ouvrist et dressast par sa permission, ou du senat, boutique d'amour et de putanisme, comme fit Flora, afin de s'enrichir et accumuler force biens et bons moyens, au travail de son corps et branslement de son lict. A laquelle boutique eussent pu venir les plus grands de Rome, à l'envy tous les uns des autres; car enfin il n'y a tel contentement et felicité au monde, s'il semble, que se

ruer sur la royauté et principauté, et de jouir d'une belle reine, princesse et grande dame. Je m'en rapporte à ceux qui ont esté en ces voyages, et y ont faict si belles fonctions. Et par ainsy ceste reine Zenobie se fust faicte tost riche par la bourse de ces grands, ainsy que fit Flora, qui n'en recevoit point d'autres en sa boutique. N'eust-il pas mieux vallu pour elle de traitter ceste vie en bombance, magnificences, chevances et honneurs, que de tomber en la necessité et extremité qu'elle tomba, à gaigner sa vie à filer parmy des femmes communes et mourir de faim, sans[1] que le senat, ayant pitié d'elle, veu sa grandeur passée, luy ordonna pour son vivre quelque pension, et quelques petites terres et possessions, que l'on appella longtemps les possessions zenobiennes. Car enfin c'est un grand mal que la pauvreté, et qui la peut eviter, en quelque forme qu'on se puisse transmuer, fait bien, ce disoit quelqu'un que je sçay. Voilà pourquoi Zenobie ne mena son grand courage au bout de sa carriere, comme elle debvoit, et qu'il faut qu'on persiste tousjours en toutes actions. On dit qu'elle avoit faict faire un chariot triomphant, le plus superbe qui fut jamais veu dans Rome, et, ce disoit-elle souvent durant ses grandes prosperités et vanteries, pour triumpher dans Rome; tant elle estoit presumptueuse de

1. *Si ce n'est que.* — Dans ce verbiage aussi long qu'inutile, l'apologie enthousiaste de la prostitution, considérée au point de vue commercial, n'a pas même l'excuse de se rattacher au sujet.

conquerir l'empire romain ! mais tout cela alla au rebours, car l'empereur l'ayant vaincue le prit pour luy, et en triumpha ; et elle alla à pied, en faisant d'elle plus grand triomphe et pompe que s'il eust vaincu un puissant roy. Et dites que la victoire qu'on emporte sur une dame, en quelque façon que ce soit, n'est pas grande et très-illustre !

Ainsy desira Auguste de triompher de Cleopatra ; mais il n'y proceda pas bien. Elle y pourveut de bonne heure, et de la façon que Paulus] Æmilius le dit à Persæus qui, le priant en sa captivité d'avoir pitié de luy, il luy respondit que ç'avoit esté à luy à y mettre ordre auparadvant, voulant entendre qu'il se debvoit estre tué.

J'ay ouy dire que le feu roy Henry second ne desiroit rien tant que de faire prisonniere la reine de Hongrie, non pour la traiter mal, encor qu'elle luy eust donné plusieurs subjects par ses bruslemens, mais pour avoir ceste gloire de tenir ceste grande reine prisonniere, et veoir quelle mine et contenance elle tiendroit en sa prison, et si elle seroit si brave et orgueilleuse qu'en ses armées. Car enfin il n'y a rien si superbe et brave qu'une belle, brave et grande dame, quand elle veut et qu'elle a du courage, comme estoit celle-là, et qui se plaisoit fort au nom que luy avoient donné les soldats espaignols qui, comme ils appeloient l'empereur son frere : *el padre de los soldados*, eux l'appelloient *la madre ;* ainsy que Victoria, ou Victorina, jadis, du temps des Romains, fut appellée en ses armées

la mere du camp [1]. Certes, si une dame grande et belle entreprend une charge de guerre, elle y sert de beaucoup, et anime fort ses gens : comme j'ay veu en nos guerres civilles la reine mere, qui bien souvent venoit en nos armées, et les asseuroit tout plain et encourageoit fort, et comme fait aujourd'huy l'infante Isabelle, sa petite-fille, en Flandres, qui preside en son armée, et se fait paroistre à ses gens de guerre toute valeureuse, si que sans elle et sa belle et agreable presence, la Flandre n'auroit moyen de tenir, ce disent tous. Et jamais la reine de Hongrie, sa grande-tante, ne parut telle en beauté, valeur, generosité et belle grace.

Dans nos histoires de France, nous lisons combien servit la présence de ceste genereuse comtesse de Montfort, estant assiegée dans Hannebont ; car, encor que ses gens de guerre fussent braves et vaillans, et qu'ils eussent combattu et soustenu des assauts et faict aussy bien que gens du monde, ils commancerent à perdre cœur et vouloir se rendre. Mais elle les harangua si bien, et anima de si belles et courageuses parolles, et les anima si beau et si bien qu'ils attendirent le secours qui leur vint à propos, tant désiré, et le siege fut levé. Et fit bien mieux ; car, ainsy que ses ennemis estoient amusés à l'assaut et que tous y estoient, voyant les tentes qui en estoient toutes vuides, elle, montée sur un bon cheval, et avecques

1. Victorina, mère de Victorin I[er], tyran des Gaules, morte en 268. Ses médailles lui donnent le titre de *mater exercituum* : mère des armées.

cinquante bons chevaux, faict une saillie, donne l'allarme, met le feu dans le camp. Si bien que Charles de Blois, cuidant estre trahy, fit aussy tost cesser l'assaut. Sur ce subject je feray ce petit conte :

Durant ces dernières guerres de la ligue, feu M. le prince de Condé dernier mort, estant à Sainct-Jean, envoya demander à madame de Bourdeille, vefve de l'aage de quarante ans et très-belle, six ou sept des gens de sa terre des plus riches, et qui s'estoient retirés en son chasteau de Mathas près elle. Elle les luy refusa tout à trac, et que jamais selle ne trahiroit ny ne livreroit ces pauvres gens qui s'estoient allés couvrir et sauver soubs sa foy. Il luy manda pour la dernière fois que, si elle ne les luy envoyoit, qu'il luy apprendroit de luy obeir. Elle luy fit response (car j'estois avecques elle pour l'assister) que, puisqu'il ne sçavoit obeir, qu'elle trouvoit fort estrange de vouloir faire obeir les autres, et lorsqu'il auroit obei à son roy, elle luy obeiroit. Au reste que, pour toutes ses menaces, elle ne craignoit ny son canon ny son siege, et qu'elle estoit descendue de la comtesse de Montfort, de laquelle les siens avoient herité de ceste place, et elle de son courage; et qu'elle estoit resolue de la garder si bien qu'il ne la prendroit point; et qu'elle feroit autant parler là d'elle leans que son aieule, ladicte comtesse, avoit faict dans Hannebont. M. le prince songea long-temps sur ceste response, et temporisa quelques jours sans la plus menacer. Pourtant s'il ne fust mort il

'eust assiegée; mais elle s'estoit bien preparée de cœur, de résolution, d'hommes et de tout, pour le bien recevoir; et croy qu'il y eust reçeu de la honte.

Machiavel, en son livre *De la Guerre*, raconte que Catherine, comtesse de Furly, fut assiegée dans sadicte place par (Cæsar Borgia, assisté de l'armée de France), qui lui resista fort valleureusement, mais enfin fut prise. La cause de sa perte fut que cette place estoit trop pleine de forteresses et lieux forts pour se retirer d'un lieu à l'autre. Si bien que, Cæsar ayant faict ses approches, le seigneur Jean de Casale (que ladicte comtesse avoit pris pour sa garde et assistance) abandonna la bresche pour se retirer en ses forts; et par ceste faute, Borgia faussa et prit la place. Si bien, dit l'auteur, que ces fautes firent tort au courage genereux et à la reputation de ceste brave comtesse laquelle avoit attendu une armée que le roy de Naples et le duc de Milan n'avoient osé attendre. Et bien que son issue en fust malheureuse, elle emporta l'honneur que sa vertu meritoit; et pour ce en Italie se firent force vers et rimes en sa louange. Ce passage est digne de lire pour ceux qui se meslent de fortifier des places et bastir grande quantité de forts, chasteaux, roques et citadelles.

Pour retourner à nostre propos, nous avons eu le temps passé force princesses et grandes dames en nostre France, qui ont faict de belles marques de leurs prouesses : comme fit Paule, fille du comte de Penthievre, laquelle fut assie-

gée dans Roye par le comte de Charollois, et s'y monstra si brave et si genereuse que, la ville estant prise, le comte lui fit très-bonne guerre, et la fit conduire à Compiegne seurement, ne permettant qu'il ne luy fust faict aucun tort. Et l'honora fort pour sa vertu, encor qu'il voulust grand mal à son mary, qu'il chargeoit[1] de l'avoir voulu faire mourir par sortileges et charmes d'aucunes images et chandelles[2].

Richilde, fille unique et heritiere de Mons en Hainault, femme de Baudouin sixiesme, comte de Flandres, fit tous efforts contre Robert le Frison, son beau-frere, institué tuteur des enfans de Flandres, pour luy en oster la cognoissance et administration et se l'attribuer : quoy poursuivant à l'aide de Philippe, roy de France, lui hasarda deux batailles. En la premiere elle fut prise, ce que fut aussy Robert son ennemy, et amprès furent rendus par eschange. Luy en livra la seconde[3] laquelle elle perdit, et y perdit son fils Arnulphe, et fut chassée jusqu'à Mons.

Isabelle de France, fille du roy Philippe le Bel et femme du roy Edouard II, duc de Guyenne, fut en male-grace du roy son mary, par des meschans rapports de Hue le Despencier[4], dont fut contraincte de se retirer en France avecques son fils Edouard. Puis s'en retourna

1. Qu'il incriminait.
2. Allusion aux petites figures de cire qui servaient aux envoûtements.
3. Elle lui livra une seconde bataille qu'elle perdit.
4. Hugues Spencer.

en Angleterre avecques le chevalier de Hainault son parent, et une armée qu'elle y mena, au moyen de laquelle elle prit son mary prisonnier, lequel elle delivra entre les mains de ceux avecques lesquels il luy convint finir mal ses jours; ainsy qu'à elle-mesme il luy en prit qui, pour traitter l'amour avecques un seigneur de Mortemer, fut par son fils confinée en un chasteau à finir ses jours. C'est elle qui a baillé subject aux Anglais de quereller à tort la France. Mais voilà une mauvaise recognoissance pourtant, et grande ingratitude de fils, qui, oubliant un grand bienfaict, traita ainsy sa mere pour un si petit forfaict. Petit l'appelle-je puisqu'il est naturel, et que mal-aisement, ayant practiqué les gens de guerre (et qu'elle s'estoit tant accoustumée à garçonner avecques eux parmy les armées, tentes et pavillons) elle ne se pouvoit contenir qu'elle ne garçonnast aussy entre les courtines, comme cela se voit souvent.

Je m'en rapporte à nostre reine Leonor, duchesse de Guyenne, qui accompaigna le roy son mary outre mer, et en la guerre saincte. Pour practiquer si souvent la gendarmerie et la soudardaille, elle se laissa fort aller à son honneur, jusqu'à là qu'elle eust affaire avecques les Sarrasins; dont pour ce le roy la répudia; ce qui nous cousta bon. Pensez qu'elle voulut esprouver si ses bons compaignons estoient aussy braves champions à couvert comme en pleine campaigne, et que possible son humeur estoit d'aimer des gens vaillans

et qu'une vaillance attire l'autre, ainsy que la vertu; car jamais celuy ne dit mal qui dit : que la vertu ressembloit le foudre qui perce tout.

Ceste reine Leonor ne fut pas la seule qui accompaigna en ceste guerre saincte le roy son mary. Mais avant elle, et avecques elle, et après, plusieurs autres princesses et grandes dames avecques leur maris se croiserent, mais non leurs jambes qu'elles ouvrirent et eslargirent à bon escient si qu'aucunes y demeurerent, et les autres en retournerent de très-bonnes vesses[1]. Et soubs la couverture de visiter le sainct sepulchre, parmy tant d'armes, faisoient à bon escient l'amour. Aussy, comme j'ay dict, les armes et l'amour conviennent bien ensemble, tant la sympathie en est bonne et bien conjoincte.

Encor telles dames sont-elles à estimer, d'aimer et traitter ainsy les hommes, non comme firent jadis les Amazones, lesquelles, encor qu'elles se dissent filles de Mars, se desfirent de leurs maris, disans que le mariage estoit une vraie servitude : mais prou d'ambition avoient-elles avecques d'autres hommes, pour en avoir des filles, et faire mourir les enfans masles.

Jean Nauclerus, en sa *Cosmographie*, recite

1. Et en revinrent très bonnes prostituées. Il va sans dire que Branthôme l'affirme pour la plus grande gloire de son triste jeu de mots. *Vessa* a conservé en langue d'oc le sens de *femme de mauvaise vie*, et celui qui la hante est appelé *vessard*. Il est à noter que *vessa* présente la même allusion de puanteur que *puttana*.

que, l'an de Christ 1123, après la mort de Thibussa, reine de Boheme, qui fit renfermer la ville de Prague de murailles, et qui abhorroit fort la domination des hommes, il y eut une de ses damoiselles de grand courage, nommée Valasca, qui gaigna si bien et filles et dames du pays, et leur proposa si bien et beau la liberté, et les degousta si fort de la servitude des hommes, qu'elles tuerent chascune, qui son mary, qui son frère, qui son parent, qui son voisin, qu'en moins d'un rien elles furent maistresses. Et ayant pris les armes de leurs hommes, s'en aiderent si bien et se rendirent si braves et si adextres, à mode d'Amazones, qu'elles eurent plusieurs victoires. Mais après, par les menées et finesses d'un Primislaus, mari de Thibussa, homme qu'elle avoit pris de vile et basse condition, furent desfaictes et mises à mort. Ce fut par punission divine de l'acte enorme perpetré pour faire ainsy perdre le genre humain[1]. Ces dames pouvoient bien monstrer leurs beaux courages par d'autres actions courageuses et viriles que par telles cruautés, ainsy que nous avons veu tant d'emperieres, de reines, de princesses et grandes dames, par actes nobles, et aux gouvernemens et maniemens de leurs

1. Cette réminiscence historique fourmille d'erreurs comme presque toutes les autres. M. Lalanne a établi : 1° que Naucler n'a pas fait de *Cosmographie*; 2° que Thevet, et non Naucler, a parlé de cet épisode de l'histoire de Bohême; 3° que l'épisode est daté du huitième siècle, et non du douzième. — On peut ajouter qu'un tel récit n'offre rien de certain.

Estats, et autres subjects dont les histoires en sont assez pleines sans que je les raconte; car l'ambition de dominer, regner et imperier loge dans leurs âmes aussy bien que des hommes, et en sont aussy friandes.

Si en vay-je nommer une qui n'en fut tant atteinte, qui est Victoria Colonna, femme du marquis de Pescayre. De laquelle j'ay leu dans un livre espaignol : que, lorsque ledict marquis entendit aux belles offres que luy fit Hieronimo Mouron de la part du pape (comme j'ay dict cy-devant) du royaume de Naples, s'il vouloit entrer en ligue avecques luy, elle, en estant advertie par son mary mesme qui ne luy sceloit rien de ses plus privées affaires, ny grands ny petits, luy escrivit (car elle disoit des mieux), et luy manda qu'il se souvinst de son ancienne valeur et vertu, qu'il lui avoit donné telle louange et reputation qu'elle excedoit la gloire et la fortune des plus grands rois de la terre, disant que : « non avecques la grandeur des royaumes, des grands Estats ni hauts et beaux titres, si-non avecques une foy illustre et claire vertu, l'honneur s'acqueroit, laquelle avecques une louange tousjours vive alloit à nos descendans; et qu'il n'y avoit nul grade si haut qui ne fust vaincu ni gasté par une trahison commise en foy rompue; et que pour l'amour de cela elle n'avoit nul desir d'estre femme du roy, mais d'un tel capitaine lequel, non-seulement en guerre avecques sa main valeureuse, mais en paix avecques grand honneur d'un esprit non vaincu, avoit sceu

vaincre les rois, les grands princes et capitaines, et les donner aux triomphes et les imperier[1]. » Ceste femme parloit d'un grand courage, d'une grande vertu, et de verité et tout : car de regner par un vice est fort vilain, et de commander aux royaumes et aux rois par la vertu est très-beau.

Fulvia, femme de P. Claudius, et en seconde nopces de Marc Antoine, ne s'amusant guieres à faire les affaires de sa maison, se mit aux choses grandes, à traicter les affaires d'Estat, jusques-là qu'on luy donna la reputation de commander aux empereurs. Aussy Cleopatra l'en sceut très-bien remercier, et luy avoir ceste obligation que d'avoir si bien instruit et disciplinė Marc Antoine à obeir et ployer soubs les lois de submission[2].

Nous lisons de ce grand prince françois Charles Martel, que oncques ne voulut prendre et porter le titre de roy, qui estoit en sa puissance, mais aima mieux regenter les roys et les commander[3].

Parlons d'aucunes de nos dames. Nous

1. Non con grandeza de los reynos, de Estados ny de hermosos titulos, sino con fé ilustre y clara virtud, se alcançava la honra, la qual con loor siempre vivo legava à los descendientes; y que no havia ningun grado tan alto que ne fuese vencido de uno trahicion y mala fé. Que poresto, ningun deseo tenia de ser muger de rey, queriendu antes ser muger de tal capitan, que no solamente en guerra con valorosa mano, mas en paz con gran honra de animo no vencido, havia sabido vencer reyes, y grandisimos principes, y capitanes, y darlos a triunfos, y imperiarlos.

2. Ceci ne peut être dit qu'ironiquement.

3. On se demande quel est le rapport de ce fait avec le sujet traité par l'auteur.

avons eu, en nostre guerre de la Ligue, madame de Montpensier, sœur de feu M. de Guyse, qui a esté une grande femme d'Estat, et qui a porté sa bonne part de matiere, d'inventions, de son corps, à bastir ladicte ligue. Si qu'après avoir esté bien bastie, jouant aux cartes un jour et à la prime[1] (car elle aimoit fort le jeu), ainsy qu'on luy disoit qu'elle meslast bien les cartes, elle respondit debvant beaucoup de gens : « Je les ay si bien meslées qu'elles ne sçauroient mieux mesler ny demesler. » Cela fust esté bon si les siens ne fussent esté morts : desquels, sans perdre cœur d'une telle perte, en entreprit la vengeance. Et en ayant sceu les nouvelles dans Paris, sans se tenir recluse en sa chambre à en faire les regrets, à mode d'autres femmes, sort de son hostel avecques les enfans de M. son frère. Les tenant par les mains, les pourmeine par la ville, fait sa déploration debvant le peuple, l'animant de pleurs, de cris, de pitié et de parolles qu'elle fit à tous de prendre les armes et s'elever en furie, et faire les insolences sur la maison et tableau du roy, comme l'on a veu (et que j'espere de dire en sa vie), et à luy denier toute fidelité, ains au contraire de luy jurer toute rebellion, dont puis après son meurtre s'en ensuivit. Duquel est à sçavoir qui sont ceux et celles qui en ont donné les conseils; en sont coupables. Certainement le cœur d'une sœur

1. Jeu de quatre cartes; il fallait, pour gagner, qu'elles fussent des quatre couleurs.

perdant tels freres ne pouvoit pas digerer tel venin sans vanger ce meurtre.

J'ay ouy conter, qu'après qu'elle eut ainsy bien mis le peuple de Paris en besoigne de telles animosités et insolences, elle partit vers le prince de Parme à luy demander secours de vangeance. Et y alla à si grandes et longues traictes qu'il fallut un jour à ses chevaux de coches demeurer si las et recreus au beau mitan de la Picardie dans les fanges qu'ils ne pouvoient aller ny en avant ny en arriere, ny mettre un pied l'un debvant l'autre. Par cas passa un fort honneste gentilhomme de ce pays, qui estoit de la religion, qui, encor qu'elle fust desguisée et de nom et d'habit, il la cognut. Et, ostant de debvant les yeux les menées qu'elle avoit faict contre ceux de la religion, et l'animosité qu'elle leur portoit, luy tout plain de courtoisie, il luy dit : « Madame, je vous cognois bien ; je vous suis serviteur : je vous vois en mauvais estat ; vous viendrez, s'il vous plaist, en ma maison que voilà prés, pour vous seicher et vous reposer. Je vous accommoderay de tout ce que je pourray au mieux qu'il me sera possible. Ne craignez point ; car, encor que je sois de la religion, que vous nous haïssez fort, je ne voudrois me despartir d'avecques vous sans vous offrir une courtoisie qui vous est très-necessaire. » A telle offre elle ne laissa aller, et l'accepta fort librement. Et, après l'avoir accommodée de ce qui luy estoit necessaire, reprend son chemin et la conduit deux lieues, elle pourtant luy celant son voyage.

Dont despuis de ceste courtoisie, à ce que j'ay ouy dire en ceste guerre, elle s'en acquitta à l'endroict dudict gentilhomme par force autres courtoisies. Plusieurs se sont estonnés comment elle se fia à luy, estant huguenot. Mais quoy! la nécessité fait faire beaucoup de choses; et aussy qu'elle le vit si honneste, et parler si honnestement et franchement, qu'elle jugea qu'il estoit enclin à faire un traict honneste.

Madame de Nemours, sa mere, ayant esté prisonnière après la mort de messieurs ses enfans, ne faut point doubter si elle demeura desolée par une telle perte insupportable, jusqu'à là que de son naturel estant dame de fort douce humeur et froide, et qui ne s'esmeut que bien à propos, elle vint à desbagouller mille injures contre le roy, et luy jetter autant de maledictions et d'execrations (car, et qui n'est la chose, et la parolle qu'on ne fait et en dit pour une telle vehemense de perte et de douleur!), jusqu'à ne nommer le roy autrement et tousjours que, *ce tyran*. Puis après, estant à soi revenue, elle dit : « Las! que dis-je, tyran? Non, non! je ne le veux plus appeler tel, mais roy très bon et clement, s'il me donne la mort comme à mes enfans, pour m'oster de la misere où je suis, et me colloque en la beatitude de Dieu. » Puis après, appaisant ses parolles et cris, et y faisant quelque surseance, elle ne disoit, si-non : « Ah! mes enfans! ah! mes « enfants! » reiterant ordinairement ces parolles avecques ses belles larmes, qui eussent

amoly un cœur de rocher. Helas! elles les pouvoit ainsy plorer et regretter, estans si bons, si genereux, si vertueux, et valleureux, mais surtout ce grand duc de Guyse, vray aisné et vray parangon de toute valeur et generosité. Aussy qu'elle aimoit si naturellement ses enfans qu'un jour, moy discourant avecques une grande dame de la cour de madicte dame de Nemours, elle me dit : que c'estoit la plus heureuse princesse du monde, pour plusieurs raisons qu'elle m'alleguoit, fors en une chose qui estoit qu'elle aimoit messieurs ses enfans par trop. Car elle les aimoit si très-tant que l'apprehension ordinaire qu'elle avoit d'eux, et qu'il ne leur arrivat mal, troubloit toute sa felicité, vivant ordinairement pour eux en inquietude et alarme. Je vous laisse doncques à penser combien elle sentit de maux, d'amertumes et de picqueures par la mort de ces deux, et par l'apprehension de l'autre qui estoit vers Lyon, et de M. de Nemours prisonnier : car de sa prison, disoit-elle, ne s'en soucioit point, ny de sa mort non plus, ainsy que je viens de dire.

Lorsqu'on la sortit du chasteau de Bloys pour la mener en celuy d'Amboise en plus estroicte prison, ainsy qu'elle eut passé la porte, elle haussa et tourna la teste en haut vers le pourtraict du roy Louys XII, son grand-pere, qui est là engravé en pierre au-dessus sur un cheval avecques une fort belle grace et guerriere façon. Elle s'arrestant là un peu et le contemplant, dit tout haut deb-

vant force monde là accouru, d'une belle et asseurée contenance dont jamais n'en fut despourveue : « Si celuy qui est là representé estoit en vie, il ne permettroit pas qu'on emmenast sa petite-fille ainsi prisonniere, et qu'on la traictast de ceste sorte. » Et puis suivit son chemin sans plus rien dire. Pensez que dans son ame elle imploroit et invoquoit les manes de ce généreux aieul, pour estre justes vangeurs de sa prison : ny plus ny moins que firent jadis aucuns des conjurateurs de la mort de Cæsar, lesquels, ainsy qu'ils alloient faire leur coup, se tournerent vers l'estatue de Pompée, et sourdement implorerent et invoquerent l'ombre de sa main, jadis si valeureuse, pour conduire leur entreprise à faire le coup qu'ils firent. Possible que l'invocation de ceste princesse put servir et avancer la mort du roy qui l'avoit ainsy oustragée. Une dame de grand cœur qui couve une vindicte est fort à craindre.

Je me souviens que, quand feu M. son mary, M. de Guyse, eut son coup dont il mourut, elle estoit pour lors au camp, qui estoit venue là pour le veoir quelques jours advant. Ainsy qu'il entra en son logis blessé, elle vint au devant de luy jusqu'à la porte de son logis toute esperdue et esplorée, et l'ayant salué s'escria soudain : « Est-il possible que le malheureux qui a faict le coup et celuy qui l'a faict faire (se doubtant de M. l'admiral [1]) en demeurent impunis ? Dieu ! si tu es juste

1. Elle supposait que ce devait être à l'instigation de l'amiral Coligny.

comme tu le dois estre, vange cecy !... Autrement !...

Et n'achevant le mot[1], M. son mary la reprit, et lui dit : « Ma mie, n'offensez point Dieu en vos parolles. Si c'est luy qui m'a envoyé cecy pour mes fautes, sa volonté soit faicte, et louange luy en soit donnée. S'il vient d'ailleurs, puisque les vangeances luy sont réservées, il fera bien ceste-cy sans vous. »

Mais, luy mort, elle la poursuivit si bien que le meurtrier fut tiré à quatre chevaux, et l'auteur pretendu d'elle fut massacré au bout de quelques années[2], comme j'espere dire en son lieu, par les instructions qu'elle donna à M. son fils, comme je l'ay veu, et les conseils et persuations dont elle le nourrit dès sa tendre jeunesse, jusques après que la vangeance en fust faicte totale.

Les advis et les exhortations des femmes et meres genereuses peuvent beaucoup en cela : dont je me souviens que le roy Charles IX faisant le tour de son royaume, estant à Bourdeaux, fut mis en prison le baron de Bournazel, un fort brave et honneste gentilhomme de Gascongne, pour avoir tué un autre gentilhomme, de son pays mesme, qui s'appeloit La Tour : on disoit que c'estoit par grande supercherie. La vefve en poursuivit si vivement

1. Comme elle n'achevait pas sa phrase, qui devait s'entendre ainsi : « Autrement, c'est moi qui en tirerai vengeance. »

2. Allusion au supplice de Poltrot et à l'assassinat de Coligny, que Branthôme a déjà contés.

la punition qu'on se donna la garde que les nouvelles vindrent, en la chambre du roy et de la reine, qu'on alloit trancher la teste audict baron. Les gentilshommes et dames s'esmeurent soudain, et travailla-on fort pour luy sauver la vie. On en pria par deux fois le roy et la reine de luy donner grace. M. le chancellier s'y opposa fort, disant qu'il falloit que justice s'en fist. Le roy le vouloit fort, qu'il estoit jeune et ne demanda pas mieux que le sauver; car il estoit des gallans de la cour; et M. de Sypierre l'y poussoit aussy fort. Cependant l'heure de l'execution approchoit, ce qui estonnoit tout le monde. Sur quoy survient M. de Nemours (qui aimoit ce pauvre baron, lequel l'avoit suivy en de bons liex aux guerres), qui s'alla jetter de genoux aux pieds de la reine, et la supplia de donner la vie à ce pauvre gentilhomme, et la pria et pressa tant de parolles qu'elle luy fut octroyée. Dont sur-le-champ fut envoyé un capitaine des gardes qui l'alla querir et prendre en la prison, ainsy qu'il sortoit pour le mener au supplice. Par ainsi fut-il sauvé, mais avecques une telle peur, qu'à jamais elle demeura empreinte sur son visage; et oncques puis ne peut recouvrer couleur, comme j'ay veu et comme j'ai ouy dire de M. de Sainct-Vallier, qui l'eschapa belle à cause de M. de Bourbon.

Cependant la vefve ne chauma pas, et vint trouver le roy le lendemain, ainsy qu'il alloit à la messe, et se jeta à ses pieds. Elle luy presenta son fils, qui pouvoit avoir trois ou quatre ans, et luy dit : « Sire, au moins puis-

que vous avez donné la grace au meurtrier du père de cest enfant, je vous supplie de la luy donner aussy dès ceste heure pour quand il sera grand, il aura eu sa revanche et tué ce malheureux. » Du despuis, à ce que j'ay ouy dire, la mere tous les matins venoit esveiller son enfant; et, en luy montrant la chemise sanglante qu'avoit son pere lorsqu'il fut tué, elle luy disoit par trois fois : « « Advise-la bien, et souvienne-toy bien, quand tu seras grand, de vanger cecy. Autrement je te desherite. » Quelle animosité!

Moy, estant en Espaigne, j'ouys conter qu'Antonio Roque, l'un des plus braves, vaillans, fins, cauts, habiles, fameux, et des plus courtois bandouliers avecques cela qui fut jamais en Espaigne (ce tient-on[1]), ayant eu envie de se faire prestre dès sa premiere profession, le jour venu qu'il lui falloit chanter sa premiere messe, ainsy qu'il sortoit du revestiaire et qu'il s'en alloit avecques grande cerimonie au grand autel de sa paroisse, bien revestu et accomodé à faire son office, le calice à la main, il ouyt sa mere qui luy dit ainsy qu'il passoit : « Ah! malheureux et meschant que tu es! il vaudroit mieux de vanger la mort de ton pere que de chanter messe[2]. » Ceste voix luy toucha si bien au cœur, qu'il retourne froidement du my-chemin, et s'en va au revestiaire : là se devestit, faisant accroire que le cœur luy avoit faict mal et que ce

1. Ce tient-on pour certain.

2. Ah! vellaco, vellaco, mejor seria de vengar la muerte de tu padre, que de cantar misa!

seroit pour une autre fois. Et s'en va aux montaignes parmy les bandouliers, et s'y fit si fort estimer et renommer, qu'il fut esleu chef; fait force maux et voleries, et vange la mort de son pere qu'on disoit avoir esté tué d'un autre; d'autres, qu'il avoit esté executé par justice. Ce conte me fit un bandoulier mesme qui avoit esté soubs sa charge autresfois, et me le loua jusques au tiers ciel, si que l'empereur Charles ne luy put jamais faire mal.

Pour retourner encor à madame de Nemours, le roy ne la retint guieres en prison, et M. d'Escars en fut cause en partie; car il la fit sortir pour l'envoyer à Paris vers messieurs du Maine et de Nemours, et autres princes ligués, et leur porter à tous parolles de paix et oubliance de tout le passé : « et qui estoit mort, estoit mort, et amys comme devant[1]. » De faict le roy tira serment d'elle d'elle qu'elle feroit ceste ambassade. Estant doncques arrivée, au premier abord ce ne furent que pleurs, lamentations et regrets de leur perte; et puis fit le rapport de sa charge. M. du Maine lui fit la response en luy demandant si elle luy conseilloit cela. Elle luy respondit seulement : « Mon fils, je ne suis pas venue icy pour vous conseiller, si-non pour vous dire ce qu'on m'a dict et chargé. C'est à vous à songer si vous avez subject et si vous debvez faire ce que je vous dis. Vostre cœur et vostre conscience vous en doivent donner bon conseil. Quant à moy, je me dé-

1. Et dire qu'on laissât là les morts pour redevenir amis.

charge de ce que j'ay promis. » Mais, soubs main, elle en sceut très-bien attiser le feu, qui a duré long-temps.

Il y a eu plusieurs personnes qui se sont fort estonnées comment le roy, qui estoit si sage et des habilles de son royaume, s'aidoit de ceste dame pour un tel ministere, l'ayant ainsy offensée, qu'elle n'eust eu ni cœur ny sentiment si elle s'y fust employée le moins du monde : aussy se mocqua-elle bien de luy. On disoit que c'estoit le beau conseil du maréchal de Retz, qui en donna un pareil au roy Charles, pour envoyer M. de La Noue dans la Rochelle à persuader les habitans à la paix et à leur obeissance et devoir; jusques-là que, pour entrer en creance avecques eux, il luy permit de faire de l'eschauffé et de l'animé pour eux et pour son party, à faire la guerre à outrance, et leur bailler advis et conseil contre le roy; mais pourtant soubs condition que, quand il seroit commandé et sommé (par le roy ou Monsieur, son lieutenant-général) de sortir, qu'il le feroit. Il fit et l'un et l'autre, et la guerre, et sortit; mais cependant il asseura si bien ces gens et les aguerrit, et leur fit de si bonnes leçons et les anima tellement qu'ils nous firent ce coup la barbe. Force gens trouvoient qu'il n'y avoit là nulle finesse : j'ay veu tout cela, j'espere en faire tout le discours ailleurs. Mais ce mareschal valut cela à son roy et à la France : lequel mareschal[1] tenoit-on mieux pour charlatan et

1. Maréchal de Retz. — Il est à noter que l'auteur ne perd pas une occasion de le décrier.

cajoleur que pour un bon conseiller et mareschal de France.

Je diray encor ce petit mot de ma sus-dicte dame de Nemours. J'ay ouy dire qu'ainsy qu'on bastissoit la Ligue, et qu'elle voyoit les cahiers et les listes des villes qui adheroient, et n'y voyant point encor Paris, elle disoit tousjours à M. son fils : « Mon fils, cela n'est rien, il faut encor Paris. Et si vous ne l'avez, vous n'avez rien de faict. Pour quoy, ayez Paris[1] ! » Et rien que Paris ne luy sonnoit à la bouche ; si bien que les barricades par après s'en ensuivirent.

Voilà comme un cœur genereux tend tousjours au plus haut : ce qui me fait souvenir d'un petit conte que j'ay lu dans un roman espaignol, qui s'intitule *La conquista de Navarra*. Ce royaume ayant esté pris et usurpé sur le roy Jean d'Arragon, le roy Louys douziesme y envoya une armée, soubs M. de La Palice, pour le reconquerir. Le roy manda à la reine donne Catherine, de par M. de La Palice qui luy en porta la nouvelle : qu'elle s'en vinst à la cour de France et y demeurer avecques la reine Anne sa femme, cependant que le roy son mary avecques M. de La Palice attenteroient de recouvrer le royaume. La reine luy respondit genereusement : « Et comment, monsieur ! je pensois que le roy vostre maistre vous eust icy envoyé pour m'amener avecques vous en mon royaume et me remettre dans Pampelonne, et moy vous y accompai-

1. Pour cette raison, ayez Paris !

gner, ainsy que je m'y estois resolue et preparée; et à ceste heure vous me conviez de m'aller tenir à la cour de France? Voilà un mauvais espoir et sinistre augure pour moy! je vois bien que je n'y entreray jamais plus. » Et ainsy qu'elle le presagea, ainsy il arriva.

Il fut dict et commandé à madame la duchesse de Valentinois, sur l'approchement de la mort du roy Henry et le peu d'espoir de sa santé, de se retirer en son hostel de Paris et n'entrer plus en sa chambre, autant pour ne le perturber en ses cogitations à Dieu, que pour inimitié qu'aucuns luy portoient. Estant doncques retirée, on luy envoya demander quelques bagues et joyaux qui appartenoient à la couronne, et les eust à rendre. Elle demanda soudain à M. l'harangueur : « Comment! le roy est-il mort? — Non, madame, respondit l'autre, mais il ne peut guieres tarder. — Tant qu'il luy restera un doigt de vie doncques, dit-elle, je veux que mes ennemis sachent que je ne les crains point, et que je ne leur obeiray tant qu'il sera vivant. Je suis encor invincible de courage. Mais lorsqu'il sera mort, je ne veux plus vivre après luy; et toutes les amertumes qu'on me sçauroit donner ne seront que douceurs au prix de ma perte. Et par ainsy, mon roy vif ou mort, je ne crains pas mes ennemis. »

Ceste dame montra là une grande generosité de cœur. Mais elle ne mourut pas, ce dira quelqu'un, comme elle avoit dict. Elle ne laissa pourtant à sentir plusieurs approches de la mort; et aussy que, plustost que mou-

rir, elle fit mieux de vouloir vivre, pour monstrer à ses ennemis qu'elle ne les craignoit point, et que, les ayant veus d'autres fois bransler et s'humilier soubs elle, n'en vouloit faire de mesmes en leur endroict, et leur monstrer si bien teste et visage qu'ils n'oserent jamais luy faire desplaisir. Mais bien mieux! dans deux ans il la rechercherent plus que jamais, et rentrerent en amitié, comme je vis : ainsy qu'est la coustume des grands et grandes qui ont peu de tenue en leurs amitiés, et s'accordent aisément en leurs differends, comme larrons en foire, et s'aiment et se haïssent de mesmes. Ce que nous autres petits ne faisons pas; car, ou il se faut battre, vanger et mourir, ou en sortir par des accords bien poinctillés, bien tamisés et bien solennisés; et si nous en trouvons mieux.

Il faut certe admirer ceste dame de ce traict, comme coustumierement ces grandes, qui traittent les affaires d'Estat, font tousjours quelque chose de plus que l'ordinaire des autres. Voilà pourquoy le feu roy Henry troisiesme dernier et la reine sa mere n'aimoient nullement les dames de leur cour qui missent tant leur esprit et leur nez sur les affaires d'Estat, ny s'en meslassent tant d'en parler, ny de ce qui touchoit de près en faict du royaume, comme (disoient Leurs Majestés) si elles y avoient grand part et qu'elles en dussent estre heritieres, ou du tout pour mieux qu'elles y rapportassent la sueur de leur corps ou y menassent les mains, comme les hcmmes, à le maintenir. Mais elles, se donnants du

bon temps, causants soubs la cheminée, bien aises en leurs chaises ou sur leurs oreillers, ou sur leurs couchettes, devisoient bien à leur aise du monde et de l'Estat de la France, comme si elles faisoient tout. Sur quoy repartit une fois une dame de par le monde, que je ne nommeray point, qui, se meslant d'en dire sa ratelée aux premiers Estats à Bloys, Leurs Majestés luy en firent faire la petite reprimande et qu'elle se meslast des affaires de sa maison et à prier Dieu. Elle, qui estoit un peu trop libre en parolles, respondit : « Du temps que les rois, princes et grands seigneurs se croisoient pour aller outre mer et faire de si beaux exploicts en la Terre saincte, certainement il n'estoit permis à nous autres femmes que de prier, orer[1], faire vœux et jeusnes, afin que Dieu leur donnast bon voyage et bon retour. Mais despuis que nous les voyons aujourd'huy ne faire pas plus que nous, il nous est permis de parler de tout : car prier Dieu pour eux, à cause de quoy, puisqu'ils ne font pas mieux que nous ? »

Ceste parolle, certes, fut par trop audacieuse. Aussy luy cuida-elle[2] couster bon; et eut une grande peine d'obtenir reconciliation et pardon qu'il fallut qu'elle demandast; et, sans un subject que je dirois bien, elle recevoit l'affliction et punition tout entiere et bien outrageuse. Il ne fait pas bon quelquesfois dire un bon mot comme cestuy-cy, quand il vient à la bouche; ainsy que j'ay veu plu-

1. Faire des oraisons. On dit encore en langue d'oc *orar*.
2. Aussi crut-elle qu'il lui en coûterait bon.

sieurs personnes qui ne s'y sçauroient commander; car elles sont plus desbordées qu'un cheval de Barbarie[1]; et, trouvant un bon brocard dans leur bouche, il faut qu'ils les crachent sans espargner ny parents, ni amis, ni grands. J'en ay cognu force à nostre cour de telle humeurs, et les appelloit-on : *marquis et marquises de belle-bouche;* mais aussy bien souvent et s'en trouvoient du guet[2].

Or, comme j'ay desduit la generosité d'aucunes dames en aucuns beaux faicts de leurs vies, j'en veux descrire aucunes qu'elles ont monstré en leur mort. Et, sans emprunter aucun exemple de l'antiquité, je ne veux que cestuy-cy de feue madame la regente, mère du grand roy François. Ce fut en son temps, ainsy que je l'ay ouy dire à aucuns et aucunes qui l'ont veue et cognue, une très-belle dame, et fort mondaine aussy. Et fut cela, mesme en son age descroissant. Et, pour ce, quand on luy parloit de la mort, en haïssoit fort le discours, jusqu'aux prescheurs qui en parloient en leurs sermons : « Comme, ce disoit-elle, si on ne sceust pas assez qu'on debvoit tous mourir un jour; et que tels prescheurs, quand ils ne sçavoient dire autre chose en leurs sermons, et qu'ils estoient au bout de leurs leçons comme gens ignares, se mettoient sur ceste mort. » La feu reine de Navarre, sa fille, n'aimoit non plus ces chansons et predications mortuaires que sa mere.

1. Plus emportées qu'un cheval arabe.

2. On disait alors : *Je suis du guet* pour *je suis attrapé*, — par allusion aux gens que raflaient les rondes de police.

Estant doncques venue la fin destinée, et gisant dans son lict, trois jours advant que mourir, elle vit la nuict sa chambre toute en clarté, qui estoit transpercée par la vitre. Elle se courrouça à ses femmes de chambre qui la veilloient pourquoy elles faisoient un feu si ardant et esclairant. Elles luy respondirent : qu'il n'y avoit qu'un peu de feu, et que c'estoit la lune qui ainsy esclairoit et donnoit telle lueur. « Comment ! dit-elle, nous en sommes au bas ; elle n'a garde d'esclairer à ceste heure. »

Et soudain, faisant ouvrir son rideau, elle vit une comette qui esclairoit ainsy droict sur son lict. « Ha ! dit-elle, voilà un signe qui ne paroist pas pour personnes de basse qualité. Dieu le fait paroistre pour nous autres grands et grandes. Refermez la fenestre : c'est une comette qui m'annonce la mort ; il se faut doncques preparer[1]. » Et le lendemain au matin, ayant envoyé querir son confesseur, fit tout le debvoir de bonne chrestienne, encor que les medecins l'asseurassent qu'elle n'estoit pas là. « Si je n'avois veu, dit-elle, le signe de ma mort, je le croirois, car je ne me sens point si bas » ; et leur conta à tous l'apparition de sa comette. Et puis, au bout de trois jours, quittant les songes du monde, trespassa.

Je ne sçaurois croire autrement que les grandes dames, et celles qui sont belles, jeunes et honnestes, n'ayent de plus grands

1. M. Lalanne a recherché la date précise de l'apparition de cette comète, et constaté qu'elle ne s'accorde point avec le récit de Branthôme.

regrets de laisser le monde que les autres. Et toutesfois, j'en vais nommer aucunes qui ne s'en sont point souciées, et volontairement ont receu la mort, bien que sur le coup l'annonciation leur soit fort amere et odieuse.

La feue comtesse de La Rochefoucault, de la maison de Roye, à mon gré et à d'autres une des belles et agreables femmes de France, ainsy que son ministre (car elle estoit de la religion comme chascun sçait) luy annonça qu'il ne falloit plus songer au monde, et que son heure estoit venue, et qu'il s'en falloit aller à Dieu qui l'appeloit, et qu'il falloit quitter les mondanités qui n'estoient rien au prix de la beatitude du ciel, elle luy dit : « Cela est bon, monsieur le ministre, à dire celles qui n'ont pas grand contentement et plaisir en cestuy-cy, et qui sont sur le bord de leur fosse ; mais à moy, qui ne suis que sur la verdeur de mon age et de mon plaisir en ceste-cy, et de ma beauté, vostre sentence m'est fort amere. Et d'autant que j'ay plus de subject de m'aimer en ce monde qu'en tout autre et regretter à mourir, je veux vous monstrer en cela ma generosité, et vous asseurer que je prends la mort à gré, comme la plus vile, abjecte, basse, laide et vieille qui fust au monde. » Et puis s'estant mis à chanter des psaumes de grande devotion, elle mourut.

Madame d'Espernon, de la maison de Candale, fut assaillie d'une maladie si soudaine qu'en moins de six ou sept jours elle fut emportée. Advant que mourir, elle tenta tous

les moyens qu'elle put pour se guerir, implorant le secours de Dieu et des hommes par ses prieres très-devotes, et de tous ses amys, serviteurs et servantes, luy faschant fort[1] qu'elle vinst mourir en si jeune aage. Mais, après qu'on luy eust remonstré qu'il falloit à bon escient s'en aller à Dieu, et qu'il n'y avoit plus aucun remede : « Est-il vray? dit-elle ; laissez-moy faire; je vais doncques bravement me resoudre. » — Et usa de ces mesmes et propres mots, en haussant ses beaux bras blancs, et en touchant ses deux mains l'une contre l'autre; et puis, d'un visage franc et d'un cœur asseuré, se presenta à prendre la mort en patience, et de quitter le monde qu'elle commança fort à abhorrer par des parolles très-chrestiennes; et puis mourut en très-devote et bonne chrestienne, en l'aage de vingt-six ans, et l'une des belles et agreables dames de son temps.

On dit qu'il n'est pas beau de louer les siens, mais aussy une belle verité ne dois pas celer; et c'est pourquoy je veux ici louer madame d'Aubeterre, ma niepce, fille de mon frere aisné, laquelle ceux qui l'ont veue, à la cour ou ailleurs, diront bien avecques moy avoir esté l'une des belles et accomplies dames qu'on eust sceu veoir, autant pour le corps que pour l'ame. Le corps se monstroit fort à plain et exterieurement ce qu'il estoit par son beau et agréable visage, sa taille, sa façon et sa grace. Pour l'esprit, il estoit fort

1. Trouvant très fâcheux pour elle.

divin, et n'ignoroit rien; sa parolle fort propre, naïfve, sans fard, et qui couloit de sa bouche fort agréablement, fust pour la chose serieuse, fust pour la rencontre joyeuse. Je n'ay jamais veu femme, selon mon opinion, plus ressemblante[1] nostre reine de France Marguerite, et d'air et de ses perfections, qu'elle. Aussy l'ouis-je dire une fois à la reine mere. C'est un mot assez suffisant pour ne la louer davantage; aussy je n'en diray pas plus : ceux qui l'ont veue ne me donneront, je m'asseure, nul desmenty sur ceste louange. Elle vint à estre tout à coup assaillie d'une maladie qui ne se put point bien cognoistre des medecins qui y perdirent leur latin. Mais pourtant elle avoit opinion d'estre empoisonnée, je ne diray point de quelle endroict[2]; mais Dieu vangera tout, et possible les hommes. Elle fit tout ce qu'elle put pour se faire secourir, non qu'elle se souciast, disoit-elle, de mourir; car dès la perte de son mary, elle en avoit perdu toute crainte, encor qu'il ne fust certes nullement egal à elle, ny ne la meritast, ny les belles larmes non plus qu'elle jettoit de ses beaux yeux après sa mort. Mais eust-elle fort desiré de vivre encor un peu pour l'amour de sa fille, qu'elle laissoit tendrette, tant ceste occasion[3] estoit belle et bonne; et les regrets d'un mary sot et fascheux sont fort vains et legers. Elle, voyant doncques qu'il n'y avoit plus de remede, et sentant son poulx qu'elle-mesme

1. Ressemblant mieux à notre reine.
2. De quelle part, c'est-à-dire : par quelle personne.
3. Tant cette occasion de vivre, ce motif d'exister.

tastoit et cognoissoit fringant (car elle s'entendoit à tout), deux jours advant qu'elle mourust, envoya querir sa fille, et luy fit une exhortation très-belle et saincte, et telle que possible ne sçay-je mere qui la pust faire plus belle ny mieux representée, autant pour l'instruire à bien vivre au monde, que pour acquerir la grace de Dieu. Et puis luy donna sa benediction, luy commandant de ne troubler plus par ses larmes son aise et repos qu'elle alloit prendre avecques Dieu. Puis elle demanda son miroir, et s'y arregardant très-fixement : « Ah ! dit-elle, traistre visage à ma maladie pour laquelle tu n'as changé (car elle le monstroit aussy beau que jamais !), mais bientost la mort qui s'approche en aura la raison, qui te rendra pourry et mangé des vers. » Elle avoit aussy mis la pluspart de ses bagues en ses doigts ; et les regardant, et sa main et tout, qui estoit très-belle : « Voilà, dit-elle, une mondanité que j'ay bien aimée d'autresfois ; mais à ceste heure, de bon cœur je la laisse pour me préparer en l'autre monde d'une autre plus belle parure. » Et voyant ses sœurs qui pleuroient à toute outrance auprès d'elle, elle les consola et pria de vouloir prendre en gré avecques elle ce qu'il plaisoit à Dieu de lui envoyer ; et que, s'estans toujours si fort aimées, elles n'eussent regret à ce qui luy apportoit de la joie et contentement ; et que l'amitié qu'elle leur avoit tousjours portée dureroit eternellement avecques elles, les priant d'en faire le semblable, et mesmes à l'endroict de sa fille. Et

les voyant renforcer leurs pleurs, elle leur dit encor : « Mes sœurs, si vous m'aimez, pourquoy ne vous rejouissez-vous avecques moy de l'eschange que je fais d'une vie miserable avecques une très-heureuse ? Mon ame, lassée de tant de travaux, desire en estre desliée, et estre en lieu de repos avecques Jesus-Christ mon sauveur ; et vous la souhaitez encor attachée à ce chetif corps, qui n'est que sa prison et non son domicille. Je vous supplie doncques, mes sœurs, ne vous affliger davantage. » Tant d'autres pareils propos beaux et chrestiens dit-elle qu'il n'y a si grand docteur qui eust pu proferer de plus beaux, lesquels je coule[1]. Sur-tout elle demandoit à veoir madame de Bourdeille sa mere, qu'elle avoit prié ses sœurs d'envoyer querir, et souvent leur disoit : « Mon Dieu ! mes sœurs, madame de Bourdeille ne vient-elle point ? Ah ! que vos courriers sont longs ! ils ne sont pas guieres bons pour faire dilligences grandes et postes. » Elle y alla[2], mais ne la put veoir en vie, car elle estoit morte une heure debvant.

Elle me demanda fort aussy qu'elle appeloit tousjours son cher oncle ; et nous envoya le dernier adieu. Elle pria de faire ouvrir son corps après sa mort, ce qu'elle avoit tousjours fort detesté, afin, dit-elle à ses sœurs, que la cause de sa mort leur estant plus à plain descouverte, cela leur fust une occasion, et à sa fille, de conserver et prendre garde à leurs vies ; « car, dit-elle, il faut que j'advoue que je

1. Sur lesquels je passe.
2. Mme de Bourdeille arriva.

soupçonne d'avoir esté empoisonnée despuis cinq ans avecques mon oncle de Branthome et ma sœur la comtesse de Durtal; mais je pris le plus gros morceau. Non toutesfois que je veuille charger personne, craignant que ce soit à faux, et que mon ame en demeure chargée, laquelle je desire estre vuide de tout blasme, rancune, inimitié et pesché, pour voller droict à Dieu son createur. » Je n'aurois jamais faict si je disois tout; car ses devis furent grands et longs, et point se ressentans d'un corps fanny[1], esprit foible et decadent. Sur ce, il y eut un gentilhomme son voisin (qui disoit bien le mot, et avoit[2] aimé à causer et bouffonner avecques luy), qui se presenta. Elle luy dit : « Ah! mon amy! il se faut rendre à ce coup et langue et dague, [3] et tout à Dieu! » Son medecin et ses sœurs luy vouloient faire prendre quelque remede cordial : elle les pria de ne luy en donner point : « car ils ne serviroient rien plus, dit-elle, qu'à prolonger ma peine et retarder mon repos ». Et pria qu'on la laissast : et souvent l'oyoit-on dire : « Mon Dieu, que la mort est douce! et qui l'eust jamais pensé! » Et puis, peu à peu rendant ses esprits fort doucement, ferma les yeux, sans faire aucuns signes hideux et affreux que la mort produit sur ce poinct à plusieurs. Madame de Bourdeille, sa mere, ne tarda guieres à la suivre; car la melancolie qu'elle conceut de ceste honneste fille

1. Desséché.
2. Et elle avait aimé.
3. On disait *faite à la dague* pour *accoutumée au badinage*.

l'emporta dans dix-huict mois, ayant esté malade sept mois, ores bien en espoir de guerir et ores[1] en desespoir. Et dès le commancement elle dit qu'elle n'en reschapperoit jamais, n'apprehendant nullement la mort, et ne priant jamais Dieu de luy donner vie ny santé mais patience en son mal, et sur-tout qu'il luy envoyast une mort douce et point aspre et langoureuse. Ce qui fut, car, ainsy que nous ne la pensions qu'esvanouie, elle rendit l'ame si doucement qu'on ne luy vit jamais remuer ny pieds, ny bras, ny jambe, ny faire aucun regard affreux ny hideux; mais, contournant ses yeux aussy beaux que jamais, trespassa, et resta morte aussy belle qu'elle avoit esté vivante en sa perfection. Grand dommage certes, d'elle et de ces belles dames qui meurent ainsy en leurs beaux ans! si ce n'est que je croy que le ciel, ne se contentant de ses beaux flambeaux qui dès la creation du monde ornent sa voute, veut par elles avoir, outre plus, des astres nouveaux pour nous illuminer, comme elles ont faict estans vives, de leurs beaux yeux.

Ceste-cy, et non plus[2].

Vous avez eu ces jours passés madame de Balagny, vraie sœur en tout de ce brave Bussy. Quand Cambray fut assiegée, elle y fit tout ce qu'elle put, d'un cœur brave et gene-

1. Tantôt en espoir, tantôt en désespoir. Le sens propre d'*ores* était *maintenant*.

2. Je ne raconterai plus que celle-ci. — Formule ordinaire de l'auteur quand il se réserve d'ajouter encore une dizaine d'anecdotes.

reux, pour en deffendre la prise. Mais après s'estre en vain esvertuée par toutes sortes de deffenses qu'elle y put apporter, voyant que c'estoit faict et que la ville estoit en la puissance de l'ennemy, et la citadelle s'en alloit de mesmes[1], ne pouvant supporter ce grand crevecœur de desloger de sa principauté (car son mary et elle se faisoient appeler prince et princesse de Cambray et Cambresis; titre qu'on trouvoit parmy plusieurs nations odieux et trop audacieux, veu leurs qualités de simples gentilhommes), mourut et creva de tristesse dans la place d'honneur. Aucuns disent qu'elle-mesme se donna la mort, qu'on trouvoit pourtant estre acte plustost payen que chrestien. Tant y a qu'il la faut louer de sa grande generosité en cela et de la remonstrance qu'elle fit à son mary à l'heure de sa mort, quand elle luy dit : « Que te reste-il, Balagny, de plus vivre après ta desolée infortune, pour servir de risée et de spectacle au monde qui te monstrera au doigt, sortant d'une si grande gloire où tu t'es veu haut eslevé, en une basse fortune que je te voy preparée si tu ne fais comme moy? Apprens doncques de moy à bien mourir et ne survivre ton malheur et ta desrision. »

C'est un grand cas quand une femme nous apprend à vivre et à mourir! A quoy il ne voulut obtemperer ny croire; car, au bout de sept ou huict mois, oubliant la memoire prestement de ceste brave femme, il se remaria

1. La défense fut très molle; Balagny avait été contraint par les seuls habitants de se réfugier dans la citadelle.

avecques la sœur de madame de Monceaux, belle certes et honneste damoiselle; monstrant à plusieurs qu'enfin il n'y a que vivre, en quelque façon que ce soit.

Certes la vie est bonne et douce; mais aussy une mort genereuse est fort à louer, comme ceste-cy de ceste dame laquelle, si elle est morte de tristesse, est bien contre le naturel d'aucunes dames qu'on dit estre contraires au naturel des hommes; car elles meurent de joie et en joie.

Je n'en allegueray que ce seul conte de madamoiselle de Limeuil l'aisnée, qui mourut à la cour, estant l'une des filles de la reine. Durant sa maladie dont elle trespassa, jamais le bec ne luy cessa, ains causa tousjours; car elle estoit fort grand parleuse, brocardeuse et très-bien et fort à propos, et très-belle avecques cela. Quand l'heure de sa mort fut venue, elle fit venir à soy son vallet (ainsy que les filles de la cour en ont chascune le leur); et s'appeloit Julien, qui jouoit très bien du violon : « Julien, luy dit-elle, prenez vostre violon et sonnez-moy tousjours, jusqu'à ce que vous me voyez morte (car je m'en vais), la desfaicte des Suisses[1], et le mieux que vous pourrez : et quand vous serez sur le mot, *tout est perdu*, sonnez-le par quatre ou cinq fois, le plus piteusement que vous pourrez. » Ce que fit l'autre, et elle-mesme luy aidoit de la voix : et quand ce vint à *tout est perdu*, elle le recita par deux

1. Chanson populaire dont le titre était *La bataille de Marignan ou la défaite des Suisses.*

fois; et se tournant de l'autre costé du chevet, elle dit à ses compaignes : « Tout est perdu à ce coup, et à bon escient » ; et ainsy deceda. Voilà une mort joyeuse et plaisante. Je tiens ce conte de deux de ses compaignes dignes de foy, qui virent jouer le mystere.

S'il y a ainsy aucunes femmes qui meurent de joie ou joyeusement, il se trouve bien des hommes qui ont faict de mesmes; comme nous lisons de ce grand pape Leon, qui mourut de joie et liesse, quand il vit nous autres François chassés du tout hors de l'Estat de Milan, tant il nous portoit de haine!

Feu M. le grand prieur de Lorraine prit une fois envie d'envoyer en course vers le Levant deux de ses galleres soubs la charge du capitaine Beaulieu, l'un de ses lieutenans, dont je parle ailleurs. Ce Beaulieu y alla fort bien, car il estoit brave et vaillant. Quand il fut vers l'Archipelage[1], il rencontra une grande nau[2] venitienne bien armée et bien riche : il la commança à la canonner. Mais la nau luy rendit bien sa salve; car de la premiere volée elle luy emporta deux de ses bancs avecques leurs forçats[3] tout net, et son lieutenant, qui s'appelloit le capitaine Panier, bon compaignon, qui pourtant eut le loisir de dire ce seul mot, et puis mourir : « Adieu paniers, vendanges sont faites. » Sa mort fut plaisante par ce bon mot. Ce fut à M. de

1. L'Archipel.
2. Nef, vaisseau.
3. Deux rangs de rameurs. On sait que les forçats ramaient enchaînés au banc.

Beaulieu à se retirer, car ceste nau estoit pour luy invincible.

La premiere année que le roy Charles neufiesme fut roy, lors de l'edict de juillet, qui[1] se tenoit au fauxbourg Sainct-Germain, nous vimes pendre un enfant de la matte[2] là mesme qui avoit derobé six vaisselles d'argent de la cuisine de M. le prince de La Roche-sur-Yon. Quand il fut sur l'eschelle, il pria le bourreau de luy donner un peu de temps de parler, et se mit sur le devis, en remonstrant au peuple qu'on le faisoit mourir à tort : « Car, disoit-il, je n'ay point jamais exercé mes larcins sur de pauvres gens, gueux et mallotrus, mais sur les princes et les grands qui sont plus grands larrons que nous et qui nous pillent tous les jours; et n'est que bien faict de repeter d'eux ce qu'ils nous desrobent et nous prennent. » Tant d'autres sornettes plaisantes dit-il qui seroient superflues de raconter, sinon que le prestre qui estoit monté sur le haut de l'eschelle avecques luy, et s'estoit tourné vers le peuple, comme on voit, luy escria : « Messieurs, ce pauvre patient se recommande à vos bonnes prieres; nous dirons tous pour luy et son ame un *Pater noster* et un *Ave Maria* et chanterons *Salve*. Et que le peuple luy responde! » Ledict patient baissa la teste, et regardant ledict prestre, commança à brailler comme un veau. Et se moqua du prestre fort plaisamment, puis luy donna du pied et

1. Le roi qui se tenait, qui demeurait.
2. Un voleur de profession qui avait dérobé six pièces de vaisselle d'argent.

l'envoya du haut de l'eschelle en bas, si grand sault qu'il s'en rompit une jambe. « Ah! monsieur le prestre, par Dieu! dit-il, je sçavois bien que je vous deslogerois de là. Il en a, le gallant[1]. » L'oyant plaindre, se mit à rire à belle gorge deployée, et puis luy-mesme se jetta au vent. Je vous jure qu'à la Cour on rit bien de ce traict, bien que le pauvre prestre se fust faict grand mal. Voylà une mort certes non guieres triste.

Feu M. d'Estampes avoit un fou qui s'appeloit Colin, fort plaisant. Quand sa mort s'approcha, M. d'Estampes demanda comment se portoit Colin. On luy dit : « Pauvrement, monsieur; il s'en va mourir, car il ne veut rien prendre. — Tenez, dit M. d'Estampes, qui lors estoit à table, portez-luy ce potage, et dites-luy que, s'il ne prend quelque chose pour l'amour de moy, que je ne l'aimeray jamais, car on m'a dict qu'il ne veut rien prendre. » L'on fit l'ambassade à Colin, qui, ayant la mort entre les dents, fit response : « Et qui sont-ils ceux-là qui ont dict à monsieur que je ne voulois rien prendre? » Et estant entouré d'un million de mouches (car c'estoit en esté), il se mit à jouer de la main à l'entour d'elles, comme l'on voit les pages et laquais et autres jeunes enfans après elles; et en ayant pris deux au coup, en faisant le petit tour de la main qu'on se peut mieux representer que l'escrire : « Dites à monsieur, dit-il, voilà que j'ay pris pour l'amour de

1. On disait : *vous en avez* pour *vous avez été maltraité*. *Gallant* est pris dans le sens ironique, comme notre *gaillard*.

luy, et que je m'en vais au royaume des mouches. » Et se tournant de l'autre costé le gallant trespassa.

Sur ce j'ay ouy dire à aucuns philosophes, que volontiers aucunes personnes se souviennent à leur trespas des choses qu'ils ont plus aimées, et les recordent, comme les gentilshommes, les gens de guerre, les chasseurs et les artisans, bref de tous quasy en leur profession ; mourans, ils en causent quelques mots. Cela s'est veu et se voit souvent.

Les femmes de mesmes en disent aussy quelque ratellée, jusques aux putains; ainsy que j'ay ouy parler d'une dame d'assez bonne qualité, qui à sa mort triompha de desbagouler de ses amours, paillardises et gentillesses passées. Si bien qu'elle en dit plus que le monde n'en sçavoit, bien qu'on la soupçonnast fort putain. Possible pouvoit-elle faire ceste decouverte, ou en resvant, ou que la verité, qui ne se peut celer, l'y contraignist, ou qu'elle voulust en descharger sa conscience, en repentance, comme de vray elle en confessa aucuns en demandant pardon, et les especifioit et cottoit en marge[1] que l'on y voyoit tout à clair. « Vraiment, ce dit quelqu'un, elle estoit bien à loisir d'aller sur ceste heure nettoyer sa conscience d'un tel ballay d'escandale, par si grande especiauté[2]! »

J'ay ouy parler d'une dame qui, fort sub-

1. Et les commentait sans rien gazer.

2. Elle avait bien du temps à perdre pour donner un tel coup de balai aux scandales qui chargeaient sa conscience, et surtout en ne s'attachant qu'à cette spécialité.

jecte à songer et resver toutes les nuicts, qu'elle disoit la nuict tout ce qu'elle faisoit le jour, si bien qu'elle-mesme s'escandalisa[1] à l'endroict de son mary qui se mit à l'ouir parler, gazouiller, et prendre pied[2] à ses songes et resveries, dont après mal en prit à elle.

Il n'y a pas long-temps qu'un gentilhomme de par le monde, en une province que je ne nommeray point, en mourant en fit de mesmes et publia ses amours et paillardises. Et especificia les dames et damoiselles avecques lesquelles il avoit eu à faire, et en quels lieux et rendez-vous, et de quelles façons, dont il s'en confessoit tout haut, et en demandoit pardon à Dieu devant tout le monde. Cestuy-là faisoit pis que la femme, car elle ne faisoit que s'escandaliser, et ledict gentilhomme escandalisoit plusieurs femmes. Voilà de bons gallans et gallantes.

On dit que les avaritieux et avaritieuses ont aussy ceste humeur de songer fort à leur mort en leurs tresors d'escus, les ayant tousjours en la bouche. Il y a environ quarante ans qu'une dame de Mortemar, l'une des plus riches dames du Poictou et des plus pecunieuses, et après venant à mourir, ne songeant qu'à ses escus qui estoient en son cabinet, et tant qu'elle fut malade se levoit vingt fois le jour à aller veoir son tresor. Enfin, s'approchant fort de la mort, et que le prestre

1. Elle se donna elle-même en scandale à son mari.

2. Et qui prit pied. On disait *prendre pied* pour *s'arrêter, se fonder, s'assurer*.

l'exhortoit fort à la vie eternelle, elle ne disoit autre chose et ne respondoit que : « Donnez-moy ma cotte, donnez-moy ma cotte; les meschans me desrobent » ; ne songeant qu'à se lever pour aller veoir son cabinet; elle faisoit les efforts comme si elle eust pu, la bonne dame; et ainsy elle mourut.

Je me suis sur la fin un peu entrelassé[1] de mon premier discours; mais prenez le cas qu'après la moralité et la tragedie vient la farce. Sur ce je fais fin.

1. *Je me suis un peu interrompu, relâché,* mais considérez. — La vérité est qu'une bonne partie de ce discours n'a aucun rapport avec son titre.

FIN DU DOUZIÈME VOLUME.



Parmi les discours que Branthôme dit avoir réunis sous le titre : *Dames,* il en est un dont le titre seul a été conservé : *D'aucunes ruses et astuces d'amour qu'ont inventé et osé aucunes femmes maryées, vefves et filles, à l'endroit de leurs maris, amans et autres. Ensemble d'aucunes* (ruses) *de guerre de plusieurs capitaines à l'endroict de leurs ennemys ; le tout en comparaison : à scavoir lesquelles ont esté les plus rusées, cautes, artificielles, sublimes et mieux inventées et praticquées, tant des uns que des autres. Aussy Mars et l'Amour font leur guerre presque de mesme sorte, et l'un a son camp et ses armes comme l'autre.*

Ce discours n'a pas été retrouvé ; j'inclinerais à croire qu'il n'a jamais été fait. Et cela pour plusieurs raisons.

La première est que Branthôme annonce souvent des dissertations qui restent à l'état de projet. Voyez tome I, pages 53 et 54.

La seconde est que le titre est si long qu'il ressemble beaucoup moins à un titre qu'à un programme. L'auteur semble indiquer les positions d'une thèse à soutenir. Si la thèse avait été faite, son titre définitif eût été plus court.

La dernière raison est que le titre promettait trop pour ne pas embarrasser l'auteur. Le recueil des ruses de guerres célèbres n'est pas mince, et il serait augmenté nécessairement par l'adjonction d'un recueil de ruses galantes, ce qui nous mène loin du cadre adopté dans les *Dames*. Quant à la comparaison annoncée, elle ne serait ni si naturelle, ni si facile. On a bientôt dit que faire la guerre et faire l'amour sont même chose ; mais

il ne serait pas si commode de le prouver par une exacte comparaison des faits connus dans le monde stratégique et dans le monde galant. Si Branthôme l'a réellement tentée, il est très possible qu'il n'en ait pu venir à bout.

D'autre part, on hésite à le nier formellement en voyant l'annonce si positive de la préface (tome I, page 49) et en songeant à la perte de l'in-folio couvert de velours donné comme contenant la rédaction définitive des *Dames*. Peut-être a-t-il été détruit par un possesseur que les libertés de langage de Branthôme avaient alarmé.

Telle qu'elle nous est parvenue, sa suite des *Dames* n'est point la meilleure de ses œuvres, et cependant elle est de beaucoup la plus connue. Elle a même popularisé le nom de Branthôme dans une foule de lecteurs qui n'ont aucun penchant pour l'étude de nos documents historiques. Ils ne connaissent et ils ne connaîtront jamais que les *Dames* dites *galantes*, et de ces *Dames* mêmes, ils n'ont retenu que les passages où la crudité des termes répond à celle des images. Ce que j'avance pourrait être prouvé par le relevé exact des éditions isolées de cette fraction ; non seulement elles sont nombreuses, mais s'il pouvait être connu, le total exact des exemplaires tirés montrerait que sur mille acheteurs de Branthôme, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf ont acquis cette partie seule.

Il faut bien reconnaître que cette préférence tient uniquement à l'obscénité de l'auteur. Obscène, Branthôme l'a été de parti pris. Non content de dévoiler ce qui pouvait faire connaître la licence d'une partie de la société de son temps, il a fait un copieux ramassis de tout ce qu'il a pu trouver en ce genre chez les écrivains de l'antiquité, et il en a surchargé son récit sans motif aucun. J'ajouterai que la liberté de son langage est d'autant plus dangereuse qu'elle s'allie à un manque absolu du sens moral. Il ne voit dans la condamnation de Jeanne d'Arc que le châtiment

d'avoir quitté sa robe et d'avoir joué au garçon sans nécessité; il se demande pourquoi la femme ne saisit pas toutes les occasions de s'abandonner au premier venu; il cherche à souiller la mémoire de celles qui préfèrent la mort au déshonneur; la prostitution lui paraît une carrière désirable, et il avoue que le plus doux privilège du pouvoir serait pour lui de déshonorer les épouses de ses sujets. Au temps où la police de la librairie se plaisait à voir des délits d'outrages à la morale dans des écrits relativement bien innocents, la date reculée des *Dames* leur valait le bénéfice d'une exemption qui accrut singulièrement leur fortune sans que l'intérêt porté à notre histoire y fût pour rien. Aussi estimons-nous que leur réimpression ne devrait être dorénavant permise qu'avec celle des *Œuvres complètes*.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Recueil des Dames (Seconde partie).

ERRATUM

Les éditions publiées jusqu'ici portent (voir page 189, ligne 18), ces mots placés entre parenthèse : *car je ne veux prendre le Turc* qui n'ont aucun rapport avec le sens de la phrase. A notre avis, ils devraient être reportés après : *mon cousin,* dans la phrase suivante, où après avoir comparé la femme mariée au galérien ramant à bord des corsaires Turcs, certaine veuve déclare ne plus vouloir retomber en puissance maritale.

Page 137, on lit ces deux dernières lignes, à propos de Mme de Bourdeille, et de son vivant : « elle l'a tenu *jusqu'à ceste heure,* ayant demeurée vefve desjà douze ans ». Cependant, l'alinéa se termine page 138, par les mots : « Et ainsi est morte vefve », évidemment écrits après la mort de la même personne. Cette contradiction ne peut s'expliquer que par l'intercalation d'une note écrite postérieurement et devant figurer á part.

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

2



